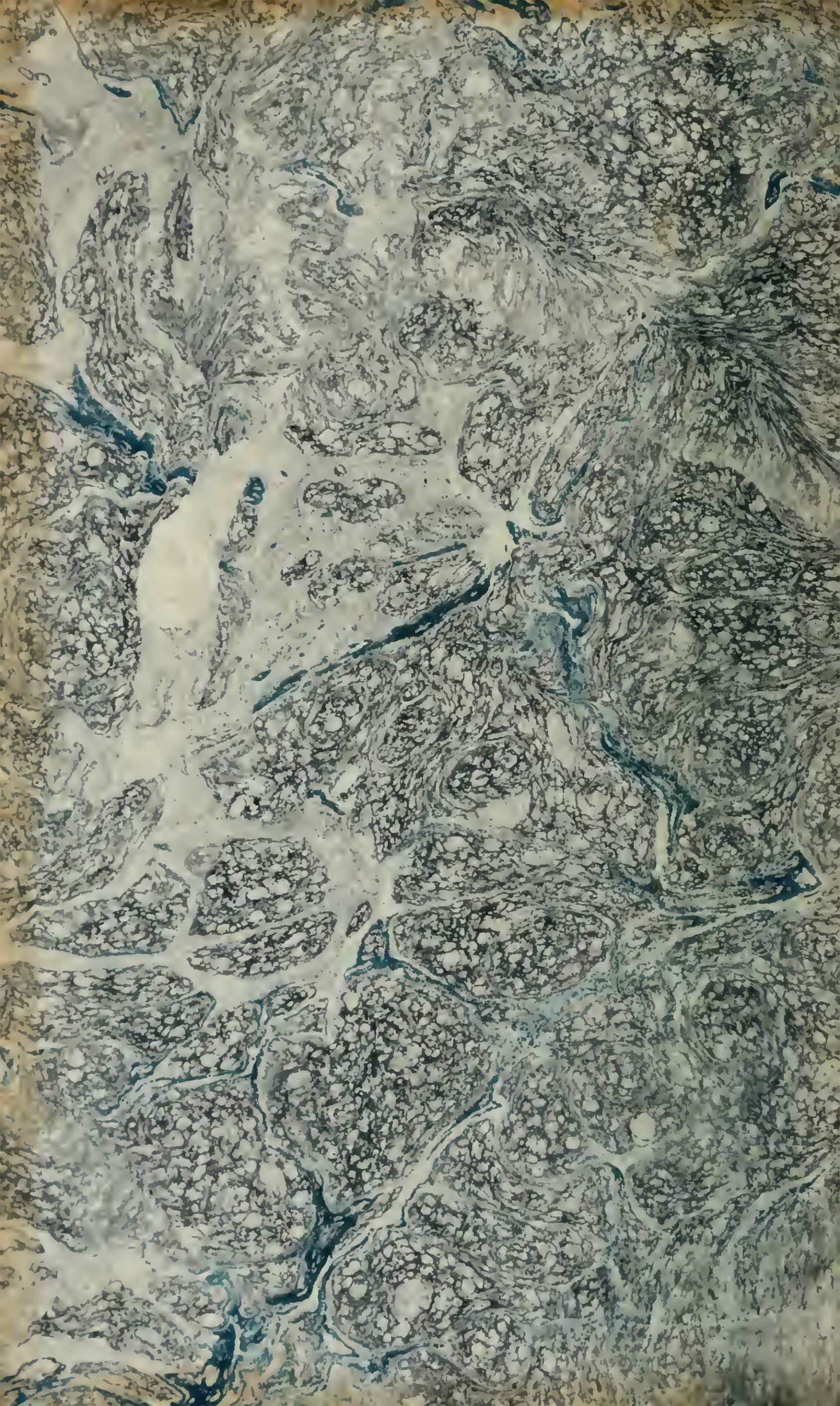
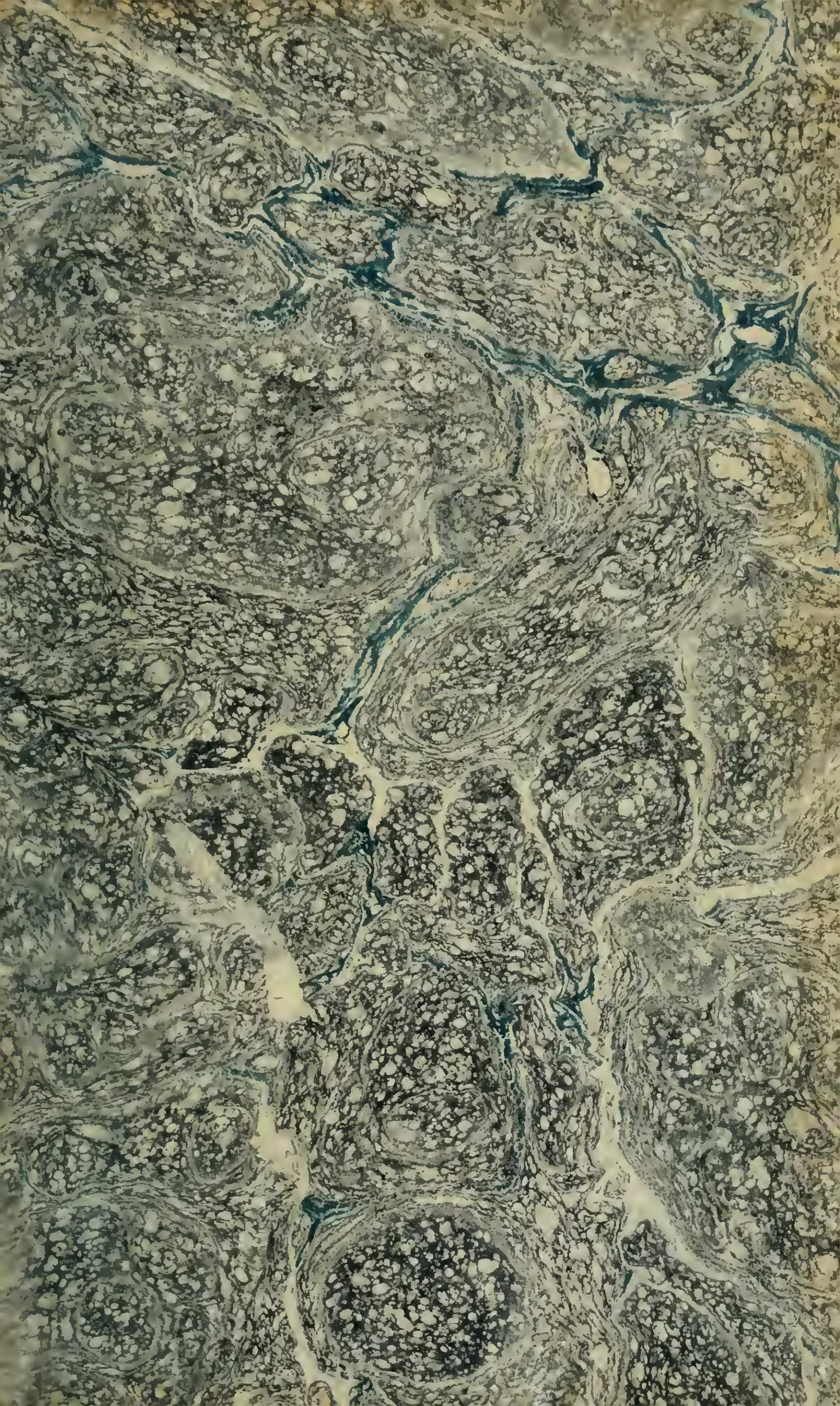
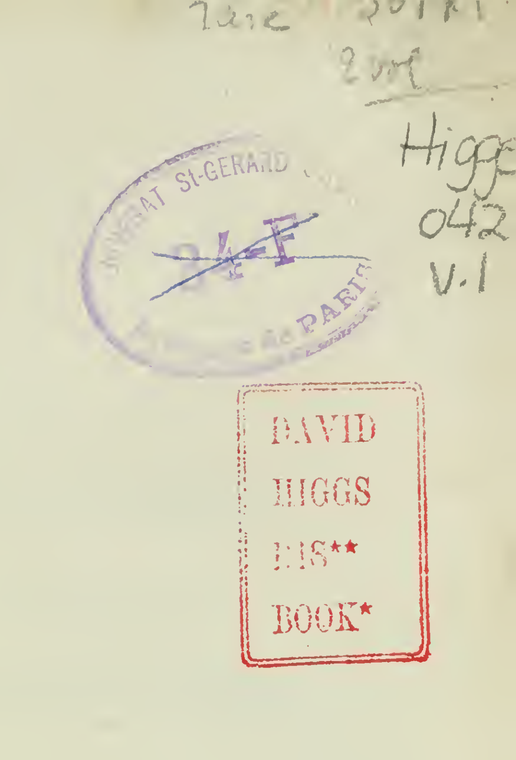







St-GERARD
34 F
PARIS
DAVID
HIGGS
HIS**
BOOK*
Higgs
042
V.1



LA

PHILOSOPHIE

DU XVIII.me SIÈCLE

DÉVOILÉE PAR ELLE-MÊME.

Cet Ouvrage se trouve

A LYON, chez PERISSE FRÈRES, Libraires, rue Mercière, n.° 33.

IMPRIMERIE DE PERISSE FILS,
Imprimeur du Roi.



P. GOURJU

D'aimer la vérité je me fis une loi.
A ses justes leçons je me montrai fidèle ;
Et l'on peut voir encor mon vif amour pour elle
Dans les écrits que je laisse après moi.

LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE DÉVOILÉE PAR ELLE-MÊME.

Ouvrage adressé aux Pères de famille et aux Instituteurs chrétiens, et suivi d'Observations sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné les Pensées de Pascal.

Pierre (1762-1814)

Par M. GOURJU,

ancien professeur de philosophie, doyen de la faculté des lettres de l'académie de lyon.

Je tâche d'y tourner l'impie en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

La Fontaine.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, n°. 8.
MÉQUIGNON fils aîné, Libraire, rue St.-Severin, n.° 11.

1816.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

L'auteur de cet ouvrage le commença dans le temps qu'un écrit intitulé *le Citateur* venoit de paroître. Quelques personnes lui ayant parlé de l'impression dangereuse que la lecture de ce livre avoit produite sur l'esprit de plusieurs jeunes gens, il entreprit de le réfuter. Ce travail ne fut pas long; mais jugeant bien que cette misérable rapsodie seroit bientôt oubliée, et voulant donner à son ouvrage une utilité plus durable, il résolut d'embrasser un plan beaucoup plus étendu, et de dévoiler l'erreur et le mensonge dans les sources où le Citateur les avoit puisés. Si un jugement excellent et un esprit exercé à découvrir le faux caché sous des apparences séduisantes de vérité, sont des qualités nécessaires pour combattre la philosophie moderne armée de sophismes; personne mieux que Monsieur Gourju, n'a pu entreprendre de lutter contre elle. Ayant passé sa vie dans l'enseignement public, et rien ne lui étant plus à cœur que de prémunir ses disciples contre les piéges tendus à la saine raison par les philosophes du dernier siècle, il avoit étudié d'une manière particulière la tactique de ces maîtres d'erreur. C'est cette tactique qu'il développe dans cet ouvrage : ainsi l'on

n'y trouvera ni la démonstration des vérités que l'impiété voudroit détruire, ni une réfutation critique des objections qu'elle accumule contre leur évidence. Cette louable entreprise a été souvent exécutée par des plumes dignes de défendre une si belle cause. La philosophie a été mille fois vaincue ; mais toujours audacieuse, elle ne se lasse point de renouveler ses attaques. Notre auteur n'a voulu ici que rendre inutiles les armes dont elle se sert en en faisant connoître le défaut et la foiblesse, et pour cela il leur enlève les ornemens dont elles empruntent leur éclat. Ce sont ces vues qui lui ont fait choisir la forme employée dans cet ouvrage.

Il suppose les philosophes réunis en assemblée secrète, dans le dessein de convenir ensemble des moyens les plus efficaces pour détruire la religion. Là, ils s'excitent mutuellement dans leur haine contre elle, et chacun à l'envi expose ce qu'il est en état de fournir pour le triomphe de la cause commune. On sent que n'ayant rien à craindre les uns des autres, ils doivent se communiquer librement toutes leurs pensées, sans chercher à en couvrir le faux de cette éloquence qui les fait accueillir dans leurs écrits. Aussi l'auteur ne rapporte-t-il pas toujours textuellement leurs paroles, mais toujours il présente la substance de leurs raisonnemens avec tant d'exactitude qu'ils ne pourroient en nier ni les principes ni les conséquen-

ces : en sorte que cet ouvrage met dans le plus grand jour leur mauvaise foi et leur dangereuse perversité.

On sera d'abord étonné de voir M. Gourju s'occuper spécialement, dans la première partie, du misérable écrit du *Citateur*, mais les philosophes de nos jours ne pouvant être supposés dans la même assemblée, réunis avec ceux du dix-huitiè .e siècle, il a imaginé une autre fiction où ces fades copistes sont démasqués dans la personne d'un d'entr'eux, n'étant tous eux-mêmes que des *Citateurs* à la manière de celui qui a pris ce nom.

Il y a plusieurs années que cet ouvrage est achevé et qu'il auroit dû voir le jour; mais la censure établie alors auroit-elle laissé imprimer un écrit destiné à venger le christianisme des blasphèmes des philosophes, tandis qu'un gouvernement perfide s'efforçoit de l'avilir, qu'il venoit de décréter l'érection d'une statue à l'un des coryphées de l'impiété (*) qui y sont le plus ridiculisés, et que les premières places de l'état étoient occupées par les écrivains mêmes qu'on y attaque.

M. Gourju dû donc se borner à prémunir les jeunes gens dont l'instruction lui étoit confiée contre le venin répandu dans des ouvrages malheureusement trop fameux. Ce fut ce désir d'être utile qui lui fit accepter la chaire de philosophie établie à Lyon. Avec quel empressement elles étoient

(*) d'Alembert.

suivies, avec quelle avidité elles étoient écoutées ces leçons, où en vrai philosophe, il posoit pour base immuable de la morale les vérités sublimes de la religion, et démontroit l'absurdité des sophismes par lesquels l'impiété avoit osé les attaquer. C'est en exerçant ces nobles et touchantes fonctions, dans cette chaire même qu'il occupoit depuis trois ans, que cet homme aussi précieux par les qualités de son cœur que par ses rares talens, fut enlevé à cette ville et à ses disciples..... Les larmes qu'ils versèrent sur son tombeau attestèrent leur attachement et leurs regrets : mais les principes gravés dans leurs cœurs par ses leçons, seront un éloge plus durable de ses travaux. Puissent les ouvrages qu'il nous laisse en perpétuer les fruits.

On ne trouvera peut-être pas dans celui-ci toute la correction et la précision que l'auteur y auroit pu mettre s'il l'eût retouché, en le faisant imprimer lui-même ; cela eût été d'autant plus avantageux qu'il n'avoit pu le composer que dans les momens rapides qui entrecoupoient ses sérieuses occupations, mais on espère que quelques légers défauts que la difficulté de la forme qu'il avoit choisie rendent encore plus excusables, n'empêcheront pas le lecteur, de sentir le mérite de cet ouvrage.

AVANT-PROPOS.

» Se moquer de la philosophie, dit Pascal, c'est vrai-
» ment philosopher. » (*Pens.*, 1.re *part.*, *art.* x, n.° xxxvi.) Cette proposition, lorsqu'il est question de la philosophie en général, demande nécessairement plusieurs restrictions; mais elle est vraie en toute rigueur, si on l'entend de cette fausse science qui dans le dix-huitième siècle, a insolemment usurpé le nom de *Philosophie*. C'est vraiment *philosopher* que s'en *moquer*, et l'immoler sans ménagement à la risée et à l'indignation publique. Cette manière de *philosopher* est celle que les lecteurs pourront remarquer dans cet écrit.

Il est adressé aux pères de famille et aux instituteurs chrétiens, non pour les instruire eux-mêmes, mais pour seconder leur zèle en leur mettant entre les mains un moyen de plus de préserver les jeunes gens confiés à leurs soins d'une funeste contagion, qui tend à corrompre à la fois l'esprit et le cœur.

Cet écrit n'est ni un traité de la vérité du christianisme, ni une exposition de ses dogmes et de sa morale, ni une réfutation des sophismes et des systèmes de nos prétendus philosophes. Ces différens objets ont été remplis depuis long-temps dans une foule d'excellens ouvrages : on n'a rien à y ajouter. La principale et presque la seule chose qu'on trouve dans celui-ci, c'est la philosophie présentée à nu, si l'on peut parler ainsi, et se montrant elle-même avec toute sa difformité. « Rien ne
» ramène plus à la vérité, dit très-bien La Harpe, que
» les travers et les ridicules de ses ennemis, et mettant
» même la révolution à part, l'on pourra désormais

» montrer à la jeunesse bien des *philosophes*, comme » les Spartiates montroient à leurs enfans l'ivresse des » Ilotes pour leur inspirer la tempérance. » (*Cours de litt.*, *T.* 15, *p.* 275.) C'est ce spectacle qu'on met ici sous les yeux des jeunes gens. Voyez, leur dit-on, ces grands restaurateurs de la raison, ces *bienfaiteurs de l'humanité*, ces *fiers destructeurs des erreurs et des préjugés*. Plusieurs d'entr'eux sont sans contredit des hommes estimables par les qualités du cœur ou par les talens de l'esprit. Entendez les maximes horribles et les absurdités qu'ils débitent; considérez les moyens bas et honteux par lesquels ils s'efforcent de les accréditer. Pouvez-vous les reconnoître ? C'est la philosophie qui les a ainsi métamorphosés. Un sort pareil vous attend si vous vous laissez aller à l'ivresse dans laquelle vous les voyez plongés.

Mais pourquoi, dira-t-on, publier un ouvrage pour faire connoître la philosophie après qu'elle s'est si bien dévoilée elle-même, dans les jours de folie et de sang par lesquels nous avons passé ? Cette effrayante leçon n'est-elle pas suffisante ? Il est certain qu'elle devroit l'être. La providence qui a été, pour ainsi dire, forcée de nous la donner, n'y a rien épargné pour la rendre utile à tous les hommes, et même aux philosophes, s'ils vouloient en profiter. Mais malheureusement, faute d'avoir été bien comprise, elle n'a pas encore produit tout l'effet qu'on devoit naturellement en attendre. La philosophie ne règne plus, il est vrai; ses excès en tout genre l'ont rendue pour la plus grande partie du public, un objet d'exécration et de dégoût : mais elle vit encore. Son audace, son charlatanisme sont toujours les mêmes; malgré le sceau de réprobation dont elle est marquée, elle marche la tête levée : elle ne se lasse pas d'enfanter de nouveaux ouvrages pour maintenir et propager de

plus en plus ses funestes principes ; et, à la honte de l'esprit humain, elle continue à faire des prosélytes parmi les jeunes gens. Plusieurs même des personnes qu'elle ne séduit pas se laissent tromper par son ton de confiance. Soit indifférence, soit légèreté, soit défaut d'instruction, elles s'accoutument à la voir avec moins de mépris et d'aversion. Ainsi se prolonge son existence si fatale à la société dont elle ébranle les fondemens. Le temps n'est donc pas encore venu où les vrais amis de la morale, de l'ordre, et du bon sens, pourront déposer leurs armes et cesser la guerre qu'ils lui font depuis sa naissance. Ce sont ces réflexions qui ont déterminé à rendre public cet ouvrage, pour l'instruction de ceux qui ne la connoissent pas assez ; s'ils prennent la peine de le lire, ils sauront de quoi elle est capable. Ils verront ce qu'elle s'efforce vainement de faire oublier ; que les viles et dégoûtantes horreurs qu'on lui reproche, sont véritablement son ouvrage ; qu'en remplissant une partie de l'Europe de ses fureurs et de ses extravagances, elle n'a fait que ce qu'elle pouvoit faire, et ce qu'elle fera infailliblement toutes les fois que cessant d'être comprimée, il lui sera donné de suivre les maximes qu'elle professe et l'esprit dont elle est animée. Par là ils apprendront à concevoir pour elle les sentimens qu'elle doit naturellement inspirer aux ames honnêtes qui la jugent sans prévention.

Cette instruction ne sera pour eux ni longue, ni difficile à acquérir. Par la nature même et la forme de l'ouvrage qu'on leur présente, elle se trouve heureusement à la portée des personnes les moins attentives et les moins intelligentes. On ne leur donne ni raisonnement abstrait, ni discussion à dévorer. On s'est borné à exposer les maximes des philosophes, telles qu'ils les ont enseignées eux-mêmes, en conservant autant qu'il a été possible, leurs propres paroles. Outre que cette méthode n'a rien

de fatigant pour les lecteurs, son succès est sûr, lorsqu'il s'agit d'une doctrine qui réunit dans un degré éminent le double caractère de la perversité et de l'absurdité. Elle équivaut pour ceux dont l'esprit et le cœur ne sont pas encore corrompus à la plus forte démonstration. Peut-être les partisans de nos philosophes se plaindront qu'on représente leurs *sublimes* écrits sous des traits ridicules ; mais qu'ils n'en accusent que leurs maîtres. « On » n'a fait qu'exposer simplement leurs passages sans y » faire presque de réflexion. Que si on y est excité à rire, » c'est parce que les sujets y portent d'eux-mêmes. » Au surplus on déclare qu'on n'attaque ici que les ouvrages de nos philosophes, et nullement leurs personnes qu'on ne connoît en aucune manière.

LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, DÉVOILÉE PAR ELLE-MÊME.

PREMIÈRE PARTIE,

Où l'on fait connoître l'esprit de la philosophie, et les moyens qu'elle emploie pour détruire le christianisme.

CHAPITRE PREMIER.

Idée et plan de ce Recueil. — Introduction.

Je vous envoie enfin, mon cher Belmont, le Recueil que je vous ai promis depuis si long-temps, et qui contient diverses instructions sur la prétendue philosophie du dix-huitième siècle. Pour plus de commodité, je l'ai divisé en trois parties; dans la première, vous commencerez à prendre une idée de la philosophie, de sa méthode, et des moyens qu'elle emploie pour parvenir à ses fins; la seconde vous présentera un plus ample développement de ces moyens, et des détails curieux sur l'usage qu'elle en fait pour

renverser le christianisme. J'ai renfermé dans la troisième ce qu'elle nous apprend sur Dieu, sur l'homme, sur la morale, sur la politique, etc. Ces différens objets ne sont pas traités par voie de discussion ; vous ne verrez guère ici qu'un simple exposé des systèmes, des maximes et des belles phrases de nos philosophes, tels qu'on les trouve dans leurs propres livres. Vous en conclurez sans doute que voilà bien des folies que je vais mettre sous vos yeux, et vous ne vous tromperez pas ; j'espère néanmoins que vous n'aurez pas lieu de regretter le temps que vous emploierez à les lire. Le recueil que je vous envoie, tel qu'il est, renferme plusieurs vérités importantes ; mais n'eût-il que l'avantage de vous montrer sous ses véritables traits une classe d'écrivains, qui depuis plus de soixante ans, n'occupe que trop le public ; vous seriez bien dédommagé de la peine que vous prendrez. Vous verrez de quel délire l'esprit humain est capable lorsqu'il est abandonné à lui-même. C'est là un de ses côtés ; il est bon de le connoître. Ce n'est pas, me direz-vous, le plus beau ni le plus intéressant, qu'il puisse présenter. J'en conviens, mais à la honte et pour le malheur de l'humanité, ce côté existe. On est forcé de le considérer, quand ce ne seroit que pour se garantir de la contagion, ou se mettre en état d'en préserver les personnes auxquelles on s'intéresse.

Je n'étendrai pas plus loin ces réflexions : je me hâte d'entrer en matière.

Vous savez qu'entraîné par des exemples pernicieux et égaré par d'aveugles préventions que je n'avois jamais pris la peine d'éclaircir, je m'étois insensiblement éloigné de l'antique croyance de nos pères. A la vérité, je ne me permettois pas, comme tant de jeunes philosophes aussi ignorants, mais plus présomptueux que moi de la fronder dans mes discours ; mais je m'étois fait sur cet important sujet, un système d'indifférence d'autant plus dangereux que tout concouroit à le fortifier. Un tel système me paroissoit dicté par la raison, il flattoit ma paresse naturelle, et je ne doutois point que si je parvenois à m'y établir solidement, mon ame long-temps agitée n'y trouvât enfin le repos et le bonheur. Je ne sais où m'auroit conduit cette illusion qui tendoit chaque jour à s'accroître, si un ancien ami de ma famille ne l'eût heureusement dissipée.

Cet ami est l'estimable M. de Clairville, qui après une longue absence, venoit enfin de rentrer dans ses foyers. Je m'empressai d'aller lui rendre mes devoirs : dans une des premières conversations que j'eus avec lui, il me témoigna sa joie de voir nos temples ouverts, les prêtres rétablis dans l'exercice public de leurs fonctions, le culte des Chrétiens remis en vigueur, et le peuple rappelé à la religion et par elle à la mo-

rale, dont elle est l'unique base (*). J'écoutois son discours avec froideur. Qu'est-ce donc, me dit Clairville, il me semble que vous ne partagez ni ma joie présente, ni les espérances flatteuses que je conçois pour l'avenir. C'est, lui répondis-je, que depuis quelques années, le christianisme, ses cérémonies, ses dogmes, etc., sont des objets fort indifférens pour moi. — Et sans doute cette indifférence est fondée sur des raisons solides ? — Je le crois. — A la bonne-heure : mais, dites-moi ; cette indifférence ne s'étend elle pas plus loin ? — Non certainement. — Vous le croyez. — Oh ! j'en suis bien sûr. J'ai conservé la *religion naturelle*. Je la défendrai toute ma vie contre les athées. — Vous voilà en effet bien fort contre eux, avec votre religion naturelle, dont ils se moquent et qu'ils pardonnent sans peine à ceux qui en font profession, parce qu'ils y voient un acheminement à l'athéisme : mais d'abord, entendez-vous bien ce grand mot de *religion naturelle ?* — Qui est-ce qui ne l'entend pas ? Il est très-clair. — Si clair que jusqu'au dix-septième siècle, où pour la première fois, il plu à un *libre penseur* anglais de l'imaginer, on ne s'étoit pas encore douté de la chose qu'il signifie ; si clair encore que parmi les philosophes modernes qui s'en servent pour désigner leur croyance,

(*) Ceci a été écrit peu de temps après le rétablissement de l'exercice public du culte catholique. Différentes causes en ont retardé l'impression jusqu'à ce jour.

vous n'en trouverez pas deux qui soient parfaitement d'accord sur le sens qu'ils lui donnent, tant la *nature* a su déterminer avec précision la religion pour laquelle elle nous a formés, ou qu'elle a formée pour nous. — Que m'importe le peu d'accord qui se trouve sur ce point entre les philosophes ! quant à moi, je m'entends, cela me suffit. Je reconnois l'existence de Dieu, la distinction de l'ame et du corps, la vie future et les principes de la morale universelle. Voilà toute ma religion ; et il n'en faut pas d'autre à un homme raisonnable. — Vous dites très-bien, *je reconnois*. Dans l'acte solennel d'apostasie, que Robespierre et les Jacobins commandèrent à toute la France, ils firent déclarer et afficher que *le peuple françois reconnoissoit l'Être suprême et l'immortalité de l'ame*. C'étoit bien le terme !... Dans la *religion révélée* on *adore* et on pratique : mais dans la *religion naturelle*, il suffit de *reconnoître*, ce qui est bien plus commode; et encore que reconnoît-on ?... Examinez sérieusement la profession de foi que vous venez de m'exposer, vous verrez qu'elle est extrêmement vague. Il n'est aucun de ses articles qui, dans les développemens, ne soit susceptible d'une infinité de sens ; les systèmes des déistes en font foi. Mais laissons cette discussion qui nous mèneroit trop loin : je ne veux pour le moment, que vous proposer deux ou trois questions, sur lesquelles

vous interrogerez à loisir votre conscience. De quelle nature est l'hommage que vous rendez à vos dogmes de religion naturelle ? Cet hommage vient-il du cœur ou seulement de l'esprit ? Prenez vous un véritable intérêt à ces dogmes, et aux conséquences qui en découlent ? Leur accordez-vous quelque influence sur vos actions, sur vos discours, sur vos pensées ? Enfin ne peut-on pas dire que l'adhésion que vous leur donnez consiste moins à les admettre qu'à ne pas les rejeter ?

Je ne répondis rien à ces questions ; mais elles me frappèrent vivement. Clairville s'en aperçut. Lisez, me dit-il alors, ce morceau de Pascal, je ne doute pas qu'il ne vous inspire quelques réflexions utiles. Je pris le livre, et je lus ce qui suit.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que » c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis » dans une ignorance terrible de toutes choses.... » Tout ce que je connois, c'est que je dois bien- » tôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus, c'est » cette mort même que je ne saurois éviter. »

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne » sais-je où je vais ; je sais seulement qu'en sor- » tant de ce monde, je tombe pour jamais ou » dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu » irrité, sans savoir à laquelle de ces deux con- » ditions je dois être éternellement en partage. »

« Voilà mon état, plein de misère, de foi- » blesse, d'obscurité ; et de tout cela je conclus,

» que je dois donc passer tout les jours de ma » vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que » je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans ré» flexions et sans inquiétude, en faisant tout ce » qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, » au cas que ce que l'on dit soit véritable. Peut» être que je pourrois trouver quelque éclaircis» sement dans mes doutes ; mais je n'en veux » pas prendre la peine, ni faire un pas pour le » chercher : et en traitant avec mépris ceux qui » se travailleroient de ce soin, je veux aller sans » prévoyance et sans crainte, tenter un si grand » évènement et me laisser mollement conduire à » la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma » condition future. » (*Pens. de Pasc., p. 2., art. 2.*)

Eh bien ! me dit Clairville, que pensez-vous de cette peinture. — Elle est énergique. — Trouvez-vous qu'elle ait quelque rapport avec votre état ? — Il me seroit difficile dans ce moment de vous faire une réponse précise : mais je m'occuperai en mon particulier, de tout ce que vous venez de me dire ; et demain si vous me le permettez, je vous reverrai pour vous faire part de mes réflexions.

Je revins en effet le lendemain chez Clairville ; j'avois préparé plusieurs objections, je les lui proposai ; il répondit à tout. Je le quittai après une longue conversation, en lui promettant que dans deux jours je viendrois lui en annoncer le résultat.

Je tins exactement parole. Vous m'avez ouvert les yeux, lui dis-je, aussitôt que je fus entré dans sa chambre. Grâce à la bonne éducation que j'ai reçue, je n'étois pas encore au fond de l'abîme dont Pascal nous a tracé une si effrayante peinture. Mais j'y tendais rapidement : encore quelques pas, et j'achevois de m'y précipiter. — Cet aveu est sincère, me répondit Clairville, mais quelle conséquence en tirez-vous. — Celle que doit tirer tout homme de bonne foi ; il faut que je m'instruise, et je vais commencer dès aujourd'hui.

Clairville m'embrassa bien tendrement, en me disant qu'il n'attendoit pas moins de la droiture de mon cœur. Je le remerciai de l'idée obligeante qu'il avoit de moi : ensuite je le priai de m'indiquer les lectures par lesquelles je devois commencer mon instruction. Lisez d'abord l'Évangile me répondit-il, l'Histoire de l'ancien Testament, une bonne exposition de la morale et des dogmes du christianisme, et quelques ouvrages où les preuves de notre religion soient traitées d'une manière claire, simple et agréable, tel que la *Préparation* et *démonstration évangélique de Pluche :* vous y joindrez si vous le jugez à propos et si vous en avez le temps, les sermons de Bossuet, de Bourdaloue et ceux de Massillon, sur la divinité de la religion ; vous passerez ensuite à la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, et aux *Pensées de Pascal*, cela vous suffira pour le présent.

Clairville me procura lui-même tous ces livres. Je les lus, ou plutôt je les dévorai. Ils m'attachèrent d'abord par la beauté du style, et bientôt après par cette raison sublime qui y règne d'un bout à l'autre, et qui se fait sentir facilement à tous les cœurs droits. Non, disois-je, une religion aussi magnifiquement exposée, et sur laquelle s'accumulent des preuves si multipliées et si frappantes, une religion qui inspire à ses apologistes des idées et des sentimens d'un ordre aussi relevé ne sauroit être fausse. La lecture de l'évangile fit sur mon cœur une impression plus forte encore. Combien de fois, dans l'attendrissement que j'éprouvois, j'appliquai à sa douce et consolante doctrine, ce que Rousseau dit si mal à propos de sa prétendue *religion naturelle !* « De quel poids on est soulagé, quand après » avoir épuisé la vanité des opinions humaines » et goûté l'amertume des passions, on trouve » enfin dans ce *livre si sublime* et *si simple*, la » route de la sagesse et la source du bonheur » dont on a désespéré ! » (*Em. t.* 3.)

Ces douces jouissances qu'augmentoient encore les intéressans entretiens que j'avois avec Clairville, furent troublées par un incident qui dans d'autre temps auroit pu m'être funeste, mais dont les suites devinrent heureuses pour moi, puisqu'il donna lieu aux instructions dont j'ai composé le recueil que je vous adresse.

Depuis quelques mois je connoissois un homme que la philosophie peut compter parmi ses plus zélés partisans. Je n'avois avec lui aucune liaison particulière, mais différentes circonstances me mettoient dans le cas de le voir assez fréquemment : il s'étoit aperçu sans peine de mon indifférence pour le christianisme. Dès ce moment il m'avoit trouvé de l'esprit, du savoir, une âme forte. Avec de si grandes qualités ce n'étoit pas assez pour moi d'être simplement incrédule, j'avois droit de prétendre au grade sublime de zélateur de la philosophie, et il se disposa à m'y élever. Pour cela il ne cessoit de me prodiguer les complimens et les flatteries. Vous savez que c'est le piége que les philosophes sont dans l'usage de tendre aux jeunes gens, et dans lequel ceux-ci donnent presque toujours tête baissée. Le mien n'en étoit encore qu'à ces préliminaires à l'époque de mon retour au christianisme. Je n'eus garde de lui faire confidence des nouvelles études que j'avois entreprises ; je voulois attendre qu'elles fussent plus avancées. Jusqu'à ce que ce moment fût venu, j'eus avec lui différens entretiens, dont je vous rapporterai dans la suite quelques lambeaux. Comme je l'écoutois sans le contredire, il ne douta plus que bientôt je ne fusse sa conquête ; cela le rendit plus entreprenant. Enfin bien content de moi et plus encore de lui-même, il crut qu'il étoit temps de porter les grands coups.

Un jour il entra chez moi d'un air triomphant. Voici, me dit-il, un ouvrage qui vient de paroître, je vous engage à le lire ; plusieurs de nos jeunes adeptes en font leurs délices : c'est une preuve de leur jugement et de leur goût. L'auteur annonce que, « il va courir son grelot à la main, » à travers les contradictions et les niaiseries des » Chrétiens, (*Cit.*, *t.* 1., *p.* 2.) qu'il prouvera » que les dogmes des petits abbés, leurs céré» monies sont chargés de puérilités ; que c'est » pour cela qu'ils sont si mauvais joueurs et qu'ils » persécutent ; (*p.* 5.) que leur *édifice* religieux » est un *habit d'Arlequin*, un assemblage de » pièces dont les nuances disparates choquent » l'œil, comme l'ensemble blesse la raison ; » (*p.* 1.) et il tient parole. Son livre est donc très-propre à vous faire entrer dans les dispositions où je désire de vous voir depuis long-temps.

En parlant ainsi, mon philosophe me présenta le....... *Citateur ;* quand vous l'aurez lu, me dit-il, je vous en ferai le commentaire à l'aide des écrits de nos maîtres, dont il est un fidèle extrait : ensuite je vous conduirai plus avant dans le monde philosophique ; là, sous mes auspices, vous découvrirez des pays immenses que vous êtes bien éloigné de soupçonner. C'est alors que vous pourrez vous croire vraiment philosophe, et que vous le serez en effet. Adieu : des affaires pressantes me forcent de vous quitter un peu

brusquement. J'en suis fâché : mais à quoi serviroit de m'arrêter plus long-temps avec vous, je ne ferois que retarder le plaisir que vous allez goûter.

Soit légèreté, soit foiblesse, soit tout autre motif qu'il me seroit difficile de bien démêler ; j'avois promis à mon philosophe de lire le *Citateur* (*), et je le lus en effet dès qu'il fut sorti. Je fut puni de mon imprudence par le trouble que ce misérable ouvrage répandit dans mes idées, trop peu sûres encore pour être soumises à l'épreuve des fatras philosophiques ; mais ce petit nuage n'étoit pas fait pour subsister long-temps. Quelques courtes observations de Clairville dont je vais vous rendre compte, le firent évanouir aussi promptement qu'il avoit été formé.

(*) Cette première partie a été écrite à l'époque où parut le *Citateur*. Différentes causes ayant depuis retardé la publication de cet ouvrage, comme on l'a vu dans la note précédente, l Editeur pensoit à la supprimer dans la crainte de dégoûter les lecteurs, en présentant dès le début à leur curiosité la critique d'un écrit aussi méprisable, et aujourd'hui aussi peu lu que l'est le *Citateur*. Mais les amis qu'il a consultés ont été d'avis qu'il la conservât. 1.° Parce que ce n'est pas proprement le *Citateur* qu'il y tourne en ridicule ; mais Voltaire et d'autres philosophes : le *Citateur* ne fait que prêter ici son nom. 2.° Parce qu'on y trouve des détails instructifs sur la philosophie. 3.° Parce que dans le temps où le *Citateur* fut publié, beaucoup de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe le lurent et en furent dans l'admiration. L'écrit qu'on leur présente aujourd'hui, pourra les désabuser et leur apprendre à se tenir en garde désormais contre de semblables productions.

CHAPITRE II.

Sous quel point de vue on considère dans cet écrit la philosophie du dix-huitième siècle.

Quoi ! me direz-vous en baillant, vous allez donc m'entretenir du *Citateur ?* — Hélas, oui ! — On ne pense plus à lui, laissez-le en paix au fond de son tombeau où il s'est précipité en naissant. — Je sais qu'il est universellement oublié aujourd'hui et qu'il doit l'être. Mais il fit un peu de bruit à l'époque de son apparition éphémère : les entretiens auxquels il donna lieu n'étoient pas alors tout-à-fait hors de saison. Au reste, ne vous effrayez pas d'avance, il n'en fournit guère que le texte : nous l'abandonnâmes bien vite pour nous occuper de quelques philosophes d'une plus haute importance, ou plutôt de l'esprit qui anime la philosophie dans la guerre qu'elle a déclarée au christianisme. Par là nos entretiens prirent un caractère d'utilité et d'intérêt, dont ils auroient été privés s'il n'avoit été question que de cette chétive rapsodie.

Lorsque j'en parlai à Clairville, il ne put s'empêcher de rire : mais lorsque j'ajoutai qu'elle avoit fait quelque impression sur moi, il tomba dans un étonnement dont il ne revenoit pas. Qu'est-ce

donc qui peut vous séduire dans son auteur ? me dit-il, sont-ce les talens et le savoir ? Encore quelques momens, et vous allez les réduire à leur juste valeur.

A ces mots il entra dans son cabinet, d'où il revint bientôt en apportant quelques ouvrages de Voltaire.

Vous croyez, poursuivit-il, que votre philosophe a fait une lecture réfléchie des livres dont il prétend que ses citations ont été tirées ; vous croyez aussi qu'il a trouvé dans son propre fonds tous ces raisonnemens, et toutes ces plaisanteries qu'il étale avec tant de complaisance : d'autres le croient comme vous ; il faut que vous soyez détrompé. C'est dans les ouvrages philosophiques de Voltaire, qu'il a puisé sans en rien dire, presque tout ce qu'il nous débite ; il n'a pas même le foible mérite d'avoir su s'approprier, à la faveur de quelques déguisemens, les larcins qu'il s'est permis. Il se sert souvent des propres paroles de son oracle. Lisez, et il ne vous restera aucun doute à cet égard.

Je lus, et je fus convaincu de la vérité de ce que me disoit Clairville ; ce fut une nouvelle preuve ajoutée à plusieurs autres, que je m'étois déjà procurées depuis quelques jours, que nos philosophes pour composer leurs ouvrages ne font guère que rassembler des lambeaux épars dans des livres déjà existans, et les coudre en-

semble au gré de leur imagination déréglée. Mais dans ce moment c'étoit ce qui m'importoit le moins. Il m'est assez indifférent dis-je à Clairville, que le *Citateur* soit le premier auteur des objections dont il a rempli ses deux volumes, ou qu'il n'en soit que le centième écho. Je ne prétends point être son panégyriste : je vous avoue même sans détour, que je n'ai aucune estime pour son ouvrage dont le ton successivement bas, orgueilleux ou indécent, doit choquer tout lecteur qui a quelque délicatesse. Mais je laisse la forme pour m'attacher uniquement au fond, qui seul doit m'intéresser ici. Je ne sais que penser de cette multitude de citations que j'y trouve accumulées : elles m'accablent.

CLAIRVILLE. Elles vous accablent ? Vous avez donc cru bonnement ce que l'auteur a le front de dire dans sa préface. « Mes autorités sont telles » que l'habitué de paroisse le plus versé dans les » Écritures, n'osera attaquer une seule de mes » citations. » (*Préf.*, *p.* XII.)

PONVAL. Ce n'est pas le seul endroit de son livre où il montre cette confiance : partout il s'exprime en homme qui est sûr de son fait. Il faut en convenir ; cela en impose.

CLAIRVILLE. Mais cela doit-il en imposer ? pauvre jeune homme ! comme votre bonne foi vous rend dupe d'un langage qu'on n'emploie si fréquemment depuis une soixantaine d'années,

que pour tromper plus sûrement ! Voulez-vous que je vous donne une règle, qui pourra vous être dans la suite d'une grande utilité ? Quand vous verrez un écrivain philosophe, prendre un ton bien tranchant, bien décisif, bien imposant, bien orgueilleux, dites hardiment : ce philosophe va commencer ou il achève un sophisme bien grossier, ou une absurdité bien révoltante, ou un mensonge bien impudent ; et vous ne vous tromperez pas. La règle est sûre et ne souffre point d'exception. Je ne l'ai pas encore trouvée en défaut.

PONVAL Je vous promets de ne pas l'oublier; mais voudriez-vous me prouver qu'elle s'applique au *Citateur ?*

CLAIRVILLE. C'est une chose faite depuis longtemps. Connoissez-vous les *Lettres de quelques Juifs à Voltaire.*

PONVAL. J'en ai entendu parler : on m'a dit autrefois que « le secrétaire de ces Juifs, est un
» pauvre chrétien, nommé Guénée, ci devant
» professeur au collége du Plessis, et ensuite ba-
» layeur ou sacristain de la chapelle de Versailles,
» à qui ses lettres valurent quelques pour-boire
» du cardinal de la Roche-Aimon. » (*Lett. de d'Al. à Volt.*, 5 *novemb.* 1776.)

CLAIRVILLE. Voilà ce que dit d'Alembert, avec ce ton de fine plaisanterie qui selon Voltaire, devoit en peu de temps renverser le christianisme. Mais

Voltaire

Voltaire étoit loin de les mépriser. « Le secré-
» taire juif, nommé Guénée, répondit-il à d'A-
» lembert, n'est pas sans esprit, ni sans connois-
» sances, mais il est malin comme un singe : il
» mord jusqu'au sang en faisant semblant de bai-
» ser la main. » (*Lett. à d'Al.*, 8 *déc.*, 1776.)

PONVAL. Un tel témoignage est glorieux pour l'auteur de ces lettres ; mais je ne vois pas encore ce qu'elles ont de commun avec le *Citateur.*

CLAIRVILLE. Lisez-les : elles mettent en évidence une petite partie des impostures, et des bévues multipliées du patriarche des philosophes, et, par contre-coup, celles de ses disciples qui n'ont fait que le copier, comme lui-même avoit copié Collins-Tindal et ses autres prédécesseurs. Je n'ai rien à y ajouter.

PONVAL. J'ai peine à me persuader que ces lettres démontrent de semblables choses : Voltaire n'étoit pas un imbécille : quelque acharné qu'il fût contre le christianisme, auroit-il voulu compromettre les intérêts de sa gloire, en s'abaissant au vil métier de faussaire et de menteur !

CLAIRVILLE. Il est sûr que ce ne sont pas là des titres bien honorables à joindre à celui d'auteur de *Zaïre* et de *Mérope.* Mais, dites-moi, trouvez-vous plus de probabilité dans les inconcevables bêtises dont il accuse Moïse, les prophètes, et tout le peuple Juif ? Cet excès de stupidité qu'il attribue aux uns et aux autres, n'est pas dans la

nature. Il suffit seul pour faire rejeter son témoignage, selon cette règle de logique universellement reçue, qu'*en prouvant trop on ne prouve rien :* mais après tout, de quoi s'agit-il ici? D'un fait qu'il est très-facile de vérifier : il ne faut pour cela ni métaphysique, ni raisonnement abstrait. Voici toutes les pièces du procès ; les Ouvrages de Voltaire, le *Citateur* ; les *Lettres de quelques Juifs* et la *Bible.* Lisez, confrontez et jugez : si vous procédez de bonne foi, comme je n'en doute pas, vous entreprendrez volontiers ce léger travail. La justice vous en fait un devoir, et vous n'avez jamais été assez philosophe, pour la fouler aux pieds.

Je ne pouvois, ni ne voulois refuser une telle proposition : j'emportai donc tous ces livres, et je les lus avec empressement. Quel fut mon étonnement, lorsque je vis clair comme le jour, que Voltaire ne cesse de se jouer par des mensonges et de basses pasquinades, de la crédulité de ses lecteurs, et que toutes les fois qu'il cite nos livres saints, il ne fait que les travestir, les dénaturer, les falsifier avec une impudence que je n'aurois jamais osé soupçonner. Je ne vous en rapporte aucun exemple, parce que j'aime mieux vous renvoyer aux *Lettres de quelques Juifs.* C'est un livre que vous serez bien-aise de connoître : il est écrit avec assez d'agrément, pour que vous ne deviez pas en craindre la lecture ; d'ailleurs je

serai bientôt dans le cas de mettre sous vos yeux quelques unes de ces fausses citations. Cela me dispense pour le moment de tout détail.

Quelques jours après, je retournai chez Clairville. J'ai achevé, lui dis-je, les lectures que vous m'aviez indiquées.

CLAIRVILLE. Et qu'est-ce que vous en avez conclu? Commencez-vous enfin à connoître la bonne foi de nos philosophes ?

PONVAL. Vous me voyez encore tout étonné de ce que j'ai appris sur ce sujet : jamais je n'aurois imaginé qu'il pût exister des hommes assez bas et assez impudens, pour chercher à en imposer au public, par les plus vils et les plus grossiers mensonges. C'est un prodige qui me passe.

CLAIRVILLE. Nos philosophes vous prouvent la possibilité de ce prodige. *Dolus an virtus quis in hostes requirat ?* Voilà leur devise commune, malgré l'extrême diversité d'opinions qu'on leur reproche si justement, et qui fait de la philosophie une véritable *Tour de Babel*. Que trouvez-vous en effet dans leurs écrits ? Des sophismes grossiers , des assertions absurdes et révoltantes , des contradictions perpétuelles, un misérable abus de mots , d'infidèles exposés des opinions qu'ils combattent , des passages détournés plus ou moins ouvertement de leur véritable sens , ou honteusement falsifiés, ou ce qui est encore plus digne de la cause qu'ils défendent , entièrement

supposés. Cela est vrai, sans aucune exception.

Ce jugement vous paroîtra sans doute sévère, mais il est juste: « Vous ne verrez pas un philo-
» sophe, dit La Harpe, qui ne soit pris en flagrans
» délit, et il y en a un surtout (Voltaire),
» qu'on peut y prendre à toutes les pages. »
(*Cours de litt.*, *t.* 15, *p.* 383.) Rousseau avoit dit long-temps avant lui : « Il n'y a pas un seul
» philosophe, qui venant à connoître le vrai et
» le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé
» à la vérité découverte par un autre. Où est le
» philosophe, qui pour sa gloire ne tromperoit
» pas volontiers le genre humain ? » (*Em.*, *t.* 3.)
Il va même jusqu'à dire, dans sa lettre à M. de Beaumont, qu'*il ne connoît point de bonne foi philosophique ;* en parlant ainsi, il s'attendoit bien qu'on feroit une exception en sa faveur ; et en effet, plusieurs lecteurs, trompés par ses protestations continuelles de bonne foi et de droiture, ont cru que l'amour de la vérité le dirigeoit dans toutes ses recherches. Mais qu'on lise ses écrits avec quelque attention : à travers son pathétique affecté, dont la source est dans l'imagination et non dans le cœur, et l'éloquence tantôt vraie, tantôt fausse de son style ; on découvrira facilement qu'il est aussi peu sincère, et, pour trancher le mot, aussi charlatan qu'aucun des philosophes de son siècle.

PONVAL. Ces reproches sont graves et fondés

sans doute : du moins je suis porté à le croire d'après ce que j'ai lu dans les *Lettres de quelques Juifs.*

CLAIRVILLE. Ce n'est rien encore, que ce que vous avez vu dans ces lettres , sur la mauvaise foi de nos philosophes. Je compte vous en donner bien d'autres preuves.

PONVAL. Ce sera vraiment me rendre un grand service ; mais permettez-moi de vous le dire , il me semble que vous mettez un peu d'aigreur et d'amertume dans vos reproches.

CLAIRVILLE. J'en serois bien fâché ; ce seroit aller directement contre l'esprit du christianisme. Vous vous exprimeriez plus exactement , si vous disiez que mon langage est celui de l'indignation. On doit de l'indulgence aux foiblesses et aux erreurs de l'humanité ; mais le mensonge et la mauvaise foi, ne méritent que haine et que mépris. Une chose m'a toujours choqué et paru inexplicable : si un homme admis dans une société honnête , la respècte assez peu pour avoir l'insolence d'y mentir , et surtout d'y mentir fréquemment , et avec une intention bien marquée de l'égarer et de la corrompre , il y est méprisé , quels que soient d'ailleurs ses talens et ses connoissances : souvent même il s'en fait chasser avec l'ignominie , qui est le juste salaire de sa basse et perfide conduite. Nos écrivains philosophes, depuis près d'un siècle, ne cessent de mentir impudemment à la grande

société : on l'a dit et démontré mille fois ; et l'on n'a pour eux, ni indignation ni mépris. Ils trouvent des hommes qui les estiment et les recherchent : qu'elle inconséquence !

PONVAL. C'est qu'ils savent mentir avec esprit.

CLAIRVILLE. Non pas toujours : mais quand cela seroit, qu'importe l'esprit et ses frivoles agrémens, lorsqu'il s'agit des grands intérêts de la morale et du bonheur de la société ? A-t-on jamais pensé que, loin de punir un empoisonneur public, un tribunal établi pour le juger dût le traiter avec distinction, parce que dans la composition de ses poisons, il auroit épuisé tout l'art de la chimie ? Ce n'est pas aux talens, quelque précieux qu'ils soient en eux-mêmes, mais seulement au bon usage des talens qu'on doit des égards. Mais n'entrons pas dans cette discussion, étrangère à notre sujet. Vous m'avez vu occupé à écrire lorsque vous êtes entré : savez-vous ce que je faisois ? Je travaillois pour vous.

PONVAL. Pour moi !

CLAIRVILLE. Pour vous-même. J'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'apprendre comment nos philosophes composent aujourd'hui et depuis long-temps, les ouvrages dont ils enrichissent le public : je me suis amusé à l'expliquer dans ce petit écrit. Le *Citateur* me sert d'exemple ; après ce que je vous en ai dit, vous conviendrez que je ne pouvois guère mieux choisir. Au reste, mes

observations ne le regardent pas exclusivement. Avec quelques légers changemens, vous pourrez en faire l'application à d'autres philosophes ; je viens de vous les peindre tous, comme des hommes uniquement occupés dans leurs ouvrages à tromper le public : cet écrit vous en fournira plusieurs preuves qui vous disposeront à écouter ensuite quelque chose de plus étendu sur ce sujet. Il y manque encore quelques pages : mais revenez demain ; il sera achevé, et je vous en ferai la lecture.

CHAPITRE III.

Manière facile de composer un livre de Philosophie. — De l'art des citations. — Travëstissement des livres sacrés des Chrétiens. — Raisonnemens de Voltaire contre Moïse, et l'Ecriture-sainte. — Ridicule jeté sur les dogmes des Chrétiens, et sur les histoires rapportées dans leurs livres sacrés.

Je me rendis le lendemain à l'invitation de Clairville : aussitôt que nous fûmes assis, il prit son cahier et lut l'écrit suivant, dont je vous envoie une copie. Je supprime un éloge du *Citateur* qui étoit à la tête, parce qu'aujourd'hui, il n'auroit rien d'intéressant, ni pour vous, ni pour personne.

Je me représente, dit Clairville, cet écrivain

un des plus illustres entre ces hommes tous illustres, qui se livre dans son cabinet à de profondes méditations philosophiques, et qui s'entretient en lui-même des progrès immenses que l'esprit humain a faits depuis le milieu du siècle dernier. Dans son extase, il remonte jusqu'à l'héroïque fondation de la secte philosophique par Voltaire; il voit ses accroissemens rapides, ses savans systèmes sur l'origine des choses, et sur leur conservation; ses dogmes si clairs et si sensés, sa morale si pure, les services inappréciables qu'elle a rendus à l'humanité, l'amélioration évidente qui en est résultée pour notre espèce, la perfection que son esprit et son langage ont heureusement reçue dans les Clubs. De quelles *sensations* délicieuses toute son *organisation* se remplit! La philosophie se montre à ses yeux partout triomphante, et partout honorée. Mais à ce spectacle si doux en succède un autre qui déchire son cœur; c'est celui de cette même philosophie honteusement renversée de son trône, et poursuivie sans relâche par le mépris, le dégoût et l'horreur. Ah! s'écrie-t-il, voilà donc *la canaille chrétienne* qui vient de nouveau fatiguer mes regards. Pour reconquérir *son vilain paradis où l'on fait des enfans par l'oreille, où l'on trouve des saints Justin, des Augustin moines, et semblable canaille*, (*T.* 2, *p.* 145.) *elle va recommencer des Saint-Barthélemi*, et, *du cadavre de Jésus-*

Christ, faire encore un vampire. (*T.* 2 , *p.* 149.) *Quelle rage elle déploîra contre les philosophes ! L'Eglise* aime le sang : *elle en condamnera au feu deux ou trois , afin de rendre les autres tranquilles.* (*Préf.* , *p.* XII.)

Je rougis , me dit Clairville , en vous répétant toutes ces sottises ; mais je m'y vois forcé. Voilà la philosophie du jour dans ses emportemens contre le christianisme. Voilà ce que vous trouverez dans la *Religion universelle*, dans la *Guerre des Dieux anciens et modernes* , et dans les autres ouvrages qu'elle inspire. Il est bon que vous la connoissiez.

Prévenons un tel malheur, continua notre philosophe ; vengeons notre auguste patrone : hâtons-nous de la rétablir sur son trône , de relever ses autels. *Allons ! le gant est jeté.* (*T.* 1 , *préf.* XI.) Autrefois un heureux coup de hache fit sortir du cerveau de Jupiter , Pallas toute armée. Qu'aujourd'hui il sorte de ma tête , un ouvrage terrible au *fanatisme qui se réveille* , un ouvrage digne de remplacer les précieux écrits des grands hommes qui nous ont précédés , et que l'injustice du public a condamnés à un éternel oubli. Malheureusement nous ne sommes plus dans ces jours fortunés où l'*on faisoit brûler les livres philosophiques , par la main du bourreau.* Le mien auroit eu cet honneur. *C'étoit le moyen le plus sûr de lui donner de la réputation , et d'en multi-*

plier les éditions. (*T.* 1, *p.* 5.) Faute de cette ressource, j'ignore, quel sera son succès. N'importe : j'ai du zèle ; et d'ailleurs la philosophie mérite bien qu'on risque quelque chose pour elle. Geoffroi (*) ne rira pas, ou plutôt il rira des plaisanteries dont je suis plein, et qui vont se déborder comme un torrent sur le papier. Je lui en réserve quelques unes : je lui dirai *qu'il voit tout de travers.* (*T.* 1, *p.* 13.) Je le préviendrai dès le début de mon ouvrage, que *je puis avoir mes licences, même celles de la méchanceté, et que je vais en user.* (*p.* 1.) Je donnerai sa généalogie : je le ferai descendre en droite ligne de ces insectes dont Dieu affligea autrefois l'Egypte. (*p.* 53.) Le moyen qu'après cela il puisse me piquer, et me faire des plaies comme ses ancêtres en faisoient aux Egyptiens !..... Bon, me voilà heureusement à couvert de tous ses traits : prenons la plume et écrivons.

O Voltaire ! que n'ai-je ton génie ! C'est ta cause que je défends, c'est ta gloire que je veux venger. Viens, dicte moi quelques unes de ces jolies turlupinades, de ces agréables bouffonneries qui ont fait autrefois ta fortune, et celle de la philosophie qui en est inséparable. Il ne faut ici ni grâce, ni délicatesse. Tu t'en passois bien lorsque tu écrivois contre ta religion et contre tes ennemis. Elles ne me sont pas plus nécessaires

(*) Rédacteur du Journal de l'empire.

qu'à toi. J'écris pour une classe de lecteurs disposés à admirer toutes les productions de la philosophie. On peut lui plaire sans ce genre d'agrément ; elle a bien applaudit à l'auteur de la *Religion universelle*, à celui de la *Guerre des dieux*, etc. Je ne le céderai pas à ces grands hommes en philosophie, je recevrai les mêmes applaudissemens.

Aussitôt comme s'il se fût fait quelque révolution extraordinaire dans la machine du *Citateur*, ses fibres s'ébranlèrent avec force, son imagination s'échauffa. Bientôt un personnage d'une forme singulière se présente à ses yeux ; ses traits étoient vils et difformes, mais on s'apercevoit sans peine qu'ils n'étoient point tels naturellement. C'étoit lui-même qui par des grimaces forcées et fréquentes, les avoit ainsi défigurés. Destiné par la supériorité de son esprit à quelque chose de grand et d'élevé, il ne tenoit qu'à lui de remplir ce but honorable de la nature : il l'avoit même fait assez souvent ; mais par zèle pour la philosophie, il avoit préféré à cette destination qui ne pouvoit avoir rien de flatteur pour lui, puisqu'il l'auroit partagée avec les grands écrivains du siècle de Louis XIV, l'avantage plus glorieux et qui lui étoit particulier, de se mettre à la portée du peuple et de *l'instruire en l'amusant* à sa manière. De là cette physionomie originairement si belle et si grande, devenue petite, mesquine, et

telle qu'il la falloit pour le genre d'hommes auxquels il s'étoit proposé de plaire. Au moment où il se montra au *Citateur*, il captiva son attention par un rire sardonique, par des gambades et des grimaces, sans cesse renaissantes, qu'il faisoit en se roulant dans la fange ; on le voyoit :

Troter, baller, trepudier, sauter ;
Oncques ne fit le vrai polichinelle,
Semblables tours.

Réjoui à cette vue, le philosophe considéra de près le personnage, et bientôt il reconnut Voltaire.

Son imagination vivement remuée continuant à lui faire illusion, il lui sembla que le *grand-homme* lui adressoit ces douces paroles :

Mon fils, un grand projet occupe ton esprit ; daigne le confier à ton père.

LE CITATEUR. O grand-homme ! je veux marcher sur vos traces ; je veux continuer votre œuvre ; je veux achever d'*écraser l'infâme*.

Que signifie ce mot *infâme !* dis-je à Clairville tout étonné. — Quoi ! me répondit-il, vous l'ignorez ? C'est le nom que Voltaire, d'Alembert et d'autres philosophes, donnoient à Jésus-Christ et à sa religion. Cela me fit horreur et pitié tout à la fois. Il leur falloit, ajouta Clairville, un mot qui exprimât toute la rage dont ils étoient animés contre Jésus-Christ. Ils ont trouvé celui *d'infâme :* ils en ont rempli leurs lettres : *écrasez l'infâme;* c'est par là qu'ils les terminoient : elles étoient

dignes de cet épouvantable refrain. Mais poursuivons.

Voltaire répondit affectueusement au *Citateur :* Quelle joie de trouver en toi tant de zèle !

Viens, mon fils, viens mon sang, accours que je t'embrasse ; tiens, je remets en tes mains les armes que j'ai employées avec tant de succès. Je vais t'apprendre à t'en servir. Dans quel genre veux-tu philosopher ?

LE CITATEUR. Dans le genre des citations.

VOLTAIRE. Excellent genre, mon fils, c'est un de ceux qui m'ont le mieux réussi. Eh bien ! je te fais *Citateur :* mais sois-le comme un philosophe doit l'être ; sois-le selon les bonnes règles.

LE CITATEUR. En quoi consistent ces règles ?

VOLTAIRE. Lis mes ouvrages philosophiques et ceux de mes disciples. Lis les écrits des Collins, et des autres *libres penseurs* anglois, qui m'ont servi de modèle, et tu l'apprendras.

Ces règles consistent d'abord à citer à propos ; en second lieu à bien choisir ses citations ; troisièmement à présenter avec art les textes auxquels on s'attache ; c'est-à-dire, à les étendre ou à les resserrer selon le besoin, à les adapter parfaitement à son sujet, à leur donner le tour qu'ils doivent avoir pour servir de preuves. C'est en quoi j'ai excellé dans mon temps. *Cet homme*, disoit finement Montesquieu, en parlant de moi, *refait tous les livres qu'il lit ;* et c'est en quoi

excelle aujourd'hui un de mes plus fidèles disciples, le *savant* auteur de la *Religion universelle*, qui, à la légéreté et aux grâces près, m'imite assez bien dans cette belle manière de philosopher. Il a ce coup-d'œil du génie qui, à la lecture d'un livre, distingue sur le champ ce qu'il faut en prendre, et ce qu'il faut en laisser ; l'aspect sous lequel il importe d'en considérer la doctrine, afin de s'en faire un appui, s'il est possible, ou d'en éluder l'autorité, lorsqu'on ne peut en tirer aucun avantage. Sa vive intelligence, pénètre les sens les plus cachés des passages qu'il cite, et y découvre des trésors qui échappent à tous les lecteurs. Doué d'un jugement sûr et prompt, il commence, suspend et finit toujours, ou presque toujours ses citations où il faut. Il en conserve avec art ce qui favorise son système, et rejète comme parties superflues, tout ce qui peut les rendre inutiles ou contraires au but qu'il se propose. Enfin il a le don de lire dans l'esprit même d'un auteur ; il devine avec une sagacité merveilleuse, ce qu'il a omis dans son livre ; car un auteur ne dit pas tout, et le génie de ce savant homme y supplée à propos.

Ainsi qu'on se garde bien de le confondre avec la foule des citateurs. Ceux-ci sont gens qui manquent d'esprit et d'imagination : ils semblent n'avoir que des yeux pour voir les passages et une main pour les transcrire. Ce sont des espèces de

machines ; ils trouvent comme ont dit leur *thème tout fait*, et ils le copient sans avoir le secret d'y rien ajouter, d'en rien retrancher, d'y rien changer ; en un mot, d'y rien améliorer. Ils font de l'art des citations un travail purement mécanique. Mais l'auteur de la *Religion universelle*, à mon exemple, ennoblit cet art autant que ceux-ci l'avilissent. Il y porte cette imagination et ce génie créateur qui le caractérisent, quoiqu'ils semblent devoir en être exclus sévérement. Par là, comme tu vois, il en étend prodigieusement l'usage qui avoit été trop resserré jusqu'aux jours de lumière que nous avons fait naître. C'est ainsi qu'il se montre digne d'admirer mon *génie immortel.*

LE CITATEUR. Nos *savans* font un grand cas de son livre : ils le croient très-propre à affermir l'empire de la philosophie.

VOLTAIRE. Il mérite cet éloge. Sauras-tu profiter des belles choses qu'il renferme ?

LE CITATEUR. J'ai vu qu'il répète avec une fidélité édifiante, ce que vous aviez déjà dit en termes équivalens, que *saint Augustin abandonne en quelque sorte Moïse et le vieux Testament aux Manichiens.*(*Rel. univ., t.* 5, *p.* 30, *édit. in*-8°.)

VOLTAIRE. Eh bien ! tu peux tirer un excellent parti de ce passage, pour saper la foi chrétienne par ses fondemens.

LE CITATEUR. Je dirai donc (*T.* 1, *p.* 42.) que « saint Augustin qui n'étoit pas sot, quoiqu'il fût

» Père de l'Eglise, dit : *De Genesi contra Mani-*
» *cheos*, qu'on ne peut pas conserver les trois
» premiers chapitres de la Bible. »

VOLTAIRE. Voilà qui est bon ; voilà qui est assaisonné. Mais pourquoi ne pas ajouter avec l'auteur de la *Religion universelle*, (*T.* 5, *p.* 14) que « les trois premiers chapitres de la Genèse,
» qui contiennent l'histoire de la création du
» monde, celle d'Adam et d'Eve, de leur tenta-
» tion et de leur péché, ont toujours fait beaucoup
» de peine aux interprètes de l'Ecriture, Juifs et
» Chrétiens. » Ce petit tour d'adresse ne te couteroit pas davantage. Il ne s'agit que de le copier.

Maintenant que tu connois les règles, prends la Bible, et fais en comme moi des précis ; et comme moi, donne à ces précis, un tour qui justifie le mépris que les philosophes témoignent pour ce *sot* livre.

LE CITATEUR. Rien de plus facile : je confondrai comme vous, le jardin et le pays d'Eden, et je dirai au sujet du jardin où Adam fut placé après sa création : « Un jardin de soixante lieues
» à cultiver pour un seul homme ! quel jardin
» que ce jardin là ! » (*T.* 1, *p.* 37.)

VOLTAIRE. Doucement, mon enfant, point de distraction en me copiant ; il faut être exact. Je donne à ce jardin une bien plus grande étendue : il est de sept à huit cents lieues, (*Dict. phil.*) ou de mille lieues, (*Quest. de Zap.*) ou de dix-huit-cents

cents lieues. (*Bib. enf. expl.*) Ces mesures ont été prises avec une rigueur philosophique. Tu ne peux rien en rabattre ; autrement tu affoiblis les armes de la philosophie : tes plaisanteries ou plutôt les miennes, sur l'ordre qui fut donné à Adam de cultiver un tel jardin, perdent une grande partie de leur sel et de leur force.

Le *Citateur* promit d'être à l'avenir plus conforme à son modèle, et le grand-homme continua.

Te cèderai-je la description géographique que j'ai faite du paradis terrestre, dans un de ces heureux momens où, ayant bien digéré, j'avois fait une ample provision d'esprit ? (*Voyez la corr. de Volt. et de d'Al.*) Elle est bien plaisante pour le fond des choses et pour le style. En supposant que Moïse parle du Phase, du Nil et de l'Etiopie, dans ce qu'il rapporte du paradis terrestre, je prouve qu'il a eu la mal-adresse de *mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie, et celle d'un fleuve d'Afrique.* Quelle satisfaction tu aurois de lui reprocher cette balourdise, et de t'écrier ensuite avec moi, que *Dieu est un bien mauvais géographe !* (*Dict. phil.*)

Te cèderai-je aussi ce que je dis de la tentation d'Adam et d'Eve ? Tu sais qu'en approfondissant cette histoire, j'ai enfin découvert que, « c'est une explication physique par laquelle on » rend raison pourquoi le serpent rampe, pour- » quoi nous cherchons toujours à l'écraser et lui

» à nous mordre ; comme on explique dans les » *Métamorphoses* pourquoi le corbeau est noir.» (*Bib. enf. expl.*) D'où je conclus que les trois premiers chapitres de la Genèse, sont souverainement absurdes..... Non : ce sont de ces traits de génie qui décèlent, comme on dit, *l'ongle du lion.* Ils ne peuvent pas sortir de mes ouvrages, dont ils sont l'ornement.

LE CITATEUR. Cependant, ils m'auroient été bien utiles pour démontrer ce que nos philosophes ne cessent de répéter, que Moïse est un ignorant et un imbécile.

VOLTAIRE. Tu en trouveras assez d'autres preuves dans mes écrits.

LE CITATEUR. Puis-je me les approprier indistinctement ?

VOLTAIRE. Il y en a quelques unes que j'excepte, entre autres celles où je fais toucher au doigt, que Moïse est le plus méprisable de tous les auteurs, en m'appuyant sur cette excellente remarque, que la langue dont il se sert est une très-mauvaise langue, et qu'il la parle sans la connoître.

« L'hébreu, dis-je, n'est qu'un jargon grossier » et barbare : il manque des mots les plus néces- » saires. Il n'a pas même de nom pour désigner » Dieu.» C'est ce qui m'indigne : « Ces polissons » de Juifs, dis-je tout en colère, sont si nou- » veaux qu'ils n'avoient pas même en leur langue » de mot, pour signifier Dieu. » (*Dict. phil.*,

Rais., par Alp. Dial.) Aussi pour mon honneur j'ai eu soin dans la suite de protester publiquement, que « jamais je n'ai pu apprendre cette » misérable langue, quoique j'eusse pris un rab» bin pour me l'enseigner. » (*Dict. phil.*)

Mais de plus, toute pauvre qu'elle est, Moïse ne connoissoit pas même la signification du petit nombre de mots qui la composent. N'a-t-il pas la sottise de dire que *Babel* signifie *confusion ?* Ah! comme je le relève ! « *Ba*, signifie *père* dans les » langues orientales, et *bel* signifie *Dieu. Babel* » signifie *la ville de Dieu*, ou selon d'autres la » porte de Dieu. » (*Dict. phil.*, *Rais. par Alp.*) Tu sens bien que j'aurois pu dire : Donc *Babel* signifie *Père-Dieu :* ce qui n'auroit pas été moins démonstratif; mais cela est trop commun. Il est plus *philosophique*, de dire *la ville* ou la *porte de Dieu.*

Ce fou de Jean-Jacques, dont la conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philosophie, que le vicaire savoyard ne leur fera de bien ; (*Lett. à d'Al.*, *23 juill.* 1766,) à osé dire que je n'*ai jamais fait un raisonnement d'une demi-ligne de profondeur.* Je lui donne ici, comme dans mille endroits de mes ouvrages philosophiques, un démenti net. Mais plus ces raisonnemens sont vigoureux, moins il te conviens d'en faire usage. Ils sont fondés sur la connoissance de l'hébreu : c'est une langue que tu

ignores. Quant à moi, je la sais parfaitement, car j'ai fait des discussions hébraïques sans nombre; je n'ai cessé de jeter des tas de mots hébreux à mes adversaires, en les insultant; et pour renforcer mes coups, mes amis dans le même temps répandoient partout, qu'ils avoient vu chez moi, des Bibles hébraïques chargées de notes marginales écrites de ma main. *L'infâme en a été accablée.*

PONVAL. Mais, Monsieur, dis-je, en riant à Clairville, faites donc parler Voltaire d'une manière qui soit conséquente. Il vient de déclarer qu'il n'a jamais pu apprendre l'hébreu; et maintenant il se donne pour un savant hébraïsant. Si d'autres que moi vous entendoient, ils se moqueroient de vous.

CLAIRVILLE. Certes, ce n'est pas de moi que les hommes de bon sens se moqueroient. Je rapporte ce que Voltaire a dit, et ce qu'il a fait. Le conciliera avec lui-même qui voudra ou qui pourra. Je reprends ma lecture.

Ce que tu peux faire, continua Voltaire, c'est de dénoncer à mon exemple Moïse, comme un imposteur, et un imposteur ignorant dans le récit qu'il fait de la création. Il mérite en effet ce nom, puisqu'il prétend que la lumière fut créée le premier jour, et le soleil seulement le quatrième : ce qui est évidemment contradictoire. Comment n'a-t-il pas su une chose que nous autres philo-

sophes, regardons comme *rigoureusement démontrée* en physique, savoir : que non-seulement la lumière est aujourd'hui, une émanation du soleil, et, une partie de sa substance, mais que Dieu n'a pu originairement la faire exister, et la mettre en action sans le secours de cet astre ?

Mais laisse-moi le reproche humiliant, que je lui fais d'avoir été un bien mauvais astronome. Il nous raconte que la Tour de Babel est un édifice, que les hommes vouloient élever jusqu'au ciel. « On ne sait trop, dis-je très-plaisamment, ce » que les commentateurs entendent par le ciel. » Est-ce la lune ? Est-ce la planète de Vénus ? » Il y a loin d'ici là. » (*Dict. phil.*) Cela est trop joli et trop démonstratif, pour que je consente à te le céder. J'en ris encore dans ce moment.

Et voilà l'ignorant, l'imbécile qu'on a voulu ériger en docteur des nations ! Qu'il l'ait été des Juifs, à la bonne-heure. Ils étoient dignes d'être instruits par un tel maître : aussi ont-ils profité de ses leçons. Quand ils se présentèrent dans la terre de Canaan, je présume qu'ils firent aux peuples qui l'habitoient, ce beau raisonnement qui renferme en substance, tout ce qu'il leur avoit appris dans le désert, durant quarante ans. « Nous descendons d'Abraham, fils d'un potier : Abraham » voyagea chez vous : donc votre pays nous appartient. » (*Quest. sur l'Enc.*) Quel peuple ! et quel législateur ! en vérité un philosophe doit

rougir de partager la qualité d'homme, avec des êtres aussi méprisables.

Au nom de la philosophie, ne les épargne pas. Moque-toi de leurs livres, de leurs histoires, de leur Dieu, de leur loi, de leurs patriarches. Prends pour cela mon histoire d'Abraham, et transcris-la sans y rien changer. Représente ce père des Juifs, comme une espèce de machine ambulante qui fait des cent, deux cents lieues, sans savoir ce qu'elle fait ni pourquoi elle se met en marche. Ecris qu'il prostitua deux fois sa femme déjà bien vieille, à deux différens rois, pour en obtenir de grands présens, qu'il réussit en effet à leur extorquer, et que ce fut par un trait de fin courtisan, qu'il se hâta de conduire son fils sur une montagne, pour l'immoler d'après l'ordre qu'il en avoit reçu de Dieu.

Le Citateur promit à Voltaire, de copier ses récits en les abrégeant de temps en temps. Mais, dit-il, permettez-moi d'ajouter de mon fonds, que « lorsque Dieu demanda le sacrifice d'Isaac, il » étoit dans ses goguettes.» (*T.* 1, *p.* 70.) Très-volontiers, répondit le grand-homme, à qui cette saillie parut si plaisante, que s'il l'avoit pu, il se seroit arrêté pour en rire pendant une nuit entière, comme il avoit fait autrefois d'une saillie de même force, de son *très-plaisant* ami d'Alembert. (*Voy. leur corr.*)

Dans cette compilation qu'a faite depuis le

Citateur, il a omis un passage important : c'est celui où le *grand-homme* convainc si bien Moïse de mensonge par lui-même, sur l'antiquité qu'il donne au monde, et renverse ainsi en se jouant, tout l'édifice de la révélation. « Abraham reçut du » roi d'Egypte de grands présens, des présens » considérables, c'est-à-dire, comme il l'explique » lui-même d'après Moïse, (en ajoutant les mots *beaucoup* et *chevaux*, qui ne sont pas dans le » texte.) *beaucoup* de brebis, de bœufs, d'ânes, » d'ânesses, de *chevaux*, de chameaux, de ser- » viteurs et de servantes. Tout cela prouve que » dès-lors l'Egypte étoit un royaume très-puis- » sant et très-policé, que probablement même, » plusieurs grandes pyramides étoient déjà bâties. » Il faut donc pardonner aux Manéthon, aux » Hérodote, aux Diodore, aux Erasthothène, » la prodigieuse antiquité qu'ils accordent tous » au royaume d'Egypte. Et cette antiquité, de- » voit être très-moderne en comparaison, des » Chaldéens et des Syriens. C'est là, ajoute-t-il, » ce qu'on peut remarquer à propos d'Abraham, » touchant les arts et les sciences. » (*Quest. sur l'enc.*, *Phil. de l'hist.*, *Dict. phil.*)

Le *grand-homme* n'avoit pas voulu se désaisir de ce merveilleux raisonnement : mais il le fit long-temps admirer au *Citateur*, avec tous les développemens qui l'accompagnent, comme un modèle qu'il pouvoit imiter dans l'occasion. On

peut, disoit-il, lui appliquer ce que le président de Lamoignon disoit du *Lutrin* de Boileau, que c'est un *magnifique palais bâti sur la pointe d'une aiguille.* Je n'en connois qu'un seul qui puisse lui être comparé. C'est celui que j'ai fait, pour démontrer que les résurrections rapportées dans les livres sacrés des Chrétiens, sont physiquement impossibles. Le voici :

« Pour qu'un mort ressuscite *au bout de quel-*
» *ques jours*, il faut : que toutes les parties im-
» perceptibles de son corps, qui s'étoient exha-
» lées dans l'air et que les vents avoient empor-
» tées au loin, reviennent se mettre chacune à
» leur place; que les vers, ou les oiseaux, ou les
» animaux, nourris de la substance de ces cada-
» vres, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les
» vers engraissés des entrailles de cet homme,
» auront été mangés par les hirondelles ; ces hi-
» rondelles par des pigrièches, ces pigrièches par
» des faucons, ces faucons par des vautours. Il
» faut que chacun restitue précisément, ce qui
» avoit appartenu au mort, sans quoi ce ne se-
» roit plus la même personne. » Pour le coup, ajoute le *grand-homme*, mes ennemis ont été réduits au silence. Il n'ont pu m'accuser d'avoir pillé Bayle, Tindall, Collins, etc. Dans ces deux raisonnemens, tout est de moi.

LE CITATEUR. Je me sens inspiré. « Chaque
» homme à la résurrection, reprendra précisé-

» ment le même corps qu'il avoit. Diable ! c'est
» beau, ça ! » (*T.* 2, *p.* 14.)

VOLTAIRE. Excellente inspiration, mon fils! elle est produite par cette étonnante rapidité d'imagination, avec laquelle mon raisonnement court et se développe. Toutes les parties se suivent, ou plutôt s'entraînent les unes les autres, comme dans une démonstration de géométrie. Elles forment une chaîne qu'il est impossible de rompre. C'est là ma *manière :* et voilà ce que ce *polisson* de Jean-Jacques, appelle des raisonnemens d'une *demi-ligne de profondeur!* A-t-il jamais rien fait de cette force ?

Mais laissons ce *gredin.* C'est de toi qu'il s'agit ici ; réponds-moi !

Combien d'hommes furent punis de mort par ordre de Moïse, pour avoir adoré le veau d'or, et s'être livrés à des abominations monstrueuses ?

LE CITATEUR. La Vulgate en compte vingt-trois mille. Mais le texte Hébreu, le texte Samaritain, et toutes les traductions, ne font mention que d'environ trois mille hommes.

VOLTAIRE. Il faut s'en tenir à la Vulgate, et pour cause : et combien périrent d'une épidémie dans le pays de Moab ?

LE CITATEUR. Le livre des *Nombres*, dit qu'il y en eut vingt-quatre mille.

VOLTAIRE. Combien cela fait-il d'hommes égorgés par Moïse, ou par son ordre ?

LE CITATEUR. Environ trois mille.

VOLTAIRE. Tu n'y entends rien. As-tu oublié l'addition ? cela fait quarante-sept mille.

LE CITATEUR. Ah ! Je comprends. « C'est un » grand malheureux que ce Voltaire ! Quel dom- » mage qu'il ait toujours raison ! » (*T.* 2, *p.* 111.) Je dirai donc d'après les lumières que vous venez de faire briller à mes yeux, que « le doux Moïse » n'égorgea guère que quarante mille hommes. »

VOLTAIRE. Tu me fais tort de sept mille hommes ; mais c'est à quoi je ne regarde pas. Je veux seulement que tu te souviennes de répéter après moi, que « les vingt-quatre mille hommes *mas-* » *sacrés* dans le pays de Moab, *par l'ordre de* » *Moïse*, furent si horriblement traités, pour ex- » pier la faute d'un seul, et pour une faute qui, » après tout n'étoit pas un si grand crime. » Ces petites additions au texte, faites à propos, produisent toujours un effet merveilleux. C'est une des choses qui rendent mes citations si piquantes et en même temps si instructives.

Par exemple, sans une addition de ce genre, auroit-on su, que, selon l'Exode, « des ouvriers fondi- » rent, et coulèrent le veau d'or, dans une nuit » ou dans un jour. » On a le choix : car je dis indifféremment l'un ou l'autre, selon le temps où j'écris, ou les caractères de ma digestion ; que « d'autres bâtirent un tabernacle entouré de colon- » nes d'airain, surmontées de chapiteaux d'argent

» massif. » C'est ainsi que les connoissances s'accroissent et s'étendent. Les Chrétiens ont prétendu que je falsifiois leurs livres sacrés : mais ce n'est pas là falsifier ; c'est améliorer. A Dieu ne plaise, que jamais un philosophe, se rende coupable d'un tel crime. Je l'ai dit : « la falsification » est un cas pendable. » (*Anec. sur Beliz.*) Il faut, mon fils, que tu t'empares de ces deux découvertes, ensuite tu conclueras ; car en *philosophie*, il nous faut des raisonnemens, que Moïse n'a pas écrit les livres qu'on lui attribue.

CHAPITRE IV.

Suite du même sujet. — Parti que les philosophes tirent de l'Histoire ecclésiastique. — Leurs répétitions, etc.

Voila bien des leçons, poursuivit Voltaire ; voyons si tu sauras les mettre en pratique. Comment raconteras-tu l'histoire de David ?

LE CITATEUR. Je dirai, en copiant vos *Questions sur l'Encyclopédie*, (*Art. Dav.*) que ce David dont les Chrétiens font un grand roi et un saint homme, n'a été pendant long-temps, qu'un chef de voleurs. C'est le nom que vous donnez fort à propos, à ces quatre cents hommes infortunés, qui, persécutés impitoyablement par leurs créanciers, et n'obtenant aucune justice de Saül, vin-

rent se réunir à David, pour se mettre à l'abri de l'oppression, et qui d'ailleurs, ne se permirent jamais aucun acte de violence à l'égard de personne. Je dirai que la vie de ce même David, n'a été qu'un tissu de crimes et de bassesses, et qu'il n'a fait qu'une seule bonne action dans sa vie; celle de choisir la peste, parmi les trois fléaux dont Dieu vouloit affliger son royaume, parce qu'il pouvoit en être frappé, comme le dernier de ses sujets.

VOLTAIRE. Bon : je défie tous les lecteurs, de reconnoître dans ce portrait le David, dont il est parlé dans le livre des *Rois*. Continue, et fais un portrait semblable du législateur des Chrétiens. Rappelle-toi, afin de t'aider et de féconder ton imagination, cette ingénieuse allégorie où, sous le nom de *Polichinelle*, je fais une histoire si plaisante de sa généalogie, de sa prédication, de sa vie, de sa mort, et de l'établissement de sa religion.

LE CITATEUR. Ah ! me la rappeler ! je ne l'ai jamais oubliée. J'en ai toujours bien ri.

VOLTAIRE. Je le crois : c'est une de mes plus jolies inventions. Eh bien ! t'inspire-t-elle quelque chose ?

LE CITATEUR. Oui : « le Seigneur ne hait pas
» le jus de la treille, et son fils faisoit profession
» de l'aimer. (*T.* I, *p.* 46.) Il fit du vin avec de
» l'eau ; miracle d'ivrogne, puisqu'il fut fait pour

» achever ceux de la noce : mais le fils tient de
» son père, il aime le jus de la treille ; miracle
» de guinguette, que font tous les jours nos ca-
» baretiers. Il est clair que Jésus-Christ étoit un
» vivant, un chevalier de la table ronde : il chan-
» toit même quelques fois, à ce que nous apprend
» saint Matthieu. (*C.* 16, *v.* 39.) Saint Augustin
» dans son épître 237, à l'évêque Cerétius, nous
» donne quelques passages de sa chanson favo-
» rite. Je ne sais où diable il les a pris.

Je veux délier, et je veux être délié :
Je veux sauver, et je veux être sauvé :
Je veux engendrer, et je veux être engendré :
Je veux chanter, chantez tous de joie.
(*T.* 1, *p.* 126 *et* 127.)

Voltaire transporté embrassa le *Citateur*. A merveille, lui dit-il, voilà qui est dans le bon genre : j'aime surtout les deux citations ; elles sont très-plaisantes, et jètent un ridicule bien fin sur le dieu des Chrétiens. C'en est assez pour assurer leur fortune : les amateurs auxquels elles sont destinées, en sentiront tout le prix. Ils les répèteront à l'envi, et ils les feront voler de bouche en bouche. Personne alors ne doutera de leur vérité.

LE CITATEUR. Grand-homme ! qui oseroit les contredire ? elles sont tirées mot pour mot, de l'article *adorer*, de vos *Questions sur l'Encyclopédie*.

VOLTAIRE. Ce sont les plus plaisantes que j'aie imaginées. Mais te voilà, je pense, suffisamment

instruit dans l'art de draper les livres sacrés des Chrétiens : passons à l'histoire de l'Eglise. C'est là que tu auras un beau champ pour combattre et pour triompher. Fleuri te sera d'un grand secours, comme il l'a été autrefois à moi-même. « Ses dis-
» cours préliminaires, sont presque d'un philo-
» sophe. » (*Sièc. de Louis XIV.*)

LE CITATEUR. Comment, d'un philosophe ? Vous renversez toutes mes idées. Fleuri étoit prêtre et dévot ; il aimoit sincèrement sa religion, et je compte débuter en disant aux Chrétiens. « Il faut
» renoncer à la raison pour vous croire. Vous
» conviendrez qu'il est assez drôle, qu'il faille de
» votre aveu, être imbécile pour être Chrétien. »
(*T.* 1, *p.* 1.)

VOLTAIRE. Tu auras raison de les traiter de la sorte, puisque tu parleras comme tous les philosophes. N'ai-je pas accusé saint Augustin, d'avoir dit ; « je crois, parce que cela est absurde, je
» crois, parce que cela est impossible. » (*Quest. sur l'Enc., art. Economie de paroles.*) N'ai-je pas adressé à Pascal, dans mes notes sur ses *Pensées*, ces foudroyantes paroles : « Vous convenez que
» les vrais Chrétiens ne peuvent rendre raison de
» leur religion ; que s'ils la prouvoient, ils ne
» tiendroient point parole ; que leur religion est
» une sottise, et que si elle est vraie, c'est parce
» qu'elle est une sottise. » C'est ainsi que j'analyse le livre de ce *fanatique*, pour parer les

coups terribles qu'il porte à la philosophie : je m'écrie ensuite : « ô profondeur d'absurdité ! » Mais tout cela est étranger au jugement que j'énonce sur Fleuri. Je sais comme toi, qu'il avoit le malheur d'être prêtre et dévot. Aussi je me borne à dire, qu'il étoit *presque philosophe*. Je vais t'expliquer ma pensée.

Fleuri rapporte les interprétations souvent fausses et bizarres, que des hérétiques ou des théologiens de l'école, ont données des dogmes du christianisme, et les idées basses ou obscures, que leur mauvais jargon, leur ténébreuse méthode, et leur infatigable manie de disputer, ont quelquefois introduites dans l'Eglise. Mais il ajoute que l'Eglise, n'a jamais adopté ces fantaisies, comme parties de son enseignement, qu'elle a fini, après un temps plus ou moins long par les condamner, ou les rejeter avec le mépris qu'elles méritoient.

Il nous fait un exposé fidèle des prétentions de plusieurs souverains pontifes, des idées grotesques de certaines têtes délirantes, des décisions fantasques de quelques docteurs sans autorité, des abus et des crimes qui ont été si multipliés dans l'Eglise. Mais il observe en même-temps, que l'Eglise n'a jamais approuvé ces excès, et qu'elle les a anathématisés, toutes les fois qu'elle a pu le faire.

Enfin, il ne dissimule aucune faute ; il entre dans les plus grands détails sur les maux produits

par l'ignorance des peuples, et par l'ambition des grands. Mais au lieu d'en triompher, et d'en prendre occasion d'insulter le christianisme, comme auroit fait un *vengeur de la raison*, il s'en afflige et il en gémit comme un sot : il fait en bon dévot un partage du bien et du mal ; il attribue le premier à Dieu et à sa religion, et le second aux passions des hommes. Tu vois maintenant en quoi il a été philosophe, et en quoi il ne l'a pas été. C'est peu de censurer les abus : un esprit ordinaire suffit pour cela. La perfection consiste à voir l'identité de ces abus et de la chose, et c'est ce qui a manqué à Fleuri.

Quant à nous autres philosophes, il nous a été donné de nous élever jusque là. Fais donc un recueil bien exact de tous les scandales que rapporte cet historien : surtout n'oublie pas de les broder ; les besoins de la philosophie le demandent : c'est encore un art que j'ai appris des librespenseurs anglais, et que tu dois apprendre de moi. Grossis ce recueil de plusieurs autres scandales, dont les historiens ne parlent pas ; il faut bien assurer les coups que nous portons ; et de tout cela, compose un vêtement d'ignominie, dont tu couvriras l'*infâme*. « La principale occu-
» pation d'un philosophe dans cette vie, doit
» être de la combattre ; le premier de ses devoirs,
» est de l'anéantir. » (*Lett. à d'Al.*, 30 *juin* 1764, *et* 20 *avril* 1761.) Mais sans prendre toi-même

la

la peine de compulser Fleuri, et les autres historiens ; et de donner aux faits qu'ils rapportent, le tour philosophique dont ils ont besoin ; tu trouveras la besogne toute préparée dans mes écrits. Tu n'as qu'à prendre et copier.

LE CITATEUR. Les matériaux que vous me présentez, sont sans doute excellens ; mais il faut que je vous fasse part d'une idée qui m'occupe depuis le commencement de notre entretien. L'envie qui s'attache toujours aux grands écrivains, surtout lorsqu'ils sont philosophes, découvrira qu'ils ne m'appartiennent pas : elle le publiera : et ma gloire......

VOLTAIRE. Ta gloire ! de quel frivole soin tu t'embarrasses, il est bien question de gloire, lorsqu'on écrit en faveur de la philosophie. Considère ma conduite : vois si dans mes productions philosophiques, j'ai recherché cette chimère. Lorsqu'elles se faisoient remarquer par un caractère de vigueur qui ne m'étoit pas ordinaire, je les publiois sous quelque nom emprunté. J'étois toujours prêt à les désavouer, et je les désavouois en effet, jusqu'à ce que les circonstances me parussent favorables, pour me montrer à découvert. Je répondois aux critiques qu'elles m'avoient été attribuées, par quelque éditeur, ou imprimeur ignorant et avide ; qu'un capucin ou ex-capucin, les avoit gâtées en y inserrant des phrases de sa façon. Je demandois publiquement justice, de cet

attentat littéraire à l'Académie françoise. Enfin je mettois en pratique par tous les moyens qui étoient en mon pouvoir, cette excellente règle de d'Alembert: « Les philosophes doivent être » comme les petits enfans. Quand ceux-ci ont fait » quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le » chat qui a tout fait; » (14 *avril*, 1767) et ce que j'écrivois moi-même à ce digne ami, (7 *mars*, 1761.) «Frappez et cachez votre main. » On vous reconnoîtra; je veux bien croire qu'on » en ait l'esprit, qu'on ait le nez assez bon; » mais on ne pourra vous en convaincre, et vous » aurez détruit l'empire des cuistres dans la bon» ne compagnie. »

C'étoit bien pis encore, quand je craignois quelque arrêt du parlement. Mon *Dictionnaire philosophique portatif*, venoit de paroître : j'en étois content comme, *grâce à Dieu*, je l'ai toujours été de tout ce qui sortoit de ma plume. Mes lettres à d'Alembert, étoient remplies des éloges que j'en faisois. Voilà que tout-à coup, une terreur panique s'empare de moi. Je me mets dans la tête, que le parlement va s'occuper du soin de le proscrire, que l'abbé d'Estrées, l'a dénoncé au procureur général, parce que je n'étois pas allé au-devant de lui, lorsqu'il étoit venu prendre possession d'un bénéfice près de Ferney. (*Lett.* 148, 9 *nov.* 1764.) Heureusement ces craintes n'avoient aucun fondement réel : mais elles m'agitoient d'une

manière terrible. Aussitôt j'écris à d'Alembert, lettre sur lettre. Je lui recommande d'être attentif à tous les mouvemens, et de m'en instruire à l'instant même; « afin que je désavoue l'ouvrage dans » tous les papiers publics, avec *ma candeur et* » *mon innocence ordinaires*. J'aime fort la vé- » rité, lui disois-je, mais je n'aime point du tout » le martyre. Je vous conjure encore d'affirmer » sur votre part du paradis, que votre frère n'a » nulle part au *portatif;* car votre frère jure, et » ne parie pas, que jamais il n'a composé cette » infamie. » (10 *sept.*, 1764 ; 8 *fev.*, 1776 ; 2 *oct.*, 1764.) En vain d'Alembert me disoit pour me rassurer : « n'allez pas faire comme Léonard » de Pourceaugnac, qui crie, *ce n'est pas moi*, » avant qu'on songe à l'accuser » (4 *oct.*, 1764); je n'éprouvai de soulagement, que lorsqu'il m'apprit que l'abbé d'Estrées, étoit fils d'un laquais : (3 *janv.*, 1765.) ce qui me parut incontestable. Le duc de Choiseuil mon *protecteur* ou mon *protégé*, comme disoit fort joliment mon ami d'Alembert, à qui j'avois fait confidence des frayeurs dont j'étois cruellement tourmenté, acheva de répandre du baume dans mes veines, en m'écrivant ces réconfortantes paroles : *Ne craignez rien, dormez tranquille, vieille marmotte*, etc. Dès ce moment, je recommençai à dormir sur l'une et l'autre oreille. C'étoit un grand ministre, que ce duc de Choiseuil ; il m'a tiré d'une foule de

mauvais pas. Nous lui avons des obligations infinies.

Tu vois donc que l'amour de la gloire n'étoit pas en moi un sentiment exclusif, ni même dominant dans les longs travaux que j'ai entrepris pour la philosophie. Il n'a pas dû l'être davantage dans les autres philosophes, ou bien ils ont calculé comme des sots : combien peu qui soient aujourd'hui connus du public? Et parmi ceux qui le sont comme moi, ce fou de Jean-Jacques, et quelques autres : y en a-t-il un seul qui doive la réputation dont il jouit auprès des bons juges, à ce qu'il a écrit contre *l'infâme !* Il faut faire le bien sans attendre de récompense, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Telle est la destinée d'un écrivain philosophe.

Ainsi ne te pique pas d'une ridicule délicatesse, dans le choix des moyens qui s'offriront à toi, lorsque tu composeras ton ouvrage : tu te mettrois dans l'impuissance de jamais l'achever. Que la philosophie triomphe, tout le reste est indifférent.

Tu crains de répéter ce que j'ai dit : Eh ! mon ami, les philosophes font-ils autre chose aujourd'hui, et depuis long-temps, que se répéter les uns les autres ? Rousseau dans son temps, a paru dire du neuf : mais c'est qu'on a été trompé par son ton d'importance. La plupart de ses objections contre le christianisme, avoient déjà été faites cent fois ; et au fond, soit dit entre nous, elles sont fort communes. Si elles paroissent avoir quel-

que force, elles le doivent au pathétique qui les accompagne, et que souvent le *drôle* jouait assez bien. Et moi qui suis le chef, le patriarche, le modèle de la plupart d'entre vous; pendant une grande partie de ma carrière philosophique, je n'ai été occupé qu'à copier mes prédécesseurs, et à me répéter moi-même. On me l'a fait remarquer assez souvent; mais je n'ai pu, ni voulu me corriger. Il y avoit nécessité à agir de la sorte. Les philosophes de vos jours, ne tiennent pas une autre conduite; à l'exception de quelques systèmes, de quelques sarcasmes, de quelques plaisanteries, où ils ont occasion de faire briller leur *génie*, qu'ont-ils inventé? Quelle objection ont-ils faite contre le christianisme, que plusieurs de leurs prédécesseurs ne soient en droit de réclamer? L'auteur de *la Guerre des dieux*, a dit, lui centième, en s'adressant aux Chrétiens :

Quoi! vous pillez Mages, Phéniciens,
Brachmanes, Grecs, Perses et Chaldéens,
Lépreux et nus, encroûtés d'ignorance.
Du Nil au Gange, on vit votre indigence
Quêter, voler, au hasard ramasser
De vieux haillons, les recoudre en Syrie,
Sur votre corps sans goût les entasser;
Et puis, tout fiers de cette friperie,
Pour créateurs vous voudriez passer.

Qu'on change à ce tableau ce qui doit y être changé : tous les traits conviennent parfaitement au poëme qui lui sert de cadre, et à la plupart

des nouveaux ouvrages philosophiques. Je ne prétends pas que cela diminue en rien leur mérite, et surtout celui du chef-d'œuvre de *la Guerre des dieux*. L'auteur n'a pris que de la *vile prose*, et il en a fait des vers ; ce qui est beaucoup : on connoît le pouvoir des vers sur certains esprits. Combien de fois n'en ai-je pas fait l'expérience? Il y a joint mille tableaux, mille petits traits qui en sont l'assaisonnement : autre moyen plus efficace encore, et qui m'a toujours réussi. De plus toutes les discussions sont sévèrement écartées ; l'auteur écrivant en vers, s'en est trouvé heureusement dispensé : troisième avantage qui est infiniment plus grand qu'on ne pense. Enfin, indépendamment de toutes ces considérations, une objection reproduite, porte à croire qu'on n'y a jamais répondu, ou qu'on est hors d'état d'y répondre. On y cède par cette seule raison, qu'on la voit sans cesse reparoître. Et ainsi la philosophie, sans se tourmenter beaucoup, obtient tout le succès qu'elle peut désirer. Je pense qu'en voilà assez, pour lever tous tes scrupules.

Ils ont été levés en effet, me dit Clairville, en interrompant sa lecture. Le *Citateur* bien dressé par Voltaire, et parfaitement imbu de son esprit, a tiré de l'ordure de ses ouvrages philosophiques, une foule d'opinions et de faits extravagans, que son maître y avoit entassés ; et de cette collection il a fait, comme ses prédécesseurs, comme feront encore ses successeurs, un galimathias qu'il

nous donne pour la doctrine du christianisme: Ensuite il conclut en triomphant, tantôt que *les principes de notre religion sont absurdes*, *tantôt qu'ils sont atroces*. (*T*. 2, *p*. 185.)

Ainsi voilà des dogmes ou faux ou ridicules, qui ne se trouvent nulle part dans l'Evangile; voilà des abus et des crimes qu'il condamne sévèrement. Donc ses principes sont *absurdes et atroces*. C'est ainsi que les Protestans, ont raisonné long-temps contre l'Eglise catholique, et c'est ainsi que nos philosophes, qui ne savent que répéter ce qu'ils ont pris ailleurs, raisonnent depuis près d'un siècle, contre le christianisme. Que ce sophisme, tout révoltant qu'il est, ait été une fois produit au grand jour, la chose n'est pas bien étonnante, il étoit nouveau. Qu'après qu'on en a fait sentir l'absurdité et l'injustice, on ait continué à nous l'objecter; on peut encore le concevoir: ce n'étoit pas un sujet usé. Que nos philosophes s'obstinent, malgré toutes les réponses qu'on leur a faites, à nous les répéter jusqu'à satiété; cela peut paroître extraordinaire au premier coup-d'œil, mais on cesse bientôt d'en être surpris, lorsqu'on considère ce que c'est que cette classe d'écrivains: on sait que, dépouillés de toute pudeur, rien n'est capable de les faire rougir. Mais que des hommes qui ne leur ressemblent en rien, des hommes en qui l'on trouve de la droiture et de l'esprit, soient séduits par un tel raisonnement,

qu'ils se laissent prendre sottement à un piége aussi grossier, et dont les auteurs sont les premiers à se moquer, je vous l'avoue, c'est une chose entièrement inexplicable pour moi.

CHAPITRE V.

Du reproche de fanatisme que les philosophes font à la religion chrétienne.

Il peut se faire, dis-je à Clairville, que ce raisonnement de nos philosophes, ne soit qu'un sophisme; mais il n'est pas dénué de vraisemblance: les faits viennent à l'appui. Qu'est-ce que l'histoire ecclésiastique, vous diront-ils? L'histoire du fanatisme des peuples et de la fourberie des prêtres. Une religion qui depuis le moment où elle existe, nous présente un pareil spectacle, une religion qui inspire de tels sentimens à ses sectateurs, peut-elle être regardée comme une religion divine? Il nous est impossible de voir l'ouvrage de Dieu, dans une institution aussi contraire au bonheur, et aux intérêt de la société.

CLAIRVILLE. Vous outrez, mon jeune ami, vous outrez: ou plutôt les maîtres qui vous ont séduit autrefois, et dont vous répétez les perfides discours, outrent ici les choses à leur ordinaire; c'est un droit que leur donne la philosophie, et qui est nécessaire à ses succès. Je conviens que

les traits de fanatisme ne sont que trop multipliés dans l'histoire de l'Eglise. Mais il n'est pas vrai que ce soit là le seul, ni même le principal spectacle que présente cette histoire. D'ailleurs quand les choses seroient telles que vos philosophes les supposent, ce n'est pas à la religion qu'il faut attribuer ces désordres : quelques courtes réflexions sur la nature, et les causes du fanatisme vont vous en convaincre.

Rousseau remarque très-bien que le fanatisme n'est « pas une erreur, mais une fureur aveugle » et stupide, que la raison ne retient jamais. » (*Lett. à d'Al.*) Si c'est une *fureur* et non pas une *erreur*, il faut en chercher la source, non dans la doctrine, mais dans la disposition particulière de celui qui en est atteint.

Qu'est-ce qu'un fanatique ? C'est un homme qui a essentiellement un entendement étroit, des idées confuses, et une imagination ardente. Un entendement ainsi resserré n'admet qu'une partie des vérités qu'il faut reconnoître ; il ne les voit ni dans toute leur étendue, ni sous leur véritable jour ; elles sont confuses pour lui ; l'imagination les saisit avidemment et achève de les embrouiller, de les confondre et de les obscurcir ; et comme ces vérités, ne sont pas modérées par d'autres vérités destinées à leur servir de contre-poids, elle les outre, ainsi que les conséquences qui en découlent, au gré de son emportement et de l'ardeur

qui l'embrase : de-là tous les excès auxquels dans cet état de délire, on se porte consciencieusement. De plus, ce même délire ne permet pas d'écouter ce qui pourroit étendre les idées, éclairer l'esprit, et calmer la fougue de l'imagination ; de sorte que, par une fatale réaction, les dispositions de l'ame d'où n'ait le fanatisme, donnent une force extraordinaire aux objets qui le font éclater ; et ces objets à leur tour, fortifient d'une manière terrible, les vicieuses dispositions dans lesquelles il puise sa *sacrilége existence.*

Ces vérités sont incontestables.

Il en résulte que, au fond, le fanatisme ne diffère pas de l'enthousiasme. Il nait des mêmes dispositions ; il est produit par les mêmes objets ; seulement il prend une direction différente, et ses effets présentent un tout-autre caractère. Epurez le fanatisme, dirigez-le selon les principes de la saine morale ; vous ne verrez plus que de l'enthousiasme, et cet enthousiasme pourra produire des choses grandes et estimables. Imprimez à l'enthousiasme une direction que la morale réprouve; il dégénère en fanatisme, et n'enfantera que des crimes.

Cette idée du fanatisme, est assez conforme à celle qu'en avoit Rousseau. « Le fanatisme, dit-il, » quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une » passion grande et forte, qui élève le cœur de » l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui

» donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut » que mieux diriger, pour en tirer les plus su» blimes vertus.» (*Emile*, *t.* 3.) Ce sont là les caractères et les effets de l'enthousiasme.

Présentez à des esprits constitués, et disposés de la manière dont je viens de le dire, des objets capables de les affecter fortement; les voilà dans une extrême exaltation : ils seront ou dans l'enthousiasme, ou dans le fanatisme. Ce dérèglement est-il dans les objets ? Non : ces objets peuvent être très-bons en eux-mêmes. Il est uniquement dans la vicieuse disposition d'esprit, de ceux à qui on les présente. La preuve de cette vérité, c'est qu'ils ne produisent pas les mêmes effets, sur des têtes autrement organisées.

Quels sont les objets propres à monter l'ame, à l'enthousiasme ou au fanatisme? Ceux qui sont de nature à lui inspirer un vif intérêt. Mais cela ne suffit pas; il faut encore que, quoique suffisamment clairs et déterminés par eux-mêmes, ils puissent être conçus confusément et seulement en partie, par des hommes d'un esprit étroit et d'une imagination ardente.

Je conviens que la religion chrétienne a ce caractère. Mais ce n'est pas là la déprimer; c'est au contraire en faire l'éloge; c'est dire qu'elle est, ce qu'elle doit être, propre à intéresser les hommes; sublime, étendue, et élevée au-dessus des sens; c'est par-là seulement qu'elle peut échauffer

les cœurs et les imaginations ; et que des esprits ardens et étroits, peuvent s'en faire des idées incomplètes et fausses qui les égarent.

Mais il existe encore d'autres objets qui, quoïque inférieurs en force et en grandeur à la religion, sont capables d'exciter l'enthousiasme et le fanatisme. Telles sont la patrie et la liberté.

Analysez ce sentiment appelé l'amour de la patrie, qui animoit les Spartiates et les Romains; vous n'y verrez que de l'enthousiasme et souvent du fanatisme.

Qu'un homme, pour obéir à Dieu qui le lui ordonne et qui l'en récompensera, meure pour sa patrie, rien n'est plus raisonnable : mais que cet homme mettant à l'écart toute considération religieuse, sacrifie sa vie avec intrépidité, pour procurer à une patrie souvent ingrate et indigne de ses services, une gloire ou un avantage dont il ne jouira pas lui-même ; j'ose le dire, il n'y a là aucune raison : ce n'est que de l'enthousiasme. Voilà l'histoire de Sparte et de Rome.

Qu'un père et une mère affligés de la perte de leurs enfans, se consolent en pensant qu'ils sont morts victimes de leur devoir, qu'ils se résignent à en faire le sacrifice à l'état, lorsque le bien public le demande : de telles dispositions sont dans l'ordre et conformes à la saine raison. Mais que ce père et cette mère se réjouissent, à la nouvelle que leurs enfans ont péri sous les coups de leurs

ennemis ; qu'ils les condamnent froidement à la mort, s'ils naissent avec quelque difformité corporelle ; qu'ils les fassent fouetter cruellement, et expirer sous les verges sans aucun motif ni aucun but ; la nature et la raison s'élèvent également, contre des sentimens aussi déréglés : c'est là du fanatisme. Rousseau a beau crier avec son enthousiasme ordinaire : *Voilà le citoyen, voilà la citoyenne.* Le bon sens révolté dira : voilà des fanatiques !

Il en est de l'amour de la liberté, comme de celui de la patrie ; il forme des enthousiastes et des fanatiques.

C'est une réflexion bien juste et bien profonde, que celle de Bossuet, à l'occasion de la révolution d'Angleterre, sous Charles I. « Quand une fois on » a trouvé le moyen de prendre la multitude par » l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu » qu'elle en entende seulement le nom. » (*Orais. fun. de la reine d'Angl.*) ; c'est-à-dire, qu'on la rend enthousiaste ou fanatique, et qu'on lui fait produire des actes multipliés d'enthousiasme ou de fanatisme. C'est une expérience que nous n'avons malheureusement, que trop faite dans notre révolution. Je ne parle pas de cette époque désastrueuse, où la France étoit la proie des factions ; c'étoit alors le règne du crime. Je remonte à l'origine. Qu'étoient, pour la plupart, ces honnêtes gens abusés, à qui l'on avoit inspiré le désir d'une

révolution, dans l'espérance de voir réformer et améliorer le gouvernement de leur patrie ? Des enthousiastes plus ou moins exaltés et qui, selon le degré et la nature de leur exaltation, sont revenus plus ou moins promptement au bon sens, qu'on avoit obscurci en eux. Qu'étoit ce que ce peuple qu'on ameutoit de tous côtés, et dont on s'est servi pour bouleverser la France ? Des fanatiques que les factieux poussoient à tous les crimes, dont ils avoient besoin pour exécuter leurs tristes projets de destruction.

Vous voyez donc que l'amour de la patrie et celui de la liberté, ont eut leurs fanatiques aussibien que la religion. Vous ne condamnerez pas pour cela ces deux premières affections : vous vous faites un devoir, de les distinguer des abus dont elles ont été souillées assez souvent ; pourquoi n'auriez-vous pas la même justice pour la religion ?

Direz-vous qu'on n'a inspiré du fanatisme pour la patrie et pour la liberté, que parce qu'on en a donné des idées fausses, et qu'on les a présentées sous un faux jour ? Je dirai la même chose de la religion; et si vous refusez d'en convenir, je vous sommerai de me produire une seule de ses maximes, qui soit favorable au fanatisme. Or, c'est de quoi j'ose vous défier, ainsi que tous les philosophes. Ce seul passage de l'Evangile, « je vous » envoie comme des agneaux au milieu des » loups, » leur ferme la bouche à tous.

Mais voyons comment s'enflamme le ſanatiſme. Nous achèverons par là de diſculper la religion de l'injuſte reproche que lui ſont ſes ennemis.

Parcourez l'hiſtoire ; vous ne voyez jamais de fanatiques dans aucun genre, qu'il n'y ait en même-temps derrière eux, des agens qui les excitent ; et ces agens ſont bien ſouvent des fourbes, ou des hommes animés par quelque grand intérêt.

L'amour de la patrie a produit fréquemment des fanatiques à Rome et à Lacédémone ; mais ce fanatisme, ou du moins la disposition à ce fanatisme, étoit entretenue et excitée par les chefs de ces deux républiques ; ces chefs n'étoient pas des fanatiques ; c'étoient des fourbes, ou des hommes qui avoient besoin du fanatisme de leurs concitoyens, pour faire fleurir leur patrie, ou pour conserver le pouvoir dont ils jouissoient. Les Romains en fureur, veulent se jeter sur les meurtriers de César, et les mettre en pièces ; ce sont des fanatiques. Mais Antoine qui les excite par des discours véhémens, ne partage pas leur frénésie. Il n'est rien moins qu'un fanatique ; c'est un ambitieux et un fourbe.

Des hommes perfides avoient enflammé, ou pour mieux dire, *fanatisé* les têtes des François, pour la liberté au commencement de la révolution. Mais ces hommes n'étoient pas des fanatiques ; c'étoient des fourbes et des scélérats.

Dans les guerres, dans les disputes, et en gé-

néral dans les affaires de religion, quand vous voyez du fanatisme, examinez avec soin; vous découvrirez bientôt les fourbes qui l'excitent: souvent ils sont cachés et ne laissent voir que d'autres fanatiques, qui paroissent être à la tête des affaires: mais poussez plus loin vos recherches, à la fin vous les trouverez. C'est ce que Rousseau a reconnu lui-même, dans sa lettre à M. de Beaumont. « Examinez, dit-il, vos précédentes guerres » appelées guerres de religion; vous trouverez » qu'il n'y en a pas une qui n'ait eu sa cause à la » cour, et dans les intérêts des grands. Des in» trigues de cabinet, brouillaient les affaires, et » puis les chefs ameutoient le peuple au nom de » Dieu. » Ce fait est attesté par tous les écrits du temps. Voyez *L'Esprit de la ligue*, qui est un extrait et comme la substance de ces écrits. Il est facile d'étendre cette réflexion à tous les évènemens semblables.

Aussi, quel est le moyen que Rousseau propose, pour arrêter ou prévenir le fanatisme. Le voici: « L'unique secret pour l'empêcher de naî» tre, dit-il, est de contenir ceux qui l'excitent. » Vous avez beau démontrer à des fous, que leurs » chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ar» dens à les suivre. Que si le fanatisme existe une » fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'ar» rêter son progrès; c'est d'employer contre lui » ses propres armes. Il ne s'agit ici ni de raisonner,
» ni

» ni de convaincre ; il faut laisser là la philoso-
» phie, fermer les livres, prendre le glaive, et
» punir les fourbes. » (*Lett. à d'Al.*)

Rien de plus sensé que ces réflexions de Rousseau, pourvu qu'on ait soin de les restreindre, et d'entendre, comme on le doit, par ce glaive tiré contre les fourbes, et par leur punition, le glaive de la justice, et une punition juridique. Cette doctrine est rigoureuse, mais elle est incontestable. Les époques sanglantes de notre histoire déposent en sa faveur.

Vous voyez dans ces mêmes réflexions de Rousseau, la religion disculpée du reproche d'enfanter le fanatisme; la philosophie malgré ses prétentions, convaincue d'impuissance et de nullité pour le détruire ; sa naissance et ses atrocités rejetées sur les fourbes qui l'allument et qui l'entretiennent, parce qu'ils y ont intérêt. Que nous faut-il de plus ?

Mais ces fourbes à qui le fanatisme doit sa fatale existence, que sont-ils ? sont-ce des hommes qui croient véritablement à la religion, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il se jouent de son nom et de ses dogmes, pour satisfaire leurs passions. Ils croient en Dieu, apparemment de la même manière et par les mêmes motifs que *Tartuffe* et *Mahomet*. Je m'abstiens de leur donner un nom ; mais je vois qu'ils ont l'esprit et les maximes de cette philosophie qui, par ses prin-

cipes, ou par les conséquences nécessaires qui en découlent, nous apprend à ne reconnoître d'autre dieu que *l'intérêt* propre, à rapporter tout, à immoler tout à ce dieu unique, à composer sur ce qu'il inspire, sa croyance, ses discours et ses actions. Ils n'avouent pas hautement ces maximes ; mais ils en font secrètement la règle de leur conduite.

Que les sectateurs de cette philosophie insensée, cessent donc de nous reprocher le fanatisme qui a souvent désolé notre religion. Il est démontré qu'il n'a rien de commun avec son esprit et sa doctrine. Qu'ils cessent même de se récrier contre ses fureurs ; ils en ont perdu le droit. Ces fureurs sont l'ouvrage des maximes qu'ils proclament, ou qu'ils légitiment par leurs pernicieux systèmes. Il faut qu'ils approuvent les scélérats qui les soufflent, ou qu'ils condamnent leurs propres principes. Il n'en est pas ainsi de la religion, et de la saine philosophie, qui ne lui est jamais opposée. Leurs douces et bienfaisantes maximes, sont la condamnation des fanatiques et des fourbes. C'est à elles seules qu'il appartient d'élever la voix contre le monstre, et de le charger de leurs anathèmes.

CHAPITRE VI.

Du reproche d'intolérance que les philosophes font à la religion chrétienne.

Je me sens assez porté, dis-je à Clairville, à admettre toutes ces observations ; mais je suis arrêté par une difficulté, qui présente au moins quelque chose de spécieux. C'est la seule qui s'offre à moi dans ce moment : c'est aussi la seule que je me permettrai de vous faire. Le code des Chrétiens, dites-vous, ne contient pas une maxime qui favorise le fanatisme.

CLAIRVILLE. Il y a plus. J'ai défié, et je défie encore tous les philosophes, de prouver le contraire.

PONVAL. Qu'est-ce donc, vous diront-ils, que ces maximes ? *Rien de plus précieux que la vérité. Il faut tout sacrifier, plutôt que de souffrir qu'on lui porte la moindre atteinte. — Point de paix aux dépends de la vérité. — Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. — Si quelqu'un vient à moi, et ne hait point son père et sa mère, sa femme, ses enfans, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.* (*St. Luc.*, c. 14, 2 *et* 16.) Les Chrétiens ne peuvent le nier : c'est là ce qu'ils enseignent ; c'est là ce qu'ils croient communément.

CLAIRVILLE. J'en conviens.

PONVAL. De plus, diront les philosophes, c'est en prêchant ces maximes et quelques autres de ce genre, qu'on a fait des fanatiques dans tous les temps.

CLAIRVILLE. J'en conviens encore. Mais je vous demande à mon tour: N'est-ce pas avec ces maximes : *il faut aimer ardemment sa patrie.* — *Il est beau, il est doux de mourir pour elle.* — *La liberté est un bien précieux.* — *Il est également contraire à la raison, au bonheur et aux droits de l'humanité, que des millions d'hommes soient soumis à quelques despotes, qui se jouent insolemment de leurs biens et de leur vie*; n'est-ce pas, dis-je, avec ces maximes qu'on a fait aussi des fanatiques de la patrie et de la liberté?

PONVAL. Oui; mais c'est en outrant ces maximes, et en leur donnant un sens qu'elles n'ont pas naturellement.

CLAIRVILLE. Je vous dirai la même chose, des vérités religieuses que vous venez de citer. Qu'on les restreigne au sens que la raison et la religion leur donnent; je vous réponds qu'elles ne feront jamais de fanatiques. L'histoire des premiers siècles de l'Eglise, où l'Evangile étoit mieux connu et mieux pratiqué qu'il ne l'a été dans des temps postérieurs, ne permet pas d'en douter.

PONVAL. Mais le christianisme lui-même, ajoutent les philosophes, nous autorise à leur donner ce sens que vous appelez outré. Ne nous ensei-

gne-t-il pas, qu'il n'y a point de salut hors de *la foi en Jésus-Christ.* (*) C'est ce *dogme horrible*, vous diront-ils, avec Rousseau, qui *arme les hommes les uns contre les autres, et les rend tous ennemis du genre humain. Il est impossible de vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés. Les aimer, seroit haïr Dieu qui les punit. Il faut absolument qu'on les ramène ou qu'on les tourmente.* Vous voulez, ajouteront-ils, établir *une distinction entre l'intolérance civile et l'intolérance théologique. Une telle distinction est puérile et vaine. Ces deux intolérances sont inséparables, et l'on ne peut admettre l'une sans l'autre.* (*Contr. soc.*, *l.* 4, *c.* 8, et *Emile*, *t.* 3.) Si les choses sont ainsi, voilà donc, de votre propre aveu, le fanatique excité et armé, par la religion même. Il la trahiroit, s'il ne répandoit pas lorsqu'il le peut, le sang de ses ennemis, ou de ceux qui refusent d'abaisser leurs têtes sous le joug qu'elle leur impose.

CLAIRVILLE. Attaquez-vous la vérité de ce dogme, qu'*on n'est sauvé que par Jésus-Christ*, ou les dispositions qu'il doit faire naître, selon nos philosophes, dans l'ame de ceux qui le professent?

PONVAL. Je n'attaque ni l'un ni l'autre. Tout

(*) Cette expression pourra paroître vague. Pour être exact, j'aurois dû dire comme les Catholiques : *hors de l'Eglise, point de salut.* Mais avec les philosophes, la controverse roule sur la nécessité de la foi en Jésus-Christ, et non sur les conditions de cette foi.

ce que je veux dire, c'est que sous ces deux rapports, il présente des difficultés dont je désire la solution.

CLAIRVILLE. La vérité de ce dogme se prouve bien facilement : elle est une suite de la divinité de nos livres saints, qui nous l'enseignent de la manière la plus expresse. Ce passage seul est décisif : *il n'y a point de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ, car il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* (*Act. des ap.*, *c.* 4, *v.* 12.)

Je sais que les déistes ont beaucoup argumenté contre ce dogme. A les entendre, rien de plus contraire aux idées que nous devons avoir de la bonté et de la justice de Dieu. Je n'entrerai pas avec vous, dans cette discussion qui nous mèneroit trop loin. Je vous renvoie à ceux de nos écrivains qui s'en sont occupés. Lisez leurs ouvrages : si vous avez quelques difficultés, vous les trouverez suffisamment résolues.

PONVAL. Cela peut être. Mais pourquoi prêcher aux hommes qu'ils ne peuvent être sauvés, qu'en croyant en Jésus-Christ ? C'est là un dogme désespérant.

CLAIRVILLE. Désespérant ! et pour qui ? Pour les Chrétiens ? mais ils croient en Jésus-Christ ; il n'a donc rien qui doive les alarmer. Pour ceux qui ne sont pas Chrétiens ? mais puisqu'ils rejètent

notre religion, ils ne croient pas à ce dogme particulier. Comment pourroit-il être effrayant pour eux ?

PONVAL. Mais c'est les troubler que leur annoncer un dogme aussi terrible.

CLAIRVILLE. Ou ce dogme est vrai, ou il est faux. S'il est faux, que vos philosophes en démontrent la fausseté. S'il est vrai, pourquoi supprimer une vérité qui intéresse aussi essentiellement le bonheur des hommes ? Ce seroit agir avec cruauté, que de la cacher à ceux qui vivent hors de notre religion. Ce seroit imiter la conduite barbare et ridicule, de celui, qui, voyant un aveugle prêt à se jeter dans un précipice, dédaigneroit de l'avertir et de le remettre dans son chemin, de peur de lui causer quelques momens d'inquiétude et d'effroi.

PONVAL. A la bonne heure. Mais ce dogme de l'intolérance, rend les Chrétiens cruels à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme eux. Et par cette raison, on devroit l'ensevelir dans un silence éternel.

CLAIRVILLE. C'est le second rapport sous lequel les philosophes attaquent ce dogme. Il me sera bien facile de vous prouver que cette inculpation est une nouvelle calomnie de leur part. Mais auparavant, dites-moi je vous prie, ce que vous entendez par ces mots : *tolérance* et *intolérance*.

Cette question au premier coup-d'œil, me parut

bizarre. Mais quand je me mis en devoir d'y répondre, je me trouvai assez embarrassé. Je vis que, comme tant d'échos de la philosophie, j'avois continuellement ces deux mots dans la bouche, sans y attacher aucune idée précise. Cependant pour ne pas demeurer muet, je dis à Clairville, que personne n'ignore ce que c'est que la tolérance, et que je prenois ce mot dans le sens de nos philosophes.

Il se mit à rire : les philosophes, me dit-il, ne se sont jamais expliqués clairement sur ce sujet, excepté dans leur commerce confidentiel. C'est alors que levant le masque dont ils se couvroient aux yeux du public, ils déclaroient qu'il n'y a de véritable tolérance que l'indifférence. « Fréderic est » tolérant par indifférence, dit d'Alembert, ce » qui est la bonne manière de l'être..... On ne » peut pas faire un traité solide de la tolérance, » sans inspirer un peu de cette indifférence fa- » tale, qui en est la base la plus solide. » (*Lett.* 95 *et* 131.) Voltaire, dans ses réponses à son ami, s'exprime précisément de la même manière, (*Lett.* 129.)

PONVAL. Voilà ce que disent les philosophes ; mais il y a bien d'autres manières d'être tolérant.

CLAIRVILLE. J'en conviens ; mais celle-là est la seule que la philosophie puisse enseigner ou inspirer : toute autre seroit contraire à ses intérêts. Or, vous êtes forcé d'avouer que, si la morale est

essentiellement fondée sur la religion, comme on ne peut pas en douter, il n'y a rien de plus pernicieux qu'une pareille tolérance. Le zèle pour des dogmes faux, lui seroit préférable, pourvu que ces dogmes n'eussent rien de contraire à la saine morale.

PONVAL. Singulière destinée de l'homme sur la terre! il est réduit nécessairement à être indifférent ou persécuteur.

CLAIRVILLE. Oui, dans le système de nos philosophes, mais non pas dans celui du christianisme. Pour vous le prouver, distinguons non pas vaguement, comme fait Rousseau, *l'intolérance théologique*, et *l'intolérance civile*, mais l'intolérance des opinions et l'intolérance des personnes : vous ne pouvez pas me nier cette distinction ; elle saute aux yeux. Je conviens que le christianisme enseigne et commande l'intolérance des opinions ; mais qu'a-t-il en cela qui le distingue des autres doctrines ? Dans toutes les choses qui sont du ressort de l'entendement humain, je ne puis être conséquent, sans avoir cette espèce d'intolérance. Dès le moment où j'admets une opinion, je dois nécessairement rejeter comme fausses, toutes celles qui lui sont opposées.

Mais en anathématisant les dogmes contraires aux vérités dont il nous prescrit la croyance, l'Evangile nous commande de tolérer nos semblables, quelque opposition qu'ils puissent avoir à

ces vérités. Raynal ose quelque part se servir de cette expression : *les glaives et les torches de l'Evangile :* mais qu'est-ce que Raynal n'ose pas? Il est évident pour quiconque a lu l'Evangile, que c'est là une de ces invectives que son imagination en délire lui fait vomir avec tant de facilité, contre tout ce qui lui déplaît en religion, en morale et en politique. Ce livre sacré ne défend rien tant que l'esprit persécuteur : « vous ne savez pas » à quel esprit vous êtes appelés, » dit Jésus-Christ à deux de ses apôtres, qui, peu instruits encore de ses maximes, vouloient faire descendre le feu du ciel sur un bourg de Samaritains, qui lui avoient fermé leurs portes.

C'est une doctrine que le vrai chrétien entend parfaitement. Sous prétexte de la gloire de Dieu, le fanatique est sans cesse armé pour exterminer tout ce qui est contraire aux dogmes qu'il professe. D'une autre part, le *tolérantiste* qui ne paroît touché que de la paix, de l'union et de la concorde, et qui croit ou feint de croire, que certains dogmes du christianisme, sont incompatibles avec ces précieux biens, parce qu'on en a quelquefois abusé à leur préjudice, veut qu'on leur sacrifie ces dogmes sans pitié. Le vrai chrétien garde un sage milieu entre ces deux excès. Il rend hommage aux vérités dont le fanatique abuse : mais il les limite et les restreint par d'autres vérités que l'Evangile enseigne, et qui condam-

nent les emportemens auxquels celui-ci se livre, faute de s'être suffisamment instruit du véritable esprit de sa religion. Le repos, l'union, la concorde, lui sont aussi chers qu'au *tolérantiste ;* mais il est persuadé que ce qui les trouble, ce sont les passions des hommes, et surtout l'irréligion qui leur ôte toute espèce de frein, et non pas des vérités qui, si elles étoient mieux connues et mieux pratiquées, feroient le bonheur du genre humain. Il croit, quoiqu'en dise Rousseau sans en donner de preuve, que l'intolérance civile et l'intolérance théologique, ou plutôt l'intolérance des personnes, et l'intolérance des opinions sont très-séparables; et il les sépare en effet.

On peut condamner la croyance d'un homme, et le croire même dans une voie de damnation sans être son persécuteur. Il faut toute l'imagination de Rousseau, pour voir une liaison nécessaire entre ces deux choses. On ne *croit pas un tel homme damné :* on croit seulement qu'il le sera, s'il meurt en cet état ; ce qui est bien différent. La chose est douteuse, et dans ce doute, on se garde bien de le traiter comme un homme déjà réprouvé. D'ailleurs pourquoi seroit-il plus impossible de vivre en paix, avec un homme qui s'expose à la damnation éternelle, en embrassant de faux sentimens sur la religion, qu'avec un homme qui court évidemment à sa perte, en se livrant à des passions que l'Evangile condamne. Or,

Rousseau ne croit pas qu'il y ait impossibilité de vivre en paix avec ces derniers. *Aimer un homme qui pense mal, n'est pas haïr Dieu qui le punit*, puisque Dieu ne le punit pas encore. Il y a bien du faux dans toutes ces suppositions : c'est au contraire aimer Dieu qui le tolère, et qui *fait lever son soleil sur lui*, comme sur l'orthodoxe. On n'est donc pas réduit à cette alternative de le *ramener* ou de le *tourmenter*.

De plus : les principes de l'intolérance des opinions, bien entendus, nous conduisent naturellement à la tolérance des personnes, et nous en font un devoir pressant. Je crois un homme hors de la voie du salut, à cause des sentimens qu'il professe : plus j'en suis persuadé, plus je dois faire mes efforts pour le tirer de ce dangereux état. La voie la plus sûre pour y parvenir, est de gagner son amitié et sa confiance. Il faut donc que je pratique à son égard, tout ce que la charité me prescrit, et que je lui fasse sentir en même temps, que ma conduite est une suite de mes principes religieux. Cet homme une fois persuadé de ce point, cessera de les haïr; ensuite il les aimera : de là à la démonstration de leur vérité, il n'y a plus qu'un pas. Au contraire, si je le *tourmente*, je ne fais que l'aigrir ; je l'enracine dans ses mauvais sentimens. Je vais ainsi directement contre ses intérêts, et par conséquent contre les devoirs qui me sont imposés. Les difficultés de Rousseau sur ce

sujet, ne sont donc que de misérables chicanes. La pratique constante des vrais Chrétiens, dans tous les siècles, fait assez connoître ce qu'il faut en penser. Changez donc de langage, et au lieu de dire sentencieusement avec ce sophiste : *il faut absolument* qu'un Catholique *ramène* ceux qui en matière de religion pensent autrement que lui, ou qu'il les *tourmente ;* dites conformément à la doctrine de l'Evangile : *il faut absolument qu'il les ramène* ou *qu'il les supporte.*

PONVAL. Voilà qui est très-bien prouvé : mais malheureusement les faits sont contre vous. Que d'intolérans et de persécuteurs dans le sein du christianisme, et pour la cause du christianisme !

CLAIRVILLE. Ajoutez, mon cher Ponval, et plus encore, hors du christianisme, et pour des objets qui lui sont entièrement étrangers. Sur quoi les hommes n'ont-ils pas fait éclater cette rage d'intolérance, dont ils sont misérablement tourmentés ? Lisez l'histoire ; vous les verrez acharnés les uns contre les autres, et se déchirant mutuellement comme des bêtes féroces, pour de vaines questions de philosophie, d'érudition, de littérature, de musique, de grammaire, pour des mots, pour la prononciation d'une lettre. Ces fureurs sont allées quelquefois jusqu'à l'effusion du sang : si elles n'ont pas été plus souvent portées jusqu'à ces excès, c'est uniquement faute de pouvoir de la part des persécuteurs. Mais sans

remonter aux siècles qui nous ont précédés, trouvez-vous que ce soit quelque chose de bien tolérant que la philosophie du dix-huitième siècle, avec ses éternels sermons sur la tolérance ?

PONVAL. Je vous l'abandonne, ainsi que la plupart de ses fondateurs et de leurs disciples, que je regarde aujourd'hui, comme les plus intolérans des hommes. Mais que voulez-vous conclure de votre observation ?

CLAIRVILLE. Elle doit vous mettre à portée de sentir, que le reproche d'intolérance que les philosophes font au christianisme, n'est autre chose que le ridicule sophisme : *Post hoc* ou *cum hoc*, *ergo propter hoc.* Plusieurs Chrétiens ont été à la fois intolérans, pour des opinions contraires à celles qu'ils avoient embrassées, et pour les partisans de ces opinions : donc cette seconde intolérance est un effet de la première : donc le christianisme n'inspire à ses sectateurs, qu'un esprit de violence et de persécution.

Vous n'auriez pas été dupe un seul instant d'une aussi grossière calomnie, si vous aviez connu la véritable source de l'intolérance, que nous avons pour nos semblables : c'est une erreur de la chercher dans la doctrine : elle est uniquement dans le cœur de l'homme. Nous sommes intolérans, parce que nous sommes orgueilleux : nous nous attachons à une opinion vraie ou fausse, non pas par amour de cette opinion, mais par un

sot amour de nous-mêmes; nous nous identifions avec elle. L'attaquer, c'est en quelque sorte attaquer notre être propre. Voilà pourquoi nous sommes si enclins à voir avec indifférence ou même avec aversion, ceux qui pensent autrement que nous. Cette aversion est plus ou moins forte, plus ou moins développée, plus ou moins active dans les différens individus, selon le degré de perversité qui est en eux, selon le degré d'intérêt qu'ils prennent aux opinions auxquelles ils s'attachent, et enfin selon les circonstances où ils se trouvent placés. Tant qu'on ne dispose pas de l'autorité, on se contente de haïr, ou, si on en a la facilité, on intrigue, on calomnie, on fait dans le secret mille petites noirceurs. Si on parvient à être le plus fort, alors on persécute ouvertement. Tel est l'homme, mon cher Ponval; telle est la conduite à laquelle il est entraîné par la corruption de son cœur, quelle que soit sa croyance religieuse; et cette conduite, il la tiendra encore plus infailliblement, si, aux opinions particulières, se joignent des motifs d'intérêt personnel, comme cela n'arrive que trop souvent.

C'est une vérité reconnue par les philosophes eux-mêmes. « Il est peu d'hommes, s'ils en avoient » le pouvoir, dit Helvétius, qui n'employassent » les tourmens pour faire généralement adopter » leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos » jours, des gens assez fous et d'un orgueil assez

» intolérable, pour vouloir exciter le magistrat
» à sévir contre l'écrivain, qui, donnant à la
» musique italienne, la préférence sur la musi-
» que françoise, étoit d'un avis différent du leur:
» si l'on ne se porte ordinairement à certains excès
» que dans les disputes de religion, c'est que les
» autres disputes ne fournissent pas les mêmes
» prétextes, ni les mêmes moyens d'être cruels.
» Ce n'est qu'à l'impuissance, qu'on est en gé-
» néral redevable de sa modération. L'homme
» humain et modéré, est un homme très-rare.....
» L'Evangile n'a nulle part ordonné qu'on em-
» ployât les tortures et les prisons à la conver-
» sion des hommes. La vraie religion n'a jamais
» dressé d'échaffauds; ce sont quelquefois ses mi-
» nistres, qui pour venger leur orgueil blessé par
» des opinions différentes des leurs, ont armé en
» leur faveur, la stupide crédulité des peuples et
» des princes. » (*De l'Esp.*, *disc.* 2, *c.* 3, *n. e.*)

PONVAL. Je vois maintenant quel étoit le principe de mon erreur. Par la plus inexcusable de toutes les méprises, je confondois ce qu'il étoit si facile de distinguer ; les deux sortes d'intolérance et les sources d'où elles découlent l'une et l'autre.

CLAIRVILLE. Ce sont des choses que les philosophes savent très-bien distinguer, lorsqu'ils ont intérêt de le faire. Mais le besoin de leur cause demandoit qu'ils brouillassent toutes les idées sur

une

une matière aussi simple. Ils y trouvent le double avantage, d'imputer au christianisme un esprit d'inhumanité et de persécution, et de nous amener tout doucement à la tolérance de toutes les opinions religieuses, c'est-à-dire, à l'indifférence.

PONVAL. C'est un moyen sûr, dis-je en riant, pour rendre les hommes tolérans les uns à l'égard des autres.

CLAIRVILLE. Ce moyen est sûr pour ôter à la morale toute base solide. Je vous l'ai déjà fait observer, et vous êtes forcé d'en convenir.

PONVAL. Mais au moins, on cesseroit de tourmenter et de persécuter sous prétexte de religion.

CLAIRVILLE. C'est ce qui vous trompe : un tel avantage n'auroit lieu que dans le cas heureusement impossible, où l'indifférence deviendroit universelle et s'étendroit à tous les dogmes religieux et moraux. Jusque là, n'attendez de la philosophie, d'autre tolérance que celle dont nos yeux ont été témoins; les sarcasmes, les railleries insultantes, les calomnies, les menaces, les intrigues, les noirceurs secrètes, pendant qu'elle est enchaînée ; des édits d'exil, d'emprisonnement, de proscription, des vols, des brigandages, des échaffauds, si, pour le malheur du genre humain, ses mains sacriléges s'emparent un instant du pouvoir absolu. « Béhémoth, disent nos » livres saints, a toute sa force dans ses reins, et

» sa puissance dans les convoitises de son ventre.
» Il a englouti le vaste fleuve de l'Euphrate : c'est
» peu pour lui ; il veut encore attirer dans sa
» gueule le foible Jourdain. » (*Job.*, c. 40.)
Vous pénétrez facilement le sens de cette allégorie : le monstre ici dépeint, subjugue et triomphe par la violence des passions : que la multitude devienne sa proie, il ne sera pas satisfait : un petit nombre d'hommes sont échappés à sa voracité ; sa jalousie et son orgueil s'en irritent : il n'aura point de repos, qu'il ne les ait rendus victimes de ses séductions ou de ses fureurs. Telle est la philosophie ; et vous ne devez pas en être surpris. L'intolérance des personnes, avons-nous dit, a sa source dans les passions : elle se déploie en raison de leur énergie. Quelles explosions ne doivent-elles pas produire lorsque rien ne les reprime, et qu'au contraire, tout concourt à les exciter !

PONVAL. Quoi donc ? prétendez-vous que tous les philosophes sont des intolérans et des persécuteurs ?

CLAIRVILLE. Dieu m'en garde! mon cher Ponval. J'avoue avec plaisir que, parmi ceux qui rejètent les dogmes du christianisme, il y en a un grand nombre qui sont moralement incapables, de se porter à aucun acte d'intolérance. Mais qu'ils me permettent de le dire; c'est à leur heureux caractère qu'ils doivent cette modération, et non pas à la philosophie.

PONVAL. Les philosophes disent la même chose des Chrétiens tolérans.

CLAIRVILLE. La parité n'est pas exacte. Le christianisme fait un devoir de la tolérance à ceux qui le professent. Les philosophes en ont fait eux-mêmes l'aveu plus d'une fois. Voltaire, dans le quatorzième chapitre de son *Traité de la tolérance*, fait voir que jamais *l'intolérance n'a été enseignée par Jésus-Christ*. Dans le chapitre suivant, il rapporte une foule *de témoignages contre l'intolérance*, tous tirés des conciles, des Pères de l'Eglise et de différens auteurs ecclésiastiques. « On pourroit, ajoute-t-il ensuite, faire un
» livre énorme tout composé de pareils passages.
» Nos histoires, nos discours, nos sermons, nos
» ouvrages de morale, nos catéchismes, respi-
» rent tous, enseignent tous aujourd'hui ce de-
» voir sacré de l'indulgence. »

PONVAL. Le christianisme n'a rien en cela qui lui soit particulier. La philosophie défend aussi l'esprit de violence et de persécution.

CLAIRVILLE. Cela peut-être; mais l'Evangile fait plus : il tend à guérir le vice du cœur, d'où nait ce dangereux esprit ; et c'est ce que la philosophie ne fait, ni ne peut faire. Ses préceptes à cet égard, sont donc inutiles.

PONVAL. Cependant elle nous commande de réprimer avec soin toutes nos passions. Que désirez-vous de plus ?

CLAIRVILLE. Quand cela seroit, quel effet pourroit-on attendre de ses leçons? « Philosophe ! dit » Rousseau, tes lois morales sont fort belles; » mais montre-m'en de grâce la sanction. » Dans ma religion, c'est un Dieu qui me commande; il me promet une récompense infinie, si je lui obéis : lui-même me donne l'exemple des pénibles sacrifices qu'il exige de moi. Mais toi qui es-tu, pour m'ordonner de me contraindre? Quel sera le prix des violences que tu me prescris? Par quel motif assez puissant serai-je déterminé à me les imposer? J'ignore ce qu'on peut répondre de solide à toutes ces questions.

Mais il s'en faut bien que la philosophie nous fasse une loi d'éteindre toutes nos passions; et c'est ici une autre raison pour laquelle un philosophe, doit être plus porté à l'intolérance qu'un Chrétien. Il trouve sa condamnation écrite à chaque page de l'Evangile. Il est tout naturel qu'il le haïsse, et par conséquent qu'il s'efforce de l'anéantir ainsi que ses partisans. Mais un Chrétien n'est pas animé par le même intérêt contre la philosophie, ni en général contre l'erreur, de quelque nature qu'elle soit. S'il la hait, ce n'est pas à cause de lui, mais par amour de la vérité et de ses semblables, à qui elle peut être nuisible. Une haine aussi louable n'enfante pas des persécutions.

PONVAL. Toutes ces observations sont bien faites pour rectifier mon jugement. De combien de

fausses lueurs je m'étois rempli légèrement l'esprit sur les points que vous venez de traiter avec moi? Grâce à Dieu, les voilà entièrement dissipées. Je vois que sur tous ces points, la philosophie calomnie indignement la religion.

CLAIRVILLE. Ce ne sont pas les seuls qui donnent lieu à cette réflexion. Toutes les invectives qu'elle se permet contre le christianisme, sont-elles autre chose que d'impudentes calomnies? On le lui a démontré cent fois, de manière à l'en faire rougir, si elle en étoit capable. Mais cette conduite lui est trop nécessaire, pour qu'elle se détermine à y renoncer. C'est celle qu'ont tenue constamment tous les maîtres d'erreurs, dont ses apôtres sont en tout de fidèles copistes. Ils connoissent le malheureux penchant que nous avons à nous jeter dans certains excès, en haine d'autres excès que nous nous proposons d'éviter, et ils en profitent. Ils sentent le foible des opinions, par lesquelles ils veulent nous séduire. Ils se gardent bien de nous les proposer directement; ce seroit s'exposer à les faire rejeter avec indignation. Ils font éclater un zèle hypocrite, contre des excès opposés à ceux dans lesquels ils veulent nous précipiter: ensuite ils imputent adroitement ces excès à leurs adversaires. C'est sous ces traits qu'ils présentent la vérité, que ceux-ci défendent contre eux; par là ils la défigurent, et la couvrent d'un masque d'erreur sous lequel ils l'ou-

tragent impunément. Bientôt elle devient suspecte et odieuse : on la rejète parce qu'on ne la connoît pas. L'erreur avec laquelle on s'est familiarisé se présente alors ; on la prend pour la vérité : à la faveur de quelques déguisemens, sous lesquels elle cache ses traits les plus hideux, elle s'introduit dans les esprits : insensiblement elle établit son empire et règne enfin sans résistance avec cet orgueil, cette tyrannie, cette violence qui lui conviennent et qui ne conviennent qu'à elle. Voilà en deux mots l'histoire de la philosophie : voilà les moyens qu'elle emploie pour séduire. Son grand art avec les cœurs droits, consiste à cacher avec soin sa propre difformité, et à produire, au lieu de la religion, un odieux fantôme qu'elle donne impudemment pour cette religion même ; sans cela, elle n'auroit aucun succès auprès d'eux. Elle ne parviendroit à en imposer qu'à des hommes pervers et corrompus.

PONVAL. C'est bien ainsi que j'ai été sa dupe. Heureusement me voilà désabusé sur les reproches de fanatisme et d'intolérance, qu'elle fait au christianisme.

CLAIRVILLE. Si vous avez besoin de quelques autres éclaircissemens, je suis prêt à vous les donner.

PONVAL. Je profiterai de votre offre avec plaisir : mais ce sera pour un autre jour. Je suis bien aise avant que d'avoir un autre entretien avec vous,

de réfléchir un peu sérieusement sur tout ce que vous venez de me dire. En attendant voulez-vous que nous reprenions notre lecture?

CLAIRVILLE. Je le veux bien.

CHAPITRE VII.

Turlupinades des philosophes, leurs obscénités.

Le *Citateur* en bon écolier, répéta fidèlement sa leçon. Je suis content de tes dispositions, lui dit Voltaire, je vois qu'on peut te lâcher avec confiance contre *l'infâme ;* allons, du courage! réunis-toi aux augustes suppôts que la philosophie compte dans ce moment. « Ameutez-vous, » et vous serez les maîtres : » (*Lett. à d'Al.*, 19 *janv.* 1757.) je ne me lasse pas de le répéter. Que par vos travaux réunis, la *perversité en vienne au point où elle en étoit à Genève*, *en* 1764. A cette heureuse époque, « il existoit dans » cette ville, une assemblée qu'ils appeloient » *Cercle*, où l'on ne recevoit pas un seul hom- » me qui crût en Christ, et quand ils en voyoient » passer un, ils faisoient des exclamations à la » fenêtre, comme les petits enfans quand ils » voyoient un capucin pour la première fois. » (*Lett. à d'Al.*, *sept.* 1764.) Dans l'état de perfection où j'apprends que vos grands hommes

ont porté la philosophie, je ne désespère pas que bientôt l'histoire de cette assemblée, ne soit celle de toute la France.

Mais écoute un conseil qui par son importance, demande de toi une attention toute particulière, et dont l'observation fera faire un pas de géant à l'heureuse révolution que je vous invite à consommer. Parmi les morceaux de la Bible, et de l'histoire ecclésiastique que tu présenteras à tes lecteurs, donne la préférence à ceux qui peuvent plaire à des hommes d'un certain goût, et écris dans le goût de cette sorte d'hommes. Je te promets les plus grands succès.

Tu sais les charmantes et fines plaisanteries que j'ai faites autrefois sur le prophète Ezéchiel. Je rapporte que *Dieu lui ordonna de manger du pain couvert d'excrémens humains*, et que sur le refus que fit le prophète de ces *confitures*, il lui dit de *pétrir son pain avec de la fiente de bœuf*. Je m'étends ensuite là-dessus ; je représente avec complaisance *Ezéchiel mangeant de la m.... à son déjeuner*.

Pardonnez-moi cette expression, me dit Clairville, en interrompant sa lecture ; elle est du *grand-homme* qui la met en toutes lettres. Vous savez, ajouta-t-il, que dans son *temple du goût*, il cite quelques mauvais vers de Jean-Baptiste Rousseau, et qu'il en conclut à sa manière que *les muses avoient changé la voix de ce grand*

poëte, en punition de ses méchancetés. Ne pourroit-on pas lui dire ?

Tu ris : change le nom ; la fable est ton histoire.

Et pour compléter un tableau aussi délicat, continua Voltaire, j'ajoute par une saillie tout-à-fait ingénieuse : *Quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel, mérite de déjeuner avec lui.*

Les Chrétiens ne me laissèrent pas sans réponse. Un je ne sais quel abbé, « qui étoit bien » un des plus mauvais Chrétiens, et des plus » insolens qui fussent dans l'Eglise de Dieu, » (*Lett. à d'Al.*, 22 *oct.* 1776.) me fit observer dans des lettres *hardies*, *malhonnêtes*, *bonnes seulement pour des critiques sans goût*, (*Vieil. du mont Cauc.*) qu'il publia sous le nom de *quelques Juifs portugais....*

PONVAL. Permettez-moi de vous interrompre ; vous faites parler Voltaire avec bien de l'humeur, contre le respectable abbé Guénée. Vous m'avez cependant rapporté un passage de ses lettres où il fait son éloge.

CLAIRVILLE. Les paroles que je viens de vous citer sont tirées aussi en grande partie, d'une de ses lettres qui avoit précédé celle dont je vous ai parlé de cinq ou six semaines. Je vous mets sous les yeux ses propres passages sans me charger de les concilier ; j'aurois trop à faire. Suivons son récit :

Cet abbé me fit observer que, « les mots hé» breux que je rendois par *couvrir son pain*

» *d'excrémens*, ne signifient que *cuire son pain*
» *sous des excrémens desséchés*, *auxquels on*
» *mettoit le feu.* La coutume d'employer à cet
» usage les excrémens d'animaux, surtout des
» bœufs, des chameaux, etc., ajoute-t-il, étoit
» commune dans les pays pauvres de l'orient;
» et les voyageurs modernes nous apprennent
» qu'elle se conserve parmi les Arabes voisins de
» l'Euphrate, et en d'autres endroits. On étend
» sur une pierre une pâte sans levain un peu
» épaisse, on la couvre d'excrémens d'animaux,
» on les allume, et le pain cuit assez prompte-
» ment sous ces cendres. C'est à cet usage qu'Ezé-
» chiel fait allusion, et c'est par là qu'il annonce
» l'indigence à laquelle les Juifs devoient être ré-
» duits, » comme le prophète l'explique lui-même.
Chapitre 4, *v.* 9 *et* 17.

La traduction latine d'Houbigant, me dit Clairville, la traduction françoise de Legros, qui ont été faites l'une et l'autre sur l'hébreu, et même la Vulgate ne présente pas d'autre sens que celui que vous venez d'entendre.

Cet abbé, continua Voltaire, s'attache ensuite à me prouver, que les choses que rapporte Ezéchiel dans cet endroit, aussi-bien que dans ce qui précède et ce qui suit, ne sont pas des faits qui lui soient réellement arrivés comme je le prétendois, mais seulement des actions qui se passoient en vision, des symboles, des signes et rien de

plus. (*Voyez Lettres de quelq. Juifs port.*, *t.* 2, *pag.* 368 *et suiv.*, *édit. de* 1731, *art. Ezéch.*)

L'imbécile ! A-t-il donc cru que je l'ignorois ? Quoi ! Voltaire n'aura pas su une chose qui saute aux yeux, et qui est connue du dernier *cuistre de collége*, du dernier *gredin ?* (Vous savez, me dit Clairville, que ce sont là des expressions familières au *grand-homme.*) Ne faut-il pas admirer la sotte bonhommie de ces auteurs chrétiens, qui nous répondent souvent comme si nous péchions par ignorance ! Mon abbé croyant m'avoir terrassé, me dit ensuite d'un ton triomphant : « fi,..... ce n'est pas là le déjeuner » d'Ezéchiel : c'est le vôtre, Monsieur, c'est » vous qui l'avez apprêté et qui en régalez vos » lecteurs. « Eh ! que me dis-tu là, *cuistre !* » *gredin ! bouc !* ne le savois-je pas avant toi ? » va, misérable secrétaire des Juifs, je ne t'aurois » jamais prié d'être le mien, attendu que tu fais » parler tes maîtres en francs ignorans. » (*Vieil. du mont Cauc.*)

PONVAL. Voltaire vomissoit-il des injures aussi grossières contre ses adversaires ?

CLAIRVILLE. Je cite ses propres paroles dans ses satires, qui aux yeux de certaines personnes ne sont pas des satires, car elles n'en portent pas le nom. Dans plusieurs autres de ses ouvrages, il a souvent donné à ses ennemis les noms que je viens de vous rapporter et de plus grossiers encore,

tels que ceux *d'ivrogne*, de s..... de p......, etc.; et il leur prodiguoit ces beaux noms de la manière dont il le fait ici. Tout cela paroissoit très-plaisant à plusieurs de ses admirateurs, et cependant leur *philosophie* se scandalisoit des satires de Boileau. A la vérité, celles-ci ne sont pas écrites avec la même délicatesse.

Aussi, ajouta Voltaire, qu'a-t-il servi à cet abbé de me réfuter ? Mon histoire d'Ezéchiel n'a pas moins passé dans toutes les bouches des lecteurs que j'avois en vue. Elle a été répétée cent, mille, dix mille, un million de fois. Prends-là, mon fils, je te la lègue. Qu'on l'entende pour la dix-millionième fois. La répétition des belles choses ne lasse jamais. On croira entendre du nouveau.

Aussitôt le *Citateur* prit Ezéchiel; il *l'ouvrit* au *hasard*, et par hasard, (car parmi les philosophes, le hasard fait de grandes choses, il produit même des mondes.) il tomba sur l'histoire que le *grand-homme* venoit de lui rapporter. Il l'écrivit à peu près telle qu'il la tenoit de son maître; seulement il y ajouta quelques plaisanteries, et il fit jurer Dieu comme un grenadier, (*T.* 1, *p.* 88.) afin de rendre le déjeuner plus philosophique.

Le *grand-homme* enchanté ouvrit ensuite son *homme* aux *quarante écus*, et il montra au *Citateur* ce trait digne de remarque : « l'ame d'un

» cardinal pendant neuf mois entre l'urine et quel-
» que chose de pis ! et puis nous faisons les fiers!»
Vois combien il est plaisant de placer là une ame, et de lui faire toucher les matières entre lesquelles je la suppose. Comme c'est fin ! comme c'est délicat ! Prends-*moi* cette phrase, et hâte-toi de *m'en* faire une impiété contre Jésus-Christ.

PONVAL. Il me semble que vous faites parler Voltaire, d'une manière bien triviale, et bien indigne d'un si grand écrivain.

CLAIRVILLE. C'est son propre langage que je lui mets dans la bouche. Ce tour que vous blamez, vous le trouverez fréquemment employé dans plusieurs de ses poésies légères. Par là il leur donnoit une aisance et une facilité que n'ont point celles de Gresset, son rival dans ce genre de poésie. En voici un exemple entre mille. Il parle ainsi de Dieu dans une épître au roi de Prusse.

Il se plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre
Les charmes arrondis du teint de Pompadour ;
Tandis qu'il *vous* étend un noir luisant d'ébène
Sur le nez *applati* d'une face *africaine*.

Vous sentez tout le sel renfermé dans ces vers. Vous voyez que Voltaire ne bornoit pas ses prétentions à être comme on l'appeloit le *familier des princes* : il se rendoit familier avec Dieu même.

Mais reprenons notre lecture :

Le *Citateur* se hâta d'écrire : « Dieu qui ne

» hait pas certaines confitures, ainsi que nous
» l'avons vu dans le prophète Ezéchiel, trouva
» plaisant de colloquer son fils pendant neuf mois
» entre de l'urine et quelque chose de pis. »
(*T.* I, *p.* 110.)

Quand vous serez dans cet endroit de son livre, me dit Clairville, n'oubliez pas de rire avec les portefaix et la canaille des rues. Riez aussi lorsque deux pages plus bas, vous le verrez étendre et ressasser cette idée. Je ne vous cite pas le passage, parce qu'il y a des choses que certains philosophes peuvent écrire, mais qu'on n'ose pas dire devant des personnes bien élevées. Quand une fois le *Citateur* tient les *confitures* du *grand-homme*, il ne les abandonne plus. Il est dans son élément. O mon cher Geoffroi ! doit-il s'écrier alors, je viendrai bien à bout de vous faire taire; mon imagination se livrera à des détails dans lesquels vous n'oserez pas me suivre, et alors *adieu toutes vos méchancetés.*

Voilà bien de jolies choses que je viens de t'apprendre, continua Voltaire; mais ce ne sont pas les seules dont tu doives assaisonner ton ouvrage. Il y en a d'autres d'un ordre supérieur, qu'il est bien essentiel de ne pas omettre : tu m'entends. Les Chrétiens les condamnent sévèrement : pour en inspirer de l'horreur, ils les appellent du nom d'*obscénités;* mais elles sont fort du goût des philosophes. Ils sentent tout l'avantage qu'elle don-

nent à la *bonne cause*. Elles réveillent l'attention ; elles gagnent le cœur de ceux pour qui ils écrivent. Le moyen qu'ils ne s'attachent pas ensuite à la philosophie, qui flatte *leurs penchans les plus doux !* C'est ce qui nous fait tant de prosélytes ; c'est ce qui contribue le plus à nous assurer la victoire sur le christianisme. Aussi comme nous connoissons parfaitement le cœur humain, nous prodiguons ces délicatesses aussi fréquemment que nous le pouvons : plutôt que de les laisser échapper lorsqu'elles se présentent, nous les faisons venir de force, et nous les introduisons dans les sujets où on doit le moins les attendre ; ce qui fait toujours plaisir à un grand nombre de lecteurs : et lorsqu'une fois, bien ou mal, nous les avons heureusement accrochées, nous les savourons, nous nous y étendons avec une complaisance, qui prouve que nous en sentons tout le prix.

O mon fils ! encore une fois, ne néglige pas cet avantage ; que d'excellens maîtres tu auras pour te diriger ! mais il y en a un qui les surpasse tous ; c'est l'auteur de la *Guerre des dieux anciens et modernes*. Ah ! le grand philosophe ! Lorsque je publiai ma *divine Pucelle*, on dit que si le diable avoit voulu faire un ouvrage, c'est celui-là qu'il auroit fait. Je crains que le nouveau poëte de la philosophie, ne paroisse désormais plus digne que moi de cet éloge. « Voilà ce que c'est, que

» de venir au monde à propos. » (*Mél.* , *c.* 13.) Heureux chantre de la *Guerre des dieux* ! La *destinée* l'a fait naître dans un temps où il a pu donner un libre essor à son imagination. Animés l'un et l'autre du même esprit , nous avons dans des chants fameux qui vivront aussi long-temps que la philosophie, immolé sans ménagement à cette digne souveraine de nos cœurs, les Chrétiens, les prêtres , les moines, la Bible, les anges , les saints , les enfers , le ciel , les mœurs , les bienséances, et ce qui montre en nous un dévouement encore plus parfait, les règles même du bon goût, dont l'observation auroit été un obstacle à nos succès. J'ai au-dessus de lui la gloire d'avoir joint à ces nombreuses victimes , les grandeurs , les puissances de la terre , les savans , les anciens , mes critiques , mes ennemis , et plusieurs de mes amis et de mes protecteurs. Quels égards auroient pu m'arrêter , lorsque je n'en avois pas même pour mon opinion propre sur Jeanne d'Arc , dont je parle avec tant de respect dans ma *Henriade* et dans mon *Essai sur l'histoire générale* , lorsqu'enfin je sacrifiois volontiers l'honneur de mon pays , sur lequel s'étend le ridicule dont je couvre cette sotte héroïne ? Mais qu'est-ce qu'une telle gloire , auprès de celle que ce digne émule s'est acquise ? O merveille incroyable , et qui fait à la fois son éloge et celui de son siècle ! Il lui a été donné de monter le luth philosophique , quelques

tons

tons plus haut que je n'avois fait moi-même. J'ai placé la débauche dans le temple et jusque sur l'autel, ce que personne n'avoit encore osé. Pour lui, s'élevant fièrement au-dessus des objets terrestres, il la transporte d'une main courageuse et sûre dans le paradis même, où il la fait servir de passe-temps à la vierge, aux anges, aux saints aux saintes du christianisme, et aux dieux et déesses des Païens, avec lesquels ils se trouvent quelquefois mêlés. Et *les dieux des Chrétiens*, ah ! quelle physionomie il sait leur donner ! Nulle part, sans en excepter même mes ouvrages, il n'en ont une aussi burlesque, aussi sotte, aussi plate. C'est là *monter* d'un vol hardi *au comble de l'art*. Comme le Neptune d'Homère, ce grand poëte fait trois pas, et au quatrième il touche à ces limites reculées de la philosophie, au delà desquelles il n'y a plus rien.

Cette force prodigieuse m'étonne ; mais je n'en suis pas jaloux. Non : je l'ai dit cent fois ; jamais *le serpent de l'envie n'a sifflé dans le cœur de Voltaire*. D'ailleurs sa gloire est la mienne. Si la *destinée* lui a ménagé un siècle et des lecteurs dignes de ses chants vigoureux, s'il a eu l'avantage de porter la philosophie à sa perfection dans le genre qu'il a embrassé, il le doit aux soixante ans de travaux non interrompus, que j'ai soutenus pour assurer son triomphe. Sans mon *divin* poëme, il y a toute apparence que la *Guerre des*

dieux n'existeroit pas. Je ne me plains que de mes amis qui, en comprimant mon zèle par leurs indiscrètes représentations, sont cause que je suis demeuré au-dessous de moi-même, dans le plus beau monument qui eût été élevé jusqu'alors à la philosophie. Je me plains de la foiblesse que j'ai eue de supprimer des beautés d'un ordre inouï, dont ils m'ont demandé le sacrifice, au nom de ce qu'ils appeloient le bon goût. (*) Heureux encore de n'avoir cédé qu'en partie, aux prières dont ils n'ont cessé de me fatiguer pendant vingt ans ! Grâce à mon étoile, j'ai eu le bon esprit de conserver plusieurs de mes inventions, en les rejetant dans les falsifications comprises parmi les variantes, elles attesteront à la postérité, sinon tout ce que j'aurois voulu faire, au moins tout ce que j'ai fait. Par cet ingénieux artifice, j'ai sauvé un morceau précieux de ma gloire. Et en dépit de mes amis, nos arrières neveux connoîtront Voltaire tout entier. C'est là ce qui me console. (1)

(*) C'est La Harpe qui rapporte ce fait dans le huitième volume de son *Cours de littérature.*

(1) Si vous voulez savoir plus particulièrement ce qu'il faut penser de cette exécrable production de Voltaire, vous pourrez lire ce qu'en dit La Harpe, dans le huitième volume de son *Cours de littérature*, *pag.* 211 et 224. Le critique n'est pas un détracteur de Voltaire : dans tout son ouvrage il montre pour ses talens et pour ses écrits, une admiration qui va souvent au-delà des justes bornes, et qui annonce la partialité la plus déclarée. Il est d'ailleurs très-instruit des faits qu'il rapporte : ainsi son jugement est ici du plus grand poids. En voici quelques extraits.

Les réflexions de Voltaire que vous venez d'entendre, me dit Clairville, sur le pouvoir des peintures licencieuses, et l'usage qu'en fait la philosophie, ne sont malheureusement que trop fondées.

« Le titre seul, dit-il, rappelle un scandale si déshonorant pour » notre siècle, qu'il n'y a point d'homme véritablement honnête, » qui ne rougisse en prononçant le nom de cet ouvrage ; je ne dis » pas seulement par respect pour la morale et la religion, mais » même pour cette décence qui est une des lois sociales, reçues » chez tous les peuples policés...... Un ouvrage de ce genre, tel » qu'on n'en connoissoit point de semblable avant nos jours, est » un attentat public contre tout ce qu'il y a de sacré parmi les » hommes...... Jamais l'impudence du vice et du blasphème n'a- » voit été portée à ce point..... Le vice y est souvent de la plus » dégoûtante crapule, et le blasphème inepte et grossier..... Ce » sont vingt chants d'ordures, d'immoralité et d'irréligion, et » je ne puis que plaindre ceux qui taxeroient mon jugement de ri- » gorisme ; il seroit d'ailleurs impraticable de l'appuyer ici d'au- » cune preuve de détail ; mais n'est-ce pas là la plus forte de toutes, » que l'impossibilité absolue, je ne dis pas de citer, mais d'indi- » quer ou de rappeler de quelque manière que ce soit, rien de ce qui » fait frémir à chaque page l'honnêteté, la pudeur, la morale et » la religion, au point que la décence publique seroit trop blessée » de la seule indication, du seul souvenir des idées obscènes ou sa- » criléges qu'il faudroit réveiller dans les esprits !.... Il est hors » de doute que, dans le siècle précédent, la plus rigoureuse ani- » madversion auroit été exercée contre l'ouvrage ; que l'indigna- » tion universelle eût même suffi pour en faire justice, et que » l'auteur, quelque eût été son talent et son nom, n'auroit trouvé » d'asile nulle part dans l'Europe entière..... Je me sens d'au- » tant plus obligé, dit La Harpe dans une note, de parler avec » cette juste sévérité, d'un ouvrage si outrageant pour les mœurs, » que j'ai eu la coupable indulgence de chercher à l'excuser dans » *l'éloge de Voltaire*, et dans un temps où avec de l'esprit et de » jolis vers, on faisoit tout oublier. Je ne puis donc m'élever trop » contre un scandale que j'ai eu le malheur de partager. »

« Considéré seulement sous les rapports de l'art, ajoute-t-il, *la*

Elles font voir combien plusieurs de nos philosophes, sont graves, et zélés pour les bonnes mœurs. Aussi le *Citateur* qui s'est enté sur *ces grands hommes*, qui tire d'eux tout son suc, qui n'a de vie que par eux, prit bien vite la résolution de les imiter dans *leurs saletés*, comme dans toutes les autres choses. Voyez combien d'agrémens de ce genre il a répandus dans ses deux petits volumes; cela les rend on ne peut pas plus *philosophiques*.

» *Pucelle* est encore une espèce de monstre en épopée comme en
» morale..... C'est une machine où rien ne se tient. Il n'y a aucun
» plan, aucune marche, aucune liaison dans la fable, et surtout
» pas le moindre germe d'intérêt... L'auteur ne regardoit lui-même
» son ouvrage, que comme un cadre où il pouvoit faire entrer tout
» ce qui lui passoit par la tête; et on l'a lu comme il l'avoit fait....
» tous ses épisodes, (et il n'y a guère autre chose dans son poëme,)
» rentrent dans le même dessein..... C'est la plus grande pénurie
» d'invention..... L'esprit de la satire y tue l'esprit épique.....
» Ses scènes sont pour l'ordinaire des scènes de cabaret et de corps-
» de-garde..... Le style même dans lequel se trouve toute la sé-
» duction de cet ouvrage, se ressent quelquefois des vices du plan
» et du sujet. Quelquefois la plaisanterie y est froide par elle-même,
» plus souvent elle est fausse en ce que l'auteur parle au lieu des
» personnages. »

Et voilà ce que bien des gens nous donnent pour le plus beau fleuron de la couronne poétique de Voltaire. C'est dans ce genre et avec plus de licence encore, qu'un autre poëte a chanté ce qu'il appelle *la Guerre des dieux anciens et modernes*. O religion de Jésus-Christ! voilà les armes qu'on emploie pour te combattre.

CHAPITRE VIII.

De la manière de plaisanter des philosophes. — De leurs satires.

MAIS laissons, continua Voltaire, ce ton d'élégie qui s'accorde mal avec la gaîté des matières dont nous nous entretenons. Réponds-moi; veux-tu être un *Citateur* sérieux, comme l'auteur de *la Religion universelle*, ou un *Citateur* plaisant comme moi? Tu peux choisir.

LE CITATEUR. Je veux être plaisant. Vous avez dû voir par toutes mes saillies que c'est à la plaisanterie que mon *génie* me porte. « Je ris de tout » et je n'approfondis rien; cela me fatigueroit et » ennuyeroit le lecteur. » (*T.* 1.)

VOLTAIRE. Ton choix annonce un discernement exquis. Tu sais combien je fais cas de ce genre de philosophie. *Moquons-nous de tout; il n'y a que cela de solide.* Voilà ce que d'Alembert et moi, nous ne cessions de nous répéter dans nos lettres. Je parvins à le rendre lui-même très-plaisant. Il me suffit pour cela de lui écrire ces deux ou trois phrases: « vos très-plaisantes » lettres égayeroient Socrate, tenant en main son » gobelet de ciguë, et Servet sur ses fagots verts. » Vous demandez qui nous défera des fanatiques. » Ce sera vous, par Dieu! en vous moquant d'eux

» tant que vous le pourrez, et en les couvrant de » ridicule par vos bons mots. » (15 *sept.* 1761.) Le feu prit à l'amorce : d'Alembert se hâta de me répondre tout hors de lui-même, qu'il étoit bien disposé à rire de tout, et qu'il alloit m'en donner des preuves. Le Franc de Pompignan, se trouva sur son passage, il lui décocha en passant un petit trait qui a son mérite. « Paul Le Franc de » Pompignan ; je ne sais si c'est Paul l'apôtre, » ou Paul le simple. » (10 *oct.* 1761.) Tu dois reconnoître mon genre dans ce bon mot. Les noms comme tu sais, étoient pour moi une source intarissable de fines plaisanteries. Combien ne me suis-je pas égayé sur *Jean-Georges*, *Sabotier*, *Ribaudier*, *Cogé-Pecus*, *l'âne littéraire*, etc !

Quelque temps après il m'envoya cette épitaphe, pour notre cher curé Meslier, dont nous avons tant publié qu'il renia Jésus-Christ en mourant. « Ci gît un fort honnête prêtre, curé de vil» lage en Champagne, qui en mourant a de» mandé pardon à Dieu, d'avoir été Chrétien et » qui a prouvé par là, que quatre-vingt-dix-neuf » moutons et un Champenois, ne font pas cent » bêtes. » (31 *mars* 1762.) C'est là, comme tout le monde le sent, une excellente épigramme.

Une autre fois, il me dit, au sujet de l'édition d'une partie des *Pensées de Pascal*, que Condorcet avoit publiée à notre instigation, et qu'il avoit enrichie de notes, presque aussi curieuses que

celles que j'ai faites sur le même ouvrage : (*) « je » suis persuadé comme vous, que le Pascal Condor...... (vous savez que le condor est le plus » grand et le plus fort des oiseaux) vaudra beau» coup mieux que le Pascal janséniste. » (6 *mai* 1777.) Cette plaisanterie a d'autant plus de sel qu'elle exprime une vérité incontestable ; car dans mes profondes et savantes notes, j'adjuge nettement à Condorcet, la supériorité en philosophie sur Pascal (1) : et j'en donne la raison ; c'est que *Pascal se portoit mal*, *et que Condorcet se portoit bien.*

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

Je ne finirois pas si je voulois te rapporter toutes les plaisanteries dont d'Alembert a farci les lettres qu'il m'écrivoit, et qui m'ont fait passer de si bons momens dans ma vieillesse. Elles ont le mérite distinctif d'être bien mesurées, bien compassées, bien calculées. Elles ressemblent assez à une inconnue qu'on dégage heureusement d'une longue équation d'algèbre. Cela est particulier à d'Alembert. Dans la joie dont elles me pénétroient, je le traitois de *grand-homme*, *de profond philo-*

(*) Voyez à la fin de cet Ouvrage, *les Observations sur les notes dont Voltaire et Condorcet ont accompagné l'édition qu'ils ont faite des pensées de Pascal.*

(1) Voltaire fait cet éloge de Condorcet, à l'occasion d'une de ses notes sur les *Pensées de Pascal*, qu'il appelle *terrible*, et qui l'est en effet par sa longueur et par le courage infatigable avec lequel Condorcet entasse une foule de choses triviales.

sophe, d'écrivain unique. C'étoient les noms que la vérité nous forçoit à nous donner mutuellement. Enfin n'en pouvant plus de plaisir je lui écrivis ces deux lignes aussi flatteuses que méritées. « Je ne vous demande que cinq ou six bons » mots par jour. Cela suffit : *l'infâme* n'en re-» lèvera pas. » (30 *janv.* 1764.)

LE CITATEUR. O grand-homme ! quels miracles vous pouvez opérer ! Je suis déjà bien plaisant de mon naturel. Mais dites un mot, et je m'élèverai à la hauteur de d'Alembert. Que sais-je ? peut-être je me mettrai au niveau du chantre de la *Guerre des dieux :* la philosophie en profitera; *je plaisanterai tant que les abbés ne pourront répondre à tout.* (*Préf.* XI.)

VOLTAIRE. Je me rends à tes vœux : écoute-moi. Ensuite le *grand-homme* eut recours à la recette qui lui avoit si bien réussi avec d'Alembert, et qu'il mettoit constamment en pratique pour faire tout-à-coup de grands poëtes, de grands orateurs, de grands écrivains de tous ceux qui brûlant de courir la carrière des lettres, ne vouloient y entrer que sous ses auspices. Il s'extasia sur les ingénieux mots pour rire, que le *Citateur* avoit déjà débités : c'étoit là tout son secret. Aussitôt le charme opéra.

« Dieu fit l'homme à son image, dit le nou-» veau philosophe fortement inspiré, Dieu est » donc corporel, car bien certainement nos corps

» ne sont pas l'image d'un esprit. (*T.* 1, *p.* 33.)
» C'est parce que Holopherne est fait à l'image
» de Dieu, qu'étant rassasié de débauches, il a
» besoin de se reposer comme lui, et qu'il s'en-
» dort.... (*p.* 60.) Il est bien étonnant que Dieu
» qui pouvoit faire la lumière, soit resté des mil-
» lions de siècles dans les ténèbres; — Dieu n'a-
» voit rien à lire, Monsieur. — (*p.* 33.) Nous
» voyons Dieu pendant un jour ou deux, se pro-
» mener avec Adam, en belle robe de chambre
» bleue. (*p.* 64.) .... il escamote une côte à Adam,
» pendant son sommeil sans *dolor*, à la manière
» des dentistes italiens. (*p.* 34).... le serpent ima-
» gina de tenter notre belle maman. L'aimable
» enfant porta sa main timide sur le fruit défendu.
» La jolie, l'ingénue Eve, fut condamnée à en-
» fanter avec douleur. Pauvre petite! (*page* 39
» *et* 40.)..... ce que nous pouvons faire de mieux
» sans doute, c'est d'imiter en tout Jésus-Christ.
» Or, Jésus-Christ mourant volontairement, fut
» nécessairement suicide : il faut donc nous tuer
» tous. — Etes-vous fou? — Non, — Vous plai-
» santez donc? — Oui. (*T.* 2, *p.* 47.).... Je le
» répète, éclairons les hommes, démasquons les
» fripons. — Je le répète, vous êtes un athée. —
» Vous êtes un croque-Dieu. » (*T.* 2, *p.* 190.)

Un rire semblable à celui auquel sa philosophie s'abandonnoit, lorsqu'il recevoit les *très-plaisantes lettres* de d'Alembert, s'étoit emparé du

grand-homme. Eh ! dit-il, voilà presque du Voltaire. C'est ainsi que je plaisantois souvent sur le christianisme. Quelles saillies charmantes ! Ce mot *croque-Dieu*, surtout est heureusement trouvé. Toute ma vie je me suis moqué de l'eucharistie des Chrétiens, non-seulement par mes discours, mais ce qui est bien plus philosophique, par mes actions. Quelques-uns de mes amis me condamnoient ; mais c'est qu'ils n'étoient pas assez philosophes. Leur foiblesse me donna de l'humeur. « Il » y a des gens qui disent du mal de mes *pâques*, » écrivis-je à d'Alembert, qui plus sage qu'eux, » s'abstenoit de juger ma conduite, c'est une pé- » nitence qu'il faut que j'accepte, pour racheter » mes péchés. Oui, j'ai fait mes pâques, et qui » pis est, j'ai rendu le pain bénit en personne. » Il y avoit une très-bonne brioche pour le curé ; » j'aime à remplir tous mes devoirs. Après cela, » je défierai hardiment les jansénistes et les mo- » linistes. Au reste, ce que j'ai fait cette année, » je l'ai déjà fait plusieurs fois, et s'il plaît à Dieu, » je le ferai encore ; » (27 *av.* 1768, *et* 1.er *mai* 1769.) Je tins parole, car « l'évêque d'Annecy, » qui étoit le fils de mon maçon, ayant écrit con- » tre moi au roi et au pape, je reçus dans mon » lit le saint viatique, que m'apporta mon curé, » devant tous les coqs de ma paroisse. Je déclarai » ayant Dieu dans ma bouche, que l'évêque » d'Annecy étoit un calomniateur, et j'en passai » note par-devant notaire. » (24 *mai* 1769.)

Voilà de bons argumens *ad hominem*. On m'a accusé d'être inconséquent dans ma philosophie. Tu vois si je méritois ce reproche. J'aurois désiré que mes disciples eussent suivi mon exemple ; nous aurions démontré par là en peu de temps, l'inéptie des Chrétiens, qui, selon l'expression fine et juste de d'Alembert, *ont fait leur dieu d'une gaufre.* (*Lett. du* 28 *oct.* 1760.)

LE CITATEUR. Ce trait là m'a toujours plu. Il faut que je le fasse entrer dans mon écrit.

VOLTAIRE. Tu ne peux rien faire de mieux. Mais ajoutes-y quelques degrés de force.

LE CITATEUR. Dirai-je comme l'auteur de la *Religion universelle*, que le christianisme « ap-
» pâture l'homme d'une colle insipide, métamor-
» phosée en Dieu ; qu'il leur fait manger Dieu
» métamorphosé en gaufre ; que le prêtre crée
» des dieux de pâte et de farine. » (*Rel. univ. myst.*, *t.* 4, *p.* 497 *et* 515.)

VOLTAIRE. Les termes sont énergiques et choisis selon toutes les règles de l'art. Mais ce n'est pas encore assez.

LE CITATEUR. Ah ! je comprends. Je me souviens des pamphlets dont certains philosophes ornoient les coins des rues, dans le temps de la terreur. Ils disoient en propres termes, ou en termes équivalens : « Les Chrétiens ont imaginé qu'ils
» peuvent manger leur Dieu, qu'ils resserrent
» l'infini dans leur estomac, qu'ils le digèrent,
» qu'ils le rendent. » (*Cit.*, *t.* 1, *p.* 25.)

VOLTAIRE. T'y voilà, c'est ainsi qu'on porte les choses à leur perfection. Moi-même je n'ai pas mieux dit. (*Quest. s. l'Enc.*, *art. Euchar.*) Il me semble entendre d'ici les Chrétiens qui se récrient selon leur coutume. Jamais, disent-ils, nous n'avons imaginé que nous digérons Dieu, que nous le rendons, etc. De telles idées sont votre ouvrage. Vous êtes les seuls qui les ayez eues. Pour nous, nous pensons bien différemment sur l'eucharistie. Mais que produiront tous ces vains cris? Les idées sous lesquelles nous représentons ce dogme, sont ridicules et dégoûtantes; donc l'eucharistie est une absurdité; donc les Chrétiens n'ont pas le sens commun. Et quant à ce qu'ils disent, que c'est nous qui avons enfanté ces idées, ils font par là notre éloge sans s'en apercevoir. Ils conviennent que nous savons quand nous en avons besoin, donner aux opinions que nous n'aimons pas, un tour tel qu'il nous le faut pour les décrier. Au reste, personne ne nous a encore contesté ce talent.

Il est bon de savoir, me dit Clairville, que les philosophes et les jacobins qu'ils ont engendrés, ne sont ni les seuls, ni les premiers auteurs de cette manière de considérer l'eucharistie. Sous le règne de Charles-le-Chauve, elle s'étoit présentée à quelques fous, qui excitèrent à ce sujet des disputes, dont le mépris public, fit bientôt justice. *Rien de nouveau sous le soleil.* C'est parmi les

stercoristes que nos philosophes se réfugient pour nous attaquer. Ils se mettent à leur place. Au surplus, ajouta-t-il, si vous voulez apprécier dignement leurs plats blasphèmes sur l'eucharistie; lisez dans les *Sermons* de Bourdaloue, *sur les mystères*, celui qu'il a fait pour le jour de la *fête-Dieu* : vous verrez la prodigieuse différence, qui existe entre un esprit libertin et qui se moque de tout, et un esprit sage et vraiment philosophique. Mais, sans recourir à nos prédicateurs, écoutez Voltaire lui-même, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, *art. Eucharistie.* « La religion catholique dit aux hommes : croyez que » c'est Dieu que je vous donne : il est dans votre » estomac, votre cœur le souillera-t-il par des » injustices, par des turpitudes ? Voilà donc des » hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de » cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or : » L'imagination est subjuguée, l'ame est saisie et » attendrie ; on respire à peine, on est détaché de » tout bien terrestre, on est uni avec Dieu, il est » dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, » qui pourra commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée ? Il étoit » impossible, sans doute, d'imaginer un mystère » qui retint plus fortement les hommes dans la » vertu. » Revenons à notre lecture.

Vous êtes donc content de moi, dit le *Citateur*.

VOLTAIRE. Parfaitement.

LE CITATEUR. Vous croyez que mes plaisanteries seront goûtées.

VOLTAIRE. Elles le seront certainement des lecteurs pour lesquels tu écris. Le passé doit te répondre de l'avenir. Nos philosophes ont-ils fait jusqu'à ce jour, une seule plaisanterie à laquelle on n'ait pas applaudi? Cela te surprend. Helvétius va t'expliquer cette singularité d'une manière qui est fort juste. C'étoit un pauvre philosophe et un pauvre écrivain, que cet Helvétius : n'a-t-il pas eu la bêtise de me mettre sur la même ligne que Crébillon. (*Cours de litt. de La Harpe*, *t.* 15, *p.* 492.) J'ai parlé souvent de lui comme d'une espèce de fou, qui faisoit tort à la philosophie en la présentant trop à découvert. Mais les fous n'extravaguent pas toujours : il suffit souvent d'appliquer leur esprit, à des objets différens de ceux sur lesquels l'ordre de leurs idées est troublé, pour tirer de leur bouche des choses très-sensées. « Le philosophe, dit-il, qui vivra avec des petits-» maîtres, sera l'imbécile et le ridicule de leur » société ; il s'y verra joué par le plus mauvais » bouffon, dont les plus fades quolibets passeront » pour d'excellens mots ; car le succès des plai-» santeries dépend moins de la finesse d'esprit de » leur auteur, que de son attention à ne ridicu-» liser que les idées désagréables à sa société, il

» en est des plaisanteries comme des ouvrages » de parti ; elles sont toujours admirées de la ca- » bale. » (*De l'esp.*, *t.* 1, 2. *disc.*, *c.* 7.) L'application se fait ici d'elle-même. Va, repose-toi sur la philosophie du soin d'assurer tes succès.

Encore un mot et je finis.

Il faut que tu penses à répandre dans ton ouvrage, quelques traits vigoureux contre tes ennemis. Je t'en ai donné l'exemple : cela décharge la bile, et fait pour le lecteur une agréable variété. Tu connois une de mes idées de génie. J'avois un grand nombre d'ennemis, tels que Fréron, La Beaumelle, Caveyrac, etc. Leurs noms m'ont fourni la matière « d'une capilotade, qui forme » un chant de *Jeanne*. Par voie de prophétie, ou » à peu près, Dieu m'a fait la grâce de compren- » dre, que lorsque on veut rendre les gens ridi- » cules et méprisables à la postérité, il faut les » nicher dans quelque ouvrage qui aille à la pos- » térité. » (*Lett. à d'Al.*, 6 *janv.* 1761.) Ainsi, grâce à ma philosophie, nos derniers neveux sauront que mes ennemis ont été des voleurs, des bandits, des hommes de corde et de galère ; car c'est ainsi que je les dépeins.

Tu ne peux pas viser aussi loin que moi. *Un ouvrage qui aille à la postérité*, est une chose évidemment au-dessus de tes forces. C'est bien assez pour ta gloire, de vivre un peu de temps : Et au fond, il n'en faut pas davantage pour la

philosophie. *Elle triomphe par le moyen d'un livre pendant quelques mois ; c'est beaucoup pour elle. Elle cherche ensuite quelque nouveau moyen de subsister : elle vit du jour à la journée. C'est de cette manière qu'elle s'est maintenue jusqu'à présent.* Moi-même qui te parle, ai-je pu faire en sa faveur des ouvrages bien durables : j'en excepte ma chère *Jeanne d'Arc*, qui, aux yeux de certaines personnes, jouit d'un mérite unique. A la vérité, il y en a quelques uns qu'on lit encore. Mais c'est moins par eux-mêmes qu'ils subsistent, quoiqu'ils soient faits avec esprit, que par la gloire que d'autres productions m'ont acquise ; gloire qui heureusement s'étend jusqu'à eux, et les préserve du sort qu'ont subi ceux des autres philosophes mes contemporains. Or si j'ai eu de la peine, tout Voltaire que je suis, à imprimer à mes ouvrages philosophiques, un caractère qui leur assure une longue existence, ce seroit de ta part un orgueil insupportable, ou plutôt une véritable folie de croire y réussir. Mais n'importe : flétris aussi long-temps que tu le pourras les ennemis de la raison, c'est-à-dire, les tiens. Prends quelques uns de mes traits de satire, et inserre-les à propos dans le livre que tu prépares.

Tu sais de quelle manière je parle de ce *Foliculaire*, qui pendant tant d'années se montra si exact à relever ce qu'il appeloit mes *bévues*, en fait

fait d'histoire, de critique, de philosophie, de littérature et de goût. Vois le portrait que j'en fais dans ma satire du *Pauvre diable*.

Vermisseau né du c..... de Desfontaines
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.

Et j'ajoute :

Cet animal se nommoit, Jean Fréron.

Fais vite usage de ce trait contre un de ses successeurs, qui a l'impudence d'écrire dans le même esprit que lui. Aussitôt le *Citateur* se sentit inspiré et il s'écria : *cet animal s'appelle Le Geoffroi.* (*T.* 1, *p.* 22.)

C'est fort bien, lui dit Voltaire ; *va mon fils, va tu sais tout ce qu'il faut savoir.* Prends mes *Questions sur l'Encyclopédie*, et mes autres ouvrages anti-chrétiens. Je les livre à ton zèle ; fais-en des extraits et les *couds proprement* pour t'en faire un habit philosophique, comme autrefois *dame Barbe* réunit les feuillets d'un vieux antiphonaire, pour en couvrir la nudité du *jeune Lucas.* (*Lut. viv.*) Prends aussi, car il ne faut rien négliger ; prends les productions des Chaumette, des Hébert ; les discours qui retentissoient dans les clubs, les affiches dont les murs étoient placardés dans le temps de *la terreur.* Ce sont d'excellens commentaires de mes ouvrages. Leurs auteurs ont perfectionné des idées, et un langage dont je leur avois donné le modèle, mais que je

n'avois fait qu'ébaucher , parce que mon siècle, malheureusement gâté par celui qui venoit de finir , n'étoit pas encore mûr pour la philosophie. Je n'ai pu instruire les hommes avec cette vérité et cette énergie , qu'elle a développées dans ces jours que tu as vu briller sur la France ; jours heureux, que mes coopérateurs et moi, nous avions préparés par nos ouvrages et par nos travaux, que nous avions annoncés plusieurs fois, mais dont la *destinée* ne nous a pas permis de jouir.

Tu vois que la tâche que je t'impose, n'est ni pénible ni difficile à remplir. Tout se réduit à prendre mes idées et mes réflexions, et celles de mes disciples. Tu n'as pas besoin de fatiguer beaucoup ton jugement. Un mécanicien prudent, ménage les parties foibles de sa machine. Que ton esprit *travaille* fortement de *mémoire*, comme on l'a reproché si souvent au mien , comme le font continuellement tes confrères les philosophes : tout te réussira à souhait. Compte sur la sottise et l'ignorance de nos *Welches*. Adieu ; il faut que j'aille répéter cette leçon à d'autres philosophes qui sont comme toi , dans le pénible travail de l'enfantement. *Ecrase l'infâme.*

A ces mots Voltaire disparut. Mais en se retirant, il souffla sur le *Citateur* , l'esprit qui l'avoit animé pendant sa vie ; non pas cet esprit avec lequel il composoit ses tragédies , et plusieurs de

ces charmantes pièces fugitives qui ont obtenu le suffrage de ceux-mêmes qui lui étoient le plus opposés ; à quoi lui auroit-il servi ? mais celui avec lequel il injurioit ses ennemis, déchiroit une religion que sa rage brûloit d'anéantir, et amusoit une certaine classe d'hommes qu'il ameutoit contre elle : ce qui est bien différent.

Alors le *Citateur* rassembla tous les livres que Voltaire lui avoit indiqués. A l'exemple de ses confrères qui n'emploient pas d'autre recette pour composer leurs ouvrages, il *compila*, *compila*, *compila* (*). Il se mit à *écrire*, *écrire* tout ce qu'il lut, tout ce qu'il *avoit entendu dire*. Et *bah*, *crac*, *pan*, (ce sont ses termes) en *riant*, en *courant*, et *sans rien approfondir*, ce qui est très-philosophique, il écrivit ses deux volumes.

Vous voyez, me dit ensuite Clairville, que le plan de philosophie du *Citateur*, est de rire et de plaisanter. Il l'annonce positivement dans sa préface afin qu'on ne s'y trompe pas en lisant son ouvrage. Mais comment faire pour être plaisant ? Le *grand-homme*, dit-il, vouloit souvent l'être, et il l'étoit quelquefois. Eh bien ! il l'aura été pour

(*) Tout le monde connoit ces vers de Voltaire, sur Trublet :

Il compiloit, compiloit, compiloit.
On le voyoit sans cesse écrire ; écrire
Ce qu'il avoit jadis entendu dire,
Et nous lassoit sans jamais se lasser.

C'est le portrait de plusieurs philosophes.

lui et pour moi : volons-lui ses plaisanteries. L'exécution suivit de près une aussi sage résolution. Vous aurez de la peine à trouver dans son écrit deux plaisanteries qui n'aient pas été copiées dans Voltaire, ou dont Voltaire n'ait fourni le modèle ; ce qui est une preuve de leur mérite, aux yeux des jeunes philosophes, et ce qui me paroît, à moi, une critique sanglante de la philosophie de Voltaire.

Le *grand-homme* n'avoit qu'un cercle de plaisanteries, dont il ne se permettoit guère de sortir. Il n'imitoit pas ces Juifs dont il s'est tant moqué, qui vinrent à se dégouter de la manne. En vain les lecteurs lui crioient comme ces Juifs : *cette chétive pâture que vous nous présentez*, *nous fait soulever le cœur*: (*Nomb.*, *c.* 21, *v.* 5.) daignez un peu varier. Il en redoubloit la dose, jusqu'à ce qu'étouffé par la violence du vomitif, on étoit enfin forcé de se taire. Voilà la règle du *Citateur*. Il tourne comme Voltaire autour d'un cercle, dans lequel il s'est renfermé : ce cercle est moins spacieux que celui du *grand-homme;* cela doit être. O mon cher Geoffroi ! doit-il dire, c'est ainsi que je vous réduirai au silence : je *plaisanterai tant*, c'est-à-dire, je répéterai tant certaines plaisanteries que j'ai dérobées à Voltaire, que *vous ne pourrez répondre à tout*. (*Préf.*, *p.* XI.)

Il y a un choix à faire dans les plaisanteries de Voltaire. Le *Citateur* les a prises indistinctement

à mesure qu'il en avoit besoin. Celles qui étoient bonnes pour le *grand-homme*, peuvent bien être bonnes pour lui. L'écolier n'est pas censé avoir plus d'esprit que le maître. La copie ne doit pas l'emporter sur le modèle.

Les plaisanteries de Voltaire sont comprises dans trois classes, qui varient selon les matières qu'il traite. Il y en a pour les hommes d'esprit et pour les honnêtes gens : il y en a pour les libertins; il y en a pour la populace. Le *Citateur* a puisé abondamment et sans choix dans les deux dernières classes. A quoi lui auroient servi celles de la première?

Quand Voltaire tenoit une idée qu'il croyoit extrêmement plaisante, il la remettoit continuellement sous les yeux ; il en faisoit la base d'une foule d'autres plaisanteries; elle revenoit dans plusieurs de ses ouvrages. Le *Citateur* a trouvé dans sa mémoire cette expression d'*habit d'Arlequin*, qui court les rues et que Voltaire avoit appliquée à l'Encyclopédie. (*Lett. à d'Al.*, 22 *fev.* 1770.) Il a dit que *l'édifice* du christianisme est *un habit d'Arlequin*. Cette idée lui a paru très-jolie ; aussitôt il en a fait sa plaisanterie *mère* : c'est le centre auquel tout aboutit. Vous avez dû voir comment il la justifie: il est inutile d'y revenir ; contentons-nous d'observer qu'il la répète continuellement, ce qui doit être regardé par les lecteurs comme une démonstration de sa vérité. Les philosophes

aiment assez cette manière de démontrer ; elle est simple et facile.

Vous désireriez peut-être, ajouta Clairville, que j'entrasse dans quelques détails sur les plaisanterie du *Citateur*, pour prouver ce que je viens de vous dire.

PONVAL. La chose est inutile. Dès la première lecture que j'en ai faite, elles m'ont paru d'un très-mauvais goût. D'ailleurs celles que vous m'avez citées sont plus que suffisantes pour me donner une juste idée de sa manière de plaisanter.

CLAIRVILLE. Tant mieux ; je serai dispensé de m'y arrêter : aussi-bien n'en ai-je pas le courage. Vous avez même dû remarquer que dans nos trois entretiens, ce sont d'autres philosophes qui nous ont principalement occupés. Quant à lui, il n'a joué qu'un rôle très-subalterne, celui d'un être bien ridicule qui se croit quelque chose, parce qu'il est philosophe. Mais dites-moi ce que vous pensez maintenant du fond même de son ouvrage. Que croyez-vous qu'on doive le plus y admirer, ou l'ignorance, ou le fanatisme philosophique ?

PONVAL. Je vous avoue franchement que je suis honteux de l'impression qu'il a faite sur moi, et de la sottise que j'ai eue de n'en avoir pas senti par moi-même, et sans votre secours les absurdités et les faussetés. Il m'est arrivé à peu près la même chose qu'aux trois champions de Boileau. Ils fuient dans les ténèbres saisis de terreur,

ignorant que le bruit qui a frappé leurs oreilles, n'est autre chose que le cri sinistre d'un hibou, bientôt ils reparoissent un flambeau à la main ;

Ils rentrent : l'oiseau sort. L'escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible ennemi.

CLAIRVILLE. C'est ce qu'on peut dire de tous les écrivains philosophes : pour rire de leur *honteux départ*, il suffit d'approcher le flambeau.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, DÉVOILÉE PAR ELLE-MÊME.

SECONDE PARTIE,

Où l'on expose en détail les moyens que la philosophie a employés pour détruire le christianisme.

CHAPITRE PREMIER.

Assemblée générale des philosophes. — Première séance. — Leur conjuration contre le christianisme. — Haute idée qu'ils s'efforcent de donner de la philosophie.

L'INTÉRÊT avec lequel j'avois écouté Clairville, l'engagea à me confier un second écrit qu'il avoit composé depuis quelque temps. Il l'avoit intitulé: *Récit de ce qui s'est passé dans une assemblée générale des philosophes*, *en* 17..... *:* je vous invite à le lire, me dit-il; vous désirez connoître la philosophie, c'est ici la philosophie qui se dévoile elle-même. Vous verrez ce qu'elle veut

détruire, les moyens qu'elle prend pour y réussir, et ce qu'elle s'efforce de mettre à la place. — Cette assemblée est-elle réelle , lui dis-je , ou n'est-ce qu'une simple fiction comme l'apparition de l'ombre de Voltaire ? — Vous en penserez ce que vous voudrez ; la chose est en elle-même assez indifférente. Tout ce qui importe, c'est que vous soyez bien persuadé que mon récit ne contient pas une seule ligne que les philosophes puissent désavouer : ce sont leurs propres passages que je mets sous les yeux du lecteur : j'ai cité les livres , les chapitres , les pages d'où ils sont tirés : j'ai même eu l'attention de conserver leurs propres paroles, autant qu'il m'a été possible : si je me suis quelquefois écarté de cette règle, c'est qu'il falloit abréger ; mais j'ai eu soin de ne rien changer au sens. Il vous sera facile de vous en assurer : mes citations vous en fourniront les moyens. — Ainsi vous avez rassemblé dans cet écrit, tout ce que les philosophes vous paroissent avoir publié de repréhensible ? — Non pas ; j'aurois composé plusieurs volumes énormes : je n'ai voulu que les faire connoître : quelques traits entre mille m'ont suffit pour cela. — Au moins, vous avez choisi ceux qui vous ont paru les plus forts ? — Je m'en suis bien gardé , les philosophes ont écrit une multitude de choses, qu'un Chrétien et même un honnête homme ne peut pas répéter. J'ai mieux aimé affoiblir le tableau que le rendre dégoûtant

et dangereux pour l'innocence à force de le faire ressemblant.

Il étoit tard ; je pris l'écrit de Clairville, et je me retirai. Dès le lendemain, j'en commençai la lecture ; si j'ai eu le bonheur de me dégoûter de la philosophie et des philosophes, c'est surtout à cet écrit que j'en suis redevable. Vous allez juger vous-même s'il étoit propre à opérer cet heureux effet : en voici une copie ; je n'y changerai rien ; seulement je me permettrai d'y insérer deux entretiens que j'ai eus avec le philosophe dont je vous ai déjà parlé. Quel étrange recueil ! me direz-vous, et combien de pièces disparates vous y faites entrer ! J'en conviens ; mais je le compose comme je puis. Au reste, qu'importe ce changement de forme ? Pourvu que les objets que je vous présente soient sans confusion, et qu'ils vous donnent quelque idée de la philosophie, je suis content ; c'est là tout ce que je me propose.

Voltaire venoit d'obtenir ce qu'il désiroit depuis plusieurs années, grâce à ses infatigables travaux et aux sourdes intrigues de d'Alembert. Il se voyoit enfin à la tête d'une nombreuse et puissante conjuration, sous laquelle le *christianisme devoit infailliblement succomber.* Les hommes qui la composoient étoient tous gens de cœur, pleins de zèle, et bien déterminés à forcer tous les obstacles qui s'opposeroient à eux : ils

n'avoient aucun besoin d'être excités. Il ne s'agissoit que d'établir entre eux un concert qui assurât le succès de leur haute entreprise. Ce fut dans cette intention que Voltaire les rassembla secrètement auprès de lui. Lorsqu'il les vit tous réunis, il promena sur eux pendant quelque temps, des regards satisfaits où brilloient ensemble la joie, l'orgueil et la fureur. Ensuite il leur adressa ce discours moitié sérieux, moitié burlesque. C'étoit assez son genre, lorsqu'il parloit de matières religieuses.

Mes frères, vous venez donc *cultiver* avec moi *la vigne de la vérité.* (*Corr. de Volt. et de d'Al.*) *Béni soit Dieu* qui vous a *fait la grâce* de vous inspirer *ce saint zèle pour son œuvre.* (*Ibid.*) Quant à moi, vous le savez, ce zèle me dévore depuis ma première jeunesse. « Malheureux, me dit le jésuite Lejay, mon pro- » fesseur, lorsque j'étois encore sur les bancs de » rhétorique, tu seras le porte-étendard de l'im- » piété. » (*Vie de Volt., édit. de Kell.*) J'estimois trop ce brave homme pour le faire mentir. Au sortir du collége, je travaillai de toute l'ardeur de mon ame, à vérifier sa prédiction. *Mon esprit resserré sous le compas françois, n'avoit pas le droit de tout dire :* il lui falloit *la liberté des anglais.* (*Disc. en vers.*) Je me rendis donc chez ces *fiers* insulaires : là, je vis un peuple *pensant*, un *peuple philosophe*, un peuple qu'il faut nécessairement fréquenter, pour *apprendre à*

penser, comme je l'ai enseigné depuis à mes compatriotes. « Un anglais, comme homme libre, » va au ciel par le chemin qu'il lui plaît. » (*Lett. phil. sur la rel. angl.*) Que cela est commode! Pourquoi la *superstition christicole* prétendroit-elle me priver de cette liberté ? « Je jurai au milieu de ce peuple de sages, d'en purger la » France et le monde entier. (*Vie de Volt.*) » Quoi! disois-je, ne cessera-t-on pas de me répéter que douze hommes ont suffi pour établir » le christianisme ? Je suis las d'entendre ces dis» cours, et je veux prouver qu'il n'en faut qu'un » pour le détruire. » (*Ibid.*)

Vous avez vu, mes amis, si j'ai été fidèle à mon serment, j'ai voulu qu'on m'appelât *Christmoque.* Je suis connu en cette qualité dans toute l'Europe, et je m'en fais gloire, quoiqu'entre nous, je me sois trouvé quelquefois dans des circonstances critiques, où cet excès d'honneur a pensé m'être funeste. Lorsque je fus forcé de quitter la Prusse, mon projet étoit de me retirer sur les terres de Marie-Thérèse. Elle me devoit quelque reconnoissance, pour les éloges pompeux que j'avois faits d'elle, dans ma prose et dans mes vers. Mais cette reine ingrate et fanatique, dit assez haut pour que j'en fusse instruit : « Monsieur » de Voltaire doit savoir qu'il n'y a point de Par» nasse dans mes états, pour un ennemi de la » religion. » Il fallut m'éloigner et mener une vie

errante, jusqu'à l'époque où je trouvai un asile par la médiation toute puissante du duc de Choiseuil, qui eut l'art de tourner à son gré, la volonté du roi de France. (*Cours de litt. de La Harp.*, *t.* 15, *p.* 109.) C'est encore un monarque dont je n'ai guère à me louer ; j'avois célébré ses victoires, je flattois sa maîtresse ; pour m'approcher de lui, j'avois acheté une charge de *gentilhomme ordinaire de sa chambre.* Rien ne put *m'attirer ses regards.* Que demandois-je, après tout ? d'être admis à ses petits soupers. Cette légère faveur, me fut indignement refusée. Ce roi *qu'on méprise et qu'on aime*, prévenu par les manœuvres de mes ennemis, *ne voyoit en moi qu'un philosophe impie*, *et qu'un flatteur ambitieux.* Je tentai un dernier effort, je fis *mon Temple de la gloire*, dans lequel je l'appelois *Trajan.* Il ne parut pas s'en apercevoir. Après le spectacle, je lui demandai, *Trajan est-il content ?* pensant qu'enfin il me témoigneroit quelque reconnoissance : un froid silence, fut toute sa réponse. (*Mém. de Marm.*, *t.* 1, *l.* 4, *p.* 362 *et* 367.) Voilà comment les rois, *ces illustres ingrats*, traitent les écrivains qui veulent éclairer les peuples. Il faudra bien aussi que nous leur apprenions à vivre. Qu'ils nous laissent seulement faire en paix notre œuvre, pendant quelques années : *et ce sera un beau tapage.*

Mais chut : gardons notre secret. Ne parlons

encore que de la destruction de la *secte chrétienne.* « Depuis dix-sept-cents ans, cette secte » n'a jamais fait que du mal. » (*Lett. du* 5 *avril* 1767.) Souvenez-vous en bien, car c'est là ce que nous devons dire au public, à l'exemple de mon *Salomon du nord*, le Grand Fréderic, qui m'a félicité si souvent d'en être le fléau. « Cette » secte, dit-il, ne porte que des herbes véni- » meuses (*) : si elle est conservée et protégée » en France, c'en est fait des beaux arts et des » hautes sciences : la rouille de la superstition » achèvera de détruire un peuple d'ailleurs aima- » ble, et né pour la société. » (*Lett. à Volt.*, 1766, *et* 30 *juil.* 1774.) Répétons souvent ces belles paroles ou d'autres équivalentes. C'est un talisman dont l'effet est infaillible. On sera persuadé que nous travaillons pour la gloire et l'utilité de notre patrie. Toute la France sera à nos genoux. O mes amis, ayons une grande uniformité dans notre langage, du concert dans notre conduite, et nous triompherons. Plein de cette

(*) « Comment l'auteur du *Système de la nature*, dit ailleurs » Fréderic, peut-il accuser la religion chrétienne, d'être cause de » tous les malheurs du genre humain ? C'est la calomnier en lui » imputant des défauts qu'elle n'a pas. Pour s'exprimer avec justice, » il auroit fallu dire simplement, que l'ambition et l'intérêt des » hommes, se servoient de cette religion pour troubler le monde, » et contenter les passions. » Vient ensuite un éloge très-beau et très-bien motivé, de la morale et de l'esprit du christianisme. (*Exp. du syst. de la nat.*) Heureusement pour la Prusse, Fréderic n'a pas eu dans ses campagnes et dans son administration, cette versatilité philosophique. Loin d'être devenue un royaume aussi puissant, depuis long-temps elle n'existeroit plus.

douce espérance, je vous invite à crier tous avec moi : *écrasons l'infâme.*

Ecrasons l'infâme, crièrent à la fois tous les conjurés, et les voûtes retentirent de ces cris mille fois répétés : *écrasons l'infâme.*

Oui, dit Voltaire, nous l'écraserons : votre indignation me répond du succès. Nous aurons des obstacles à vaincre : nous devons nous y attendre. Il faut éclairer la France ; « et je vois un dessein » formé de l'empêcher de penser. Hélas ! c'est » tout ce qui lui reste. Battue par le prince de » Brunswick, et par le Margrave de Brande- » bourg, par les Anglois et par le roi de Maroc, » sans argent, sans commerce et sans crédit ; si » elle ne se met à penser, que deviendra-t-elle ? » (*Lett. à d'Alemb.*, 4 *nov.* 1767.)

Hélas ! dit Helvétius, la France n'est pas seule dans ce déplorable état. « L'homme n'est presque » en tout climat qu'un captif dégradé, dépouvu » de grandeur d'ame, de raison, de vertu, à qui » des geôliers inhumains, (les rois et les prêtres) » ne permettent jamais de voir le jour. »

D'Alembert fit dans ce moment un signe de tête à un professeur en histoire, qu'il avoit donné à monseigneur le Landgrave de Cassel : et aussitôt ce professeur débita le morceau suivant, qu'il avoit déjà prononcé en présence de Monsieur le Landgrave, de six princes de l'empire et de la plus nombreuse assemblée. (*Lett. de d'Al. à Volt.*, 1 *juin* 1772.)

«Obscurs

« Obscurs fanatiques, qui du fond de vos tanières où vous rongez les os et sucez le sang
» des sages, apprenez à l'univers que vous êtes
» les colonnes des mœurs et du culte; Phraseurs
» mitrés ou sans mitre, avec un capuchon ou
» sans un capuchon, quand cesserez-vous de
» faire des homélies sur la charité, pour appren-
» dre que c'est aux savans d'instruire et non aux
» bourreaux ? » (*Ibid.*)

Pendant ce discours d'Alembert se pavanoit et sembloit dire aux autres conjurés : c'est moi qui inspire ce jeune homme, son éloquence est mon ouvrage. (*Ibid.*) On applaudit beaucoup à cet accès extraordinaire de zèle, et plusieurs des assistans s'empressèrent à parler sur le même ton. Je ne répète pas leurs discours, parce qu'ils sont connus de tout le monde. Voltaire en conçut un favorable augure.

Quels hommes, dit-il, s'opposent à l'amélioration de notre patrie ? O honte ! « je crois que les
» François descendent des centaures qui étoient
» moitié hommes et moitié chevaux de bât. Ces
» deux moitiés-là se sont séparées; il est resté des
» hommes comme nous, et il est resté des che-
» vaux qui ont acheté des charges de conseillers,
» ou qui se sont faits docteurs de Sorbonne. »
(*Lett. à Helv.*, 22 *juil.* 1761.)

Les conjurés rirent beaucoup de cette idée heureuse, qui leur donnoit une haute opinion de leurs personnes.

Mais nous les *travaillerons*, ajouta Voltaire ; un peu de courage et d'adresse, et nous changerons quelques-uns de ces chevaux en hommes, ou du moins nous introduirons quelques hommes parmi ces chevaux. Un peu de courage et d'adresse, et nous demeurerons les maîtres. « Seroit-il bien possible en effet, que cinq ou six » hommes de mérite qui s'entendroient (et nous » sommes en bien plus grand nombre) ne réussissent pas, après l'exemple de douze *faquins* » qui ont réussi ? » (*Lett. à d'Al.*, 24 *juin* 1760.)

Non, non : la chose n'est pas possible, s'écrièrent tous les conjurés dans l'enthousiasme, que leur inspiroit le sentiment de leurs forces. Vraiment, ces *faquins* sont bien faits pour lutter contre nous !

« Pour moi, dit d'Alembert, je vois tout en » ce moment couleur de rose ; je vois d'ici la to» lérance s'établir, les protestans rappelés, les » prêtres mariés, la confession abolie, et le fa» natisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive. » (*Lett. à Volt.*, 4 *mai* 1762.)

Ce d'Alembert dont l'esprit prophétique découvroit tant de merveilles, étoit loin d'en voir une qui n'auroit pas été pour lui *couleur de rose*, et qui devoit précéder toutes celles dont il venoit de faire l'énumération : c'est *sa sublime philosophie tombée au bout de quelques années en sans-culottisme.*

Quel nom prendrons-nous, dit un des conjurés, pour nous distinguer et pour nous reconnoître ? Il nous en faut un qui soit digne de la grandeur de notre entreprise, et qui en impose à la multitude.

Ce nom est tout trouvé, dit Voltaire, c'est celui qu'ont porté les *libres penseurs* anglois, celui dont je me décore à leur exemple, celui qui va nous attirer des prosélytes en foule. Enfin, pour ne pas vous tenir plus long-temps en haleine, c'est le grand nom de *Philosophe.*

Il ne put s'empêcher de rire en prononçant ce mot. Tous les conjurés rirent pareillement. Rions-en entre nous tant qu'il nous plaira, dirent-ils ; mais donnons au peuple une haute idée de ce nom.

Aussitôt d'Alembert prend la plume et se met à calculer ce que vaut au juste un philosophe. Pendant qu'il *dégage son inconnue*, Diderot se lève : c'étoit une des grandes espérances de la patrie. « Sans lui, d'Alembert, et quelques-uns de » leurs amis, que seroit-il resté en France ? » (*Lett. de Volt. a d'Al.*, 5 *av.* 1755, *et* 29 *fév.* 1757.) Rien de plus facile que ce que vous proposez, s'écria-t-il, nous dirons au peuple : « les » philosophes n'ont eu qu'une expérience lente » et une réflexion bornée : avec ces deux leviers, » ils se sont proposés de remuer le monde ; » et ils le remueront. (*Interp. de la nature*, *p.* 52.)

Heureusement « la nature leur a donné une ima-
» gination forte. Aussi leurs statues demeureront
» à jamais debout au milieu de ses ruines ; et la
» pierre qui se détachera de la montagne , ne les
» brisera pas , parce que leurs pieds ne sont pas
» d'argile. » (*Ibid.*, *p.* 51.)

Cet enthousiasme de Diderot, se communiqua rapidement à tous les membres de l'assemblée. « Ils furent pénétrés d'un saint respect , et d'une
» admiration profonde pour eux - mêmes ; senti-
» mens qui n'étoient que l'effet de la nécessité où
» ils étoient de s'estimer préférablement aux au-
» tres. » (*De l'Esp.*, *disc.* 2, *c.* 4.) « Un philoso-
» phe, dit l'un d'entr'eux, tend sans cesse à s'é-
» lever, et il cherche la région des nues. » (*Enc.*) L'amour de ses semblables, dit un autre, le sollicite quelquefois à descendre de cette hauteur ; mais alors, toujours grand , toujours vaste dans ses vues , « il considère le monde comme son
» école, et le genre humain comme son pupille.» (*Nat. de Dieu.*)

Rousseau n'avoit rien dit encore ; « son regard
» en-dessous observoit tout avec une ombrageuse
» attention. » (*Mém. de Marm.* , *t.* 1 , *l.* IV , *p.* 328.) Cependant ce qu'il entendoit élevoit insensiblement son ame : il prit enfin la parole, et exposa en ces termes , l'idée qu'il s'étoit faite d'un philosophe.

« Mon langage conviendra à toutes les nations;

» ou plutôt, oubliant les temps et les lieux, je me
» supposerai dans le Lycée d'Athènes, répétant les
» leçons de mes maîtres, ayant les Platon et les
» Xénocrate pour juges, et le genre humain pour
» auditeur. » (*Disc. sur l'inég.*)

Oui ; le *genre humain*, ajouta un autre philosophe, c'est à lui seul que nous devons nous adresser. « Je veux qu'un Mahométan puisse me
» lire aussi-bien qu'un Chrétien. J'écris pour les
» quatre parties du monde.» (*Mœurs, disc. prél.*)

Les quatre parties du monde, dit Voltaire, c'est trop peu pour la philosophie.

> Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
> Aux badauds effarés dire mon sentiment ;
> Je veux le dire encor dans les royaumes sombres :
> S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
> (*Epit. à Boileau.*)

Quoi ! s'écrièrent nos sages, les ombres aussi deviendront philosophes ? Que cela est beau ! honneur, gloire à notre digne chef, qui « fait
» ainsi avancer la philosophie à pas de géant,
» tandis que la lumière l'accompagne et la suit. »
(*Enc.*, *art. Bram.*)

Ces applaudissemens furent interrompus par les discours d'un philosophe, qui, semblable au *fantôme blanchâtre*, dont un auteur moderne nous a conservé les importantes leçons, *fit entendre dans ce moment les graves accens de sa voix profonde.* (*Ruin.*, *c.* 3.)

« Toujours occupé de grands objets, dit ce
» sage, si je me recueille dans le silence et la
» solitude, ce n'est point pour y étudier les pe-
» tites révolutions des gouvernemens, mais celles
» de l'univers : ce n'est point pour y pénétrer les
» petits secrets des cours, mais ceux de la nature.
» Je découvre comment les mers ont formé les
» montagnes, et se sont répandues sur la terre....
» Je contemple la terre; elle se réduit insensible-
» blement devant moi à un petit espace ; elle
» prend à mes yeux la forme d'une bourgade ha-
» bitée par différentes familles qui prennent le
» nom de chinoise, d'angloise, de françoise. Je
» rougis de la petitesse du globe. Or, si j'ai tant
» de honte de la ruche, jugez de l'insecte qui
» l'habite. Le plus grand des législateurs n'est à
» mes yeux que le roi des abeilles. » (*De l'Esp.*, *disc.* 2, *c.* 7 *et* 10.)

Ces sentimens conviennent à un philosophe, dit Rousseau. « De la surface de la terre, j'élève
» mes idées à tous les êtres de la nature, au sys-
» tème universel des choses, à l'être incompré-
» hensible qui embrasse tout: alors, l'esprit perdu
» dans cette immensité, je ne pense pas, je ne
» raisonne pas, je ne philosophe pas; je me sens
» avec une sorte de volupté, accablé du poids
» de cet univers ; je me livre avec ravissement à
» la confusion de ces grandes idées; j'aime à me
» perdre en imagination dans l'espace; mon cœur,

» resserré dans les bornes des êtres, s'y trouve
» trop à l'étroit; j'étouffe dans l'univers.» (*Lett. à Malesherbes.*)

Voilà vraiment du sublime, dit tout bas Diderot, ou je ne m'y connois pas. Je suis perdu, si je ne le prends pas sur un ton plus élevé. Allons, courage! étonnons mes confrères par la hauteur de mes idées. «Jeune homme, sais-tu ce que c'est
» qu'un philosophe spéculatif? il est au haut
» d'une montagne, dont le sommet se perd dans
» les nues. Lève les yeux; tu le verras occupé
» du grand acte de la généralisation, du dépouil-
» lement des concepts, du soin d'amener ses no-
» tions dans l'entendement, en faisant évanouïr
» les spectres corporels. Tu le verras absorbé
» dans le spectacle de ses pensées, et pénétré de
» la conscience de la hauteur à laquelle il s'est
» élevé; et dans ton admiration, tu t'écrieras:
» ah! philosophe spéculatif, comment respirer et
» te suivre.» (*Interp. de la nature*, 117.)

Où étois-tu à l'époque de ce débordement philosophique, éloquent disciple de ces grands hommes, toi dont les écrits nous ont prouvé que le feu sacré allumé par eux, subsiste encore aujourd'hui dans toute sa force? Ah! s'il t'avoit été donné de te *présenter à leur regard furtif*, combien tu les aurois étonnés par ce tableau imposant d'un philosophe en méditation! «j'ai dit: j'irai
» dans la solitude vivre parmi les ruines. J'inter-

» rogerai les monumens anciens, sur la sagesse
» des temps passés ; j'évoquerai du sein des
» tombeaux l'esprit qui jadis fut la splendeur des
» états et la gloire des peuples. Je demanderai à
» la *cendre des législateurs*, par quels mobiles
» s'élèvent et s'abaissent les empires, de quelles
» causes naissent la prospérité et les malheurs
» des nations, sur quels principes enfin doivent
» s'établir la paix des sociétés, et le bonheur des
» hommes...... O ruines, c'est dans votre sein
» qu'amant solitaire de la liberté, j'ai vu *sortir*
» *des tombeaux son ombre*, et, par une faveur
» inespérée, prendre son vol et ramener mes pas
» vers ma patrie ranimée. » (*Ruin.*, c. 4, *et inv.*, *p.* XII.) Ensuite ton fantôme, *le génie des tombeaux et des ruines*, *posant la main sur leurs têtes*, les auroit *enlevés* avec toi, *tels qu'une vapeur légère*, *dans les régions supérieures*, *et presque à côté du globe de la lune*. (*C.* 4.) De cette hauteur ils auroient vu écrit sur les ruines et les tombeaux des anciens peuples, que les hommes ont semé et cultivé des plantes, qu'ils ont rassemblé en troupeaux les moutons, les chèvres, les bœufs, qu'ils ont fait le commerce, qu'ils se sont réunis en société, etc. (*C.* 5, *et suiv.*) Leurs cœurs se seroient attendris, parce qu'ils auroient vu des obstacles insurmontables à l'amélioration de l'espèce humaine : « Leurs poitrines
» se seroient refusées à la parole : alors le génie

» touché de leurs douleurs auroit dévoilé à leurs » yeux devenus plus perçans que ceux de l'aigle, » le siècle étonnant près de naître; » c'est-à dire, comme le sublime auteur l'explique lui-même, la révolution françoise et les merveilleux effets qu'elle devoit produire. (*C.* 14 *et suiv.*) Quelle joie pour eux de voir la philosophie sous de nouveaux traits, si propres à lui attirer les hommages du vulgaire! charmés de ce spectacle, ils *auroient senti* plus que jamais *la nécessité de s'estimer préférablement aux autres.*

La puissance secrète, QUELLE QU'ELLE SOIT, *qui régit l'univers*, (*Ibid.*) avoit envié à nos sages cette faveur précieuse qu'elle réservoit pour des temps plus fortunés. Mais combien elle eut soin de les dédommager d'une telle perte ! Toute leur grandeur leur fut mathématiquement démontrée. D'Alembert poussant vigoureusement le calcul qu'il avoit entrepris, étoit parvenu enfin à découvrir le rang qu'un philosophe occupe dans la *chaîne des êtres.* « Si vous voulez savoir mon » tarif, dit-il, je trouve qu'un philosophe vaut » mieux qu'un roi, un roi qu'un ministre, un » ministre qu'un intendant, un intendant qu'un » conseiller, un conseiller qu'un jésuite, un jé» suite qu'un janséniste. » (*Lett. à Volt.*)

Nos sages guidés par un instinct sûr, sentirent toute la justesse de cette *progression*, et ils y souscrivirent de la meilleure grâce du monde.

Eh oui, s'écrièrent-ils tous à la fois; un philosophe a le pas sur les rois : cela est dans l'ordre. — Il y a plus : la nature l'a établi pour les régenter et pour les juger. — Eh bien! nous les régenterons et nous les jugerons; et ils l'ont fait. Le Grand Fréderic leur rend cette justice, que, fidèles au devoir de leur sublime vocation, « ils s'entendoient » merveilleusement à fesser les princes, rois et » empereurs, qui désobéissoient à leurs règles. » (*Lett. à Volt.*, 24 *mai* 1770.)

CHAPITRE II.

Suite de la première séance. — Travaux des philosophes pour RECRÉER *l'entendement humain.*

Nos sages se contemplèrent avec satisfaction, mais sans étonnement, dans l'éminente place à laquelle ils venoient de s'élever. Que la philosophie est grande! disoient-ils, qu'elle est belle! que nous allons être grands nous-mêmes aux yeux des mortels! Ils continuèrent à faire des éloges magnifiques de cette puissante et unique souveraine de leurs cœurs. Je ne les rapporterai point ici; on les trouve dans tous leurs ouvrages. Ces éloges furent comme une vapeur énivrante, qui enfuma toutes les fibres de leurs cerveaux. A force d'exalter la philosophie et les philosophes, ils finirent par se persuader à eux-mêmes, qu'ils

étoient non-seulement plus que des rois, mais des hommes fort extraordinaires, ce qui étoit incontestable, et bien supérieurs à tout ce qui avoit paru jusqu'alors ; ce qui étoit vrai encore, mais dans un certain sens. Ils ne tardèrent pas de le prouver.

Ne perdons point de temps, s'écria Diderot, *jetons* promptement ces *idées au peuple.* Qu'il apprenne enfin ce que c'est qu'un philosophe. Mais ne nous bornons pas à *étonner* le *vulgaire imbécile :* nous avons des disciples à former ; dirigeons leurs études et le développement de leurs facultés. Pour moi, je pense que nous devons les préserver de la séduction des sciences naturelles. A quoi leur serviroit de s'en occuper ? je ne donne pas un siècle à la géométrie ; l'histoire même de la nature, tout intéressante, toute curieuse qu'elle est, cessera d'instruire et de plaire. La chose est incontestable, puisque jamais ces sciences n'atteindront le but vers lequel elles marchent. Toujours les inventeurs laisseront à ceux qui viendront après eux, quelque chose à ajouter à leurs découvertes. (*Interp. de la nature*, *p.* 16.) Jeune homme, laisse donc ces misérables futilités. « Veux-tu que tes talens devenus utiles pour la » postérité, forcent son admiration en lui faisant » connoître le nom sous lequel on désignoit au- » trefois ton être anéanti ? Ne sois pas seulement » observateur de la nature : ose plus, sois son

» interprète : l'interprète part du point où les » sens et les instrumens abandonnent l'observa- » teur ; il s'élève à l'essence même de l'ordre. » (*Ibid.*, *p.* 172.) Surtout attache-toi à la véritable manière de philosopher. Cette manière a été ignorée jusqu'à ce jour : il est temps enfin de la révéler au public. Elle est grande, belle et d'une simplicité admirable. « Elle consiste à appliquer » l'entendement à l'entendement, l'entendement » et l'expérience aux sens, les sens à la nature, » la nature à l'investigation des instrumens, les » instrumens à la recherche et à la perfection des » arts.... »

Le philosophe étoit tout hors d'haleine ; il s'arrêta un moment ; ensuite il ajouta avec un geste très-expressif : « et l'on jètera les arts au peuple, » pour lui apprendre à respecter la philosophie. » (*Ibid.*, *p.* 46.)

Ses auditeurs et lui-même cherchèrent quelque temps, ce qu'il avoit voulu dire : il crut un instant l'avoir trouvé. Je vous parois obscur, dit-il, un métaphysicien a le droit de l'être : (*Ibid.*, *p.* 106.) mais attendez ; tout va s'éclaircir par un exemple.

Vous connoissez *les idées singulières du docteur Beaumann.* « Ces idées donneront bien de » la torture à un philosophe. Ce grand homme, » nous apprend que des perceptions d'élémens » rassemblés et combinés dans le corps de l'ani- » mal, il en résulte une perception unique pro-

» portionnée à sa masse et à sa disposition, et » que le système de perception dans lequel cha- » que élément aura perdu la mémoire du soi et » concourra à former la conscience du tout, sera » l'ame de l'animal. » (*Ibid.*, 147.) Voilà sans doute une grande vérité, une vérité qui *jète des lumières dans les profondeurs de la nature.* Quand vous l'aurez comprise, vous la perfectionnerez, en *appliquant* avec plus d'exactitude que n'a fait Beaumann, *l'entendement à l'entendement*, *l'entendement et l'expérience aux sens*, et *les sens à la nature ;* et vous vous élèverez jusqu'à « définir l'animal en général, un système » de différentes molécules organiques, qui, par » l'impulsion d'une sensation semblable à un » toucher obtus et sourd, que celui qui a créé » la matière en général leur a donnée, se sont » combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré » la place la plus convenable à sa figure et à son » repos. » (*Ibid.*, 158.) C'est ainsi, ajouta Diderot, qu'on *dépouille* heureusement *les concepts*, qu'on *fait évanouïr* les *spectres corporels*, et qu'on achève *l'acte de la généralisation.*

Il n'y avoit qu'à admirer dans tout ce discours. « La douce et persuasive éloquence du philoso- » phe répandoit la lumière dans tous les esprits, » la chaleur dans toutes les ames. » (*Mém. de Marm.*, *l.* VII, *t.* 2, *p.* 312.) Enchanté du *spectacle* pompeux de ces *pensées*, il les a depuis

jetées au public dans son livre de *l'interprétation de la nature.* « Jeune homme, crie-t-il » en débutant du haut de sa montagne, si tu » peux aller jusqu'à la fin de cet ouvrage, tu » ne seras pas incapable d'en entendre un meil- » leur; » (*p.* 1.) et il dit vrai.

C'étoit une grande discussion que celle que Diderot venoit d'ouvrir; il s'agissoit de la refonte totale de la philosophie. Cette discussion fut poussée avec vivacité : de tous côtés on entendoit retentir ces mots de *vengeurs*, de *restaurateurs de la raison*, de *destructeurs des préjugés*, de *siècle des lumières.* « Refaisons l'homme, » s'écrièrent plusieurs voix, RECRÉONS l'entende- » ment humain. »

A cette expression remarquable par sa nouveauté, et qui étoit comme un précis de tous les discours qu'on venoit d'entendre ; nos philosophes sentirent s'accroître le *saint respect et l'admiration profonde qu'ils avoient pour eux-mêmes.* Ils se considérèrent comme les apôtres de la nature, destinés à changer les idées, les opinions, les sentimens, les mœurs, les coutumes, etc. (*) Nous avons vu comment ils ont rempli cette auguste mission. Condillac surtout, qui étoit

(*) C'est le commentaire qu'on a donné de ce mot *recréer l'entendement*, dans le journal intitulé, *Clef des Cabinets;* commentaire bien inutile, surtout depuis notre révolution qui nous en dispense ainsi que de tous ceux qu'on pourroit être tenté de faire sur la philosophie du dix-huitième siècle.

secrètement lié avec eux (*), insistoit avec force sur une *création nouvelle de l'entendement humain* ; il y revenoit continuellement. Cependant il ne paroît pas que ce métaphysicien et plusieurs de ceux qui délibéroient avec lui, aient bien compris le sens vaste et profond exprimé par ce mot.

Quoiqu'il en soit, il fut admis à l'unanimité. — Mais comment RECRÉER *l'entendement humain?* — En criant tous ensemble que *nos idées nous viennent par les sens.*

Qui l'eût cru, que ce système fût de nature à produire des effets aussi miraculeux ! mais dans les mains de nos philosophes, tout prend une vertu particulière. L'opinion de Locke sur l'origine de nos idées, adoptée par eux, cessa d'être un système. Elle devint en peu de temps *un principe*, et quelques années après un *axiôme*, *et un grand axiôme.* (*Rel. univ.*) Toute la métaphysique s'y trouva renfermée. Il ne fut plus question de ces

---

(*) « Il me paroît que l'enfant parmésan sera bien entouré, disoit » Voltaire à d'Alembert au sujet des instituteurs qu'on avoit don- » nés au jeune duc de Parme, il aura un Condillac, un Deleyre, » si avec cela il est bigot, il faudra que la grâce soit forte. » (77 *Lett. à d'Al.*, *et* 151 *de d'Al.*) Il faut convenir néanmoins, que Condillac n'a jamais frondé la religion dans ses écrits. S'il lui porte atteinte, ce n'est que d'une manière indirecte, par son étrange système sur nos idées et sur nos facultés, qu'il prétend et qu'on a cru si faussement être celui de Locke, développé et perfectionné. Il pense et s'exprime sur ce sujet, comme Helvétius et la troupe des matérialistes, avec cette différence qu'il se contente de poser les principes ; et que ceux-ci, en philosophes décidés, tirent les conséquences et les forcent même dans le besoin.

prétendus philosophes, qui avoient autrefois cultivé cette science avec tant d'éclat. Quel cas pourroit-on faire d'eux ? C'étoient des rêveurs, ils avoient nié ou ignoré que *nos idées nous viennent par les sens.* « Tant de raisonneurs, dit » Voltaire, ayant fait le roman de l'ame, un » sage est venu, qui en a fait modestement l'his- » toire. Locke a développé à l'homme la raison » humaine, comme un excellent anatomiste ex- » plique les ressorts du corps humain. » (*Mél. de phil. sur Locke.*) Cela est beau sans doute : aussi depuis Locke, et plus encore depuis ceux de ses disciples qui sont philosophes, les ressorts de la raison humaine sont parfaitement connus : surtout on sait les faire jouer bien habilement. Nous en verrons bientôt des preuves multipliées.

C'étoit peu d'avoir placé dans nos sens l'origine de nos idées. Plusieurs métaphysiciens et Locke lui-même, (*) leur assignoient cette origine sans

(*) Locke croyoit en Dieu ; il a même poussé la *foiblesse* jusqu'à croire en Jésus-Christ. Ses dernières paroles furent celles-ci : « Je meurs persuadé que je ne puis être sauvé que par les mérites » de Jésus-Christ. » Pourquoi donc nos philosophes font-ils de si grands éloges de ce célèbre métaphysicien ? Parce qu'il est auteur d'un système dont ils tirent plusieurs conséquences favorables à leur cause ; (*Voyez l'hist. du phil. angl., art. Locke.*) parce qu'il n'a pas voulu affirmer que Dieu ne peut pas rendre la matière susceptible de pensée ; quoique d'ailleurs il soutienne avec force dans tout son ouvrage, le dogme de l'immatérialité de l'ame. Ce doute qui déshonore Locke aux yeux des vrais philosophes, est précisément ce qui le réhausse aux yeux de ceux du dix-huitième siècle, qui s'efforcent, mais en vain, de se couvrir de son nom.

être

être philosophes. Il falloit tirer les conséquences de ce système : il falloit surtout, et c'étoit-là le point important, déterminer la manière dont nos sens donnent lieu à nos idées. En sont-ils le principe ou seulement l'occasion ; les produisent-ils comme cause de leur existence, ou ne servent-ils qu'à les manifester en y appliquant notre ame par les impressions qu'ils lui transmettent ? Locke laisse la question indécise. Quant à nos philosophes, ils sentirent qu'il n'y avoit rien à gagner pour eux, à admettre la seconde manière : ce fut donc la première qui obtint leurs suffrages. Mais ils en firent long-temps un mystère. Ils s'exprimèrent d'abord en termes équivoques : insensiblement ils prirent de la hardiesse : enfin ils décidèrent ouvertement, que les idées viennent des sens comme de leur principe, qu'elles ne sont point distinctes des sensations ; et pour en donner une notion bien précise, ils les définirent des *SENSATIONS TRANSFORMÉES*.

Mais de quelles sensations dérivent les idées de la pensée, de l'être, du juste et de l'injuste, les notions du bien et du mal ? « Sont-elles lumineuses » ou colorées pour être entrées par la vue, d'un » son grave ou aigu pour être entrées par l'ouïe, » de bon ou de mauvais goût pour être entrées » par le goût, froides ou chaudes, dures ou » molles pour être entrées par l'attouchement ? » Que si l'on dit qu'elles ont été formées d'autres

» images sensibles, qu'on nous dise quelles sont » ces images sensibles dont on prétend qu'elles » ont été formées, et comment elles ont pu être » formées, ou par composition, ou par amplia- » tion, ou par proportion. » (*Art de pens.*, *p.* 1, *c.* 1.)

Nos sages furent frappés de ces difficultés. Condillac y répondit au nom de tous, d'abord par le plus profond mépris, comme il convient à un philosophe lorsque l'objection qu'on lui fait est pressante (*) ; ensuite par une réfutation en règle, presque aussi philosophique que son mépris. (*Log.*, 1. *p.*, *c.* 6.)

« Les idées morales, dit-il, paroissent échap- » per aux sens : elles échappent du moins à ceux » de nos philosophes, qui nient que nos con- » noissances viennent des sensations. Ils deman- » deroient volontiers, de quelle couleur est la » vertu, de quelle couleur est le vice. Je réponds, » que la vertu consiste dans l'habitude des bon- » nes actions, comme le vice consiste dans l'ha- » bitude des mauvaises. Or, ces habitudes et ces » actions sont visibles. »

Donc, la vertu est quelque chose de visible. Il n'y a plus de difficulté maintenant ; et on peut se

(*) Remarquez qu'il s'agit ici de ceux qui font dériver nos idées de nos sens comme de leurs principes, qui les confondent avec nos sensations, qui n'y voient que des *sensations transformées*. C'est contre eux, que cette objection est pressante. *Qu'ils s'en tirent s'ils le peuvent.*

dispenser de demander quelle est sa forme ou sa couleur.

« Mais la moralité des actions, continue Con-
» dillac, est-elle une chose qui tombe sous les
» sens ? »

Voilà le point de la difficulté. Le philosophe qui sentoit ses forces, l'aborda avec courage. Personne ne douta qu'il ne s'en tirât glorieusement.

« Pourquoi donc, dit-il, avec indignation, n'y
» tomberoit-elle pas? Cette moralité consiste uni-
» uniquement dans la conformité de nos actions
» avec les lois : or ces actions sont visibles, et
» les lois le sont également, puisqu'elles sont des
» conventions que les hommes ont faites. »

Ne faites pas à autrui, ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même : Voilà évidemment, selon Condillac, *une convention que les hommes ont faite*. De plus, cette convention est très-visible, non aux yeux de l'esprit, mais à ceux du corps. Quand j'évite de faire quelque tort à mes semblables, il se passe en moi, quelque chose de très-visible. Enfin la conformité de ma conduite avec la loi ne l'est pas moins. Il faut être bien stupide ou bien prévenu pour ne pas apercevoir tout cela. Donc la moralité de nos actions tombe sous les sens : il n'y a rien à répliquer.

On n'étoit pas au bout. Condillac avoit tout prévu : tout fut expliqué par ce grand-homme.

Comme on pouvoit lui objecter qu'en supposant que les lois morales sont des conventions, il s'ensuit qu'elles sont arbitraires, il répond qu'elles ne peuvent pas l'être ; et voici sa preuve.

« Elles sont notre ouvrage, parce que ce sont » des conventions que nous avons faites. Cependant nous ne les avons pas faites seuls. La nature les faisoit avec nous ; elle nous les dictoit; et il n'étoit pas en notre pouvoir d'en faire » d'autres. »

Rien n'étoit plus clair que ce langage. Le mot *nature* seul embarrassoit les auditeurs. Condillac l'expliqua. « Par la nature, dit-il, nous entendons la conformation des organes. » (*Ibid.*, *p.* 1., *c.* 1.) On substitua la définition au défini, ce qui est toujours permis, et peut souvent éclaircir de grandes difficultés ; et on dit : « nous n'avons pas fait seuls les lois qui règlent nos actions : la conformation des organes les faisoit » avec nous ; elle nous les dictoit. » Alors tout devint intelligible. Il fut démontré que les idées morales viennent des sens, ou plutôt qu'elles ne sont que la *sensation transformée.* On eut ainsi la clef de la métaphysique et de toutes les sciences, et de plus le droit d'insulter avec Condillac, tous ceux qui ne pensent pas comme lui, sur l'origine des idées.

Il n'y a donc, continua ce profond métaphysicien, que des sensations dans nos idées. Je viens

de le démontrer. Mais trouve-t-on en nous, autre chose que des sensations ? Non : « le jugement, » la réflexion, les passions, toutes les facultés » de l'ame ne sont que la sensation transformée : (*Art de pens.*, 2. *p. c.* 4.) et je le prouve.

On peut voir ces preuves dans les différens écrits de Condillac, et entre autres dans sa *Logique* (*Part.* 1, *c.* 7, *et part.* 2, c. 8.) de laquelle il est très-satisfait, et qu'il met bien au-dessus de toutes les logiques qui l'ont précédée. Je me contenterai d'exposer un précis de ce qu'il dit sur ce sujet. « Il n'y a en nous, dit-il, que des sensa» tions, parce que toutes nos facultés ne sont que » la sensation transformée, et la preuve que nos » facultés ne sont que la sensation transformée, » c'est qu'il ne doit y avoir en nous que des sen» sations. » Cette manière de raisonner est claire, simple, et à la portée des esprits les plus bornés : elle a cet avantage que la vérité qu'on veut établir se sert de preuve à elle-même : aussi nos philosophes l'affectionnent singulièrement, et ils ont raison : on ne sausoit trop se prémunir contre l'erreur ; c'est ce qu'ils font en circonscrivant autour d'eux un cercle dans lequel ils tournent sans discontinuer. Ils sont sûrs de ne pas s'égarer tant qu'ils s'y tiennent renfermés.

Helvétius et plusieurs autres applaudirent à Condillac, qui croyant avoir fait une découverte, s'écria d'un ton triomphant : « Pourquoi cette

» vérité que je viens de mettre dans tout son jour, » a-t-elle échappé à Locke, et à tous les méta» physiciens ? C'est qu'aucun n'a connu cette » analyse rigoureuse dont je fais usage. » (*Art de pens.*, *part.* 2, *c.* 4.)

Condillac ne poussa pas plus loin ses recherches ; mais d'autres philosophes y suppléèrent. Encore un peu *d'analyse*, dirent-ils, et nous achèverons de *recréer notre entendement*. Nous venons de nous assurer que cette faculté n'est que la *sensation transformée :* nous démontrerons, avec plus de rigueur encore; ou plutôt il est évident, sans que nous ayons besoin d'en donner des preuves, qu'on ne peut voir dans la sensation que de la matière mise en mouvement (*). Cette seconde découverte, nous conduit naturellement à expliquer l'entendement humain par l'organisation du cerveau.

Nos philosophes entreprirent en effet cette explication, et ils y réussirent. Leur doctrine est curieuse et profonde : voici comment elle a été éclaircie et perfectionnée de nos jours, par l'auteur des *Rapports du physique et du moral dans l'homme.* (*T.* 1, *p.* 151 *et* 152.)

(*) Avec quelle agilité nos philosophes franchissent aujourd'hui, sans paroître s'en douter, l'intervalle autrefois réputé immense qui sépare la sensation et le mouvement.

Autant qu'un homme assis au rivage des mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs :
Autant *de la raison les vengeurs* intrépides
En franchissent d'un saut.

« Le cerveau est comme un organe particu-
» lier destiné spécialement à produire la pensée.
» Cette production, se fait par un mécanisme
» assez semblable à celui de l'estomac lorsqu'il
» reçoit des alimens. Les impressions arrivent au
» cerveau par l'entremise des nerfs : elles sont
» alors isolées et sans cohérence. Le viscère en-
» tre en action ; il agit sur elles, et bientôt il les
» renvoie métamorphosées en idées : ainsi le cer-
» veau digère en quelque sorte ces impressions,
» comme l'estomac digère les alimens ; il fait or-
» ganiquement la sécrétion de la pensée, » d'où l'on conclut fort bien, que l'entendement est proprement le chyle des sensations physiquement élaborées par le cerveau.

Nos philosophes, après avoir exposé fort longuement ce que je ne rapporte ici qu'en abrégé, s'arrêtèrent quelques momens pour admirer les rapides progrès que venoit de faire l'esprit humain. Locke, disoient-ils, nous a appris que nos idées nous viennent par les sens ; en nous appropriant adroitement son opinion, nous avons fait de nos sens le principe de nos connoissances ; Helvétius, Condillac, etc., enchérissant sur cette première découverte, ont trouvé par une analyse qui leur est propre, que nos idées, le jugement, le raisonnement, et généralement toutes les facultés et les opérations de notre ame, ne sont que la *sensation transformée.* Il restoit à savoir com-

ment se fait cette transformation : un dernier effort de la philosophie, nous a fait découvrir qu'elle s'opère par l'action digestive du cerveau. « Cette manière d'expliquer les choses, résout » pleinement la difficulté élevée par ceux qui » considérant la sensibilité comme une faculté » passive, ne conçoivent pas comment juger, » raisonner, imaginer, ne peuvent jamais être » autre chose que sentir. Là difficulté n'existe » plus, quand on reconnoît dans ces différentes » opérations, l'action du cerveau sur les impres- » sions qui lui sont transmises; » (*Ibid*, *p.* 154.) c'est-à-dire, quand on reconnoît que toutes ces opérations et toutes ces facultés ne sont que la *SENSATION DIGÉRÉE*. Ce que c'est, ajoutèrent-ils avec transport, que le *pouvoir d'un mot* bien choisi et judicieusement *mis en sa place !*

L'entendement humain se trouva donc, grâce à ce mot, complètement *recréé*. De spirituel qu'il avoit été jusqu'alors, il étoit devenu corporel : c'étoit, certes, épuiser sur lui la puissance créatrice. Il ne s'agissoit plus que d'établir des règles pour le diriger dans ses opérations. Il est important, dirent nos philosophes, pour le succès de notre révolution, que nous donnions au public une haute idée de notre logique. Il faut que ce public soit bien persuadé non-seulement que nous sommes d'excellens raisonneurs, mais que nous seuls avons droit à ce titre.

Ils y réfléchirent pendant quelques momens : puis reprenant la parole, la chose est bien facile ; dirent-ils , paroissons oublier qu'il y a eu avant nous des philosophes, des métaphysiciens , des logiciens. Ceux qui ont porté ce nom jusqu'à ce jour, ont eut des principes opposés aux nôtres : cela nous suffit ; le silence , le mépris ou un ton de pitié , voilà ce que nous leur devons. Par là nous éviterons d'entrer dans aucune discussion avec eux : et nos lecteurs ne connoissant que nos ouvrages , demeureront persuadés que c'est nous qui avons commencé à penser et à raisonner.

Cette idée étoit heureuse et profonde : elle fut approuvée. Mais pourquoi , dit Condillac , laisser à nos lecteurs le soin de tirer une conséquence aussi importante pour nous , tandis qu'elle est susceptible d'une démonstration rigoureuse. Je prétends, moi , et je soutiens que les véritables principes de la logique ont été ignorés jusqu'à ce jour. Les philosophes qui nous ont précédés ont peu connu *l'analyse ;* ce qui le prouve , c'est que ce mot se trouve rarement dans leurs ouvrages. Ils n'ont guère été que des raisonneurs *synthétiques.* Or je déteste la synthèse : *je ne la comprends pas ; il n'est pas même possible de la comprendre.* Je sais toutefois que , *c'est une méthode ténébreuse*, *qui commence toujours par où il faut finir :* elle est au fond *la même que l'analyse*, avec cette différence que *celle-ci*

commence toujours bien et que la synthèse commence toujours mal. (*Log.* , 2. *part. c.* 6.) *Le syllogisme est son grand instrument :* or un syllogisme est une puérilité ; c'est même quelque chose de dangereux. Admettez une fois que nous raisonnons essentiellement par syllogisme , comme on l'a cru jusqu'à présent; vous êtes forcés de reconnoître que les principes généraux et les axiômes, sont la base de toutes nos connoissances : vous sentez où cela nous conduit ; ce seroit un coup mortel porté à ce grand *principe*, que *nos idées ne sont originairement que des sensations.* Proscrivons donc les principes généraux: proscrivons tout ce qu'on a dit jusqu'à ce jour sur l'art de raisonner ; et à la place de toutes ces vieilles méthodes que notre philosophie réprouve, parlons beaucoup de L'ANALYSE. (*Art. de pens.* , 1. *p.* , *c.* 9.)

On en parla beaucoup en effet , et non inutilement ; car bientôt on n'y comprit plus rien. Il fut convenu que le mot *analyse* , seroit sans cesse dans la bouche de nos philosophes : heureuse décision , en vertu de laquelle le public s'est trouvé inondé tout-à-coup , d'une multitude d'ouvrages *analytiques* , ou du moins qui en portoient le nom : ce qui étoit suffisant pour l'objet que leurs auteurs se proposoient. On recommanda beaucoup de former les jeunes gens à *l'analyse.* La leçon étoit importante et depuis long-temps né-

cessaire : car bien certainement les grands écrivains , soit philosophes, soit orateurs, soit poëtes qui avoient illustré la France jusqu'à cette époque , n'avoient jamais sû ce que c'étoit *qu'analyser.* Et comment auroient-ils pu l'apprendre? Nous n'avions qu'une éducation gothique , et propre seulement à former des Vandales. « vrai-
» ment, dit Voltaire à un de ses anciens maîtres,
» vous m'avez donné une plaisante éducation.
» Lorsque j'entrai dans le monde, je voulus m'a-
» viser de parler, et on se moqua de moi ; j'avois
» beau citer les odes *d'Horace à Ligurines* et le
» Pédagogue chrétien ; le pays où je suis né étoit
» ignoré de moi ; je ne connoissois ni les lois
» principales , ni les intérêts de ma patrie : pas
» un mot de mathématiques , pas un mot de saine
» philosophie; je savois du latin et des sottises. »
(*Quest. sur l'Enc.* , *art. éduc.*) Voilà en effet tout ce que la jeunesse françoise rapportoit des colléges. Il ne sortoit de ces maisons que des *Thomas Diafoirus.* O combien les peuples les plus barbares, les sauvages eux-mêmes , étoient plus sages que nous ! leurs systèmes d'éducation l'emportoient infiniment sur les nôtres : ou plutôt ils avoient une éducation , et nous n'en avions point, nous ne pouvions pas même en avoir. C'est une grande vérité qu'on avoit pas encore soupçonnée , et que les philosophes *jetèrent* brusquement *au peuple* , au milieu du dix-huitième siècle.

« L'institution publique n'existe plus, et ne peut » plus exister, dit Rousseau, avec ce ton de pro- » fond penseur qui lui étoit propre et qui dis- » pense des preuves ; et pourquoi ? parce qu'où » il n'y a plus de patrie, il n'y a plus de citoyens. » Je n'envisage pas, ajoute-t-il, comme institu- » tion publique ces risibles établissemens qu'on » appelle colléges. » (*Em.* , *t.* 1.) Ce peu de mots fut l'arrêt de mort de ces sortes d'établissemens : ils méritoient bien leur sort. Organisés comme ils l'étoient, quelle ressource pouvoient-ils présenter à la philosophie ? Elle nous a enrichis d'un millier de systèmes d'éducation bien mieux conçus, bien mieux raisonnés, bien plus savans, et surtout bien plus propres à avancer la révolution qu'elle vouloit opérer dans les esprits et ailleurs. Nous avons été éclairés : quels fruits ont produit ces précieuses lumières ? Nous l'avons vu et nous le voyons encore tous les jours.

CHAPITRE III.

Fin de la première séance. — Du siècle des lumières. — Ce qu'ont été les siècles précédens. — Les écrivains du siècle de Louis XIV appréciés. — Excellence des philosophes.

Ainsi par d'heureux *élans du génie*, furent rapidement franchis, au grand *étonnement des siècles*, *les arpens d'une nuit immense.* Ce fut le témoignage que nos philosophes se rendirent à eux-mêmes, et on doit les en croire : nul ne pouvoit aussi bien qu'eux apprécier leurs immortels travaux.

« Jetons encore ces idées au peuple, s'écria
» Diderot. Jeune homme, prends et lis, bientôt
» tu verras les centres de lumière s'étendre, les
» centres de ténèbre se rétrécir ; et les sources
» de la sagesse s'ouvriront pour toi. »

« Ah ! dit Voltaire, c'est aujourd'hui seulement
» que les hommes commencent à penser. Grâce
» à la philosophie

Du vil berceau de son illusion
La France arrive à l'âge de raison. (*Le pauv. diab.*)

Ces paroles furent une espèce d'arrêt qui vouoit au mépris tous les siècles de *sottise*, qui avoient pesé si long-temps sur la France. Elles produisi-

rent leur effet : le grand siècle de Louis XIV, baissa rapidement : en un instant tout son éclat disparut. C'étoit un triomphe bien intéressant pour Voltaire : il n'eût garde de le laisser incomplet. « Non, dit-il, les hommes n'ont pas encore » été raisonnables, et ne vous y trompez pas, » quand je dis les hommes, je ne dis pas la po- » pulace, je dis les hommes qui gouvernent, ou » qui sont nés pour le gouvernement, je dis les » gens de lettres, digne de ce nom. Despréaux, » Racine, et La Fontaine, étoient de grands » hommes dans leur genre ; mais en fait de rai- » son, ils étoient au-dessous de Madame Dacier. » (*Lett. à d'Alemb.*, 13 *déc.* 1763.)

Voltaire s'égaya ensuite sur le bon La Fontaine: c'étoit, dit-il, un homme assez semblable aux héros de ses fables : son esprit se bornoit à faire parler *Jeannot-Lapin* et *Robin-Mouton*. On rit de ces saillies qui sans doute étoient très-ingénieuses. Au surplus, ajouta-t-il, je n'ai trouvé dans tout son recueil, que cinquante bonnes fables. — Et encore, dirent quelques assistans, l'auteur n'a pas sû y mettre un grain de philosophie : elles sont pitoyables.

Un titre unique, mais bien précieux, sollicitoit la grâce du *Bon-homme*, auprès de ces implacables juges : c'étoient ses *Contes*, ouvrage si propre à diposer les jeunes gens à la philosophie. Peut-être l'auroient-ils obtenue : mais dans sa

vieillesse il s'étoit répenti amèrement de les avoir composés ; tout le mérite de l'auteur fût perdu. Je ne puis lui pardonner cette indigne foiblesse, dit Voltaire. Après tout, en quoi ces contes sont-ils si repréhensibles ? « Ils sont gais, mais ils ne » contiennent rien de licencieux. On est indigné » lorsqu'on entend le jeune oratorien Pouget, » dire au vieil académicien La Fontaine ; *vos in-* » *fâmes contes*, *Monsieur*, *vos abominables* » *contes ;* auroit-il osé parler ainsi à la *reine de* » *Navarre*, qui a fourni le sujet de plusieurs de » ces contes ? Non ; il lui auroit demandé un » bénéfice. » (*Mél.*)

Quant à Boileau, il fut accablé de reproches bien plus graves. Homère nous apprend qu'après la mort d'Hector, les Grecs osèrent enfin s'approcher de son cadavre, « et qu'ils l'outragèrent par » d'inutiles blessures : ce n'est plus, disoient-ils » fiérement, ce farouche Hector, qui embrasoit » nos vaisseaux : et ils lui plongèrent leur fer » dans le sein. » Telle fut la conduite des philosophes à l'égard de Boileau. « Pourquoi, dit l'un » d'eux, n'avons-nous pas de lui une seule églo- » gue, une élégie, une scène comique, tragi- » que, ou lyrique ? Pourquoi nous parler harmo- » nieusement du triolet, de la ballade, du ron- » deau déjà passés de mode, et nous donner une » description technique des rigoureuses lois du » sonnet, de cet heureux phénix dont la perfec-

» tion même seroit si puérile et si fastidieuse ? (*)
» Pourquoi ne trouve-t-on jamais de lui un seul
» vers de dix syllabes ? Pourquoi n'a-t-il pas em-
» ployé quelquefois les rimes redoublées qui mar-
» quent l'abondance, les vers mêlés qui viennent
» d'eux-mêmes, et surtout ceux de huit syllabes,
» dont on a fait depuis un si heureux usage ? »
(*Œuv. de Villette.*) De là le philosophe conclût que jamais il ne fut de poëte plus mince : avec un raisonnement semblable, on pourroit conclure la même chose d'Homère et de Virgile. Ce *plat* et *froid versificateur*, dit un autre philosophe, s'est amusé à composer un *Art poétique :* que ne faisoit-il un *Art des rois ?* Son choix annonce la petitesse de son génie, et son impuissance à concevoir un sujet vraiment philosophique. Quelqu'un nomma ses *Épîtres morales*, qu'on regardoit encore alors comme des chefs-d'œuvres de poésie, de bon sens et de goût. Elles ne sont rien de tout cela, répondit-on ; et la preuve est que jusqu'au moment où notre digne chef a publié ses *discours philosophiques*, en fait de *vers pensés*, nous n'avions rien à opposer à l'Angleterre.

Voltaire sourit avec bonté à ce compliment qu'il avoit eu l'attention de provoquer lui-même.

(*) Boileau ne dit pas un mot des règles du *Triolet*, dans son *Art poétique*. Il parle du *Rondeau* et de la *Ballade* en trois vers. Il en a fait mention ainsi que du sonnet, parce qu'on en faisoit encore beaucoup de son temps.

(*Poëme de la loi nat.*) La gloire de Boileau blessoit ses yeux depuis long-temps : il ne pouvoit lui pardonner non plus qu'à Racine, ce qu'il appeloit la *perfection désespérante* de leur style : de plus, il étoit irrité dans ce moment d'un *parallèle du Lutrin et de la Henriade*, où, sous le rapport de l'invention, de l'exécution, et des vers on donne la préférence au premier de ces deux poëmes. Il saisit avec avidité cette occasion de ravaler son auteur : quelqu'un lui ayant présenté une certaine *Epître aux poëtes*, dans laquelle « Lucain » est loué, Virgile censuré, le Tasse vengé des » mépris de Boileau (*), et Boileau lui-même ap- » précié et réduit à sa juste valeur, » (*Mém. de Marm.*, *t.* 2, *l. VII*, *p.* 253.) c'est-à-dire, dénoncé au public comme un *rimeur sans feu*, *sans verve et sans fécondité*, *qui copie et qui jamais n'invente*, *qui repète tout comme un miroir*, (*Epit. aux poët.*) « il faut, dit Voltaire, » la mettre au concours de l'Académie, elle y fera » du bruit. » (*Ibid.*, 237.) Nous la couronnerons, dirent quelques académiciens qui étoient présens ; et en effet, elle fut couronnée dans le sanctuaire auguste de la littérature et du bon goût. *Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos.*

Je suis fou, dit d'Alembert, d'un vers de cette

(*) Boileau ne méprisoit pas le Tasse, quoiqu'il l'ait critiqué, puisqu'il fait de lui cet éloge que *son livre a illustré l'Italie.*

épître : je l'ai sans cesse dans la bouche ; c'est celui où l'auteur dit en parlant de Boileau.

Jamais un vers n'est parti de son cœur.

Le sentiment est mon foible : je veux que tout en soit assaisonné. Hélas ! Boileau en manque : c'est son *talon d'Achille* , que nous avons enfin découvert. « La partie du sentiment est nulle chez » lui , ainsi que chez J.-B. Rousseau , qui d'ail- » leurs pensoit peu , » comme je dois le prouver à l'Académie. (*Elog. de Boil., et lett. à Volt., 8 sept.* 1762.)

Ce jugement étoit du plus grand poids. Quel homme se connut jamais mieux en sentiment que d'Alembert ? Il fut appuyé avec fureur par la troupe des *hommes sensibles* , et cette troupe étoit nombreuse. On sait qu'alors c'étoit la mode d'être *sensible*. La foule des auteurs l'étoit à un degré exquis : dans leurs vers, dans leur prose, ils ne parloient que *sentiment*, *sensibilité*. Tous leurs discours étoient adressés aux hommes *sensibles* et n'étoient adressés qu'à eux. Boileau n'avoit point été initié à ce grand secret de la nature avec lequel on est infailliblement poëte , et sans lequel on ne sauroit l'être. Jamais chez lui le mot de *sentiment* ne vient attendrir l'exposition des règles de la poésie, ni ses plaisanteries sur un lutrin , ni même ses traits satiriques contre Cotin , Chapelain , Pradou , etc. D'Alembert déclara que rien ne pouvoit excuser ce crime de *lèse-sensibilité* , et que

pour lui il ne le pardonneroit jamais. (*Eloge de Boil.*,) Autant en firent d'autres philosophes. On alla aux voix, et il fut décidé à la pluralité, que Boileau seroit rayé à jamais de la liste des poëtes. Il avoit été *craint de son siècle*, dans celui de la philosophie *il fut méprisé*. (*Ep. de Voltaire.*) Nos jeunes auteurs, se sont vus ainsi délivrés du joug étroit qu'il leur imposoit : quel avantage n'en est-il pas résulté pour les lettres françoises !

Voltaire ne se sentoit pas de joie en voyant se former au gré de ses vœux, contre ce ci-devant poëte, une opinion qui devoit l'écraser aux yeux du public. L'arrêt étoit prononcé : on le pria d'y donner sa sanction : il le fit par ces deux vers que sa haine toujours prompte à le servir, lui inspira sur-le-champ, et dans lesquels il a prétendu renfermer tout Boileau :

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis.

c'est le début d'une épître qu'il eut la fantaisie d'adresser à Boileau : a-t-il voulu, en l'écrivant, prouver ce qu'il disoit un jour à La Harpe, que *rien ne porte malheur comme de parler mal de Boileau*, vérité qu'il confirmoit par l'exemple de l'auteur de *l'épître aux poëtes* ? (*Cours de litt.*, *t.* 12.) Les hommes de goût en jugeront.

Les autres poëtes du grand siècle furent *appréciés* avec la même sagacité, et *réduits* aussi *à leur*

juste valeur. « A l'exception de quelques scènes » du *Cid*, dit d'Alembert, du cinquième acte de » *Rodogune* et du quatrième *d'Héraclius*, je ne » trouve rien dans Corneille de vraiment digne » de la tragédie. » (*Lett. à Voltaire.*) Voltaire porta un jugement à peu près aussi sensé de ce père du théâtre françois ; il fit plus, il le développa dans un long et docte commentaire que La Harpe s'est approprié depuis dans son *Cours de littérature*.

On en vint à Molière et à Racine. Ils ne *pensent* jamais, dit-on ; jamais ils ne nous invitent à *penser ;* jamais même ils ne nous avertissent qu'ils *pensent*. On ne trouve chez eux aucune de ces sentences, ou maximes qui décèlent le *penseur*, le *philosophe*, et qui font le charme des ouvrages du dix-huitième siècle.

Je souscris, dit un philosophe, au jugement profond qu'un de mes amis a porté sur ces deux auteurs. « Racine est un bel esprit, et rien de » plus. Molière étoit incapable de s'élever jus- » qu'au drame : il n'a attaqué que des ridicules, » et de son temps il y avoit plus de vices que de » ridicules. D'ailleurs il n'a lu que quelques pages » du livre de l'homme. »

Et encore il les a fort mal lues, ajouta vivement Rousseau. Voyez son *Misantrope* qui passe pour son chef-d'œuvre : il a manqué ce caractère, sous le nom *d'Alceste*, c'est la vertu même qu'il a

indignement jouée. Rousseau appuya ce reproche de quelques preuves ; mais elles firent peu d'impression sur plusieurs membres de l'assemblée : elles persuadèrent même qu'il n'avoit pas entendu, ou qu'il n'avoit pas voulu entendre la pièce qu'il critiquoit. Cependant rien de plus juste au fond que son observation. La *misantropie* étoit une gloire à laquelle il aspiroit et qu'il a obtenue en partie. *Misantropie* et *vertu* sont donc deux termes synonimes. Molière le savoit ; mais pour plaire à un parterre corrompu, il les a méchamment distinguées. (*Lett. à d'Alemb.*) C'est ainsi qu'en attaquant la misantropie, il a rendu ridicules la vertu et Rousseau.

Pendant cette discussion, d'Alembert étoit tout occupé de Racine; il prit son compas et sa plume : il mesura, calcula le mérite de ce poëte ; et enfin il trouva qu'il possédoit *l'art de faire les vers.* « C'est là, dit-il, presque tout ce qu'on peut » apprendre chez lui. » (*Lett. à Voltaire*, 11 *déc.* 1769.)

« C'étoit un homme de lettres, plein de goût, » d'esprit et de lumières que ce d'Alembert. » (*Mém. de Marm.*, *l.* 4.) Voltaire l'embrassa tendrement, en reconnoissance des oracles importans qu'il venoit de prononcer. Il s'étoit accoutumé depuis long-temps, à ne voir dans les écrivains célèbres, que des rivaux qui l'éclipsoient et qui diminuoient sa gloire. Les rabaisser, c'étoit

le relever lui-même. Tudieu ! dit-il tout transporté, avec quel zèle mes amis entrent dans mes vues ! Achevons d'assurer mon triomphe.

Aussitôt il se lève et lit à haute voix quelques extraits d'un ouvrage composé depuis plusieurs années, mais dont il ne croyoit pas devoir s'avouer l'auteur. C'étoit *La connoissance des beautés, et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue françoise, à l'usage des jeunes gens et surtout des étrangers, avec des exemples par ordre alphabétique.* Voltaire avoit tiré ces exemples de ce qu'il y a de plus négligé dans les grands écrivains des siècles précédens, pour le comparer avec ce qu'il a le plus travaillé d'après eux : artifice ingénieux et dont le succès étoit infaillible. De là il concluoit sans effort qu'il étoit bien supérieur à tous ces écrivains.

Cette lecture *fit effet:* Voltaire fut mis hors de pair : on le proclama *grand-homme, seul grand-homme, homme unique.* Il fut arrêté que désormais son nom seroit le *Grand-homme.* La philosophie ne pouvoit que gagner à le traiter avec cette distinction.

Et nous, dirent quelques-uns de ses coopérateurs au *grand-œuvre*, où nous plaçons-nous ? — A la suite du *grand-homme.* — Oui : mais bien loin de tout ce qu'on a eu la sottise d'admirer jusqu'à ce jour. — Cela convient, dit Diderot ; je ne souffrirai jamais qu'on établisse quelque com-

paraison entre nous et les écrivains qui nous ont précédés.

En disant ces mots, son imagination s'enflamme : il renverse la tête et ferme les yeux comme pour appeler l'inspiration. Bientôt il se guinde en idée au faîte de son trône encyclopédique, et là jugeant en masse tout ce malheureux dix-septième siècle, il prononce contre lui cet anathème qui en peu de temps retentit dans toute la France : « A l'exception de Boindin, (qui a eu la gloire » de mourir athée,) et de Perrault dont le versi- » ficateur Boileau, n'étoit pas en état d'apprécier » le mérite, il n'y avoit peut-être pas un de ces » prétendus grands hommes du siècle de Louis » XIV, de ce siècle pusillanime du goût, qui » eût été digne de fournir à *l'Encyclopédie* une » page qu'on daignât lire aujourd'hui. » (*Art. Encyclop.*)

Ce nom révéré rappeloit à nos sages *leur sainte confédération, contre le fanatisme et la tyrannie.* (*Rap. du phys. et du mor. dans l'hom., t.* 1, *p.* 3.) Ils s'inclinèrent avec respect.

Quoi ! pas un ? dit-on. — Non, pas un : l'arrêt est formel.

Il n'étoit pas possible en effet d'y rien changer. Qu'on lise tous les poëtes et prosateurs célèbres de ce triste siècle : en trouvera-t-on un seul qui ait eu la hardiesse de fronder les *préjugés sous lesquels on gémissoit ;* qui ait su, en philosophe,

donner aux rois de grandes leçons, prendre dans ses ouvrages ce ton imposant, qui convient à des hommes nés pour être les *précepteurs* et les *réformateurs du genre humain*, et s'arroger, comme autrefois l'Arétin, *le droit de fesser les rois*, *princes et empereurs*, lorsqu'ils étoient mécontens de leur conduite?

Cependant quelqu'un fit entendre les noms de Descartes, de Malebranche, de Bossuet, de Fénélon, de Pascal, etc. : on le hua. — Eh quoi! dit-il, n'avoient-ils pas au moins un petit commencement de philosophie? — Non; *c'étoient des esclaves des préjugés.*

« Descartes, dit Voltaire, étoit un songe-
» creux, quoiqu'il fût d'ailleurs le plus grand
» mathématicien de son temps. Malebranche est
» un des plus profonds méditatifs qui aient ja-
» mais écrit, mais c'est un rêveur: on ne trouve
» dans son livre que des illusions sublimes. J'ai
» peu lu ces deux philosophes; je ne les ai guère
» étudiés que dans des pays où on les traitoit
» très-mal: mais il est certain que ce sont deux
» maîtres d'erreur, dont les conceptions doivent
» être mises dans la classe des rêveries péripaté-
» ticiennes et scolastiques. Ni l'un ni l'autre,
» n'ont connu la véritable métaphysique. » (*Siéc. de L. XIV*, *mél. et lett. à Mairan*, 11 *sept.* 1738.) Locke dont *la main courageuse a posé la borne heureuse de l'esprit humain*, en nous apprenant

enfin, que nous ne serons peut-être jamais capables de connoître si un être purement matériel pense ou non, le *sage* Locke est le premier qui ait pénétré dans le secret de cette science.

Quant à Bossuet et à Fénélon, ajouta Voltaire, je suis d'avis que nous les réclamions, comme des hommes étrangers à leur siècle, et appartenant d'avance à celui de la philosophie.

Cette idée étoit hardie. Ah! quel grand coup, dirent les philosophes en battant des mains, si elle peut être goûtée!

Elle le sera, reprit Voltaire d'un ton assuré. Je publierai que Ramsay m'a écrit ces paroles: « si Fénélon étoit né en Angleterre, il auroit » développé son génie et donné sans crainte l'essor à ses principes que personne n'a jamais » connus. » Qui est-ce qui osera révoquer en doute une telle lettre dont je me rendrai le garant? D'ailleurs Ramsai devoit avoir lu dans l'ame de Fénélon: il avoit été converti par lui à la religion catholiqne.

Je dirai encore: « l'archevêque de Cambrai » qui le croiroit! (*) parodia ainsi sur la fin de » sa vie un air de Lulli:

Jeune, j'étois trop sage,
Et voulois trop savoir;
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

(*) Pour parler exactement, il auroit fallu dire, *qui le croira!*

» je garantis, ajouterai-je, la certitude de ce fait.» (*Siéc. de Louis XIV.*) Vous pensez bien que je n'aurai garde de dire que cette strophe est tirée d'un certain cantique ayant pour titre : *Renoncer à la sagesse humaine pour vivre en enfant ;* et qu'elle est suivie de celle-ci qui en détermine le sens :

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien :
Une heureuse ignorance
  Est ma science ;
Jésus et son enfance
  Est tout mon bien.

A l'aide de cette sage réticence, il sera clair que Fénélon à qui j'attribuerai ce plat cantique, a professé les maximes de la plus pure philosophie.

La conquête de Bossuet, continua le *grand-homme*, ne me coûtera pas davantage.

J'en doute, dit un philosophe ; il nous a porté des coups de massue trop violens. Voyez comme il nous traite dans *l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague :* «Qu'ont-ils vu, ces rares génies ? » Qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle igno» rance est la leur ! et qu'il seroit aisé de les con» fondre, si, *foibles et présomptueux*, ils ne » craignoient d'être instruits ! car pensent-ils » avoir mieux vu les difficultés parce qu'ils y » *succombent*, et que les autres les ont vues et

» les ont méprisées : ils n'ont rien *vu ;* ils *n'en-* » *tendent* rien : ils n'ont pas même de quoi éta- » blir le néant auquel ils *espèrent* après cette » vie, et ce misérable partage ne leur est pas » assuré !.... Leur *raison* qu'ils *prennent pour* » *guide*, ne présente à leur esprit que des *con-* » *jectures* et des *embarras*. Les *absurdités* où » ils tombent en niant la religion deviennent plus » *inintelligibles* que les vérités dont la hauteur » les étonne, et pour ne pas vouloir croire des » *mystères incompréhensibles*, ils suivent l'une » après l'autre, *d'incompréhensibles erreurs.* » Qu'est-ce donc, après-tout, que leur malheu- » reuse incrédulité sinon une *erreur sans fin*, » une *témérité qui hasarde tout*, un *étourdisse-* » *ment volontaire*, et en un mot un orgueil qui » ne peut souffrir son remède ? » Certes, au lieu de songer à faire d'un tel homme un philosophe, nous devrions bien plutôt nous occuper du soin de repousser les traits qu'il lance sur nous.

Quoi ! reprit Voltaire, ces paroles vous font peur ? C'est s'effrayer de bien peu de chose. Ignorez-vous que le discours dans lequel Bossuet s'est permis cette insolente déclamation, n'est qu'une fade niaiserie qu'il a composée sérieusement, pour nous apprendre, « que la princesse Palatine, » après avoir prêté cent mille francs à la reine » de Pologne sa sœur, vendu le duché de Rhéte- » lois un million, marié avantageusement ses

» filles, étant heureuse selon le monde, mais » doutant malheureusement des vérités de la re» ligion catholique, fut rappelée à la conviction » et à l'amour de ces vérités par deux visions. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. apparit.*) C'est là en effet toute l'oraison funèbre d'*Anne de Gonzague*, regardée jusqu'à ce jour, comme un des chefs-d'œuvres oratoires de Bossuet. Les badauds y ont admiré une foule de traits originaux, de grandes difficultés heureusement vaincues, une analyse parfaite du cœur humain, et surtout un art admirable de la part de l'orateur, de faire tourner au profit de son éloquence plusieurs détails familiers et minutieux dont il est obligé de s'occuper.

Il me semble que les *badauds* n'ont pas tout-à-fait tort, dit un des assistans trop jeune encore pour que la philosophie eût achevé de former son goût. Voyez, par exemple, comment Bossuet relève une des visions de la princesse Palatine, par le rapprochement qu'il fait du songe de Joseph, de celui de Salomon, et d'une des plus touchantes paraboles de l'Evangile, et comment il prépare par là ses auditeurs à entendre sans surprise ce qu'il va leur raconter; remarquez encore comment, par les accessoires qu'il y joint, il ennoblit certains termes qui semblent devoir être exclus du style sublime. Enfin remarquez comment il nous inspire des sentimens de tendresse et de res-

pect pour un songe dont, aux yeux de notre fausse délicatesse, il étoit presque ridicule de parler. C'est ainsi, a-t-on dit, que « les mains de » Bossuet, en employant le sable, le changent » en diamans. »

Ah! bon, reprit Voltaire avec un sourire amer, voilà parler en docte écolier de rhétorique qui sent encore son collége. Vous avez reçu sans doute des leçons du *lourd Crevier*, *pédant crasseux et vain*, de *Coge-Pecus*, ou de quelque autre *cuistre de l'université* : votre commentaire est digne d'eux. Mais voyons le revers de la médaille : vous avez lu le récit de Bossuet; maintenant écoutez le mien.

Tout le monde sait qu'un des talens les plus marqués de Voltaire, celui de tous qu'on lui a le moins contesté, est l'art de travestir les auteurs. Il auroit pu donner dans ce genre, des leçons à Scarron lui-même mettant l'Enéide en vers burlesques, et à Perrault traduisant les orateurs et poëtes célèbres de l'antiquité, pour les livrer à la risée des ignorans. Le récit de Bossuet étoit admiré de tous les gens de l'art : il suffit au *grand-homme* d'y toucher; aussitôt ce tableau si touchant, si imposant, où brilloit avec éclat tout le génie d'un grand peintre, ne parut plus qu'une vile et misérable caricature. Certainement, ajouta Voltaire tout triomphant, quoi que vous en puissiez dire, ce n'est pas là de l'éloquence.

Le jeune philosophe fut étourdi du coup : que sont donc devenus, dit-il, tous les *diamans* de Bossuet ? Je ne vois plus que du *sable :* — O *grand-homme !* combien le goût trouve à se perfectionner à votre école ! — Ce n'est là qu'un petit essai, dit le *grand-homme* en souriant ; attendez ; vous en verrez bien d'autres.

Nos sages rioient de bon cœur de voir le sublime orateur Bossuet, à force d'analyses et de travestissemens, devenu pour le peuple même un personnage complètement ridicule : ils en remercièrent le *grand-homme.* Nous voilà, dirent-ils, grâce à vos soins, heureusement vengés des sarcasmes de ce fanatique. Que prouve maintenant cette oraison funèbre si vantée de l'incrédule *Anne de Gonzague*, ramenée du scepticisme philosophique à la foi et aux pratiques du christianisme ? Rien, dit un philosophe, sinon que Bossuet *avoit du génie*, *mais qu'il en a fait un pitoyable usage.* Aussi je vous jure qu'aucun de ses ouvrages ne sera admis dans la bibliothèque que je réserve pour l'an 2440. Je n'y ferai guère entrer que nos livres et ceux qui seront écrits dans nos principes.

Cet arrêt est juste, ajoutèrent quelques assistans ; pour nous, nous ne voyons dans Bossuet qu'un *superstitieux* et un *flatteur*, bien digne d'être admiré dans la cour de ce *faquin* de Louis XIV.

Vous voyez, reprit gracieusement Voltaire, que nous venons de prendre un grand avantage sur lui : il faut le conserver; il faut même le pousser plus loin. « Bossuet, dirai-je, a rapporté le » songe de la princesse Palatine, il l'a donc cru. » Croyons-le comme lui, malgré les railleries » qu'on en a faites. Quel témoin plus légal et plus » irréprochable pourrions-nous avoir de ce fait, » qu'un homme qui, sans cesse occupé de distin- » guer la vérité de l'apparence, n'a été toute sa » vie qu'un ergoteur et un disputeur. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. apparit.*)

— Oui ; un *ergoteur* et un *disputeur :* voilà tout Bossuet. — Et qui n'a pas de style. — Cessons donc d'en parler. L'oubli sera son partage en 2440 : qu'il y soit condamné dès aujourd'hui, ainsi que tous les prétendus grands-hommes de son siècle.

Je ne pense pas comme vous, reprit doucement Voltaire ; j'ai vanté plusieurs fois le génie de Bossuet ; c'est un homme dont le nom peut faire honneur à la *bonne cause ;* il nous importe donc d'apprendre au public que dans le secret de son cœur il sacrifioit à la philosophie. — Et comment parviendrez-vous à faire d'un tel homme un philosophe du dix-huitième siècle ? — Encore une fois, rien n'est plus aisé. « On prétend, dirai-je, » que Bossuet avoit des sentimens philosophiques, » différens de sa théologie, à peu près comme un

» savant magistrat, qui, jugeant selon la loi, s'é-
» lèveroit quelquefois au-dessus d'elle par la for-
» ce de son génie. » La comparaison est noble et donne une haute idée de Bossuet. Il doit donc, ainsi que l'archevêque de Cambrai, être compté parmi les *défenseurs de la raison.* Il faut y joindre Massillon que j'appellerai un philosophe *modéré et tolérant.* (*Siéc. de Louis XIV.*)

Les compagnons de Voltaire se regardoient avec étonnement : ils ne se lassoient pas d'admirer l'adresse avec laquelle il venoit de faire tomber le masque de Chrétien, dont ces trois illustres écrivains s'étoient couverts. Il est certain que la philosophie seule pouvoit le leur arracher. Ce succès accrut la haute opinion qu'ils avoient de ses ressources : ils jugèrent que rien désormais ne lui seroit impossible.

Il restoit encore Pascal : qu'en ferons-nous? dirent-ils à Voltaire. — Ah! ah! Pascal, vous me faites rire. C'étoit un *fou*, un *rêveur fanatique*, un *misantrope*, un *ennemi du genre humain*, le *ridicule maître des nouveaux stoïques*, et qui pis est, un *homme toujours malade.* C'est ainsi que je le peindrai dans les notes que je ferai sur ses *Pensées*, et dans plusieurs de mes ouvrages. Condorcet, je vous le recommande. « Ne vous
» lassez point de répéter que depuis l'accident
» du pont de Neuilly son cerveau étoit dérangé. »

« Il n'y a qu'une petite difficulté dans ce système,

comme

» comme le remarque M. l'abbé Bossut; ce cer-
» veau dérangé en 1654, produisit en 1656 les
» *Lettres provinciales*, et en 1658 les solutions
» des problèmes de la *roulette.* » Mais ce n'étoit pas de quoi effrayer un philosophe. J'obéirai, dit Condorcet; l'édition que je dois donner des *Pensées* de ce *fou*, est toute prête : j'ai fait un choix comme vous pouvez bien le présumer : j'ai corrigé celles que je me propose de conserver, et j'y ai semé quelques grains de philosophie, dont au grand scandale de la raison elles étoient dépourvues.

« Cet homme est digne de notre académie, » dit Voltaire à d'Alembert. (*Corresp.*)

Voici, continua Condorcet, une de mes découvertes : elle est des plus heureuses, prise dans le sens que je lui donne. Pascal dit : « par les
» lumières naturelles nous sommes incapables de
» connoître ce que Dieu est, ni s'il est. » Je jouerai l'étonné. « Il est bien étrange, m'écrierai-
» je que Pascal dise qu'on ne peut connoître par
» la raison si Dieu est. » (*Not. sur les Pensées de Pascal.*)

C'est fort bien, dit Voltaire. Je suis si charmé de cette petite réflexion, que je vous promets de lui donner du crédit en l'adoptant : je la fortifierai même par cette note ironique : « ce ne peut être
» qu'une inadvertence dans *ce grand-homme.* »
(*Not. sur les pens. de Pascal.*) Ne nous en tenons

pas là : pour mieux rabaisser notre *fou*, faisons voir que la raison peut démontrer l'existence de Dieu. (*Ibid.*) (*)

On rit beaucoup de cette *innocente ruse*, et Condorcet ajouta : « Il est beau, dirai-je dans » mes notes, de voir M. de Voltaire prendre con- » tre Pascal la défense de l'existence de Dieu. »

(*) Le chapitre que Voltaire et Condorcet ont si mal interprété, a pour titre: *Qu'il est difficile de démontrer l'existence de Dieu par les lumières naturelles, mais que le plus sûr est de la croire.* On sait que les titres sous lesquels ont été rangées les *pensées* de Pascal, ne sont pas de lui, mais des éditeurs. Celui-ci étoit fort différent dans les premières éditions ; et la raison en est sensible pour quiconque a lu le chapitre entier : c'est qu'il n'a aucun rapport aux matières qui y sont traitées. Il est vrai que dans le cours de ce chapitre, Pascal déclare qu'*il ne se sent pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des ATHÉES ENDURCIS :* mais ce n'est pas là convenir qu'*il est difficile de démontrer l'existence de Dieu, par les lumières naturelles.* On trouve facilement des preuves démonstratives de l'existence de Dieu : mais ces preuves, quelque simples qu'elles soient, on a de la peine à les faire goûter à un *athée endurci*, parce qu'un tel athée s'est mis dans l'impuissance de les sentir. Son entendement est vicié et hors d'état de recevoir des vérités d'une certaine classe : il faut, avant tout, qu'il travaille à le guérir. Pascal lui en présente un moyen également sûr et facile, qu'il ne peut refuser sans avoir renoncé complètement au sens commun. Je sais que Voltaire et l'auteur de *l'Examen des apologistes de la religion*, ont tâché de tourner en ridicule les raisonnemens qu'il fait sur ce sujet. Ce n'est pas à moi à les justifier : d'ailleurs la chose est inutile auprès des lecteurs qui ont de la droiture et du bon sens. Je remarquerai seulement que les deux philosophes dont je viens de parler n'ont pas entendu Pascal, ou plutôt qu'ils n'ont pas voulu l'entendre ; ils avoient leurs raisons pour cela. (Voyez à la fin de cet ouvrage *les Observations sur les notes dont Condorcet et Voltaire, ont accompagné les pensées de Pascal.*)

D'Alembert admiroit ces *élans du génie.* « Cet » homme, dit-il à Voltaire, est très-supérieur à » Pascal (*). Il est destiné, répondit celui-ci, à

(*) Voici six vers de d'Alembert sur Pascal ; ils sont dignes de ce géomètre-poëte ; ils donneront une idée de la justice que les philosophes savent rendre à leurs ennemis, même en les louant.

Il joignit l'éloquence aux talens d'Uranie,
Mais bientôt à Dieu même immolant son génie,
Il vengea de la foi l'auguste obscurité :
O toi ! religion, dont la sévérité
Enleva ce grand homme à la philosophie,
Permets du moins qu'il en soit regretté.

On a placé ces six vers au bas du portrait de Pascal, qui se trouve à la tête de la collection de ses Œuvres, il étoit difficile de dire plus de sottises en si peu de mots.

A Dieu même. Pourquoi *même!* c'est une cheville. *Immolant* n'est pas le terme, il falloit *consacrant.* Pour immoler il faut détruire: or qui osera dire que Pascal, en consacrant à Dieu son génie, l'a anéanti ? C'est depuis qu'il fut devenu plus religieux qu'il composa ces morceaux sublimes qu'on ne se lasse point d'admirer, et qu'il résolut les fameux problêmes de la *roulette.*

Il vengea de la foi l'auguste obscurité. N'y a-t-il que de l'obscurité dans la foi ! et dans ce que Pascal a écrit sur la religion, n'a-t-il fait que venger l'auguste obscurité qui environne quelques-uns de ses dogmes ! Le philosophe du dix-huitième siècle se montre dans ces expressions et dans les suivantes.

O toi ! religion dont la sévérité enleva se grand-homme à la philosophie. A quelle philosophie ! aux mathématiques ! cette science appartient à la philosophie, mais ce n'est pas là la philosophie, d'ailleurs Pascal y est revenu momentanément pour s'occuper des problêmes de la roulette : à cette prétendue philosophie qui a fait secte dans le siècle dernier ! Pascal l'a toujours eue en horreur, et il est un de ses plus terribles fléaux : à la vraie philosophie, à celle qui, suivant l'étymologie du nom, signifie *amour*

» jouer le rôle le plus distingué dans les sciences
» et dans les arts. » (*Corr.*, 4 *juin et* 6 *mars* 1777.)

Vous voyez, poursuivit-il en s'adressant à l'assemblée, que notre intention n'est pas de ménager Pascal : mais les philosophes se font un devoir d'être justes, même envers leurs ennemis. Je conviens donc que « Pascal a été géomètre et élo-
» quent. La réunion de ces deux grands mérites
» étoit alors bien rare (*). Mais il n'y joignit pas
» la vraie philosophie. Condorcet auteur de son
» *éloge*, indique avec adresse ce que j'avance
» hardiment. Il vient enfin un temps de dire la
» vérité : » (*Not. sur Pascal*,) et je la dis cette vérité : je fais plus ; je la prouve.

Dites-moi ; est-ce être philosophe que d'écrire ces étranges paroles ? « à ceux qui ont de la ré-
» pugnance pour la religion, il faut commencer
» par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la
» raison. » (*Pens. de Pascal*, 2e. *p.*, *art.* XVII, *n*^{o}. XXXVI.) « Ne voyez-vous pas, ô Pascal ! que

---

de la sagesse ! celle-ci est sœur de la religion, et Pascal l'a toujours cultivée.

Permets du moins qu'il en soit regretté. Ces regrets seroient fort déplacés de la part des athées et des déistes : jamais Pascal ne leur a appartenu. Quant à la vraie philosophie, il eut moins travaillé pour elle s'il n'eût pas été aussi religieux. Qu'a-t-elle donc a regretter ?

(*) Elle est donc devenue bien commune depuis ? Quels sont ces hommes, qui, parés du titre de *vrais philosophes*, ont été en même temps géomètres et éloquents ? Où sont-ils ?

» vous êtes un homme de parti qui cherchez à
» faire des recrues ?» (*Not.*)

Est-ce être philosophe que de nous dire avec une gravité qui tient du burlesque ? « L'immor-
» talité de l'ame est une chose qui nous importe
» si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il
» faut avoir perdu tout sentiment pour être dans
» l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes
» nos actions et toutes nos pensées doivent pren-
» dre des routes si différentes, selon qu'il y aura
» des biens éternels à espérer ou non, qu'il est
» impossible de faire une démarche avec sens et
» jugement, qu'en la réglant par la vue de ce
» point qui doit être notre premier objet. Ainsi
» notre premier intérêt et notre premier devoir
» est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend
» toute notre conduite. » (*Pens. de Pasc.*, 2e. *p. art.* 2.) N'est-ce pas là, comme je compte le dire dans une note sur cette pensée, couvrir d'un capuce une tête d'Archimède ?

Mais ne parlons plus de ce *fanatique*, de ce *malade;* son nom seul me jète dans la plus violente colère : il m'ôte presque l'usage de la raison. Comment a-t-on pu l'admirer ? Les François jusqu'à ce jour n'ont été que des idiots. « Voyez
» combien la nature humaine est avilie depuis le
» beau temps des Romains. On est effrayé de
» l'excès des sottises de notre nation ; c'est une
» race de singes, dans laquelle il y a eu quelques

» hommes. » (*Lett. à M.me Dudeffant.*) Rougissons de les avoir pour compatriotes. Pour moi, lorsque je parlerai en philosophe, je ne veux plus leur donner d'autre nom que celui de *Welches.*

Les conjurés applaudirent. Traiter sa patrie avec mépris est une idée digne de la philosophie : on prouve par là qu'on a l'ame trop noble pour l'appliquer à des affections vulgaires, et trop élevée pour que ces affections puissent arriver jusqu'à elle. C'est un secret que ne connoissoient pas les illustres écrivains du siècle de Louis XIV : ils aimoient et estimoient leur patrie. Aussi quelles ames étroites et petites ils avoient reçues de la nature ! l'amour du genre humain et tous ces sentimens si sublimes et surtout si commodes que la philosophie inspire, n'ont jamais pu y pénétrer.

Puisque les François sont des *Welches*, dit un de nos sages, traitons-les en *Welches*. Quant à moi, ajouta-t-il d'un ton de dédain ; lorsque j'écris pour eux, je leur fais du *sauvage*. (*Mém. philosophique.*)

Ils le méritent, reprit Helvétius ; « cette nation » avilie (*) est aujourd'hui le mépris de l'Europe :

(*) A l'époque où Helvétius écrivoit son livre, cet avilissement n'étoit que trop réel; mais c'étoit dans le gouvernement qu'il existoit et non dans la nation. De plus, il n'étoit et ne pouvoit être que momentané, comme on le vit sous le règne suivant : c'est depuis que les bienfaits de Louis XVI ont été tournés contre lui, que les paroles d'Helvétius se sont malheureusement vérifiées parce que dès-lors l'avilissement est passé dans la nation.

» elle ne produira plus d'écrivains célèbres. »
(*De l'hom. et de ses fac.*)

Nous la mettrons en état d'en produire, s'écrièrent plusieurs voix ! mais ne nous décourageons pas : il faut nous roidir contre les obstacles et même contre les mauvais succès. Qu'importe que nos résultats ne soient pas d'abord tels que nous les annoncerons ? Nous avons devant nous la durée des siècles : attendez, dirons-nous ; tôt ou tard les merveilleux effets de notre philosophie se feront ressentir.

C'étoit là calculer en grand et d'une manière sûre ou du moins prudente.

Avant l'affaire
Le roi, l'âne ou moi nous mourrons.

Un des sages prit aussitôt la plume, et se hâta de tracer un tableau séduisant de la France philosophiquement régénérée. Selon son calcul, ce grand évènement doit avoir lieu avant l'an *deux mille quatre cent quarante*, pourvu toutefois, ajouta-t-il, que ce ne soit pas un *rêve*. Non, certes, ce ne sera pas un rêve, s'écria Diderot : j'en jure par l'Encyclopédie. La *république de l'âge d'or* va renaître ; mais souvenons-nous, et ayons bien soin de l'inculquer à nos disciples, que « l'on ne peut y entrer que par la brèche de la » religion, et sur la ruine de tous les principes. »

Ce fut par ce trait de génie vivement applaudi

que se termina la première séance. Voltaire donna le signal, et tous nos sages se levèrent, en criant avec l'accent de la fureur : guerre à mort aux anciens principes ! *écrasons l'infâme.*

CHAPITRE IV.

Seconde séance des philosophes. — Leur fureur contre les prêtres et leurs autres adversaires. — Armes qu'ils emploient contre eux.

Nos sages jouirent paisiblement de leur gloire le reste du jour et la nuit suivante. Le lendemain s'étant rassemblés de bonne heure, ils se félicitèrent mutuellement de l'adresse et du courage avec lesquels ils avoient fait subitement disparoître tout ce qu'on avoit admiré en France jusqu'alors. C'est sur nous, dirent-ils, que tous les regards vont désormais se fixer.

Oui, dit Voltaire, pourvu que nos adversaires n'y mettent pas obstacle. Nous en aurons de terribles : mais les plus dangereux de tous, ce sont les prêtres. — Eh bien ! qu'ils soient les premiers à ressentir les coups de la philosophie. « Aussi-
» bien, si on ne brise pas le joug qu'ils nous
» imposent, jamais on ne brisera celui des tyrans;
» en vain les pensées des sages prépareront les
» révolutions politiques, le bras du peuple ne les

» exécutera pas. » (*Merc. de Fr.*, 7 *août* 1790.) Et ainsi la philosophie toujours comprimée ne prendra pas l'essor que nous nous proposons de lui donner.

Bon ; reprit le *grand-homme*, je vois que vous sentez à merveille toute l'importance de mon observation : n'ayons donc aucun ménagement pour ces *marauds à tonsure :* ne nous lassons pas de leur faire une guerre ouverte ou cachée dans tous nos ouvrages. Quant à moi,

Je les poursuis partout comme un chien fait sa proie,
Et je ne les sens point qu'aussitôt je n'aboie.(*Boil. sat.* 7.)

vous verrez comme je les suivrai à la piste dans mon *Essai sur l'histoire générale.* Certes, ce n'est pas une histoire ordinaire que je me propose de composer : mes lecteurs y trouveront avec admiration une satire amère et sanglante des papes, évêques , prêtres , moines et *fripons de toute espèce.* Mais le théâtre, mes amis, le théâtre, c'est là surtout qu'il faut livrer cette *canaille* au mépris et à l'indignation du public. Ah ! quand nos *Welches* seront-ils assez raisonnables pour que la philosophie puisse en faire ouvertement son *école* , et leur montrer sous les traits de la sottise , du fanatisme ou de l'imposture quelque *animal à rabat* , quelque *faquin crossé* , *mitré !* Ce temps viendra, je vous le promets : nous allons y mettre ordre ; mais il ne nous sera pas donné d'en jouir.

Au moins, ils nous reste une ressource, celle des allusions et des allégories : profitons-en, mes amis ; vous savez avec quel succès j'en ai déjà fait usage : tous nos *Welches* ont dans la bouche ces deux vers de ma philosophe *Jocaste* :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense:
Notre crédulité fait toute leur science.

Ah ! les bons *Welches !* comme ils ont mordu à l'hameçon. Entre nous, ces deux vers font un contre-sens. Jamais la sentence qu'ils expriment n'a été moins en sa place que dans la pièce où j'ai eu l'art de la faire entrer. Qu'est-ce en effet que cette pièce, sinon une démonstration rigoureuse de la certitude des oracles prononcés par les prêtres ? Si on pouvoit en tirer une conclusion, ce seroit celle-ci qui est bien différente de celle que je tâche d'insinuer :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un *libertin* pense;
Dans le sein de Dieu même ils puisent leur science.

Mais c'est à quoi nos *Welches* n'ont pas fait attention. L'épigramme est bonne : ils l'ont saisie selon mon intention, sans tenir compte des circonstances qui en émoussent la pointe. C'est ainsi qu'ils ont applaudi depuis à *mon américaine Alzire*, prêchant savamment le suicide et poussant quelques vigoureux argumens au Dieu des Chrétiens, dont elle vient d'embrasser le culte.

C'est ainsi encore qu'ils ont applaudi à ma petite raisonneuse *Zaïre*, triomphant avec les mêmes argumens et professant *l'indifférentisme*, en vers qui font d'autant plus de plaisir, qu'on les attend moins d'une jeune fille élevée depuis son enfance dans un sérail parmi des eunuques et des esclaves. Les bons *Welches!* vous le voyez; il suffit de leur présenter la philosophie, peu importe de quelle manière; pourvu qu'elle leur vienne par le canal de la Gaussin ou de la Clairon, ils *vous* l'avalent avec avidité comme des hommes qui en sont depuis long-temps altérés. Reconnoissez donc avec moi, mes amis, que c'est s'assurer une victoire éclatante sur le christianisme, et sur ses prêtres, que de les traduire sur le théâtre.

Nos sages étoient dans le ravissement : quel bonheur, disoient-ils, de combattre pour une cause où l'on triomphe avec si peu d'efforts! ils se promirent bien de transporter à tout propos la philosophie sur le théâtre et dans les autres parties de la littérature : et ils l'ont fait. On sait si les lettres françoises y ont gagné.

Cependant, reprit le *grand-homme*, je dois le dire à la honte de nos *Welches :* j'ai été mécontent d'eux une fois; c'est au sujet de mon *Mahomet*. Qui d'entre vous ignore que j'avois entrepris cette pièce pour faire passer dans leurs ames, une partie de la haine dont la mienne est animée contre les prêtres? Dans cette louable intention,

j'avois peint Mahomet si méchant, que j'en ai eu depuis quelques remords. Eh bien ! vous l'avez vu, *j'ai perdu mon temps et ma peine.* Nos *Welches* ont applaudi aux belles tirades de ma pièce : mais dans ce monstre souillé de crimes qui révoltent la nature, ils n'ont pas eu le bon esprit de reconnoître leurs prêtres. Ah ! qu'ils sont encore peu philosophes !

Ce n'est pas ma faute, dit d'Alembert : que n'ai-je pas fait pour ouvrir leur intelligence ? « plût » à dieu, ai-je dit, que la tragédie de *Mahomet* » fût plus ancienne de deux cents ans ! l'esprit » philosophique qui l'a dictée seroit de même » date parmi nous, et peut-être eût épargné à la » nation françoise, d'ailleurs si paisible et si » douce, les horreurs et les atrocités religieuses » auxquelles elle s'est livrée (*). Si cette tragédie » laisse quelque chose à regretter aux *sages*, » c'est de n'y voir que les forfaits causés par le » zèle d'une fausse religion, et non les malheurs » encore plus déplorables où le zèle aveugle » pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes. » (*Lett. à Rouss.*)

Laissez-moi faire, poursuivit le *grand-homme;*

(*) C'est avoir une haute idée de l'esprit philosophique et de la tragédie de *Mahomet.* Rousseau n'en jugeoit pas ainsi ; et il avoit raison. (*Lett. à d'Alemb.*) Voyez ce qui a été dit plus haut sur le fanatisme, *page* 57.

je reviendrai à la charge dans mes *Guèbres*, dans mes *Lois de Minos* et ailleurs. Le dénouement des *Guèbres* se fera par l'arrivée soudaine et inattendue d'un empereur qui dira du ton le plus imposant :

> Je pense en citoyen , j'agis en empereur :
> Je hais le fanatique et le persécuteur.

J'avertirai dans ma préface que *tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers* , qui portent bien visiblement l'empreinte de ma touche nerveuse et philosophique ; et j'inviterai tous les souverains à les répéter à l'imitation de mon empereur , en leur promettant que la *terre entière leur applaudira avec transport*. Ce n'est pas tout : sous prétexte d'éloigner les applications , j'en ferai naître adroitement l'idée. Nos *Welches* auront beau être *Welches ;* il faudra bien qu'à la fin ils me comprennent.

Tout ce discours fut vivement applaudi. Mais quoi ! dit avec humeur un des assistans , nous bornerons-nous à ces traits indirects contre les *gens à soutane* !

Non , de *par béelzébuth* , répondit Voltaire ; quelqu'avantage que nous présentent l'histoire et le théâtre , notre haine ne pourra s'y satisfaire qu'à demi. Il nous faut des productions où notre ame se livre sans contrainte à toute l'horreur que ces *gredins* nous inspirent.

On fut bientôt d'accord sur ces productions. Fabriquons, dirent nos sages, force romans, force contes, force satires, force épigrammes, où nous ferons jouer à tous ces *marouffles* un rôle bien ridicule, bien méprisable et bien odieux : ce sera un coup dont ils ne *relèveront pas*. La multitude que nous aurons ainsi *éclairée* ne verra plus dans leur état qu'un *métier* de *fripons* et de *fourbes*. — Surtout, ajouta quelqu'un, que tout ce que nous dirons soit fortement assaisonné. — Il le sera, dit Voltaire, si vous avez soin de m'imiter : écoutez-moi.

Je ne souillerai point ce papier de toutes les horreurs dont le *grand-homme* chatouilla agréablement les oreilles et le cœur de nos sages. Ceux-ci les recueillirent avec tout le respect qu'on a dans certains pays pour les reliques du *Grand-Lama;* et ils en composèrent un ample et curieux dictionnaire. C'est là qu'à l'envi les uns des autres, ils ont puisé dans la suite tous ces traits si fins et si délicats, qu'ils n'ont cessé de diriger contre les ministres du christianisme. Ce dictionnaire a passé de nos jours dans les mains de la canaille révolutionnaire dont il a fait les délices : preuve non-équivoque de son mérite philosophique.

Parmi les membres de cette illustre assemblée, on en distinguoit plusieurs qui s'étant consacrés autrefois au ministère des autels, devoient à cet état leur existence et la considération dont ils

avoient joui dans le monde. Ils ne furent ni les derniers, ni les moins ardens à applaudir aux projets destructeurs de la philosophie. Bientôt, saisis d'un généreux transport, ils s'élancent de leurs places : à leur tête étoit ce fameux Raynal, qui crioit selon sa coutume avec le ton d'un énergumène : « qu'on étouffe les ministres de cette re- » ligion sous les débris de leurs autels. » (*Hist. phil.*, *t.* 6, *l.* 11, *c.* 24.) Ils s'approchent de leur chef, et là prosternés humblement à ses pieds, ils font amende-honorable *d'avoir été prêtres.* « Mes frères en béelzébuth, que j'aime passion- » nément, leur dit le *grand-homme* en pleurant » de tendresse, entrez dans notre académie : vous » n'êtes point prêtres ; vous êtes hommes. » (*Lett. à d'Al.*, 13 *avril* 1762, *et* 23 *fev.* 1776.) Admirable effet de ces flatteuses paroles ! je sentis, a dit depuis l'un de ces *prêtres-philosophes*, mon être s'agrandir : je commençai à m'estimer moi-même. Tous jurèrent fidélité, dévouement, service à la philosophie qui venoit de les adopter : nous ne lui serons pas inutiles, dirent-ils en faisant des imprécations épouvantables : nous connoissons les secrets du corps ; ils vous seront tous dévoilés.

En même temps l'un d'entre eux s'approche de d'Alembert, et lui montre dans l'histoire *d'Esther* un passage qui réellement ou en apparence, décèle dans cette reine un esprit vindicatif. D'Alem-

bert tressaille de joie : il communique à Voltaire cette importante découverte : voilà, dirent-ils, qui est décisif contre *l'infâme*. (*Corr. de Volt. à d'Alemb.*)

Enhardi par ce succès, un autre vient tirer doucement d'Alembert par la manche, et lui fait part mystérieusement d'un passage de saint Augustin, mais avec la sage précaution de taire le titre de l'ouvrage d'où ce passage est extrait. « Ce saint, dit-il, regarde l'arche de Noé » comme une figure du corps humain. La petite » fenêtre désigne le..... » (*) D'Alembert se hâta d'instruire Voltaire de cette grande confidence ; et tous les deux de rire aux éclats.

Ce trait vient à propos, dit le *grand-homme* ; j'en avois besoin pour égayer l'article *Athéïsme* de mes *questions sur l'Encyclopédie*. Le public saura que c'est *Barbeyrac* qui a lu cette sottise énorme dans les *Pères de l'Eglise*, et qu'il en a conclu tout naturellement, que ces oracles du christianisme n'ont pas toujours *connu une morale pure*. Mais, ajouta-t-il, en prenant ce ton de gaîté décente qui lui étoit si familier, il manque ici une chose ; c'est de *placer le nez d'un jésuite à cette fenêtre*. (*Corresp.*)

(*) Quel grossier langage parlent ces nouveaux docteurs de la France, ces restaurateurs de la raison ! heureux encore, si on n'avoit à leur reprocher que la grossièreté ! Voyez ce qui a été dit dans la première partie. *Chap.* 8 *et* 9.

L'assemblée

L'assemblée fut bientôt instruite de ce très-plaisant entretien par les soins de Condorcet. (*) On redoubla d'admiration pour Voltaire : quelle adresse, dit-on, dans ce *grand-homme*, pour avilir *l'infâme* et ses ministres ! encore une fois, ils n'en *relèveront pas*.

Du moins, dit le *grand-homme*, je ferai tous mes efforts pour les en empêcher. Ne doutez pas qu'ils n'aient l'impudence de nous résister : mais heureusement j'ai un moyen sûr de les mettre hors de combat : c'est de révéler le secret des études par lesquelles on les dispose au sacerdoce. On croit communément qu'ils s'instruisent des preuves de leur religion, des dogmes et de la morale qu'ils doivent enseigner aux peuples : c'est une erreur dont je veux désabuser le public. « Il faut » qu'ils consument six années à bien statuer s'il y » a neuf chœurs d'anges, et qu'elle est la différen- » ce précise entre un Trône et une Domination ; si » le Phison dans le paradis terrestre étoit à droite » ou à gauche du Géhon ; si la langue dans la- » quelle le serpent eut des conversations avec » Eve, étoit la même que celle dont l'ânesse se » servit avec Balaam : comment Melchisédech » étoit né sans père et sans mère ; en quel endroit

(*) C'est à lui que nous devons la *Correspondance* de Voltaire et de d'Alembert, si on ne le savoit pas, on seroit tenté d'attribuer la publication de cette *correspondance* à quelque ennemi secret de la philosophie.

» demeure Enoch qui n'est point mort : où sont
» les chevaux qui transportèrent Elie dans un
» char de feu, après qu'il eut séparé les eaux du
» Jourdain avec son manteau, et dans quel temps
» il doit revenir pour annoncer la fin du monde. »
(*Quest. sur l'Enc., art. éduc.*) — Quels sots ! quels idiots ! s'écrièrent les philosophes. — Aussi, reprit le *grand-homme*, comme je vais me moquer des théologiens ! — Vous venez de leur porter le coup mortel. Que quelqu'un d'entre eux se permette des sorties contre la philosophie : Abbé, lui diront en ricanant nos jeunes gens, quelle langue parloit l'ânesse de Balaam ? Monsieur l'Abbé demeurera confondu.

Oui, dit Rousseau, si Monsieur l'Abbé n'est qu'un sot; mais à coup sûr, Monsieur l'Abbé sera un fripon et un athée. Ce langage vous étonne ; il est le résultat de mes longues observations :
« Je n'ai rencontré dans toute ma vie que trois
» prêtres qui crussent en Dieu. »

Et plût au Ciel, dit en élevant les mains, un prêtre qui depuis a joué un rôle distingué dans la révolution, plût au Ciel que mes confrères ne fussent qu'athées ! sachez que « ils ne suivent leur
» conscience que pour aller aux crimes : auprès
» de cette horde les athées sont des anges. »

Qu'ils disparoissent donc enfin de dessus la terre, s'écria Cérutti, « Peuples, vous voulez
» communier, je ne m'y oppose pas ; vous avez

» des champs de blé, mâchez des épis. Commu» niez et bénissez Dieu avec les fidèles habitans » de l'air. Les oiseaux, ces innocentes et pieuses » créatures ont un chœur, des hymnes, un sanc» tuaire, une table sainte; mais ils n'ont point » de prêtres, ils ne troublent point le monde. »

Bel exemple qu'ils nous donnent! cria-t-on de toutes parts. Allons, il est temps qu'enfin la philosophie nous élève jusqu'à cette religion si simple et si paisible des alouettes, des chardonnerets et des passereaux. Voilà, voilà la véritable *religion naturelle*.

Cependant Voltaire fixoit avec intérêt Cérutti dont l'audace le charmoit. Jeune homme, lui dit-il, vous annoncez d'excellentes dispositions: mais, dites-moi: vous avez été jésuite. — Hélas! oui; ô *grand-homme*: mais je ne m'en vante pas. C'est à cette société que je dois ainsi que vous, le premier développement de mes talens. — Et n'est-ce pas vous qui avez écrit leur *Apologie?* — Oui; mais cela n'empèche pas d'être philosophe. Vous avez fait vous-même dans une lettre adressée au P. Latour, recteur du collége de Louis-le-Grand, un magnifique éloge des jésuites, auquel vous avez joint une belle profession de foi catholique. Vous n'en êtes pas moins aujourd'hui notre chef.—Oh! le cas est bien différent, j'avois besoin de leur crédit pour être reçu à l'Académie françoise; il falloit leur donner le change sur mes opinions

religieuses, comme je l'avois déjà donné à *mon janséniste de frère*, dont je convoitois l'ample succession : mais je n'ai pas gardé long-temps ce double masque de Chrétien et d'ami des jésuites, dont j'ai été forcé de me couvrir un moment. — J'ai imité fidèlement cette conduite. A peine avois-je achevé *l'Apologie des jésuites*, que j'allai chez le procureur général du parlement, signer un serment par lequel je déclarai *impie* ce même institut, que je venois de défendre à la face de toute l'Europe. — O le grand philosophe! ce ne sont pas là des *adieux* semblables à ceux du *dévot* Gresset, qui *dans le monde* fut *un homme de collége*. — Le procureur général en fut dans l'admiration. Je lui demandai s'il y avoit encore quelque chose à signer : il reste l'alcoran, me répondit-il, mais je ne l'ai pas chez moi. — O le grand philosophe! *entrez, entrez dans notre Académie*. — Je me suis fait depuis long-temps, comme tant d'autres, mon petit dieu à moi. C'est celui que je célèbrerai en mourant, par ce charmant quatrain que je ferai insérer dans mon tombeau :

Je vais rejoindre enfin le *dieu de ma pensée*,
Puisse-t-il m'accueillir pour prix de longs travaux
En ce riant asile, en ce doux élysée
Qu'il garde aux philosophes et qu'il ferme aux dévots

— O le grand philosophe! jeune homme, vous êtes digne de voir les jours heureux que la philo-

sophie va bientôt faire luire sur la France : votre âge vous permet d'espérer cette faveur de la *destinée.* Je vous lègue mon esprit et mon audace : croissez et vivez pour couronner mon œuvre et pour en faire jouir les nations. — *Grand-homme*, je ne tromperai pas votre espoir. Je jure entre vos mains, que si jamais la patrie que j'ai adoptée (*) vient à *briser ses chaînes* , les prêtres, et leur religion n'auront pas d'ennemi plus acharné à leur perte et plus industrieux que moi , à imaginer les moyens de la hâter. Je m'attacherai surtout à les rendre odieux et méprisables au *bon* peuple des campagnes. J'enseignerai à ce *bon peuple* , que le *pain eucharistique n'est qu'un symbole* , *qu'une figure ;* je lui apprendrai à se *moquer du pape* , *des évêques* , *de la messe*, *des conciles*, *des saints :* je l'inviterai à se tenir en garde contre le *pouvoir de la chaire*, *l'espionage de direction*, *le despotisme du confessionnal*, *l'armée des prêtres* , *l'arsenal des Eglises*, etc. (*Feuill. vill. et rép. à Arthur Dillon.*)

Le philosophe a été en effet fidèle à son serment. D'abord ennemi de notre révolution, parce que Necker son protecteur ne la dirigeoit pas, et bientôt après l'un de ses plus dévoués apôtres, il a exécuté avec un zèle infatigable ce qu'il avoit promis. Qui n'a pas connu cette fameuse

(*) Cérutti étoit piémontois.

Feuille villageoise, qu'il a rédigée pendant deux ans avec le genre d'esprit que Voltaire lui avoit légué ? Nul ouvrage n'a plus contribué à répandre les *lumières* de la philosophie parmi le *bon peuple.* Sous les auspices de notre révolution et par les soins de certains prêtres qu'elle avoit enfantés ou dont elle avoit fait tomber le masque, elle servoit de prône dans plusieurs Eglises de villages. Pour de tels travaux, quelle récompense l'auteur ne devoit-il pas attendre du *Dieu de sa pensée !*

Ce petit dialogue de Voltaire et de Cérutti, excita les plus vifs applaudissemens. Voilà qui est fait pour les prêtres, dit ensuite un philosophe ; mais nous aurons encore d'autres adversaires. — Lesquels ? — Les écrivains. Comment nous en délivrerons-nous ? — En mettant au jour leur ineptie, répartit vivement Diderot ; nous dirons qu'ils *raisonnent comme des pantoufles*, *qu'ils sont des cruches*, *des têtes à perruques*, etc. (*Lett. au P. Berthier.*)

Morbleu, dit l'auteur du *Système de la nature*, qu'on se garde bien de les ménager. L'arrêt en a été porté dans nos assemblées secrètes ; il faut qu'il soit mis à exécution. « Ceux qui voudront » réprimer les philosophes ne sont que des hom- » mes pervers, des fanatiques, des méchans ou » des fous : leur religion n'est que démence, fo- » lie, enthousiasme, fanatisme, superstition, » imagination déréglée, ignorance, infâmie,

» stupidité, imposture. » C'est avec cette vigueur qu'il faut défendre la philosophie contre ses sots, ses ridicules, ses fanatiques ennemis. Par là on les force à la respecter, et à se tenir humblement la bouche fermée en sa présence.

« Pour moi, dit le doucereux auteur des » *Mœurs*, je n'aime à parler mal de personne ; » je suis rempli d'humanité et d'une sensibilité » si tendre, que je n'égorgerais pas un poulet: » mais si quelqu'un nous attaque, je déclare que » je regarde comme flétris tous ceux qui le ver- » ront ou tous ceux qu'il aimera. La raison en » est claire : cet homme sera nécessairement un » fourbe, un sycophante, un calomniateur, un » boute-feu, un Erostrate, un Catilina de la ré- » publique des lettres. » (*Eclairc.*)

Ces traits sont foibles, dit un autre philosophe; un de mes amis m'a instruit de la véritable manière de repousser les coups de nos adversaires. Vous le connoissez cet ingénieux ami : vous savez que « ses plaisanteries sont d'un ton excel- » lent, et ses discours pleins de goût et d'un sel » très-piquant. Lucien, Rabelais et Swift, lui » ont appris à manier l'ironie et la raillerie, et » leur disciple est devenu leur rival. » (*Mém. de Marm.*, *l.* 11.) — Vous voulez parler, dit Voltaire, de *mon cher philosophe sorbonique :* (*) je connois la nature et l'étendue de ses talens;

(*) L'abbé Morellet.

aussi depuis long-temps je le traite avec la distinction qu'il mérite. Va, lui ai-je dit, je te lâche contre nos ennemis, épie furtivement leur conduite, procure-moi des anecdotes sur eux. Fais plus encore, *MORDS-LES :* c'est la mission et le nom que je te donne. (*Lett. à d'Alemb.*, 13 *août* 1760.) — Je vous réponds qu'il remplit cette mission avec zèle, et qu'il y sera fidèle jusqu'au tombeau ; il mourra sur la brèche. Un insolent a osé attaquer les philosophes dans une comédie : aussitôt mon ami l'a dénoncé au public comme un banqueroutier, un ingrat, un fripon, un voleur, un fondateur de mauvais lieux, etc.

La *plaisanterie est excellente*, reprit très-sérieusement Voltaire. (*Lett. à d'Alemb.*, 10 *août.* 1760.) Cela me rappelle ce bon Larcher : il faut que je vous égaie un moment à ses dépens.

L'abbé Bazin a publié, il y a quelque temps, un livre intitulé *Philosophie de l'histoire :* vous savez, ajouta le *grand-homme* en souriant, quel est cet *abbé Bazin.* (*) Larcher a eu l'insolence de faire sous le nom de *Supplément*, un ouvrage pour le réfuter ; entre autres griefs qu'il reproche au savant abbé, il l'accuse d'avoir pris les *prêtres égyptiens* pour des *bouteilles*, le nom de *dynastie* pour celui d'une *province*, et un navire appelé *Scyphus*, sur lequel Hercule traversa le dé-

(*) Tout le monde sait que *l'abbé Bazin* et son *neveu*, étoient Voltaire lui-même qui se cachoit sous ces deux noms.

troit de *Calpé et d'Abyla*, pour le *gobelet* qui servoit à son usage. — Nous savons tout cela. — Et vous en êtes sans doute indignés ? Et bien ! je vous apprends que le *neveu* de cet *abbé* a répondu à cet audacieux *poliment* et *savamment*, comme il convient à un *homme pétri de douceur et d'indulgence*. Le public recevra bientôt son écrit où il apprendra que ce Larcher qui se donne les airs d'un érudit, n'est qu'un *bouc*, *un crasseux*, *un faussaire*, *un cuistre*, *un s.....*, *un p.....*, *un vil répétiteur au collége Mazarin*. (*Déf. de mon oncle.*)

Pulchrè, *benè*, *rectè*, crioient les philosophes à chacun de ces traits : c'est ainsi qu'il faut traîner dans la boue les ennemis de la philosophie. Confiez-nous cette *défense honnête*, nous aurons soin d'en multiplier les éditions.

Le *grand-homme* pleura une seconde fois de tendresse. Mes amis, dit-il, en voyant le beau feu qui vous transporte, je ne puis plus douter que *l'empire des cuistres ne touche à sa fin*.

Il y touche, s'écria-t-on ; il s'écroule de toutes parts. Bientôt on n'en parlera plus que pour dire qu'il a été.

Oui, dit un philosophe, si nous savons déployer une énergie digne de la cause que nous défendons. — Et n'est-ce pas de l'énergie que les *sons mâles et fermes* que nous venons d'articuler ? Que voulez-vous de plus ? — Nuire et nous venger.

Il a raison, dit Condorcet; vengeons-nous : mais en même-temps sachons haïr; autrement notre vengeance ne sera que bassesse et lâcheté. On regarda le philosophe avec étonnement. « Les » grandes ames, continua-t-il, sont celles qui sa- » vent le mieux haïr; les honnêtes gens sont » ceux qui ne se réconcilient jamais. Les fripons » savent nuire ou se venger : mais ils ne savent » point haïr. » (*Vie de Turg.*)

Plusieurs philosophes sentirent leurs ames *s'agrandir.* Oui; s'écrièrent-ils, nous saurons haïr, et haïr profondément; on en verra des preuves. Mais jusqu'à quel point notre philosophie usera-t-elle du droit qu'elle a de se venger ?

On s'adressa à d'Alembert pour avoir la solution de cet important problème. Tout le monde sait que « il avoit une ame pure, libre de passion, » contente d'elle-même. Son caractère étoit mêlé » de force et de foiblesse; mais sa force étoit de » la vertu, et sa foiblesse de la bonté. Quelles ames, » a-t-on dit à son sujet, que celles qui ne sont » inquiètes que des mouvemens de l'écliptique ! » par un vice qui les dégrade, pas un regret qui » les flétrisse, par une passion qui les attriste et » les tourmente. » (*Mém. de Marm.*, *l.* 6 *et* 10, *t.* 2, *p.* 110 *et* 111, *et t.* 3, *p.* 223.) D'Alembert se hâta de prendre la plume et de calculer, et bientôt son *ame pure et libre de passion*, fit entendre ces douces paroles :

Applaudir ceux qui se moquent des maximes de la philosophie, c'est être *vipère*. Un tel crime est le comble de la *méchanceté* et de *l'atrocité*. Quiconque en est coupable, ne *mérite aucune pitié*, quelque soit son sexe, son âge, son rang, son état. (*Lett. à Volt.*, *juin* 1760.)

Ce langage étoit clair : mais il le fut bien davantage dans la suite, lorsque sur une règle aussi rigoureusement calculée, d'Alembert jugea de l'énormité du délit qu'avoit commis M.me de Robecq, en approuvant la comédie des *Philosophes*, et de la punition que ce délit méritoit. Cette princesse étoit mourante; mais on lui cachoit avec soin son état. Un libelle philosophique le lui fit connoître et avança sa mort. (*Lett. de Voltaire à Thir.*, 18 *juin* 1760, *et à d'Alemb.* 23 *juin* 1760.) Voltaire qui craignoit les suites de cette *cruauté pour la bonne cause*, (ce sont ses termes) écrivit à d'Alembert qu'il *voudroit avoir perdu toutes ses vaches, et qu'on n'eût point parlé de M.me de Robecq dans le libelle.* (*Ibid.*, *et* 10 *juin* 1760.) « Mon cher et illustre maître, lui » répondit celui-ci, ce n'est pas tout d'être mou- » rante, il faut encore n'être pas vipère. Vous » ignorez sans doute avec quelle fureur et quel » scandale M.me de Robecq a cabalé pour faire » jouer la pièce de Palissot; vous ignorez qu'elle » s'est fait porter à la première représentation, » toute mourante qu'elle est, et qu'elle a été

» obligée, tant elle étoit malade ce jour là, de » sortir avant la fin du premier acte. Quand on » est atroce et méchante à ce point, on ne mé- » rite, ce me semble, aucune pitié, eût-on..... » (*Lett. à Volt., juin* 1760.) Le reste de la phrase de d'Alembert, annonce plus que tout le reste une ame *qu'aucun vice ne dégrade;* mais elle est trop philosophique pour qu'on puisse la transcrire. Qu'il suffise de savoir qu'elle contient un des plus horribles blasphèmes, exprimé en termes qu'on ne se permet que dans certains lieux. « Quelles ames que celles qui ne sont inquiètes » que des mouvemens de l'écliptique! »

CHAPITRE V.

Suite de la seconde séance. — Des différens moyens par lesquels les philosophes attaquent le christianisme. — Des prétendues persécutions qu'ils essuient.

Poursuivons nos conquêtes, dit Voltaire, hier nous nous sommes rendus maîtres des postes reculés du christianisme. Nous venons aujourd'hui de mettre en déroute ses défenseurs. Approchons maintenant du corps de la place, et battons en ruine ses tours et ses remparts. Il leur sera impossible de nous résister.

Je l'ai dit autrefois : « tous les genres sont bons, » hors le genre ennuyeux : » pensée heureuse, qui devoit produire et qui a produit une révolution dans notre littérature. Je dis aujourd'hui dans le même sens : tous les moyens de renverser le christianisme sont bons, hors les moyens ennuyeux. Travaillons donc à écarter l'ennui de nos discours et de nos ouvrages. Les succès les plus rapides et les plus brillans nous seront assurés.

D'après cette règle incontestable, vous sentez qu'il y auroit de la folie à discuter sérieusement les dogmes et les preuves du christianisme. Nous ne recueillerions d'une telle conduite, que la double honte d'ennuyer et de voir peut-être après bien des efforts, la victoire échapper de nos mains. Heureusement nous ne sommes pas réduits à cette cruelle nécessité. Présentons sous un point de vue qui nous soit favorable le culte et la foi des Chrétiens, leurs livres saints, leurs discours, l'histoire de l'Eglise. Ajoutons, retranchons, travestissons. Qui est-ce qui se donnera la peine d'examiner si nos citations sont exactes? Sachons amuser et on nous croira. Comptons sur la légèreté, l'insouciance ou la sottise de la plupart de nos lecteurs : c'est un fond qui ne sera jamais en défaut. Ainsi sans nous épuiser inutilement en discussions, et en dissertations, nous rendrons en peu de temps la religion chrétienne aussi méprisable et aussi odieuse qu'elle a paru

jusqu'à présent digne de vénération et d'amour. Ensuite rions, plaisantons, *moquons-nous de tout*, il n'y a *que cela de solide.* Nos *Welches* sont de bonnes gens, ils pardonnent plutôt cent vices qu'un seul ridicule. La religion chrétienne est à leurs yeux une religion divine : c'est l'idée que leur en donnent les écrits sérieux des Pascal, des Bossuet, et de tous les auteurs ecclésiastiques anciens et modernes. Mais qu'elle se présente à eux couverte d'un masque ridicule : peu importe que ce masque lui soit bien ou mal appliqué ; il ne verront plus en elle qu'un objet de dérision. Les uns lui insulteront ; les plus modérés, dans la crainte de se rendre ridicules eux-mêmes, se garderont bien d'ouvrir la bouche en sa faveur : ils l'abandonneront à son malheureux sort.

Surtout ne négligeons pas un avantage précieux que *l'infâme* nous donne contre elle. Elle attaque et effraie toutes les passions. Jugez du nombre d'ennemis qu'elle doit avoir. Ces ennemis n'attendent pour s'insurger qu'un signal de notre part. Avertissons-les que nous venons enfin briser un joug qu'ils ne peuvent supporter. Flattons toutes les passions : bientôt nous aurons à nos ordres une multitude innombrable. *L'infâme* en sera accablée.

Le *grand-homme* alloit s'étendre et développer toutes les ressources de cette tactique savante et

profonde, dans laquelle il étoit si expérimenté. Elle nous est connue, dirent ses associés : nous en possédons depuis long-temps la théorie et la pratique.

Fort bien, répliqua Voltaire : maintenant examinons de quelle manière nous porterons les coups que nous destinons à *l'infâme.*

Avec respect et le chapeau bas, dirent en ricanant quelques *honorables* membres ; c'est en nous tenant humblement prosternés à ses genoux qu'il faut lui enfoncer le poignard dans le sein.

Dissimulons, dirent d'autres conjurés, le secret est l'ame des affaires. Courons d'un pas ferme à notre but, mais sans faire connoître notre marche.

Point de ces honteux ménagemens, s'écrièrent quelques zélés qui ne savoient pas comme les préopinans se rendre maîtres de leur rage. Faisons une guerre ouverte : poursuivons le christianisme avec toute la haine et le mépris qu'il nous inspire.

Surtout, ajoutèrent plusieurs sages, parlons en philosophes. Ne sommes-nous pas destinés à *recréer l'entendement humain !* Enseignons donc aux hommes avec autorité ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent rejeter. Décidons, tranchons, ne doutons de rien, c'est le moyen de nous asservir tous les esprits.

Nous y réussirons bien mieux par un scepticisme apparent, dit Rousseau. Voici ce que je

me propose de dire en public. « Je ne vois dans » l'examen des dogmes de la révélation qu'em- » barras, mystères, obscurité. Je n'y porte qu'in- » certitude et défiance; je ne me détermine qu'en » tremblant : et je dis plutôt mes doutes que mon » avis. » (*Prof. de foi.*) Quel homme osera croire ces dogmes, lorsqu'il verra que je n'y trouve, moi, que *doute* et *incertitude ?*

Cependant, pour ne pas perdre le fruit de mes raisonnemens, je ferai observer que *le public gagnera à penser comme moi*, quoique *j'ignore si je suis dans l'erreur.* (*Ibid.*) Vous sentez bien, ajouta-t-il, que ce scepticisme ne m'empêchera pas de fronder vigoureusement les dogmes et les preuves du christianisme. Mais qui est-ce qui pourra me condamner? Mon lecteur sera prévenu que *toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter.* Si, malgré toutes ces précautions, le parlement fait brûler mon livre, si quelque évêque catholique fulmine un mandement contre mes opinions religieuses, si je vois les *états de l'Europe se liguer contre le fils d'un horloger*, si *les cuistres*, *les sots en petit collet*, *les chétifs habitués de paroisse veulent avoir la gloire de me porter le dernier coup de pied ;* (*Lett. à M. de Beaum.*) voici une phrase pleine d'énergie et de pathétique que je me hâterai de jeter dans le public et qui les réduira tous au silence : « Pour avoir proposé avec circons-

» pection,

» pection, même avec respect et pour l'amour du
» genre humain, quelques doutes fondés sur la
» gloire même de l'Être suprême, le défenseur de
» la cause de Dieu flétri, proscrit, poursuivi d'état
» en état, d'asile en asile, sans égard pour son
» indigence, sans pitié pour ses infirmités, avec
» un acharnement que n'éprouva jamais aucun
» malfaiteur, et qui seroit barbare, même contre
» un homme en santé, se voit interdire le feu et
» l'eau dans l'Europe presque entière : on le chasse
» du milieu des bois ; et il eût passé le reste de ses
» malheureux jours dans les fers, il eût péri peut-
» être dans les supplices, si durant le premier
» vertige qui gagnoit les gouvernemens, il se fût
» trouvé à la merci de ceux qui l'ont persécuté. » (*)
(*Ibid.*)

Ce sont là, conclut Rousseau, de ces traits de génie dont l'effet est infaillible. J'en ferai un usage fréquent, parce que je connois les lecteurs auxquels je m'adresse. Rousseau a raison dit l'auteur du *Système de la nature* qui se sentoit fortement électrisé, il importe de nous présenter au public

(*) Belle amplification de rhétorique, qui réduite à sa juste valeur par Rousseau lui-même dans ses *Confessions*, signifie que le parlement de Paris ne vouloit que l'éloigner de la France : ce qui se fit avec tant de modération qu'étant sur la route de Saint-Denis, et prêt à traverser Paris en plein jour pour prendre la route de la Suisse, il rencontra les huissiers qui devoient l'arrêter qui le saluèrent très-poliment, et que dans sa fuite, il eut tout le temps et toute la tranquillité d'esprit nécessaire, pour composer son *Lévite d'Ephraïm*.

comme des sages indignement persécutés par le fanatisme : voyez, lui dirons-nous, à quoi nous nous exposons pour vous éclairer. « Celui qui
» attaque les préjugés reçus, qui démasque l'idole
» qu'on encense, est aussitôt un athée. Au mot
» *athée*, le superstitieux frissonne, le déiste lui-
» même s'alarme, le prêtre entre en fureur, la
» tyrannie prépare ses bûchers, et le vulgaire
» applaudit au supplice. » (*t.* 2, *p.* 320.)

On regarda le philosophe avec étonnement : voilà presque du lyrique, lui dit-on, on vous accuse d'être froid, il paroît qu'on est dans une grande erreur. — Je m'échauffe, répondit-il, lorsque mon sujet le demande.

Le *feu* qui l'embrasoit se communiqua à toute l'assemblée. On trouva ces tableaux de persécution heureusement imaginés pour rendre la philosophie intéressante, et on se promit bien de ne pas les épargner dans l'occasion. « Il ne sera pas
» dit, écrivoit une femme moscovite à sa mère,
» que je ne serai pas battue, et que je vivrai dans
» la maison sans que l'on pense à moi ; la moin-
» dre chiquenaude que mon mari me donnera,
» je crierai de toute ma force afin qu'on s'imagine
» qu'il y va tout de bon, et je crois que si quel-
» que voisin venoit au secours, je l'étranglerois. »
Voilà nos philosophes avec leurs cris de persécution.

Voltaire résuma les différentes opinions qu'on

venoit d'émettre, et comme il avoit l'esprit très conciliant, il les adopta toutes. Seulement il recommanda de varier à propos le ton qu'on feroit prendre à la philosophie; d'avoir égard aux personnes, aux lieux, aux circonstances,

Et selon le temps,
Montrer le derrière ou les dents.

CHAPITRE VI.

Suite de la seconde séance. — Idée que les philosophes s'efforcent de donner des Juifs et de leur législation.

Nous voilà d'accord, continua le *grand-homme*, sur les formes que nous emploierons. Venons au fond même des choses : et d'abord ébranlons les preuves du christianisme. Plusieurs de ces preuves sont tirées de l'histoire des Juifs. Attaquons donc tout ce qui a rapport à cette histoire. Je ne vous le cache pas; la vue d'un Juif me met en fureur; c'est un témoin ambulant qui dépose sans cesse contre nous. Il est donc essentiel pour notre cause de dénigrer cette nation : aux yeux de nos lecteurs, ce sera bien *évidemment* dénigrer la révélation même dont elle est dépositaire. Or quelques phrases nous suffiront pour cela.

Qu'étoit-ce que les Juifs? « Un peuple vil, tou» jours ignorant et grossier, privé des arts, du

» commerce, chez lequel il n'y eut jamais ni
» physicien, ni géomètre, ni astronome, un
» peuple superstitieux et le plus superstitieux de
» tous les peuples; usurier, exerçant partout
» l'usure, selon le privilége et la bénédiction de
» leur loi. Enfin c'étoit une horde de sauvages,
» tels ou pires que les cannibales, des mangeurs
» de chair humaine, parmi lesquels cet horrible
» aliment fut en usage, même du temps de leurs
» prophètes. » (*Tr. de la tol.*, *Quest. sur l'Enc.*)

On peut voir dans *les Lettres de quelques Juifs* combien cet horrible tableau annonce dans son auteur d'ignorance ou de mauvaise foi. Cependant il fut extrêmement goûté de nos philosophes qui se hâtèrent d'en répandre partout des copies. Un seul trait leur faisoit de la peine: c'est celui où leur chef représente les Juifs comme des antropophages. Ils craignoient qu'un trait de cette force ne révoltât le public encore peu accoutumé aux hardiesses philosophiques.

Le *grand-homme* tâcha de les rassurer. On vous niera ce fait, lui dit-on. — Je le répèterai. — On vous le niera de nouveau. — Je le répèterai encore; et je finirai par demeurer le maître, parce que mes adversaires se lasseront plutôt que moi. « Une de mes maximes est ces » mots de l'Evangile; *Regnum cœlorum vim pa-* » *titur, et violenti rapiunt illud.* » (*Mém. de Marm.*, *l.* 4.) C'est là une des grandes causes de

mes succès en tout genre. D'ailleurs je donnerai des preuves multipliées de mon assertion : je ferai d'abord observer qu'il y a eu des peuples antropophages. J'en nommerai plusieurs, « tels que
» les Brasiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les
» Hurons, une femme sauvage de couleur cen-
» drée que j'ai vue à Fontainebleau, le peuple
» de Paris qui dévora les restes sanglans du ma-
» réchal d'Ancre, le peuple de La Haye qui man-
» gea le cœur du grand pensionnaire Witt, les
» Cyclopes, les Tyntirites, les Gascons, les
» Saguntins, etc. Et je conclurai : pourquoi les
» Juifs n'auroient-ils pas été antropophages? »
(*Dict. phil.*) La conséquence saute aux yeux : je la fortifierai par la considération suivante :
» c'eût été la seule chose qui eût manqué au peu-
» ple de Dieu pour être le plus abominable peuple
» de toute la terre. » (*Ibid.*) Vous sentez l'antithèse et la force qu'elle donne à mon raisonnement.

Que je suis content, dit un jeune philosophe; nous pourrons démontrer à présent que la législation des Juifs, loin d'être l'ouvrage de Dieu, est une législation barbare qui faisoit d'eux un peuple antropophage.

Doucement, répliqua le *grand-homme;* il ne faut pas que l'horreur que ces exécrables Juifs inspirent à la philosophie lui fasse outrer les choses.
« Il ne leur est prescrit en aucun endroit de man-

» ger de la chair humaine. » J'en conviens avec cette candeur qui caractérise un vrai philosophe. « On les a menacé seulement, et Moïse leur an-» nonce que s'ils n'observent pas ses *cérémonies*, » les mères mangeront leurs enfans. » (*Dict. Phil.*) C'est ma troisième preuve que les Juifs ont été antropophages. Elle n'est pas moins forte que les deux premières.

Des raisonnemens ordinaires auroient conclu d'une telle menace que la chair humaine n'étoit un met ni commun, ni goûté parmi les Juifs. Mais Voltaire et nos philosophes n'étoient pas des raisonneurs ordinaires.

Enfin, dit-il, je trouve dans Ezéchiel une preuve sans réplique de ce que j'avance. « Ce » prophète promet aux Juifs de la part de Dieu, » que s'ils se défendent bien contre le roi des » Perses, ils auront à manger de la chair du » cheval et de la chair du cavalier. » (*p.* 22, *des add. à l'hist., tr. de la tol.*, *et dict. phil.*, *art. antrop.*) Ecoutez : voici le passage.

« Toi donc, fils de l'homme, écoute ce que » t'ordonne le Seigneur : dis aux bêtes sauvages, » aux oiseaux de proie, et à tous les animaux » carnassiers : venez, hâtez-vous, accourez aux » nombreuses victimes que je vais immoler pour » vous sur les montagnes d'Israël ; vous mange-» rez la chair des braves, et vous boirez le sang » des princes de la terre : vous vous repaîtrez de

» leur graisse, vous vous énivrerez de leur sang, » et vous serez rassasiés à ma table de la chair du » cheval, des cavaliers belliqueux, et de tous leurs » guerriers. » (*Chap.* 39.)

Voltaire s'arrêta tout étonné après cette lecture. « Je crois, dit-il, m'être trompé en citant le pas- » sage du prophète Ezéchiel, qui prouve qu'on » mangera le cheval et le cavalier. Cette promesse » est faite par le prophète aux animaux carnas- » siers. » (*N. B. mis à la fin de la prem. édit. du Tr. de la tol.*) Cependant je ne voudrois pas renoncer à ma preuve.... Comment faire ?.... M'y voilà. En examinant les choses de près, on voit clairement que « les derniers versets du passage » peuvent s'adresser aux Juifs comme aux loups » et aux vautours. Mais les commentateurs les ap- » pliquent seulement aux animaux carnassiers. » Bon : j'ai amené les choses au point de n'être plus qu'une affaire de *commentateurs*. Ma cause est gagnée : car je dirai que « si quelques commen- » tateurs appliquent ce passage aux animaux, plu- » sieurs (*) le rapportent aux Juifs ».... Mais que je suis simple ! pourquoi recourir aux commentateurs, lorsque le texte est plus clair que le jour. « N'est-il pas dit ; *vous serez rassasiés à ma ta- » ble !* Donc ces versets doivent s'appliquer aux » Juifs, parce que les animaux carnassiers, ne

(*) Voltaire se garde bien de les nommer.

» mangent point à table. » L'argument est péremptoire: il faudra que je le mette dans la bouche de mon *aumonier Cloépître.* On m'objectera peut-être qu'Ezéchiel nomme les animaux carnassiers et qu'il ne dit pas un mot des Juifs. Eh! *cuistre* qui en doute, partageons le différend. « Le commencement du passage ne peut regar- » der que les oiseaux de proie et les bêtes féro- » ces; mais la seconde partie a paru adressée aux » Juifs. Il est très-certain que les rois de Babylone » avoient des Scythes dans leurs armées: les Scy- » thes buvoient du sang dans les crânes de leurs » ennemis vaincus, et mangeoient leurs chevaux, » et quelquefois de la chair humaine. Il se peut » très-bien que le prophète ait fait allusion à cette » coutume barbare, et qu'il ait menacé les Scy- » thes d'être traités comme ils traitoient leurs en- » nemis.... Au reste, je ne porte point de juge- » ment sur cette dispute. » (*Quest. sur l'Enc., art. antropoph.*)

Voltaire disoit des choses si divertissantes qu'aucun philosophe n'osoit l'interrompre : on ne pouvoit que rire et applaudir : c'étoit tout ce qu'il demandoit. « Abbé, dit-il quelque part, il m'im- » porte beaucoup d'être lu, et très-peu d'être cru.» Au surplus, continua-t-il, doit-on s'étonner que le Dieu des Juifs ait promis à son peuple de la chair humaine pour récompense ? lui-même étoit friand de pareils mets. Il a ordonné aux Juifs, il a

reçu d'eux en différens temps des sacrifices humains. C'est une observation qui avoit déjà été faite par quelques *libres penseurs* anglois, et que je porterai jusqu'à l'évidence.

Ici l'attention redoubla ; et cela devoit être ; le *grand-homme* annonçoit des choses nouvelles et extraordinaires : et on venoit de voir que le *grand-homme* ne promettoit rien en vain. O *Welches*, dit-il, écoutez-moi : « lorsque j'écris, la vérité » tient la plume. » C'est donc une chose constante que cet infâme usage des Juifs d'immoler à leur Dieu des victimes humaines. Les faits parlent : en voici quatre que leurs annales me fournissent.

Le premier est celui de trente-deux filles madianites qui furent, dit l'Ecriture, la part du butin, réservée au Seigneur. *Cesserunt in partem Domini triginta duæ animæ.* (*Nom. c.* XXXI.)

Les philosophes donnèrent à ces paroles tous les sens qu'ils purent imaginer pour tâcher d'y découvrir enfin quelque trace de sacrifice : ils ne purent y réussir. Le texte, dirent-ils, signifie seulement que ces trente-deux filles furent consacrées au Seigneur, c'est-à-dire, destinées à servir dans son tabernacle comme esclaves. C'est le sens naturel qu'il présente.

Vous n'avez pas encore l'esprit de votre état, leur dit le *grand-homme* : apprenez de moi comment un philosophe doit interpréter la Bible. « Plusieurs commentateurs, (j'aime cette classe

» d'écrivains, elle est d'une grande ressource)
» plusieurs commentateurs prétendent que ces
» filles furent immolées. » C'est l'explication que j'adopterai, car j'ai le choix ; ainsi je traduirai : « trente-deux filles Madianites furent immolées
» au Seigneur. » (*Tr. de la tol.*)

—Qu'importent ces commentateurs, si toutefois on en trouve qui aient eu cette opinion ? vous diront les Chrétiens, le texte ne dit rien de cela, ou plutôt il donne à entendre le contraire.—Vous êtes trop difficiles : allez, nos *Welches* n'y regarderont pas de si près. Au surplus, s'il ne faut pour vous contenter que mettre le mot *texte* au lieu de celui *commentateurs*, je le ferai ; l'un m'est aussi facile que l'autre.— Cela en imposera davantage. — Vous avez raison : eh bien ! je vous réponds que ce mot figurera dans mon histoire de *Jephté* : c'est le second exemple de sacrifice humain que je trouve dans la Bible.

« Il est certain, dirai-je, par le *texte* de
» l'Ecriture que Jephté immola sa fille (*Tr. de la*
» *tol.*) En effet il est évident par le *texte* du livre
» des *Juges*, que Jephté promit de sacrifier la
» première personne qui sortiroit de sa maison
» pour venir le féliciter de sa victoire. Sa fille uni-
» que vint au-devant de lui : il déchira ses vête-
» mens et l'immola après lui avoir permis d'aller
» pleurer sur les montagnes le malheur de mourir
» vierge..... Je m'en tiens au *texte*, Jephté voua

» sa fille en holocauste, et il l'immola. » (*Dict. phil.*) Pour le coup, ajouta le *grand-homme* en souriant, voilà qui est démonstratif : je cite le *texte.*

La plupart des philosophes sourirent à l'exemple de leur chef : ils n'ignoroient pas que le texte sacré est très-différent de l'histoire qu'ils venoient d'entendre. On y voit que Jephté promit l'une de ces deux choses, de consacrer à Dieu ou d'offrir en holocauste, (car le récit de la Bible admet ces deux sens,) non la première personne, mais ce qui se présenteroit le premier à lui en entrant dans sa maison : on y voit encore que sa fille obtint la permission d'aller pleurer sa virginité et non pas le malheur de mourir vierge ; enfin on y voit non que Jephté l'immola, mais qu'il accomplit son vœu.

Un des assistans fut frappé de ces différences. Je crains, dit-il, à Voltaire, qu'on ne vous fasse deux objections ; la première que le *texte* du livre des *Juges* ne décide point si la fille de Jephté fut réellement immolée par son père; et combien de savans Juifs et Chrétiens, ont soutenu avec beaucoup de vraisemblance qu'elle fut seulement consacrée au service du tabernacle dans une virginité perpétuelle ! la seconde que si elle fut sacrifiée, comme d'autres savans le croient, Jephté fit en cela de l'aveu de tout le monde une action très-condamnable, et de plus condamnée par la loi de Dieu et par l'usage constant de sa nation.

J'ai cité le *texte*, reprit le *grand-homme ;* ainsi tout est dit, je ne reviens plus sur cette question. Quant à l'usage de la nation juive, mes écrits philosophiques les plus distingués, (*Mél.*, *Dict. phil.*, *Tr. de la tol.*, *Phil. de l'hist.*) feront foi que dans tous les temps les Juifs ont offert à Dieu des sacrifices humains. En voici de nouvelles preuves.

Vous savez que Saül échauffé à la poursuite des Philistins, défendit à ses troupes de prendre aucune nourriture avant la nuit ; et qu'il jura de punir de mort quiconque enfreindroit cette défense. — Oui : et de plus, que si le peuple ne l'en avoit empêché, il auroit exécuté ce terrible arrêt sur son fils. — Très-bien ! écoutez ce que cette histoire deviendra sous ma plume, sous cette plume, ajouta-t-il d'un ton goguenard, que la *vérité tient lorsque j'écris.*

« Saül voulut *immoler* son fils ; il jura *d'im-*
» *moler* celui qui auroit mangé. Le peuple heu-
» reusement fut plus sage que lui, et ne permit
» pas que le fils du roi fut *sacrifié*, pour avoir
» mangé un peu de miel ; donc, dirai-je, le pre-
» mier roi juif immola des hommes : » (*Mél.*) donc les Juifs étoient dans l'usage de sacrifier à Dieu des victimes humaines.

Mon quatrième fait est celui du *roi Agag coupé en morceaux.* — Oh ! quelle horreur ! — Vous voyez que je profite habilement de l'inad-

vertence de certains traducteurs qui rendent par *tailler en pièces* , *couper en morceaux* le mot hébreu, qui signifie aussi tout simplement *mettre à mort avec l'épée :* de là le nom de *prêtre-boucher*, que je donnerai avec tant de plaisir à Samuël, (*) pour avoir, d'une main débile et depuis long-temps glacée par l'âge, *coupé en morceaux* un roi que Dieu avoit proscrit : car remarquez bien que, selon ma manière d'entendre le *texte*, Samuël ne donne pas seulement ordre de faire mourir Agag, mais qu'il exécute lui-même la sentence. En conséquence voici le raisonnement que je bâtirai sur ce fait.

« Les Juifs offroient des hommes à la divinité: » témoin le roi Agag coupé en morceaux. En » effet, on peut regarder la mort d'Agag comme » un vrai sacrifice : on voit dans cette fatale avan- » ture un dévouement, un prêtre, une victime: » c'étoit donc un vrai sacrifice. » (*Tr. de la tol.*) Jamais je n'ai raisonné d'une manière plus serrée : nos *Welches* en seront dans l'admiration.

Mais voici, poursuivit le *grand-homme* tout rayonnant de joie, une découverte qui les étourdira bien davantage. J'assurerai expressément que les Juifs offroient ces abominables sacrifices *en*

(*) L'auteur des *Lettres de quelques Juifs*, fait très-bien observer que « Samuël n'étoit pas prêtre, qu'il ne pouvoit pas l'être. Les » prêtres étoient tous de la famille d'Aaron; Samuël n'en étoit pas: » on doute même qu'il ait été de la tribu de Lévi. »

vertu de leur loi, *en suivant leur loi*, *pour obeir à leur loi*. (*Ibid.*) Je le dirai en toutes lettres : pour l'inculquer plus fortement, j'aurai soin de le répéter à chacun des traits que je rapporterai... Mais il me semble que vous m'écoutez avec indifférence. Quoi donc! cette assertion vous effraie? — *Grand homme*, elle nous paroît bien hardie. — Elle n'en est que plus propre à faire effet. — A la bonne heure : mais on nous objectera les reproches que Dieu fait à son peuple dans les psaumes et les livres des prophètes, de s'être souillé de sacrifices humains. « Je vais répandre » sur ce lieu mes vengeances, est-il dit dans Jéré- » mie, (*c.* 19, *v.* 2.) des fléaux, tels que tous ceux » qui en entendront parler en seront épouvantés, » parce qu'ils m'ont abandonné pour servir des » dieux étrangers que leurs pères n'ont point » connus; qu'ils ont rempli ce lieu de sang inno- » cent, et bâti des hauts lieux pour y brûler leurs » enfans, et les offrir en holocauste à ces dieux; » choses que je n'ai point ordonnées, dont je » n'ai point parlé, et qui ne sont jamais montées » dans mon cœur. » — Tout cela ne prouve rien. A qui les Juifs offrirent-ils ces sacrifices? aux idoles de Canaam, à des dieux étrangers : voilà pourquoi leur Dieu s'irrite contre eux : ils alloient contre une défense qui leur avoit été faite. — Ces sacrifices ne leur étoient donc pas commandés par leur loi? — Que vous êtes peu philosophes!

il leur étoit défendu de les offrir, mais seulement à d'autres qu'à leur Dieu ; car voici ce que je dirai à nos *Welches :* « si la loi juive condamne les sacrifices de sang humain offert par » les Juifs aux dieux des Cananéens, elle leur » prescrit d'en offrir de pareils à leur Dieu. Ces » sacrifices sont clairement établis dans la loi de » ce détestable peuple, et il n'y a aucun point » d'histoire mieux constaté. » (*Dict. phil.*)

Voltaire ne pouvoit pas ignorer que le contraire est dit formellement dans la loi de Moïse. Voici ce qu'on lit dans le Deutéronome. (*C.* 12., *v.* 29-31.) « Quand le Seigneur aura chassé de » devant toi les Cananéens, garde-toi de les imiter et de prendre leurs cérémonies, en disant : » comme ces nations ont adoré leurs dieux, ainsi » j'adorerai le mien. Tu ne feras pas de même » à l'égard de ton Dieu; car ces nations ont fait » pour honorer leurs dieux, des abominations que » le Seigneur déteste, leur offrant leurs fils et » leurs filles, et les brûlant dans les flammes. » Mais c'étoit là un foible obstacle : le *grand-homme* le força en un moment. Venons aux preuves, continua-t-il : « il étoit expressément ordonné par » la loi juive d'immoler les hommes voués au » Seigneur. *Tout homme voué ne sera point* » *racheté, mais sera mis à mort sans rémis-* » *sion.* » (*Ibid.*) Cela est-il clair ? voyez ces exécrables paroles dans le septième chapitre du *Lévitique*, verset 29.

Voltaire fit voir à ses associés qu'en effet Moïse défend de racheter les personnes dévouées, et qu'il ordonne de les mettre à mort sans rémission. Il est vrai, dit-il, qu'il n'est question ni de *dévouement au Seigneur*, ni *d'immolation*, ni de *sacrifice*. On a cru pour cette raison, qu'il s'agit ici des personnes dévouées à la destruction par le *Chérem* pénal, par l'anathème solennel, lequel anathème étoit prononcé par l'autorité publique. C'est ainsi que les Juifs l'ont toujours entendu : et jusqu'à nous, personne n'a vu dans ces paroles du *Lévitique*, l'ordre d'immoler à Dieu des victimes humaines : mais cette difficulté ne doit pas nous arrêter. « C'est une question de noms si les » Juifs sacrifioient en effet des hommes à la Divi» nité, comme tant d'autres nations. Ceux que ce » peuple consacroit à l'anathème, n'étoient pas » égorgés sur un autel avec des rites religieux ; » mais ils n'en étoient pas moins immolés. » (*Mél.*) En effet au lieu de *vouer à l'anathème*, de *tuer*, etc., mettons *vouer au Seigneur*, *sacrifier*, etc. A l'aide de ce léger changement dont on ne s'apercevra pas, la question sera décidée : il demeurera heureusement démontré que le Dieu des Juifs a ordonné à son peuple des sacrifices humains.

Le *grand-homme* continua encore long-temps sur le même ton : quel peuple, s'écrioit-il, quel peuple que ces Juifs ! *néanmoins*, ajouta-t-il à la fin par un retour d'humanité bien touchant, *il*

ne

ne faut pas les brûler. Il suffit pour venger le genre humain que les philosophes en fassent dans leurs écrits une justice sévère : ils ne méritent aucune grâce : c'étoit *une nation stupide et atroce, gouvernée par des lois absurdes et barbares.*

Cette opinion devint bientôt celle de toute l'assemblée. Quelques-uns seulement demandèrent que la législation des Juifs fût exceptée de l'anathème ; Rousseau étoit de cet avis. « Les Juifs, » dit-il, ont été le plus vil de tous les peuples : » chez eux régnoit le plus furieux fanatisme : » (*Prof. de foi.*) la philosophie ne permet pas d'en douter : « mais leur loi toujours subsistante an- » nonce encore aujourd'hui le grand-homme qui » l'a dictée; et le vrai politique admire dans cette » loi, ce grand et puissant génie qui préside aux » établissemens durables.(*Contr. soc., l.* 2, *c.* 7.) » Moïse, ajouta-t-il, forma et exécuta l'étonnante » entreprise d'instituer en corps de nation un » essaim de malheureux fugitifs, sans arts, sans » armes, sans talens, sans vertus, sans courage, » et qui n'ayant pas en propre un seul pouce de » terrain, faisoient une troupe étrangère sur la » face de la terre. Moïse osa faire de cette troupe » errante et servile un corps politique, un peuple » libre ; et tandis qu'elle erroit dans les déserts » sans avoir une pierre pour y reposer sa tête, » il lui donnoit cette constitution durable, à l'é- » preuve du temps, de la fortune et des conqué-

» rans, que cinq mille ans n'ont pu détruire ni » même altérer, et qui subsiste encore aujourd'hui » dans toute sa force, lors même que le corps » de la nation ne subsiste plus. » (*Gouvern. de Pol.*, c. 2.)

La plupart des assistans froncèrent le sourcil. Rousseau s'en aperçut et en fut effrayé. « Il » n'avoit pas encore pris couleur comme il fit » depuis, et le moment n'étoit pas venu d'annon- » cer l'ambition de faire secte. Son orgueil se ca- » choit sous les dehors d'une politesse timide, » quelquefois même obséquieuse et tenant de » l'humilité. » (*Mém. de Marm.*, *t.* 1, *p.* 327.) Il se hâta donc de calmer le mécontentement qu'il venoit de produire. Ce n'est pas, dit-il, que je voie rien de divin dans l'œuvre de Moïse; loin de moi une telle foiblesse. Je louerai en lui le grand législateur, mais jamais le prophète : j'en ferai un Lycurgue, un Numa, un Mahomet, et rien de plus. Les noms de ces fameux personnages et le sien, se trouveront mêlés et confondus sans aucune distinction dans mes écrits. (*Ibid.*) Quoiqu'en puissent dire les Chrétiens, ce sera tout l'éloge qu'il recevra de moi.

Cet amendement adoucit un peu les esprits : mais ce fut tout ce que put obtenir Rousseau. Il y il avoit trop d'inconvéniens pour la philosophie à laisser jouir Moïse de la réputation d'habile législateur; c'eût été faire naître dans l'ame de

ceux qu'elle se proposoit *d'éclairer* , la dangereuse tentation d'étudier ses lois, alors si peu connues : et s'ils cédoient à cette tentation , qui pouvoit en calculer les suites? ils seroient frappés de l'humanité , de la sagesse, de la raison sublime, qui s'y fait sentir à chaque page, et dont les institutions des peuples les plus vantés sont bien éloignées (*). « O Israël, s'écrieroient-ils, quelle est la » nation si sage , et si éclairée qui ait des ordon- » nances aussi belles, et des statuts aussi justes » que ceux qui t'ont été proposés ? » (*Deut.*, *chap.* 4.) Peut-être même qu'en examinant de plus près ces ordonnances , ils y découvriroient ce que la philosophie de Rousseau a voulu vainement dissimuler ou affoiblir en l'attribuant au seul génie du législateur, savoir : l'empreinte sacrée de la divinité dont elles sont l'ouvrage. Ce ne seroit donc plus un homme ordinaire qu'ils verroient dans Moïse, mais un prophète miraculeusement suscité de Dieu : alors tout seroit perdu. Pour prévenir le mal dès sa source , il fut arrêté qu'on s'en tiendroit à la décision du *grand-homme* qui avoit si énergiquement qualifié *d'absurdité et de barbarie*, la législation des Juifs.

Je me propose , dit-il , d'appuyer cette décision de deux argumens dont certains fanatiques pour-

(*) Voyez sur la législation de Moïse, les *Lettres de quelques Juifs*, *tom.* 3.

ront se moquer , mais auxquels le commun des lecteurs ne résistera pas.

Je traduirai et commenterai quelques lois de Moïse. C'est une méthode dont je fais un cas singulier. Vous avez vu déjà par plusieurs exemples si je sais m'en servir habilement. Moïse défendit aux Juifs de se nourrir de poissons sans écailles, de porcs, de lièvres, d'hérissons; j'ajouterai à cette nomenclature les *griffons et les ixions;* ensuite viendra le commentaire. « Les griffons et les » ixions doivent être mis au rang des monstres. » C'étoient des serpens ailés avec des ailes d'ai- » gles. » En voilà assez : personne ne doutera que Moïse n'ait eu la bêtise d'interdire sérieusement à ses hébreux, « des animaux fantastiques qui n'ont » jamais existé que dans l'imagination des pein- » tres et des poëtes. »

En second lieu, je passerai sous silence le décalogue et tous les règlemens contenus dans le *Pentateuque* sur l'administration religieuse, civile et politique. Je ne parlerai que des rites et des cérémonies telles que la manducation de l'agneau pascal, la consécration du grand-prêtre, l'abstinence de certains alimens. « C'est là, dirai-je, » tout le droit divin des Juifs, car ce sont des » préceptes que Dieu a donnés lui-même. » Ainsi il demeurera démontré que « toute cette législa- » tion respectée pendant tant de siècles, n'est » qu'un ramas d'observances vaines, et de prati- » ques superstitieuses. »

Ce tour d'adresse du *grand-homme* frappa vivement Rousseau. Il y vit un moyen sûr d'expier aux yeux de la philosophie, le tort qu'il avoit eu de vanter les institutions de Moïse. Oui, dit-il, insistons avec force sur ces fadaises qui sont le grand objet de la révélation dont il s'est dit le ministre. « L'uniformité du culte est-elle donc un » point si important qu'il faille tout l'appareil de la » puissance divine pour l'établir ? ne confondons » point le cérémonial de la religion avec la reli- » gion. C'est avoir une vanité bien folle de s'ima- » giner que Dieu prenne un si grand intérêt à la » forme de l'habit du prêtre, à l'ordre des mots » qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel et » à toutes ses génuflexions. » (*Prof. de foi.*)

Le discours étoit vague et entortillé ; mais il avoit toute la clarté nécessaire pour les hommes intelligens. C'étoit là un des grands artifices de la philosophie de Rousseau. Il insinuoit adroitement ses conséquences à l'aide de quelques généralités, mais il évitoit de les tirer lui-même, pour ne pas s'en rendre responsable. Les philosophes le comprirent parfaitement : et ils ne doutèrent pas qu'armée de ce raisonnement profond, qu'ils auroient soin de tourner en cent manières dans tous leurs écrits, la philosophie ne vînt enfin à bout de triompher de Moïse et de sa révélation.

CHAPITRE VII.

Suite de la seconde séance. — Objections des philosophes contre l'histoire de Moïse. — Son récit sur l'origine du monde rejeté. — Ce qu'on met à la place.

Oui, certainement, dit Voltaire enchanté de ses succès, nous triompherons de ce sot conducteur du plus imbécile de tous les peuples; nous le démasquerons. Bientôt on ne verra plus en lui qu'un fourbe, et, qui pis est, le plus maladroit et le plus ignorant de tous les fourbes. Ce n'est pas seulement dans ses lois que nous en trouverons des preuves. L'histoire qu'il a écrite est un tissu d'inepties et d'extravagances : c'est ce qu'il faudra faire observer à nos *Welches*. La chose est devenue extrêmement facile; il suffira de leur répéter ce que l'abbé Bazin a si bien démontré dans la *Philosophie de l'histoire*. O mes amis, je vous en conjure, secondez de tout votre pouvoir ce bon abbé; je vous en donnerai moi-même l'exemple. Point de philosophie, tant que cette infâme Bible aura quelque autorité parmi les hommes.

Nos sages étoient bien convaincus de cette vérité. De là l'excès de leur rage contre l'histoire de Moïse. Cette histoire, considérée seulement sous des rapports humains, est le monument le

plus précieux, comme le plus authentique qui nous reste de l'antiquité : foible recommandation pour nos sages ! Malheureusement elle est aussi la base d'une religion qui leur étoit en horreur. Ils jurèrent avec leur chef d'unir tous leurs efforts pour l'anéantir.

L'un d'eux tenoit nonchalamment la *Génèse* dans ses mains ; après l'avoir parcourue pendant quelques momens avec un dédain affecté, parbleu, dit-il, du ton d'un homme qui vient de faire une grande découverte, c'est un grand imbécile que Moïse. Voyez la belle antiquité qu'il donne à tout ce qui existe : selon lui, le monde n'a pas plus de six mille ans.

Quelle pauvreté ! dit un autre philosophe en haussant les épaules ; comment un monde pourroit-il n'exister que depuis six mille ans ? Oh ! combien les Egyptiens et les Chinois ont été plus sensés ! leur histoire se perd majestueusement dans la nuit des temps.

Ces paroles furent un texte fécond sur lequel plusieurs de nos sages exercèrent à l'envi les uns des autres leur vigoureuse éloquence. Que de belles phrases ils débitèrent sur l'antiquité des Egyptiens et des Chinois ! Ils étalèrent un savoir dont ils furent eux-mêmes étonnés. Ils ne savoient où ils l'avoient pris, ni comment ils l'avoient acquis en si peu de temps. Mais, ce premier moment d'enthousiasme passé, ils furent glacés d'un effroi

subit. Leur pensée se porta sur ces érudits dont l'ame dure ne sait ce que c'est que de se montrer sensible aux charmes d'un *ingénieux* système.

Ne les craignez pas, dit Voltaire, je me charge d'eux. Vous avez vu par l'exemple de Larcher si je sais les réduire. Mais je ne dois pas vous le dissimuler, il s'élève contre nous dans ce moment un adversaire qui m'épouvante.

Qui donc ? dirent les philosophes tout effrayés. Est-ce la Sorbonne ?

— Bon , cette *carcasse* , répondit le *grand-homme.* « J'ai toujours les ouvrages de nos amis » dans la tête , et ses censures dans le c..... (*Lett.* » *à Marm.*) (*) D'ailleurs, j'ai de quoi me f..... » d'elle. J'ai déclaré que je soumets mes écrits au » jugement de l'Eglise, que je veux vivre et mou- » rir tranquille dans le sein de l'Eglise catholi- » que , apostolique et romaine, sans attaquer » personne , sans nuire à personne , sans soute- » nir la moindre opinion qui puisse offenser per- » sonne. » (*Lett. au P. Lat.*)

— Craignez-vous le Parlement , les juges d'Abbeville, et surtout un certain Pasquier?.....

— « Oui , vraiment , je le connois , ce souffle » de bœuf, ce cœur de tigre dont la langue est si

---

(*) C'est au sujet de Bélisaire que Voltaire écrivit cette belle phrase. « Sans le quinzième chapitre de ce livre , dit-il ailleurs , » le dix-huitième siècle eut été dans la boue. » Qui s'en seroit douté ?

» bonne à cuire. Mais pour me servir ici de notre » phrase académique, je me f..... de lui, je com- » munie avec M.me Denis et M.lle Corneille. Quelle » prise peut-il avoir sur moi? » (*Lett. à d'Al.*)

— Quel est donc cet ennemi de la raison qui donne des alarmes au *grand-homme?*

— « Connoissez-vous le jésuite Ko, résident » actuellement à Pékin? c'est un petit chinois, » enfant trouvé que les jésuites amenèrent, il y a » environ 25 ans, à Paris. Il a de l'esprit; il parle » françois mieux que chinois, et il est plus fana- » tique que tous les missionnaires ensemble. Il » prétend qu'il a vu beaucoup de philosophes à » Paris, et qu'il ne les aime, ni ne les estime, » ni ne les craint. »

— L'insolent !

— « Et où dit-il cela? dans un gros livre dédié » à monseigneur Bertin. Il paroît persuadé que » Noé est le fondateur de la Chine. Tout cela est » plus dangereux qu'on ne pense. » (*Lett. à d'Alemb.*, 8 *déc.* 1776.)

« Vous ne ferez pas mal, dit d'Alembert, de » recommander à votre ami Kien-Long, par votre » auguste amie Catherine, ce jésuite mandarin » qui a dit tant de sottises. » (28 *déc.* 1776.)

— J'y penserai : « ah! mes frères, nos enne- » mis sont déchaînés contre nous d'un bout de » l'univers à l'autre. » (*Ibid.*)

Ces tristes réflexions accabloient le *grand-*

homme. Heureusement pour lui, parmi les dons précieux qu'il avoit reçus de la nature, il comptoit celui *de passer avec la facilité d'un enfant, d'un extrême à l'autre dans les passions qui l'agitoient.* (*Mém. de Marm.*, *t.* 1, *p.* 361.) Il fut promptement consolé en entendant les discours de quelques philosophes naturalistes, qui venoient en hâte au secours des philosophes érudits.

Laissez, dirent-ils avec un ton d'assurance, votre jésuite Ko et tous vos érudits, triompher à l'aide de leurs monumens historiques. Que sont ces monumens auprès de ceux que la nature étale à nos yeux ! Considérez, dirons-nous au peuple, l'exacte correspondance des angles saillans et des angles rentrans des montagnes, et tous ces coquillages qu'on trouve dans l'intérieur des terres : n'est-il pas démontré par là, clair comme le jour, qu'il fut un temps où notre globe étoit entièrement couvert par les eaux de la mer ! Cette vérité étant aussi solidement établie, calculons : nous verrons que cet état de choses a duré quelques milliers de siècles pendant lesquels, grâce à la digestion des huîtres et des autres testacés, les montagnes et ensuite les plaines se sont insensiblement élevées au-dessus des flots. Il est *impossible* aux Chrétiens de *se tirer de là.*

Voltaire étouffoit de rire. Voilà de quoi nous divertir, dit-il tout bas à d'Alembert qui rioit ainsi que lui ;

La mer de l'Amérique a marché vers le Phase ;
Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase,
. . . .
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir par leurs courans formé les Pyrénées.
(*Les Cab. et les Syst.*)

aussi, quelle folie de s'inquiéter de ces coquilles répandues sur les montagnes, et que les Chrétiens nous donnent pour une preuve du déluge ! c'est un fait tout simple : « j'aime mieux croire » que des pélerins de Saint-Jacques en ont laissé » quelques unes vers Saint-Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le Mont Saint-Bernard. » (*Hom. aux quar. éc.*) « Ce n'est point une idée » tout-à-fait romanesque, de faire réflexion à la » foule innombrable de pélerins qui partoient à » pied de Saint-Jacques en Galice, et de toutes » les provinces, pour aller à Rome par le Mont-» Cénis, chargés de coquilles à leurs bonnets. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. coquil.*) « Ces pauvres » imbéciles *portoient de l'or* dans la terre Sainte, » pour en *rapporter des coquilles.* » Telle est la véritable explication physique des corps marins répandus dans nos terres.

Les idées que Voltaire trouvoit si plaisantes, parurent à d'autres pleines de sagacité. Le manuscrit de Telliamed, dont elles étoient tirées fut jugé digne de l'impression. Plusieurs philosophes les adoptèrent : tous à la vérité n'attribuè-

rent pas une aussi grande vertu à la digestion des huîtres et aux courans de la mer; mais ils assurèrent, ils affirmèrent et soutinrent, qu'il ne faut plus chercher dans le déluge l'explication de la constitution actuelle de notre globe et de ces marques frappantes d'un bouleversement épouvantable qu'on y découvre de toutes parts. Cette terrible catastrophe fut traitée de fable; des observations multipliées, disoient-ils, démentent son existence et l'époque à laquelle la Génèse la rapporte, ainsi que sa mesquine période de six mille ans.

Nos sages enchantés de ces sublimes découvertes en firent le *Palladium* de la philosophie. Elle est maintenant invincible, s'écrièrent-ils, la nature a parlé. Quel homme sera assez hardi pour attaquer son témoignage?

Cependant ces cris de triomphe n'ont point intimidé M. de Luc. Il a eu l'audace de s'élever contre ce prétendu témoignage de la nature, et qui plus est, il est parvenu à l'anéantir. «Quelques naturalistes, dit-il, en prétendant prouver par la » *nature* que la RÉVÉLATION étoit une *fable*, ont » reconnu le tribunal de la première, et c'est par-» devant elle que je prouverai que cette source » positive des connoissances humaines sur la na-» ture, demeure pour nous le centre de la VÉRITÉ.» (*Lett. Géologiq.*, *disc. prél. p.* CXXV.) Et ce savant homme a tenu parole. Il a fait voir que

Moïse a été un fidèle historien de la terre, et que ces soi-disant observateurs qui affectent de le mépriser, malgré toutes leurs prétentions ne font en géologie que balbutier auprès de lui. On n'a pas essayé de lui répondre: des phrases auroient-elles pu tenir devant des faits examinés avec soin et savamment discutés? Mais une telle hardiesse méritoit la vengeance des philosophes, M. de Luc a été rayé par eux, de la liste des célèbres physiciens, dans laquelle ils l'avoient inscrit eux-mêmes.

« Avant la publication de mes Lettres sur l'his-
» toire de la terre et de l'homme, dit-il, j'avois
» comme physicien, le suffrage de nos antago-
» nistes, autant pour le moins que celui des amis
» de la religion.... Mais dès que les incrédules
» me virent paroître comme champion de la révé-
» lation, ils me tournèrent le dos; et sans entre-
» prendre de m'attaquer en face, ils ont si bien
» joué leur jeu par leurs ramifications diverses
» dans la société, qu'ils sont parvenus à faire pres-
» que ignorer l'existence de mes Lettres physi-
» ques, et à produire l'indifférence sur ce que
» j'ai publié depuis. » (*Ibid. Avert. p.* IX.) Cette conduite est très-philosophique.

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Les astronomes parurent à leur tour, car il falloit bien que toutes les sciences concourussent à détruire l'empire des *préjugés*. Bailly fit observer

que les Egyptiens, les Chaldéens et les Indiens, avoient des idées très-exactes sur certaines parties de l'astronomie. En même-temps il s'attacha à prouver que ni les uns ni les autres, n'avoient pu trouver eux-mêmes ces idées. De là il conclut tout naturellement, non pas qu'ils les tenoient des enfans de Noé, qui avoient conservé le dépôt des connoissances anti-diluviennes, c'étoit trop simple, mais qu'ils les devoient à un peuple plus ancien qu'eux, qui depuis long-temps a disparu de dessus la face du globe, et qui n'est plus connu que par ses travaux astronomiques.

En voilà bien d'un autre, dit Voltaire à d'Alembert. « Croyez-vous que les brachmanes aient » autrefois reçu une astronomie complète d'un » peuple qui n'existe plus ? » (12 *avril* 1776.)

« Ce rêve de Bailly, répondit d'Alembert, sur » ce peuple ancien qui nous a tout appris, excepté » son nom et son existence, me paroît un des » plus creux qu'on ait jamais eus. Mais cela est » bon à faire des phrases. » (25 *mars* 1776.)

Et de ces phrases, on conclut philosophiquement que le *commencement de la police des nations*, doit être rapporté à une époque beaucoup plus ancienne qu'on ne le croit communément sur l'autorité de la Génèse. On fait plus, on va jusqu'à assigner cette époque : c'est un pas que la philosophie a fait dans ces derniers temps. « Nous ap- » prenons, dit l'auteur des *Ruines*, par l'autorité

» des monumens de l'astronomie elle-même, que » ses principes paroissent remonter avec certitude » à près de dix-sept mille ans. » (*Rui. p.* 221.) En doutez-vous ? lisez un mémoire de l'auteur de la *Religion universelle*, que notre philosophe trouve *savant*. « Là, on a rassemblé beaucoup de » motifs *très-plausibles* de croire que jadis la » Balance étoit à l'équinoxe du printemps, et le » Bélier à celui d'automne, c'est-à-dire, que de- » puis l'origine du système actuel, la précession » des équinoxes a interverti de sept signes l'ordre » primitif du zodiaque. » (*Ibid. p.* 349.) De tels *motifs* sont faciles à trouver lorsqu'on est philosophe érudit, étymologiste, allégoriste, etc., et que de plus on possède éminemment le talent de citer. D'ailleurs c'est une vérité qui a été, ou peu s'en faut, mise en évidence par un zodiaque venu d'Egypte et sur lequel, disoit-on, les siècles s'étoient accumulés... Malheureusement à l'examen de ses titres, il ne s'est pas trouvé aussi vieux qu'on l'avoit annoncé ; mais ce n'est pas la faute de la philosophie, elle a fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour lui donner de la valeur.

C'étoit peu d'avoir reculé la naissance du monde; nos philosophes ne virent dans cette découverte qu'un premier échelon qui devoit les élever, je ne sais comment, à d'autres vérités bien plus précieuses pour eux.

D'abord, ils trouvèrent que Dieu n'avoit point

formé le monde tel que nous le voyons aujourd'hui, par un acte immédiat de sa volonté toute-puissante, comme le prétend la Génèse, cela est trop mesquin ; mais qu'il y avoit employé l'action lente et progressive de certaines causes naturelles, ce qui est plus grand sans doute, et beaucoup plus digne de lui. Ensuite, jugeant qu'il étoit bien plus philosophique de se passer entièrement de Dieu, ils prononcèrent que ce monde n'étoit et ne pouvoit être son ouvrage, ni immédiatement, ni médiatement. Ils rirent de la sottise des Chrétiens qui fiers de leur Génèse, soutiennent que, « un petit enfant parmi eux articule mieux » la naissance du monde que n'a fait Aristote, » Manéthon ou le vieux Sanchoniaton. » (*Prép. év. de Pluche.*) Cette prétention, disoient-ils, fait pitié. Belle science que celle qu'un enfant puise dans la Génèse ! interrogez-le : il vous répètera niaisement ce qu'elle dit : *au commencement Dieu fit le ciel et la terre.* Quelle platitude !

Ils commentèrent ensuite ces paroles. Jusqu'alors elles avoient paru sublimes ; ils *démontrèrent*, car les philosophes *démontrent* tout, qu'elles sont le comble de l'absurdité et du ridicule. Suivant ce beau dogme de la Génèse, disoient-ils, *Dieu après avoir passé une éternité tout entière sans rien faire, prit enfin le dessein sans motif connu de produire le monde de rien :* ou, ce qui est encore plus plaisant, « Dieu a été

» des

» des milliers de siècles dans l'inaction, et enfin » il s'est avisé de la création, comme un marchand » de la rue Saint-Denis propose inopinément une » partie de Saint-Cloud et de Boulevard. » (*Cit.*, *t.* 1, *p.* 29.) De telles inepties, ajoutoient dédaigneusement nos philosophes, ne méritent pas une réfutation plus sérieuse.

Si ce ne sont les propres termes du commentaire, *ç'en est le sens*, tel qu'il nous a été conservé par l'auteur des *Ruines* et par le *Citateur*. Nos sages en rioient aux éclats. Voilà, concluoient-ils, l'énorme ineptie qui se trouve à admettre avec les Chrétiens, un monde qui a commencé et un Dieu qui l'a produit dans un temps déterminé.

Ils triomphoient ; mais ce triomphe s'accrut encore lorsque plusieurs d'entre eux, par d'heureux *élans du génie*, s'élevèrent jusqu'à une sphère d'idées où il leur fut donné de contempler la véritable origine des choses. Le sanctuaire de la philosophie leur fut ouvert ; ils y entrèrent. Là ils virent avec admiration *le hasard*, *les chances*, *les combinaisons*, *les forces*, *la nécessité*, *les atômes*, *des mondes animés*, *une matière vivante*, *l'attraction*, *la sympathie*, *le grand tout*, enfin toutes les causes et tous les principes de l'univers et des êtres qu'il contient. *Certes*, s'écrièrent-ils comme le rat de La Fontaine, *nos pères étoient de pauvres sires* avec leur Dieu créateur et ordonnateur des choses. Horace a dit :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

et il a raison : mais ici ce n'est pas l'entreprise qui n'est pas digne de l'intervention divine ; c'est cette intervention qui est au-dessous de l'entreprise. La *nature* avoit dans ses trésors cent manières de produire tout ce qui existe : nous ne sommes embarrassés que du choix.

Nos sages exposèrent ces cent manières ; elles étoient toutes également imposantes, toutes également claires.

Chacun fit son système, et leurs doctes leçons
Sembloient partir tout droit des petites maisons.
(*Volt. syst.*)

CHAPITRE VIII.

Fin de la seconde séance. — Continuation de la critique de la Genèse. — Idées nouvelles de Voltaire sur Adam et Eve. — Perfection de la philosophie. — Idée de Boulanger. — Fausseté de l'existence de Moïse.

Voltaire dont la devise étoit *moquons-nous de tout*, ne goûtoit pas les systèmes des philosophes, il sentoit que leur manière de philosopher mettroit les rieurs du côté des Chrétiens., il les tira donc de leurs hautes spéculations pour les ramener à la critique des livres de Moïse.

J'imagine, dit-il, un bon moyen de renverser l'autorité que l'ignorance et la sottise ont donnée à cet *imposteur*, et qui a été pendant tant de siècles *l'éteignoir* de toute philosophie ; c'est de dire aux jeunes gens qu'il ne nous apprend rien dont on ne retrouve des traces dans les anciennes traditions religieuses. « Selon la théogonie phéni-
» cienne, Jaho forme l'homme de son souffle,
» lui fait habiter le jardin d'Eden, le défend con-
» tre le grand serpent Ophionée. Que de confor-
» mités avec la Genèse juive ! Les Indiens ont eu
» un paradis terrestre, et les hommes qui abusè-
» rent du bien furent chassés de ce paradis; et ce
» qui est bien singulier, c'est que le Vedam des
» anciens brachmanes enseigne que le premier
» homme fut *Adimo*, et la première femme *Pro-*
» *criti*. *Adimo* signifioit *Seigneur*, *engendreur*,
» et *Procriti* vouloit dire la vie, comme Eve si-
» gnifioit la vie. Cette conformité mérite une
» grande attention. Enfin la chute de l'homme
» dégénéré est le fondement de la théologie de
» toutes les anciennes nations. » (*Dict. phil.*, *et a. b. c.*)

C'étoit s'avancer beaucoup que faire de tels aveux ; les Chrétiens pouvoient en tirer des conséquences fâcheuses contre la philosophie. Cette réflexion se présenta-t-elle au *grand-homme*, ou ne fit-il, selon sa coutume que se laisser emporter à l'étonnante mobilité de son imagination,

qui le jeta en un clin-d'œil dans des pensées tout opposées ? C'est ce que j'ignore : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il devint rêveur ; une grande idée paroissoit l'occuper. Enfin, rompant le silence, « on a tant parlé, dit-il, d'Adam et de sa femme. » les rabbins en ont débité tant de rêveries ; et il est » si plat de répéter ce que les autres ont dit, que » je hasarde ici une idée assez neuve. »

A ce mot *neuve* sur lequel le *grand-homme* eut soin d'appuyer, la curiosité redoubla.

« Elle ne se trouve, continua-t-il, cette idée, » dans aucun ancien auteur, dans aucun Père de » l'Eglise, dans aucun prédicateur, ou théolo- » gien, ou critique, ou scoliaste de ma connois- » sance. »

Dans ce préambule, toutes les ressources de la rhétorique étoient mises en œuvre. Les philosophes en silence attendoient le coup de foudre qui alloit écraser la Genèse. Ce coup partit enfin.

« C'est, dit le *grand-homme*, le profond si- » lence qui a été gardé sur Adam dans toute la » terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au » temps où les Juifs commencèrent à être connus » dans Alexandrie.... Vous ne trouverez nulle » part le nom d'Adam et d'Eve : la terre entière » a gardé sur eux le silence. » (*Quest. sur l'Enc.*, *Phil. de l'hist.*, *Dict. phil.*)

Belle conclusion et digne de l'exorde !

elle frappa d'autant plus qu'il étoit impossible de la prévoir. Le *grand-homme* venoit de dire expressément le contraire. Cependant il tenoit parole et par delà ; il avoit annoncé une *idée assez neuve*, et celle-ci l'étoit beaucoup : elle donnoit un démenti formel aux anciennes traditions : (*Lett. de qu. Juifs*, *t.* 1.) A ce titre elle fut vivement applaudie ; mais nul n'en ressentit plus de joie que le trop fameux Boulanger. Depuis long-temps il avoit conçu plusieurs idées qui étoient *neuves* aussi ; il eut enfin la confiance de les exposer. Je ne crois pas un mot, dit-il, de tout ce qu'on nous rapporte de plusieurs anciens personnages ; je ne crois pas même qu'ils aient existé. Mes preuves sont sans réplique ; vous en jugerez.

Ensuite prenant des noms de l'Ecriture-Sainte, dans lesquels il substitua ou changea quelques lettres selon le besoin, il fit voir qu'Adam est le soleil ; que les sept patriarches sont les sept planètes ; que saint Pierre est Enock ; saint Jean, Janus ou Annack ; qu'Esope, Lockman, Salomon et Joseph sont un même personnage ; que toute l'histoire de la Bible n'est qu'un tissu d'allégories, et qu'elle ne renferme rien de réel.

Cette philosophie étoit profonde : ce qui le prouve, c'est qu'elle a été depuis adoptée et perfectionnée par l'auteur de la *Religion universelle*. Elle fut peu goûtée alors ; et on ne doit pas en être surpris : les philosophes n'avoient pas encore

appelé la science à leur secours ; (Rel. univ.) aussi leurs systèmes, quoique hardis et étincelans de savoir et de génie, comparés à ceux de leurs successeurs, paroissent marqués au coin de la foiblesse, de la timidité, et, comme dit l'auteur de la *Religion universelle*, de la commune ignorance. Ils louèrent Boulanger qui, jeune encore, avoit besoin d'être encouragé. Voltaire le loua comme les autres, mais il n'eut jamais la hardiesse de métamorphoser en astre notre père commun. Il crut avoir fait assez pour la philosophie, en disant, tantôt qu'aucun peuple ancien n'avoit parlé ni d'Adam, ni de Noé ; tantôt que plusieurs peuples autres que les Juifs, avoient conservé leur histoire et la racontoient à peu près de la même manière que Moïse : car il tenoit égale- pour ces deux opinions. Il est vrai qu'elles sont contradictoires. Mais qu'importe ? la philosophie trouve de grands avantages dans cette opposition. En soutenant tour à tour le pour et le contre, elle multiplie ses armes ; elle se met en état de faire face à toutes sortes d'adversaires ; et comme elle va sans cesse d'un poste à l'autre, il est impossible de la forcer dans aucun.

Le *grand-homme* continua la critique du Pentateuque qu'il avoit si heureusement commencée : les lois de Moïse, ses dogmes, les faits qu'il rapporte, sa propre histoire, tout fut pesé dans la balance de la philosophie, et tout fut rejeté comme

foible de poids ; sa raison ne pouvoit s'en accommoder. Après avoir ôté à ce célèbre législateur l'esprit, la science, la probité, la droiture, il ne restoit plus qu'à le dépouiller de son existence même. Le *grand-homme* s'enhardit par dégrés jusque là. « Est-il bien vrai, dit-il, qu'il y » ait eu un Moïse ? » (*Dict. phil.*)

Les philosophes furent frappés d'étonnement : ils ne s'attendoient pas à cette question, qui étoit vraiment *neuve ;* elle ne s'étoit présentée à aucun ennemi des Juifs ni des Chrétiens, soit anciens, soit modernes. « Je n'ai jamais ouï parler, dit » Abbadie, d'aucun impie qui ait eu là-dessus » le moindre doute : ils conviennent tous qu'il y » a eu un Moïse, et que ce Moïse a donné une » loi. » Et en effet si jamais existence a été incontestable et facile à démontrer, c'est celle-là ; on peut en voir les preuves dans les *Lettres de quelques Juifs ;* mais d'ailleurs il n'est personne qui ne les connoisse.

Toutes décisives qu'elles sont, elles n'en imposèrent pas au *grand-homme.* « Enfin, dit-il, » plusieurs savans ont douté s'il y a jamais eu un » Moïse. » (*Quest. sur l'Enc.*)

Cet *enfin* parut admirable : il étoit temps après trois mille ans de commencer à douter de l'existence de Moïse. Voltaire nomma un de ces savans, c'étoit Bolingbrocke, qui, dans un *avis important* revêtu de son nom, nie que ce législateur ait existé.

Les philosophes sourirent : ils savoient que l'écrit sur lequel s'appuyoit le *grand-homme* étoit sorti de sa plume, qu'il n'avoit fait qu'y mettre le nom de Bolingbrocke : ainsi c'étoit Voltaire qui s'appuyoit sur Voltaire ; autorité sans doute respectable, mais pour lui seulement. Quant au véritable Bolingbrocke, il doute si peu de l'existence de Moïse qu'il dit que c'est un fait attesté par les auteurs étrangers, qu'il appelle des *témoignages collatéraux*.

Est-ce tout ? Non ; Voltaire comptoit encore un savant pour lui. Ce savant étoit ce même Boulanger dont j'ai parlé plus haut, aussi fameux alors par ses excès, qu'il l'a été depuis par le repentir amer dont les derniers jours de sa vie ont été marqués. Fortement étayé de ces deux respectables autorités, Voltaire avance dans sa route ; il gagne du terrain. Huet évêque d'Avranche, avoit recueilli de divers auteurs les prodiges et les autres actions attribuées à Bacchus : frappé de la ressemblance qui se trouve entre l'histoire de ce prétendu Dieu et celle de Moïse, il en avoit conclu que les païens ont eu connoissance de celle-ci, ce qui est très-possible, et qu'ils ont attribué à leur Bacchus plusieurs des actions de Moïse, défigurées, altérées, travesties. Le patriarche des philosophes avoit connoissance de ce travail du savant évêque : il s'en empare, prétend avoir tiré l'histoire de Bacchus et sa ressemblance avec

Moïse, des vers orphiques qui n'en disent pas un mot ; et renversant en philosophe la conclusion de son maître, il dit d'un ton d'oracle : « Moïse » est certainement le *Misem*, le Bacchus des vers » orphiques. » (*Phil. de l'hist.*)

Certainement ! Oh ! très - certainement, car Moïse étoit connu chez les Juifs, sa loi étoit en vigueur plusieurs siècles avant qu'on célébrât parmi les païens les fêtes de Bacchus : l'histoire de Moïse est incontestable, sous quelque rapport qu'on la considère, et celle de Bacchus est pleine d'incertitudes quant à l'époque où on rapporte son existence, et quant aux actions qu'on lui attribue : pour *Misé*, et non pas *Misem*, déesse qu'on invoque avec Bacchus dans les *vers orphiques*, ces vers la désignent ainsi : « Misé, reine pure, » sacrée, ineffable, adorée dans l'Egypte avec la » déesse ta mère, la vénérable Isis au crêpe noir ; » ce qui convient parfaitement à Moïse : donc, Moïse est calqué sur Bacchus et non pas Bacchus sur Moïse. O philosophie, voilà ta logique !

Ce raisonnement a fait fortune, il entre si naturellement dans une tête philosophique ! en combien de manière ne l'a-t-on pas répété depuis Voltaire ? L'auteur de la *Guerre des dieux anciens et modernes*, n'a eu garde de l'oublier dans l'orgie qu'il fait célébrer aux saints : il est à sa place dans ce poëme. Une dispute s'élève entre Moïse, saint Carpion, et saint Guignolet ;

admirez le choix que le poëte a fait de ces noms, ils suffisent pour rendre toute la religion chrétienne ridicule.

D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.
(*Art. poét.*, *ch.* 3.)

Saint Carpion pris de vin dit à Moïse :

Au grand Bacchus rends sa baguette antique,
Sa double corne, et son pouvoir magique.

Moïse qui n'a pas bu répond niaisement *selon son caractère :*

Si *j'ai volé ce fut* sans y penser.

et saint Guignolet, aussi ivre que saint Carpion, lui réplique avec ce sel attique dont tout le poëme est assaisonné :

Au moins mon cher, il faut t'en confesser.

ce qui est un coup de massue pour Moïse, pour sa religion et pour celle de Jésus-Christ.

C'est avec cet art inimitable que l'auteur et plusieurs de ses confrères prouvent en copiant Voltaire, que nos livres saints ne sont qu'un travestissement des mythologies païennes. Sous quelque face que l'on considère la philosophie, il faut toujours finir par l'admirer.

CHAPITRE IX.

Troisième séance. — Comment les philosophes démontrent le ridicule des livres sacrés des Chrétiens. — Traductions et commentaires de Voltaire.

VOLTAIRE venoit de se couvrir de gloire : la joie qu'il en ressentit fut si vive qu'il ne put se livrer au sommeil la nuit suivante ; il l'employa tout entière à tracer une esquisse des traductions et commentaires de la Bible, dont il vouloit amuser le public. Le lendemain il fit part de son travail à ses dignes associés. Notre dernière séance m'a mis de belle humeur, leur dit-il : jugez-en par les heureux fruits qui en sont résultés ; c'est une parodie burlesque des livres sacrés des Chrétiens. Ecoutez-la.

« Au commencement les dieux *fit* le ciel et la » terre. Or la terre étoit cahu-bahu. »

De grands applaudissemens se firent entendre dans toute la salle, et se prolongèrent sans discontinuer tant que dura la parodie qui étoit toute à peu près sur le même ton. Je ne la rapporterai pas en entier : quelques traits suffiront pour la faire connoître.

Moïse raconte ainsi la création de l'homme et de la femme. « Dieu les créa mâle et femelle, et

il leur dit : croissez et multipliez; « *crescite et* » *multiplicamini.* » La phrase est au pluriel, et présente un sens qui n'est pas équivoque ; mais elle n'a pas le petit mot pour rire. Voltaire lui substitua adroitement celle-ci : « *Dieu créa Adam* » *mâle et femelle.* Comment cela peut-il être ? » ajouta-t-il tout étonné. Adam étoit donc herma- » phrodite. (*Bibl. enf. ex.*, *Quest. de Zap.*) Telle » étoit l'opinion de la pieuse madame Bourrignon » qui étoit bien sûre du fait. Dieu lui avoit révélé » un grand secret ; mais comme je n'ai point eu » la même révélation, je n'en parlerai point. » (*Rais. par Alph.*).... Cependant c'est une question à proposer aux Chrétiens ; elle les embarrassera. Qu'importe après tout que cette idée se soit engendrée dans la tête d'une illuminée ou ailleurs ? La philosophie *prend son bien où elle le trouve.* C'est ainsi que par ses travaux, l'esprit humain s'élève et fait des progrès. Nos philosophes trouvèrent cette réflexion très-judicieuse.

Voltaire passa ensuite à la description du paradis terrestre, sur laquelle sa philosophie trouva ample matière à s'égayer ; il admira surtout que « l'on y fit mention d'un arbre qui enseigne le bien » et le mal comme il y a des pommiers et des abri- » cotiers. » (*Dict. phil.*, *Bib. enfin expl.*) Ce rapprochement parut heureux à nos sages qui en rirent de bien bon cœur. « Je voudrois manger » du fruit qui pendoit à cet arbre, » dit Voltaire

qui sentoit son esprit s'accroître à mesure qu'on applaudissoit à ses saillies. (*Quest. de Zap.*)

« Et ce serpent, continua-t-il, qui parloit à Eve, » et qui la séduisit ; la raison n'est-elle pas impuis- » sante à expliquer ce fait ? on ne peut s'empê- » cher d'en rire hi, hi, hi. Je voudrois parler à » cet animal puisqu'il a tant d'esprit : mais je vou- » drois savoir quelle langue il parloit. L'empe- » reur Julien le demanda au grand saint Cyrille, » qui ne put satisfaire à cette question. J'imagine » même qu'il lui répondit : Sire, c'est vous qui » êtes le serpent : ce qui n'est pas bien civil. » (*Déf. de Bol.*, *Quest. de Zap.*, *etc.*)

Ici de nouveaux applaudissemens de la part de nos sages ; et ces applaudissemens redoublèrent lorsque le *grand-homme* embouchant la trompette poétique, fit cette apostrophe à nos premiers parens.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faisois-tu dans le jardin d'Eden ?......
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée. (*Le mond.*)

Ce tableau parut d'autant plus piquant que dans ce temps-là il étoit encore unique ; plusieurs philosophes l'ont imité depuis. Mais nul n'y a mieux réussi que le chantre de la *guerre des dieux anciens et modernes.* La philosophie de Voltaire avoit travesti Adam et Eve en iroquois, en esqui-

maux. Celle du nouveau poëte en a fait deux niais, deux imbéciles occupés à *cracher dans l'eau pour faire des ronds* à l'exemple d'un de leurs arrières-petits-fils, ce *vicomte* de comique mémoire, que Molière livre à la risée publique dans son *Misantrope :*

Du frais Eden ces heureux possesseurs,
L'un jeune et beau, l'autre jeune et jolie,
Les bras pendans, alloient de compagnie.
D'un pas distrait, ils marchoient sur les fleurs ;
Cueilloient des fruits ; avaloient l'onde claire ;
Pour tout plaisir dénichoient des oiseaux,
Jetoient du sable ou crachoient sur les eaux,
Bailloient ensuite, et ne savoient que faire.

Lequel de ces deux tableaux sera préféré par nos jeunes philosophes ? Je l'ignore, tous deux ont le mérite de la ressemblance ; tous deux sont tracés de manière à nous dégoûter des misérables peintures de Milton, qui ne sont fondées que sur la Genèse, la nature et le bon sens. Tous deux enfin rendent sensible l'absurdité de l'état d'innocence du genre humain dans son origine, qui est un des dogmes fondamentaux du christianisme et de la raison. On choisira.

Voltaire jugeant des dispositions du public par celle de ses auditeurs, s'écria tout transporté de joie : *cela fera effet !* O mes amis, souvenez-vous de ma grande maxime : *Il faut frapper plutôt fort que juste :* si elle n'est pas bien exacte dans

la théorie, elle est sûre dans la pratique. J'en fais tous les jours l'épreuve au théâtre, auroit-il pu ajouter : Corneille et Racine ne connoissoient pas cette règle importante de l'art dramatique ; aussi au jugement de mon ami d'Alembert que sont-ils auprès de moi ?

Le *grand-homme* reprit ensuite sa lecture. La Genèse nous apprend que Tharé, après avoir vécu soixante et dix ans, eut trois enfans dont l'un fut Abraham, et qu'il mourut à Haran, âgé de deux cent cinq ans, selon le texte hébreu, ou seulement de cent quarante-cinq, selon le texte samaritain. Elle nous apprend ensuite qu'Abraham reçut ordre de Dieu de quitter la maison de son père, et qu'il sortit de Haran, où il demeuroit alors, à l'âge de soixante et quinze ans. O le bon texte ! s'écria le *grand-homme* en baisant avec transport le passage que je viens de rapporter en substance ; l'excellent texte pour un savant et philosophique commentaire ! comme nous allons triompher ! Ecoutez, je vous prie, les conséquences à perte de vue que je vais en tirer.

Il est *évident* que lorsque Abraham vint au monde, son père n'avoit pas plus de soixante et dix ans, et qu'il ne quitta Haran qu'après la mort de son père ; c'est ainsi que j'entends le texte, en aidant un peu à la lettre ; cela posé, calculons.

« Je trouve qu'Abraham avoit juste deux cent-

» trente-cinq ans, (*Déf. de mon oncle.*) ou au » moins juste cent trente-cinq, (*Quest. sur l'Enc.*, » *art. Abraham.*) lorsqu'il quitta son pays. Comment étoit il à la fois âgé de cent trente-cinq » années, et seulement de soixante et quinze ? » Saint Jérôme et saint Augustin, disent que c'est » une difficulté inexplicable. » (*Ibid.*) — Et où le disent-ils ? — Peu importe : les Chrétiens me demandent souvent le livre et le chapitre où je prends mes textes ; mais moi, « je déclare que je » n'aime pas les citations si précises. »

Abraham alla de Haran à Sichem. — Qu'est-ce que cette ville de Haran ? — « On a fait soixante et » quinze systèmes sur Abraham, c'est-à-dire, au- » tant qu'on lui attribue d'années dans le texte » quand il sortit de Haran ; et de ces soixante et » quinze systèmes, il n'y en a pas un qui nous » apprenne au juste ce que c'est que cette ville » ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle » étoit. » (*Ibid.*) Autre difficulté contre le voyage d'Abraham.

Et voyez quelle énorme route on lui fait faire : « de Haran dont on ignore la position jusqu'à » Sichem, il y a trois cents milles, ou cent lieues : » (*Dict. phil.*, *et Phil. de l'hist.*) comment faire cent lieues ? Vous sentez par là, dit le *grand-homme*, de quelle utilité sont les commentaires ; celui-ci est d'un genre nouveau, jamais on n'en fit de semblable sur aucun auteur. Mais, ajouta-

t-il

t-il en élevant la voix d'un ton de triomphe, ce qu'un esprit commun n'auroit jamais pu produire, ce qui est bien évidemment au-dessus de toutes les règles, c'est cette exclamation vraiment philosophique qui m'échappe tout-à-coup après m'être plaint de l'incertitude où nous laissent les commentateurs sur le lieu où étoit Haran. « Quel » est le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe » de querelles ? La résignation : l'esprit saint n'a » voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la » physique, ni la logique ; il a voulu faire de nous » des hommes craignant Dieu. Ne pouvant rien » comprendre, nous ne pouvons être que sou- » mis. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. Abraham.*)

Les philosophes étoient loin de prévoir jusqu'où le docte commentaire de leur chef emporteroit son imagination vive et féconde en saillies. Leur surprise accrut l'admiration qu'ils avoient conçue pour lui depuis long-temps. *Grand-homme*, s'écrièrent-ils, vous seul savez manier l'ironie, vous seul surtout savez la placer à propos. Vos suffrages, répliqua-t-il, sont un encouragement pour moi. Je commenterai une grande partie de la Bible, exactement de la même manière que ce petit morceau de l'histoire d'Abraham ; et chaque trait de mon commentaire sera terminé par la réflexion que vous venez d'entendre : car « j'ai- » me à me répéter. » — Et nous, nous aimons vos répétitions. — Vous montrez plus de goût,

et surtout plus de philosophie qu'un certain *cuistre* qui a osé me dire en face, qu'il n'est pas du nombre de ceux à qui elles plaisent. — L'impertinent! — Mais j'aime aussi à varier : disons un mot du style des prophètes.

Les Chrétiens trouvent ce style sublime, éloquent, poétique. Ils citent surtout comme un excellent morceau de poésie lyrique, la description que fait Isaïe de la chute du roi de Babylone. Voici quelques traits de cette description : « A ta » mort, ô roi de Babylone, on a chanté à gorge » déployée; les sapins se sont réjouis; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. » Comment ta hautesse est-elle descendue au » tombeau malgré les sons de tes musettes? Comment es-tu couché avec les vers et la vermine? » Comment es-tu tombée du ciel, étoile du » matin? Hélel, toi qui pressois les nations, tu » es abattue en terre! » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. Beker.*)

Ah! ah! s'écrièrent plusieurs philosophes, c'est dans ce discours qu'il y a véritablement de quoi rire à *gorge déployée.* Mais ô *grand-homme!* comment avez-vous réussi à rendre burlesque un morceau universellement admiré jusqu'à ce jour? — Mon procédé est simple; c'est celui que j'ai mis en usage pour désabuser nos *Welches* sur les beautés de Sakespéar, de Milton, d'Homère, d'Euripide, de Corneille, de Bossuet, etc. Je

les traduits, je les abrège, je les commente. — Mais....—Quoi! mais.... vous craignez peut être qu'on ne m'accuse de traduire peu fidèlement. Je préviendrai l'objection par rapport à Milton et à Sakespéar. « Nous croyons, dirai-je, avoir une » traduction exacte de Milton, et nous n'en avons » point; » et pour preuve, je traduirai un morceau considérable de ce poëte où l'on verra qu'il fait parler Adam, Eve, et l'ange Raphaël, comme des goujats ou comme les poissardes de Vadé. (*Quest. sur l'Enc.*, *art. Epopée.*) Je dirai de même de Sakespéar: « les traductions qu'on nous » a données de quelques unes de ses tragédies, » sont toutes mutilées et entièrement méconnois- » sables. Nous n'avons aucune traduction fidèle » de ce célèbre auteur dramatique, que celle des » trois premiers actes de son *Jules-César*, im- » primés à la suite de *Cinna*, dans l'édition de » *Corneille* avec des commentaires. » (*Ibid.*) Vous comprenez bien que c'est de la mienne que je parle; ce sera un avis au lecteur, pour mes autres traductions. D'ailleurs, dites-moi, celles que vous venez d'entendre font-elles rire? — Oh! oui. — Elles sont donc excellentes. Poursuivons.

Les livres des Juifs heurtent toutes les idées reçues, ils vous transportent dans un monde nouveau, où ils vous montrent stupidement une foule d'objets qui n'existent pas et qui ne peuvent pas même exister. « Vous y verrez des métamorpho-

» ses telles que celles de Nabuchodonosor changé
» en bœuf, de la femme de Loth en statue de
» sel, de cinq villes en un lac bitumineux. » (*)

Peut-être me dira-t-on que Nabuchodonosor ne fut pas métamorphosé en bœuf. « Vous voulez
» donc, dirai-je, qu'il ait été transformé en aigle?
» Concilions-nous; disons qu'il fut changé en
» aigle-bœuf. » (*Viel. du mont Cauc.*)

Ho ! oh ! oh ! Celui-là ne s'attendoit point du tout, (*Fem. sav.*) s'écrièrent les philosophes.

Un instant, reprit le *grand homme*, je ne suis pas au bout. Voici quelque chose qui n'est pas moins hors de la nature.... « Ezéchiel parle des
» Pygmées, *Gamadi*, hauts d'une coudée, qui
» combattoient au siége de Tyr. »

Ah! ah! dirent quelques philosophes, c'est un spectacle curieux qu'une ville défendue par des hommes d'un pied et demi de haut. — Très-curieux. — Ezéchiel donne-t-il réellement de tels défenseurs à la ville de Tyr ? — Il les nomme en toutes lettres *Gamadi*. (1) La Vulgate traduit ce mot par *Pygmæi*, qui veut dire *Pygméens* ou *Pygmées*. Or, Aristote nous parle d'un peuple

---

(*) L'auteur des *Lettres de quelques Juifs* a discuté ces prétendues métamorphoses. Il a fait voir qu'elles n'ont jamais existé que dans l'imagination philosophique de Voltaire. (*Tom.* 2.)

(1) Selon quelques interprètes, c'étoient des peuples voisins de Tyr : selon d'autres, des hommes robustes. C'est ce que signifie le mot *Gamadi*.

voisin du Nil, d'une taille au-dessous de la médiocre, qui chassoit aux grues et vivoit de ce gibier; les poëtes en ont fait de petits hommes hauts d'une coudée qu'ils ont appelés *Pygmées*. Ezéchiel donne donc pour défenseurs à la ville de Tyr des hommes d'une coudée.

Voilà en substance le raisonnement du *grand-homme* ; on le trouva serré. On pourra, dit-il, me demander si le mot *Gamadi* est rendu exactement par *Pygmæi*, et si la Vulgate en se servant du mot *Pygmées* ou *Pygméens*, a prétendu désigner le peuple dont parlent Aristote et les poëtes, ces hommes dont la taille n'excède pas une coudée. En bon philosophe, je tiens ma réponse toute prête : « c'est trop insister, dirai-je, » sur cette question. Il y a des gens qui prétendent » que lorsqu'on dispute sur un peuple d'un pied » et demi de haut, on pourroit bien avoir un pied » de nez. » (*Viel. du mont. Cauc.*)

Ah, de l'esprit par tout : cela ne tarit pas, s'écria-t-on, en riant et en battant des mains. — Les livres de l'ancien Testament, dit le *grand-homme*, vous semblent donc ?....—Pitoyables, détestables, l'opprobre de la raison humaine. — *C'est ce qu'il falloit démontrer*. Passons au nouveau Testament.

Tous le monde connoit le discours que saint Paul adresse aux Philippiens pour les engager à l'humilité. « Ne faites rien par un esprit de vaine

» gloire, mais que chacun par humilité croie
» les autres au-dessus de soi. Soyez dans la même
» disposition où a été Jésus-Christ, lui qui ayant
» la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût
» pour lui une usurpation de s'égaler à Dieu, et
» qui s'est néanmoins anéanti lui-même en pre-
» nant la nature d'esclave, et se rendant sem-
» blable aux hommes, et qui s'est rabaissé, se
» rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à
» la mort de la croix. » (*Ep. aux phil.*, *ch.* 2.)

Ce discours fixa particulièrement l'attention du *grand-homme.* Voici, dit-il, de quoi nous égayer aux dépends de saint Paul. Je lis ce beau raisonnement dans son épître aux Philippiens. « Croyez
» mutuellement par humilité que les autres vous
» sont supérieurs, ayez les mêmes sentimens que
» Christ-Jésus, qui, étant dans l'empreinte de Dieu,
» n'a point cru sa proie de s'égaler à Dieu. »
(*Quest. sur l'Enc.*, *art. Eglise.*) Je supprime, ajouta-t-il, la seconde partie de la phrase, parce qu'elle m'est inutile. C'est un grand art de savoir s'arrêter à propos dans les citations. Quant à ma traduction, elle ne mérite que des éloges. « J'ai
» traduit mot à mot, et par respect pour le texte,
» et pour ne point entrer dans des disputes de
» mots. » (*Ibid.*) Maintenant, écoutez mon commentaire dont je ferai honneur aux anciens Chrétiens pour lui donner plus d'autorité.

« On a quelque peine à expliquer ce passage.

» Mais il paroît très-bien approfondi, et mis dans
» tout son jour dans une lettre qui nous reste des
» Églises de Vienne et de Lyon, écrite l'an 117,
» et qui est un précieux monument de l'antiquité.
» On loue dans cette lettre la modestie de quel-
» ques fidèles : *ils n'ont pas voulu*, dit la lettre,
» *prendre le grand titre de martyrs*, (pour quel-
» ques tribulations) à l'exemple de Jésus-Christ,
» lequel, *étant empreint de Dieu, n'a pas cru sa*
» *proie la qualité d'égal à Dieu*. Origène dit
» aussi dans son commentaire sur Jean : la gran-
» deur de Jésus a plus éclaté quand il s'est humi-
» lié, *que s'il eut fait sa proie d'être égal à Dieu.*
» En effet l'explication contraire peut paroître un
» contre sens. Que signifieroit, *croyez les autres*
» *supérieurs à vous ; imitez Jésus qui n'a pas*
» *cru que c'étoit une proie*, *une usurpation de*
» *s'égaler à Dieu ?* Ce seroit visiblement se con-
» tredire, ce seroit donner un exemple de gran-
» deur pour un exemple de modestie, ce seroit
» pêcher contre la dialectique. » (*Ibid.*)

Les philosophes firent connoître par un sourire d'approbation qu'ils sentoient toute la finesse de cette ironie. Il est impossible, dirent-ils, de prouver plus respectueusement que les premiers Chrétiens, Origène, et saint Paul, ont été des sots.

Grâces au ciel, cette preuve n'est pas la seule, reprit le *grand-homme*. Ensuite il cita, tra-

duisit et commenta plusieurs passages de St. Paul, des apôtres et des évangélistes. On n'y vit plus rien que de plat et d'extravagant. « On s'est que-» rellé, dit-il, sur ce verset de l'Apocalypse : *J'en-» tendis une voix dans le ciel, c'étoit la voix » des grandes eaux, et comme la voix d'un » grand tonnerre. Et cette voix que j'entendis » étoit comme des harpeurs, harpans sur leurs » harpes.* » — Ah ! ah ! ah ! voilà du Chapelain : *des harpeurs harpans sur leurs harpes.* — Les Chrétiens, rendent ainsi ce verset : « j'entendis » une voix qui venoit du ciel, comme un bruit » de grandes eaux, et comme le bruit d'un grand » tonnerre ; et cette voix que j'entendis, étoit » comme le son de plusieurs harpes touchées par » des joueurs d'instrumens. » — *Grand-homme*, ce verset est bien plus plaisant sous votre plume. — « Je l'ai traduit mot à mot par respect pour le » texte. Il est clair, ajouta-t-il avec ce rire sardo-» nique, dont il accompagnoit toujours ses iro-» nies, qu'il valoit mieux respecter l'Apocalypse » que la commenter. » (*Quest. sur l'Encyclop.*, *art. Apoc.*)

La lecture du *grand-homme* dura encore quelque temps ; il la termina par un couplet de sa composition, dont il étoit si charmé que depuis trois mois il ne cessoit de le chanter. (*Voyez la préf. de la trad. des ps. de La Harp.*)Ce couplet, dit-il, qui est une traduction fidèle d'un verset du

psaume 67 : *que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés*, fait toucher au doigt que ce psaume si vanté, n'est qu'une misérable chanson de corps-de-garde. Ensuite, il chanta une douzaine de fois sans se reprendre, et toujours à pleine voix :

Ayez soin, mes chers amis,
De prendre tous les petits
Encore à la mamelle,
Vous briserez leur cervelle
Contre le mur de l'infidèle,
Et les chiens s'abreuveront
De leur sang qu'ils lècheront.

si quelque profane fut entré dans ce moment, il auroit pu demander : est-ce là l'auteur *d'Œdipe* et de *Mérope ?*

Lorsque le *grand-homme* eut cessé de chanter, les battemens de mains redoublèrent. On alla ensuite aux voix : d'après des preuves aussi concluantes, il fut décidé à l'unanimité que les livres de la Bible, ne contiennent que des absurdités, et que leurs auteurs étoient entièrement dépourvus d'esprit et de goût.

Cette vérité est aujourd'hui reconnue de tous nos philosophes ; Voltaire leur a donné la manière de la démontrer, et tous les jours, ils en font usage avec un art qu'on ne sauroit trop ad-

mirer : mais nul n'a porté cet art aussi loin que l'auteur de la *Guerre des dieux*. Jugez-en par ces vers qu'il met dans la bouche du Saint-Esprit.

> Quoi le cèdre orgueilleux
> Sur le Liban domine et touche aux cieux,
> Et du chien-dent l'on parleroit encore ?
> Ils sont jolis ces tortueux ruisseaux,
> Qui sous les fleurs glissent leurs foibles eaux,
> Mais un torrent en passant les dévore.
> J'ai mis un terme à la nuit de l'erreur :
> Cachez-vous donc, allumettes, chandelles ;
> L'astre du jour dans toute sa splendeur
> Vient effacer vos pâles étincelles.

C'est là du galimathias dira-t-on ; j'en conviens. Mais selon l'auteur, ce galimathias est celui des psaumes, c'est celui de toute la Bible. On en croira sans doute *Jésus-Christ* lui-même, qui, au sujet de ces vers, dit si joliment au Saint-Esprit, que *son esprit court après la phrase et qu'il n'a pas un psaume raisonnable*. Cela est-il clair ?

Autre preuve qui n'est pas moins convaincante : *Bible* et *ignorance* selon le poëte, sont deux mots synonimes. « A bas le raisonneur, » fait-il dire au fondateur du christianisme, enfin » tout ce qui pense ; et pour régner, enseignons » l'ignorance. — Ou bien la Bible, » ajoute le Saint-Esprit qui n'est pas suspect. Que peut-on désirer de plus ? Voltaire n'eut pas dédaigné cette manière de plaisanter et de prouver ; c'étoit la sienne. Au lieu de rendre ses personnages vérita-

blement ridicules, il leur fait dire nettement qu'ils le sont. *C'est aller au plus court.* Boileau et Molière, ne connoissoient pas ce genre de satire ou de comédie. Mais aussi Boileau et Molière n'étoient pas des philosophes du dix-huitième siècle.

CHAPITRE X.

Suite de la troisième séance. — Comment les philosophes prouvent que les livres sacrés des Chrétiens sont supposés et altérés.

« L'HOMME est né menteur, dit La Bruyère, » il n'aime que la fiction et la fable. Voyez le » peuple, il controuve, il augmente, il charge » par grossièreté et par sottise : demandez même » au plus honnête homme s'il est toujours vrai » dans ses discours; s'il ne se surprend pas quel- » quefois dans des déguisemens, où engagent né- » cessairement la vanité et la légèreté ; si, pour » faire un meilleur conte, il ne lui échappe pas » souvent d'ajouter à un fait qu'il récite une cir- » constance qui y manque. Une chose arrive au- » jourd'hui et presque sous nos yeux, cent per- » sonnes qui l'ont vue, la racontent en cent fa- » çons différentes, celui-ci, s'il est écouté la dira » encore d'une manière qui n'a pas été dite : » quelle créance donc pourrois-je donner à des » faits qui sont anciens et éloignés de nous par

» plusieurs siècles ? Quel fondement dois-je faire
» sur les plus graves historiens ? Que devient
» l'histoire ? César a-t-il été massacré au milieu
» du sénat ? Y a-t-il eu un César ? Quelle consé-
» quence ! me direz-vous ; quels doutes ! quelle
» demande ! Vous riez, vous ne me jugez digne
» d'aucune réponse, et je crois même que vous
» avez raison : je suppose néanmoins que le livre
» qui fait mention de César, ne soit pas un livre
» profane, écrit de la main des hommes qui sont
» menteurs, trouvé par hasard dans les biblio-
» thèques parmi d'autres manuscrits qui contien-
» nent des histoires vraies ou apocryphes ; qu'au
» contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il
» porte en soi ces caractères ; qu'il se trouve de-
» puis près de deux mille ans, dans une société
» nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait
» pendant tout ce temps la moindre altération, et
» qui s'est fait une religion de le conserver dans
» toute son intégrité, qu'il y ait même un enga-
» gement religieux et indispensable d'avoir de la
» foi pour tous les faits contenus dans ce volume
» où il est parlé de César et de sa dictature ; avouez-
» le, Lucile, vous douterez alors qu'il y ait eu
» un César. » (*Ch. des esp. forts.*)

Est-ce un portrait de fantaisie que La Bruyère a tracé et que vous nous rappelez ici, me direz-vous ? Non ; c'est, en peu de mots l'histoire de ce qui se passa dans la troisième séance tenue par nos sages.

Le procès de nos livres saints étoit fait. A la honte de Bossuet, de Massillon, de Racine, de J.-B. Rousseau, de Milton, etc.; qui avoient eu la sottise d'y puiser leurs plus sublimes beautés, on venoit de marquer irrévocablement leur place au dernier rang des plus chétives productions de l'esprit humain. Cet arrêt est beau et digne de la philosophie, dit un de nos sages, mais je crains que le public ne refuse d'y souscrire. — Pourquoi? dit le *grand-homme;* manque-t-il quelque chose à mes parodies et à mes commentaires ? — Non certainement on les lira avec avidité. — Je n'en demande pas davantage ; mais de plus, vous verrez qu'on en rira. — Qui en doute? — Eh bien! c'est tout ce qu'il faut dans un siècle tel que le nôtre, nous aurons gain de cause. — Nous l'aurions encore plus sûrement si on vous croyoit. Mais j'y vois un grand obstacle. — Et quoi? — Les noms des auteurs de ces livres que vous savez si bien travestir. — Ah! ah! *Simon Barjones, Matthieu, Jacques !* Voilà de beaux noms à m'opposer. Comme je vais m'en divertir. J'en ris d'avance; je serai là dans mon fort. — *Grand-homme*, nous en rirons tous avec vous. Mais les gens à préjugés sentiront-ils le coup mortel qu'un ridicule aussi fin et aussi ingénieusement préparé porte aux livres des Chrétiens? Ils s'obstineront à respecter ces *sots* livres précisément parce qu'ils sont l'ouvrage de *Pierre*, de *Jacques*, et de

Matthieu. — Eh bien ! dit le *grand-homme* impatienté, ôtons-leur cette satisfaction. Je nie l'authenticité de leurs livres ; je prétends qu'ils sont altérés et même supposés.

On applaudit à ce noble courroux qui faisoit faire à la philosophie un nouveau *pas de géant.* Mais dit-on, comment nous dégagerons-nous des preuves sans nombre que les Chrétiens nous donnent de l'authenticité et de l'intégrité de leurs livres ? — Nous n'en parlerons pas. — Au contraire, dit Voltaire, il faut en parler. Ne voyez-vous pas que nous pourrons insinuer adroitement que toutes ces preuves se réduisent à une seule, l'autorité de l'Eglise ? et cette preuve nous saurons bien la travestir de manière à la rendre ridicule. « L'Église, dirai-je, à décidé que le Pentateuque » est de Moïse. Elle en a fait *un article de foi.* » (*Dict. phil.*, *art. Moïse.*) Et on croira qu'en effet les choses sont ainsi (*).

Le procédé est sûr, dit Diderot ; mais j'y trouve de la timidité. Pour moi, je veux me mettre tout à coup en possession de l'opinion que nous nous proposons d'établir, et comme s'il n'y avoit aucune raison d'en douter, je l'érigerai hardiment

---

(*) Voltaire et les autres philosophes se gardent bien d'exposer les véritables preuves que donnent les Chrétiens de l'authenticité et de l'intégrité des livres de la Bible. On peut voir ces preuves dans la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle*, ainsi que les absurdités révoltantes auxquelles on est réduit lorsqu'on veut attaquer ces deux points.

en principe : c'est le moyen d'atterrer les Chrétiens. « Pourquoi , leur dirai je , la collection de » vos Écritures est-elle à présent moins simple » qu'elle ne l'étoit il y a quelques siècles. L'ignorance des copistes ou la malice des hérétiques » les a corrompus , *comme il faut que vous en » conveniez.* » (*Pens. ph.*) Vous voyez qu'il n'y a rien à répliquer. Sans que j'aie besoin de donner des preuves, mes lecteurs regarderont ces deux faits comme incontestables. Ensuite je presserai vivement les Chrétiens. « Puisque *de votre » aveu* , leur dirai-je , vos livres sont altérés et » moins nombreux qu'ils ne l'étoient dans le principe, me voilà dans un scepticisme nécessité : » les livres qui contiennent les motifs de ma » croyance, m'offrent en même temps les raisons » de l'incrédulité. » (*Ibid.*)

« Courage , brave Diderot, s'écria Voltaire , » c'est ainsi qu'il faut courir sus aux fanatiques et » aux fripons. » (*Lett. à Damil* , 1765.)

Cela fera du bruit dans le monde, ajoutèrent d'autres philosophes ; ils ne se trompoient pas : ce sont ces *Pensées*, jointes à quelques autres de la même force , qui commencèrent à faire la réputation de l'auteur. Il marqua dès ce moment parmi les écrivains *hardis*.

Pressons avec vigueur cet argument , dit le *grand-homme.* Savez-vous pourquoi les Chrétiens ont ainsi réduit la collection de leurs Écri-

tures? pourquoi, par exemple, de cinquante quatre Evangiles ils n'en reconnoissent aujourd'hui que quatre. « C'est, *disent-ils*, que nous avons » assez de preuves de l'antiquité de nos quatre » Evangiles : saint Irénée dit expressément qu'il » n'en faut que quatre. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. athéisme*, *de Frèret.*)— Plaisante raison ! — Aussi comme je me moquerai d'Abbadie, qui à la vérité n'en parle pas dans son livre, mais qui s'attache sottement à faire voir que les livres du nouveau Testament, n'ont été ni supposés ni corrompus. Je n'entrerai pas en lice avec lui : ce seroit m'écarter du plan de philosophie que j'ai adopté ; mais je dirai que « Frèret réduit en pou- » dre ses pitoyables raisonnemens ; » (*Ibid.*) ce qui doit suffire. Ce pauvre imbécile ignore qu'il y a eu dans le principe cinquante Evangiles qui depuis ont été rejetés comme faux, et que ces Evangiles sont tous antérieurs aux quatre que l'Eglise a conservés. — Quoi ! cinquante faux Evangiles ? — Tout autant. Je ne cesserai de le répéter dans tous mes ouvrages comme une vérité universellement reconnue. Cela me servira même à prouver une chose que j'ai fort à cœur, et à laquelle je crois l'honneur de la philosophie intéressé ; c'est que le mahométisme est bien supérieur au christianisme : car enfin, dirai-je ; « les mahométans n'ont qu'un alcoran, et nous » avons eu cinquante Evangiles. » (*Ibid.*)

Ce qu'il y a d'avantageux ici, poursuivit le grand-homme, c'est que j'ai pour moi l'aveu des Chrétiens, qui conviennent sans difficulté qu'ils ont eu des Evangiles fabriqués par des imposteurs. Il est vrai qu'ils n'en font pas monter le nombre à cinquante, qu'ils prétendent que ces livres ont tous été publiés postérieurement à leurs quatre Evangiles, et qu'ils n'ont jamais eu aucune autorité parmi eux ; mais cela ne détruit ni ce que je viens de dire, ni les conséquences que j'en tire contre leur religion. Il suffit pour s'en convaincre de considérer de quelle manière ridicule la fausseté des livres qu'ils rejètent a été mise en évidence. « Il est dit dans l'appendice du concile » de Nicée : (remarquez que ce n'est pas moi qui » parle, je cite mes autorités;) il est dit dans cet » appendice que pour distinguer tous les livres » canoniques des faux, on les mis pêle-mêle » sur une grande table, qu'on pria le Saint-» Esprit de faire tomber à bas tous les apocry-» phes : aussitôt ils tombèrent et il ne resta que » les véritables. » (*Ibid.*)

Quel conte! s'écrièrent les philosophes en riant aux éclats. — Il est tel qu'il le faut pour nos jeunes *Welches*, reprit le *grand-homme* : il les amusera et fera d'eux des philosophes renforcés. Les voyez-vous, à l'aide de ce petit conte, triompher sans résistance de la théologie et des théologiens? Comment douter, leur diront-ils, de l'authenticité

de vos livres canoniques ; n'y a-t-il pas eu un miracle des plus éclatans pour faire tomber de dessus une table les livres apocryphes avec lesquels ils étoient mêlés ? Il est resté sur cette merveilleuse table quatre Evangiles : cela devoit être ; *il n'en faut que quatre*. Voilà les preuves que vous nous donnez ; elles sont fortes : qui pourroit y résister ? — O *grand-homme*, ce triomphe sera votre ouvrage. — J'en conviens : concluez de là qu'il est bien essentiel de *corroborer* les jeunes gens contre la séduction des raisonnemens de nos adversaires. —C'est ce que vous faites avec un art qui n'appartient qu'à vous. Quel spectacle divertissant de voir ces jeunes gens aux prises avec les docteurs Chrétiens ! ceux-ci viendront à eux tristement et pesamment armés de longs et nombreux syllogismes, qu'ils auront amassés avec beaucoup de peine. Nos jeunes philosophes riront de ce gothique attirail. Avec l'armure gaie et légère que vous leur avez fournie, ils caracoleront lestement autour d'eux en se jouant de tous les coups qui leur seront portés : il ne perdront pas même leur temps à les repousser. Un bon mot, un petit conte qu'ils auront appris de vous, une assertion fortement soutenue, leur procurera une victoire aussi solide que facile. — La chose est incontestable, répondit le *grand-homme*.

L'authenticité des livres de l'ancien Testament et du nouveau étant affoiblie par ces plaisanteries,

on en vint aux preuves rigoureuses par lesquelles on combattoit cette authenticité. Je commence, dit le *grand-homme* par le Pentateuque ; il n'est pas de Moïse ; je le prouve ainsi géométriquement. Si l'on en croit les Chrétiens, l'opinion générale des savans, qui est celle de tous les anciens peuples, fait remonter assez haut la découverte des lettres de l'alphabet pour que Moïse ait pu les connoître. Mais cette prétention est dénuée de fondement : car plusieurs écrivains, vous m'entendez, *plusieurs écrivains* allèguent que « du temps de Moïse, on ne con-
» noissoit point l'écriture alphabétique, qu'on n'é-
» crivoit qu'en hiéroglyphes, que les Chaldéens,
» les Phéniciens, les Egyptiens, n'écrivoient
» pas autrement. (*Tr. de la tolér.*, *c.* 12, *note*)
» Et en effet les uns et les autres gravèrent
» long-temps leurs observations et leurs lois
» en hiéroglyphes, et ils ne connurent les
» caractères alphabétiques que très-tard. » (*Phil. de l'hist.*)

Mais, *grand-homme*, lui dit-on, l'abbé Bazin assure « que Sanchoniaton, auteur à peu près con-
» temporain à Moïse, avoit tiré une partie de son
» histoire des livres de Thot, qui existoient de-
» puis plus de huit cents ans, et qui avoient été
» écrits avec le secours de l'alphabet. » (*Art. Sanchoniaton.*)

Cela ne contredit pas mon principe, répondit

gravement Voltaire : il s'agit ici de Moïse et non de Sanchoniaton. En bonne philosophie, il faut que chaque proposition soit appuyée sur des raisons qui lui soient propres ; c'est une règle que je suis fidèlement dans tous mes écrits, et je m'en trouve bien. Par exemple, je fais aux anciens Juifs deux reproches très-graves ; l'un d'avoir adoré le diable sous la forme d'un bouc, l'autre de n'avoir pu s'élever jusqu'à la connoissance des esprits. Voici de quelle manière je prouve le premier de ces deux reproches. « On croit que la » coutume de nos prétendus sorciers d'aller au » sabbat, d'y adorer un bouc, de s'abandonner » avec lui à des turpitudes inconcevables dont » l'idée fait horreur, est venue des anciens Juifs » qui l'avoient apportée de l'Egypte, pays de la » superstition et du sortilège ; car ce peuple n'a » jamais su rien inventer. » (*Tr. de la tol.*, *c.* 12, *note et Déf. de mon oncle.*) Quand je viens au second grief, je m'exprime ainsi : « Les Juifs ne » reconnurent point de diable jusque vers leur » captivité de Babylone. Ils puisèrent cette doc- » trine chez les Perses ; il n'y a que l'ignorance » et le fanatisme qui puissent nier ce fait. » (*Phil. de l'hist.*, *art. anges.*) Je vais même plus loin ; je fixe l'époque à laquelle les Juifs commencèrent à adorer le diable ; « ce fut un peu avant le règne » d'Hérode, époque à laquelle ils étoient sortis » de leur ignorance, car alors ils étoient instruits

» des opinions des Grecs. » (*Dict. philos.*) Des pédans m'accuseront sans doute de me contredire, mais s'ils ont cette audace, j'entrerai dans une grande colère. « N'est-il pas visible, dirai-je, qu'il » faut avoir le diable au corps pour trouver de la » contradiction dans mes laborieuses recherches.» (*Viel. du mont Cauc.*) Revenons à Moïse.

Je viens de prouver que de son temps on n'écrivoit qu'en hiéroglyphes. Mais prenez garde que ces hiéroglyphes ne consistoient pas à *peindre grossièrement ce qu'on vouloit faire entendre.* « Cet art étoit en usage avant leur invention ; » (*Phil. de l'hist.*) mais il fut oublié dans la suite. » Au lieu de peindre on grava sur les pierres po- » lies, sur la brique, sur le plomb et sur le bois. » C'étoit du temps de Moïse la seule manière » d'écrire..... » (*Tr. de la tol.*, c. 12, *not.*) Mais j'en dis trop ; retranchons vite quelques-unes de ces matières. Non ; *on ne gravoit que sur la pierre.* C'est ce qu'un *Quaker* saura dire de ma part à l'évêque *Jean-Georges* : (*) (et le *grand-homme* avec plusieurs de ses auditeurs, de rire aux éclats à ce nom si plaisant de *Jean-Georges.*) Je ferai donc dire par mon *Quaker*, à *Jean-Georges* puisque *Jean-Georges y a*; « Ami *Jean-* » *Georges*, tu ne devois pas ignorer que du temps

(*) Le Franc de Pompignan évêque du Puy, ensuite archevêque de Vienne.

» de Moïse on n'écrivoit que sur la pierre. » (*Lett. d'un Quak. à l'évêq. Jean-Georges.*)

Tout cet amas d'érudition suffoquoit le *grand-homme.* Il s'arrêta un moment pour reprendre haleine, ensuite il continua.

Il est donc clair que du temps de Moïse, au lieu d'écrire, on gravoit sur les pierres polies, sur la brique, sur le plomb, sur le bois, ou seulement sur la pierre. Ce grand point d'histoire ainsi constaté, je ferai observer que « l'on chan-
» geoit souvent de demeure dans le désert, que
» les Israélites n'avoient point de graveurs, puis-
» qu'on manquoit même de farine pour faire du
» pain. » (*Tr. de la tol.*, *c.* 12.) De là je conclurai que dans le *court* espace de quarante ans, il n'a pas été possible de graver de *gros* livres tels que le Pentateuque. La conséquence qui découle de toutes ces observations saute aux yeux : Moïse n'est pas l'auteur de ce livre.

Je sais bien, dit le *grand-homme*, que les Chrétiens n'admettront ni mon principe ni ma conséquence ; mais ils n'oseront pas les combattre ou ils y perdront leur temps : car je déclarerai
» qu'il est très-inutile de refuter ceux qui pensent
» que le Pentateuque ne fut pas écrit par Moïse. »
(*Tr. de la tolér.*)

Les autres philosophes et le *grand-homme* lui-même, enchérirent à l'envi les uns des autres sur cette vigoureuse dialectique. Aux raisonne-

mens ils ajoutèrent les autorités ; et certes elles étoient imposantes. « Les Manichéens enseignoient en secret à leurs disciples, sans oser » cependant l'avouer en public et sans en donner des preuves, que les livres du nouveau » Testament avoient été falsifiés. » (*Conf. de saint Aug.*, *l. v*, *c.* 1.) Que falloit-il de plus ? C'étoit de si honnêtes gens que les Manichéens ! ils avoient une morale si belle, des dogmes si sensés ! (*St. Aug.*, *mœurs des Chrét.*, *et l.* 1, *contre les Man.*, *et Dict. de Bayle.*) Ils méritoient bien d'être crus sur leur parole. Leur témoignage fut cité comme décisif.

Nos sages firent plus : toujours appuyés sur cette respectable autorité, ils *prononcèrent* que « les livres du nouveau Testament, sont l'ou» vrage de quelques inconnus, qui, jugeant bien » qu'on ne les croiroit pas sur des choses qu'ils » n'avoient pas vues, mirent à la tête de leurs » écrits des noms d'apôtres ou d'hommes aposto» liques. » (*Rui.*, *not.* 33.) C'est en ces termes que l'auteur des *Ruines* nous a conservé leur arrêt. « Le fait, dit-il, est attesté par Fauste le » manichéen. Et quel étoit ce Fauste ? Un des » plus savans hommes du troisième siècle. » (*Ibid.*) Il est vrai que saint Augustin ne nous en donne pas une haute opinion. Il raconte que « Fauste » lui avoua modestement son ignorance sur plu» sieurs points relatifs au christianisme et au

» manichéisme sur lesquels il étoit allé le consul-
» ter, qu'il eut lieu en effet de reconnoître par
» lui-même que ce qui prévenoit les esprits en sa
» faveur, c'étoit la grande facilité qu'il avoit à
» parler et qui étoit accompagnée d'adresse d'es-
» prit, et d'une certaine grâce naturelle ; mais
» que de toutes les sciences, il ne savoit que la
» grammaire et encore assez médiocrement ; que
» ce fut même cette ignorance qui le dégoûta de
» la secte des Manichéens dans laquelle il étoit
» engagé depuis long-temps. » (*Conf. de saint Aug.*, *l. v*, *c.* 6 *et* 7.) Mais saint Augustin détruit lui-même son témoignage par le plus impudent de tous les mensonges. Il étoit né en 354, et il prétend avoir eu une entrevue avec Fauste à l'âge d'environ trente ans, c'est-à-dire, à la fin du quatrième siècle. Or la chose est impossible, puisque l'auteur des *Ruines* assure que Fauste étoit un des plus savans hommes du troisième siècle. Ensuite croyez aux Pères de l'Eglise.

Quelle gloire pour la philosophie, d'avoir ainsi d'un tour de main et malgré les titres les plus authentiques, dépouillé les apôtres et leurs disciples de la propriété des livres qui courent sous leurs noms ! Il ne restoit plus qu'à lever le voile épais qui nous cachoit leur origine. La philosophie l'a tenté et elle y a réussi. Nous savons maintenant ce que ces livres ont été dans le principe, et par quelles métamorphoses successives ils ont pris

enfin la forme sous laquelle nous les possédons aujourd'hui. « Ce sont, dit l'auteur des *Ruines*,
» les livres des *Mithriaques de Perse*, et des
» *Esséniens de Syrie*, qui n'étoient eux-mêmes
» que des Samanéens réformés : *car* tous con-
» viennent que Krisna, Fôt, et Jésus, ont abso-
» lument les mêmes traits. Mais le préjugé reli-
» gieux a égaré sur les conséquences à déduire.
» C'est au temps et à la raison à le redresser. »
(*C.* 2, *et n.* 38.) Notre philosophe l'a fait au nom de l'un et de l'autre. Quoi de plus clair et de plus rigoureux que sa démonstration !

CHAPITRE XI.

Suite de la troisième séance. Ce que les philosophes opposent aux preuves du christianisme. — De la dispersion des Juifs et de leur conservation.

Les livres sacrés des Chrétiens rejetés comme supposés et ineptes, leur religion demeuroit sans appui. A la rigueur, les philosophes auroient pu borner là leur triomphe ; mais ils sentoient leurs forces : ils résolurent de pousser *l'infâme* jusque dans ses derniers retranchemens : ils attaquèrent les preuves qu'elle étale avec tant d'assurance.

Voyez, dit-elle, l'état des Juifs *sans roi*, *sans*

princes, sans sacrifice, sans autel; (*Osée.*) dispersés et errant sur toute la terre depuis plus de dix sept siècles; distingués par leur religion, leurs lois, leurs mœurs et leurs coutumes, des nations parmi lesquelles ils sont répandus; universellement méprisés, haïs, souvent persécutés, et massacrés; et néanmoins toujours subsistans et même excessivement nombreux, malgré toutes ces causes qui auroient dû cent fois les anéantir: c'est une merveille dont il n'y a pas d'exemple, et qui se refuse à toute explication humaine.

Mais cette merveille si incompréhensible et à peine croyable pour ceux mêmes qui en sont les témoins, a été annoncée par leurs prophètes: les circonstances qui l'accompagnent, les caractères qui la distinguent, sa longue durée, l'époque même à laquelle elle devoit commencer, tout a été décrit plusieurs siècles auparavant, dans le plus grand détail et avec une précision que l'évènement a complètement justifiée. C'est un fait qu'il n'est pas permis de révoquer en doute: il est attesté par les Juifs eux-mêmes, dépositaires de ces étonnantes prédictions, et qui malgré la flétrissure qu'elle leur imprime, les conservent religieusement, et se les transmettent de père en fils sans se permettre d'y faire la moindre altération. Mais où leurs prophètes ont-ils puisés des lumières si extraordinaires? Est-il donné à l'esprit humain de lire si loin dans l'avenir des évène-

mens qui sont hors de toute vraisemblance ? Il y auroit de la folie à le prétendre. Il faut qu'ici *sous le poids de l'évidence* succombe l'incrédulité la plus obstinée. C'est Dieu lui-même qui a révelé la dispersion future des Juifs et leur conservation jusqu'à la fin des temps. L'une et l'autre sont donc *l'ouvrage de sa droite.*

Et pourquoi ce Dieu déploie-t-il une telle rigueur contre un peuple jadis l'objet de ses plus tendres affections ? Les prophètes vont encore nous l'apprendre. Les maux terribles que nous vous annonçons, disoient-ils aux Juifs, tomberont sur vous, parce que vous rejèterez et mettrez à mort le Messie que Dieu vous a promis et que vous aurez attendu et demandé avec ardeur pendant tant de siècles ; et vous ne cesserez de gémir sous ce joug pesant dont vos têtes seront chargées, qu'au moment où enfin vos yeux et vos cœurs s'ouvriront, et où vous adorerez comme votre libérateur *celui que vous aurez percé :* autre prédiction aussi incontestable, aussi souvent repétée dans les livres des Juifs, et plus extraordinaire encore que la précédente. Voyons si elle s'est accomplie avec le même éclat.

J'interroge les Juifs : sur ce point leur témoignage ne sauroit être suspect : ils conviennent que quelques années avant leur dispersion, il a paru dans la Judée un homme nommé Jésus, qui s'est donné pour le Messie si souvent annoncé par

leurs prophètes, qu'ils l'ont condamné à mort comme un imposteur, et qu'ils ont demandé à grands cris que *son sang fût sur eux et sur leurs enfans*. Cet aveu me suffit : satisfait de l'avoir obtenu, je reviens à leurs livres sacrés; je les ouvre et j'y vois clairement deux choses; la première, que l'époque à laquelle leur Messie devoit venir les visiter est celle même où Jésus-Christ a accompli sa mission; la seconde, qu'entre les caractères de ce Messie et ceux que nous remarquons en Jésus-Christ, il existe une parfaite conformité. La conséquence est évidente : le Messie est venu, et ce Messie est Jésus-Christ. Si les Juifs sont punis, c'est parce qu'ils ont méconnu et qu'ils méconnoissent encore aujourd'hui cette importante vérité ; et s'ils sont conservés par un miracle qui dure depuis tant de siècles, c'est pour rendre à cette même vérité un témoignage toujours subsistant par le déplorable état auquel nous les voyons réduits.

Quelle preuve de la divinité du christianisme ! et cette preuve, ce sont ses ennemis les plus acharnés qui nous la donnent eux-mêmes. Elle n'a rien d'abstrait, rien qui exige une grande force, ni une grande contention d'esprit. Il ne faut point, comme dit l'Ecriture, *monter au ciel* pour l'en faire descendre, ni *pénétrer au fond de la terre* pour l'en faire sortir, ni *voler au-dela des mers*, pour la découvrir; *elle est toute proche*

de nous; nous la voyons, nous la touchons, pour ainsi dire. Tous les efforts de l'incrédulité ne peuvent ni l'obscurcir, ni l'affoiblir.

Nos philosophes en sentirent toute la force. Il faut, dirent-ils, user ici de prudence : les Chrétiens peuvent nous accabler avec cette preuve; feignons de ne pas l'apercevoir; ce sera comme si elle n'existoit pas.

Eh ! qu'a-t-elle donc de si terrible ? dit Rousseau. A mon gré, Moïse a été un aussi habile législateur que Numa, Licurgue et Mahomet. C'est son génie seul qui a fait des Juifs un corps de nation; c'est aussi son génie qui veille aujourd'hui sur eux, et qui seul les conserve depuis dix-sept siècles malgré leur dispersion. (*Cont. social et gouv. de Polog.*)

Ah ! dit d'Alembert en poussant un profond soupir, que nous avons manqué un beau coup, oui : c'étoit vraiment là un beau coup, un coup de partie pour la philosophie ! « je sus, il y a » quelque temps, qu'un circoncis étoit allé voir » le Grand Fréderic de la part du sultan Mustapha : aussitôt je me hâtai d'écrire à Berlin, que » si le roi vouloit seulement dire un mot, ce se- » roit une belle occasion de faire rebâtir le temple » de Jérusalem. » (*Lett. à Volt.*, 8 *déc.* 1763.) Et alors à bas toutes les prophéties qui annoncent que jamais ce temple ne sera relevé, et que les Juifs demeureront dispersés jusqu'à ce qu'ils de-

viennent Chrétiens.—Eh bien ! quel effet a produit cette lettre ? — Hélas ! aucun. Un maudit intérêt s'est opposé à ce triomphe de la philosophie. « Non : » je ne doute pas que nous ne parvinssions à faire » rebâtir le temple des Juifs, si le roi de Prusse » ne craignoit de perdre à cette négociation quel» ques honnêtes circoncis qui emporteroient de » chez lui trente ou quarante millions. » (*Ibid.*, 29 *déc.* 1763.)

O mon cher philosophe, dit affectueusement Voltaire ; consolez-vous. Si vous n'avez pas réussi auprès de *mon ancien disciple*, nous serons plus heureux en nous adressant à Catherine. Voici ce que je me propose de lui écrire pour les intérêts de la bonne cause : « Si votre majesté a une cor» respondance suivie avec Aly-Bey, j'implore vo» tre protection auprès de lui. J'ai une petite grâce » à lui demander ; ce seroit de faire rebâtir le tem» ple de Jérusalem, et d'y rappeler tous les Juifs » qui lui paieroient un gros tribut, et qui feroient » de lui un grand seigneur. » (6 *juillet* 1771.) Laissez-moi faire : il y aura bien du malheur si nous ne parvenons pas à donner un démenti au Dieu des Chrétiens et à ses prophètes.

Je le souhaite, dit un des assistans ; mais vous le savez, notre grand empereur Julien, a tenté ce que notre philosophie voudroit exécuter aujourd'hui, et il n'y a pas réussi. Cependant il avoit consacré à cette entreprise des sommes immenses,

et il assistoit les Juifs de toutes les forces de l'empire. — Et qui sont ceux qui racontent cette ridicule anecdote, dirent quelques sages d'un ton de dédain? Des auteurs ecclésiastique? Ne repèterez-vous pas aussi après eux, que les ouvriers ne purent poser les fondemens du temple, parce qu'ils furent repoussés par des globes de feu? — Les auteurs ecclésiastiques, répartit le philosophe un peu piqué, ne sont pas les seuls qui rapportent ce fait. Il est attesté par les païens mêmes. Ammien-Marcellin, gentil de religion, et zélé défenseur de Julien, l'a raconté en ces termes. « Pendant qu'Alipius aidé du gouverneur de la » province avançoit l'ouvrage autant qu'il pou- » voit, de terribles globes de feu sortirent des » fondemens qu'ils avoient auparavant ébranlés » par des secousses violentes; les ouvriers qui » recommencèrent souvent l'ouvrage, furent brû- » lés à diverses reprises : le lieu devint inaccessi- » ble et l'entreprise cessa. »

Morbleu, dit Voltaire, en frappant la terre du pied avec humeur; je n'aime point qu'on parle de cette entreprise de Julien. — Eh bien! prouvez donc à nos *Welches* pour l'honneur de la philosophie, que c'est un conte inventé à plaisir. — Oui, certes, je le prouverai; ou je cesserai d'être philosophe.

« Des globes de feu ne sortent ni de la pierre, » ni de la terre. Ammien et ceux qui l'ont cité

» n'étoient pas physiciens. Qu'on regarde seule-
» ment le feu de la Saint-Jean ; on verra que la
» flamme monte toujours en pointe ou en onde,
» et qu'elle ne se forme jamais en globes : d'ail-
» leurs l'empereur Julien ne parle pas de ces glo-
» bes dans la lettre où il dit qu'il a eu intention
» de rebâtir ce temple des Juifs ; preuve convain-
» cante de la fausseté de ce prodige. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. apostat.*)

— Vous convenez donc que Julien a réellement entrepris de rebâtir le temple de Jérusalem ?

— Hélas ! il le faut bien. Voici les paroles de ce prince. « Que diront les Juifs de leur temple
» qui a été détruit trois fois et qui n'est point en-
» core rebâti ? Ce n'est point un reproche que je
» leur fais, puisque j'ai voulu moi-même relever
» ses ruines : je n'en parle que pour montrer l'ex-
» travagance de leurs prophètes, qui trompent
» des vieilles femmes imbéciles. » — L'aveu est formel ; comment nous en tirer ? — Un peu de patience, il va me fournir un argument péremptoire. Julien a voulu rebâtir le temple des Juifs ; donc s'il ne l'a pas fait, c'est que depuis il a changé d'avis. Voilà tout le mystère : « n'est-il pas évident
» qu'ayant fait attention aux prophéties juives,
» que le temple seroit rebâti plus beau que jamais
» et que toutes les nations y viendroient adorer,
» il crut devoir révoquer la permission de rele-
» ver cet édifice ? La probabilité historique seroit
» donc,

» donc, par les propres paroles de l'empereur,
» qu'ayant malheureusement en horreur les livres
» juifs ainsi que les nôtres, il avoit enfin voulu
» faire mentir les prophètes juifs. » (*Ibid.*)

Ce raisonnement causa une agréable surprise à quelques uns de nos sages; ils en louèrent la subtilité, l'adresse, et principalement ce ton libre et dégagé qui lui donne une grâce toute particulière. Admirez, dit le *grand-homme*, notre bonne fortune. Les Juifs rêvent que leurs prophètes ont annoncé le rétablissement de leur temple : notre illustre empereur feint de le croire comme eux. Par là il trouve moyen de rire le premier d'une entreprise qui, malgré toute l'activité de son zèle, étoit demeurée sans succès. Je parois quelques siècles après lui; et, réalisant à son exemple le grand rêve des Juifs sur le sens de leurs prophéties, je déclare nettement que Julien en les rassemblant de toutes les parties de l'univers pour reconstruire leur temple, n'a voulu que leur faire une petite espièglerie, qui les convainquit une bonne fois de la fausseté de leurs espérances, espièglerie qui d'ailleurs lui étoit utile, car vraisemblablement les Juifs lui donnèrent des sommes considérables pour l'aider à faire la guerre en Perse. (*Ibid.*) C'est comme si ce prince philosophe leur eût dit : j'ai reçu votre argent; en conséquence j'ai donné des ordres pour relever les ruines de votre temple. Mais vous prétendez que

selon vos prophètes, ce temple doit être rebâti un jour ; je ne veux pas qu'il le soit sous mon règne, ainsi je révoque mes ordres. Sortez donc de l'erreur qui vous abuse, et ne vous attendez plus que ce temple, objet de vos désirs, et pour lequel vous venez de faire à mon profit de si grands sacrifices, soit jamais rétabli. Cette leçon vaut bien les millions que vous avez fait entrer dans mon épargne ; la vérité n'est jamais payée trop cher. Que pouvoient-ils répondre à ce terrible argument ?

Ajoutez à celà, dit un sage, que voilà nos jeunes gens dans un étrange embarras. Leurs prêtres, leurs professeurs, leur ont fait voir dans les Écritures cet arrêt de Jésus-Christ et des prophètes contre le temple de Jérusalem : *il ne restera pas pierre sur pierre ; et cet état de désolation durera jusqu'à la fin :* et le *grand-homme* leur dira avec cette légèreté et ces grâces piquantes qui savent lui concilier tous les cœurs, que les prophètes ont annoncé tout le contraire : ils ne sauront auquel entendre ; cela brouillera toutes leurs idées.

C'est un grand avantage, s'écrièrent plusieurs voix ; c'est même un de ceux que nous devons le plus rechercher.

J'en garantis le succès, dit Voltaire : aussi c'est toujours à ce but décisif que je tends dans mes écrits philosophiques. On ne me croira pas : soit; mais au moins on ne croira rien, on sera même

hors d'état de rien croire. — La philosophie n'a rien de plus à désirer, ajouta-t-on.

J'en conviens, dit un sage ; mais, *grand-homme*, quelque ingénieuse que soit l'explication que vous nous donnez du trait d'histoire que nous discutons dans ce moment, je crains quelques chicanes de la part des raisonneurs chrétiens. Supposons, diront-ils, que Julien touché du déplorable aveuglement des Juifs, n'ait eu d'autre intention que de les en retirer, comme il convenoit à un empereur philosophe, il semble qu'il s'y est pris assez mal. La conduite et les motifs que vous lui attribuez ne prouvent rien à la rigueur, ni contre eux, ni contre la manière dont ils interprètent leurs prophètes. Mais d'ailleurs dans la lettre de ce prince que vous nous avez mise sous les yeux, il n'est fait aucune mention d'ordre révoqué ; on n'y voit, ainsi que dans les récits faits par les auteurs chrétiens et païens, qu'un aveu de son impuissance à rebâtir le temple de Jérusalem. C'est tout ce qu'il nous en faut : l'inutilité de ses tentatives justifie pleinement les prédictions de Jésus-Christ et des prophètes.

Bon ! repartit le *grand-homme ;* qui est-ce qui fera ces réflexions ? un lecteur sur mille. Allez, tout ce que je viens de dire est excellent pour nos *Welches :* je vous réponds que dans peu on ne parlera plus de l'infructueuse entreprise de notre illustre confrère Julien, ni des conséquences que

les docteurs chrétiens en ont tirées jusqu'à ce jour. Cessons d'en parler nous-mêmes ainsi que des Juifs et de leur dispersion : ce seroit compromettre nos lumières et la philosophie, que de faire trop d'attention à ces misérables. Je l'ai déjà dit : ils ont été dans tous les temps un peuple d'ignorans, de sots, de barbares, d'usuriers, de fripons, de voleurs, d'antropophages et de polissons. Combien de fois n'ai-je pas dénoncé au public le juif d'Acosta, qui m'a fait perdre une somme de trente mille livres. *Je lui pardonne de bon cœur*, mais quant à sa nation, elle n'aura de moi que justice: j'en ai fait, et j'en ferai encore cent fois l'affreux portrait que vous venez d'entendre, et que mes lecteurs retrouveront dans la plupart de mes écrits. C'est ma réponse à tout.

Nos sages s'applaudirent beaucoup du tour que le génie du *grand-homme* donnoit à cette épineuse discussion. O fanatiques ! s'écrièrent-ils, ô superstitieux ! l'entendez-vous ? nous peindrons les Juifs comme le plus vil et le plus méprisable de tous les peuples ; donc leur dispersion et leur conservation ne prouvent rien en faveur de votre *infâme* culte.

CHAPITRE XII.

Suite de la troisième séance. Objection des philosophes contre la résurrection de Jésus-Christ.

Bon! Beau début ! ajoutèrent nos philosophes tout étonnés et comme émerveillés d'eux-mêmes. Poursuivons : les preuves du christianisme ne tiendront pas une heure en notre présence.

Je me charge, dit Rousseau, de celle qu'on prétend tirer de la résurrection de Jésus-Christ : j'en ai découvert tout le foible ; une phrase, un mot me suffira pour la renverser.

Voici en quoi cette belle preuve consiste : Jésus-Christ durant sa vie a donné sa résurrection future pour preuve de sa mission ; si donc il est ressuscité, on est forcé de reconnoître qu'il est l'envoyé de Dieu: or il est véritablement ressuscité selon la prédiction qu'il en avoit faite plusieurs fois : donc nous devons croire en lui : donc sa religion est divine.

Est-il rien de plus puéril ? poursuivit Rousseau. Je *soutiens*, moi, et je *soutiendrai toujours*, quelques passages de l'Evangile qu'on m'objecte, que Jésus-Christ ne s'est jamais autorisé sur sa résurrection ; et la preuve en est bien simple : « la mort d'un homme n'est pas un miracle ; ce

» n'en est pas même un qu'après avoir *resté* trois
» jours dans la terre, un corps en soit *retiré.* »
(*Trois. lett. de la mont.*)

Optimè, s'écrièrent quelques enthousiastes; O Jean-Jacques, que vous étiez bien fondé à vanter l'excellence de cette phrase! tous les termes en sont merveilleusement choisis. — Cependant, reprit-il, elle n'est pas de celles qui me coûtent plusieurs jours de travail: (*Conf.*) elle a coulé de source.

Quant à moi, dit Voltaire, je crois toute résurrection impossible: je l'ai déjà prouvé pour nos *Welches* dans plusieurs de mes ouvrages (*). La conséquence saute aux yeux: donc Jésus-Christ n'est pas ressuscité. Mais disons un mot de la preuve que donnent les Chrétiens de cette résurrection prétendue. Certes, elle le mérite bien.

Un fait, disent-ils, est indubitable, lorsque les témoins qui l'attestent n'ont pu être abusés, et qu'ils ne veulent, ni ne peuvent nous tromper: or telle est la résurrection de Jésus-Christ.

Les témoins de cette résurrection ont été au nombre de plus de cinq cents, tous fort peu enclins à la croire, tous au contraire dans des dispositions si peu favorables à ce fait, qu'il leur a fallu pour se rendre les preuves les plus démonstratives et les plus multipliées. Jésus-Christ s'est

(*) Voyez cette preuve, (*Prem. part. c.* 3.)

montré à eux, non pas une fois ou deux, mais pendant quarante jours consécutifs : ils l'ont vu tantôt séparément, tantôt tous ensemble ; ils l'ont entretenu; ils l'ont touché ; ils ont mangé et bu avec lui. Il n'y a donc et il ne peut y avoir ici aucun lieu à l'illusion.

Ces témoins, dira-t-on, ont voulu nous tromper, mais on voit dans toute leur conduite un caractère de sincérité qui repousse bien loin un pareil soupçon. D'ailleurs quel auroit été leur intérêt à soutenir un fait qu'ils savoient être faux ? Le mépris, les humiliations, la pauvreté, la prison, les fouets, les supplices, une mort affreuse les attendoient ; et on sait qu'en effet ils ont enduré tous ces maux; ils s'y sont même présentés avec joie pour confirmer leur témoignage. Ici il faut nécessairement opter; ou ces cinq cents témoins ont été sincères, ou tous à la fois ont été frappés d'une folie plus inconcevable mille fois que ne pouvoit l'être le miracle qu'ils ont attesté.

Mais admettons qu'ils aient formé l'extravagant projet d'abuser toute la terre sur un fait de cette nature ; pour exécuter ce projet il falloit se concerter, et une légère réflexion nous prouve qu'un tel concert étoit impossible, et lors même qu'ils auroient été parfaitement d'accord, quels succès pouvoient-ils espérer ? Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, son corps est resté dans le tombeau au pouvoir de ses ennemis ; pour confondre les

apôtres, ceux-ci n'avoient autre chose à faire que de l'en retirer et l'exposer aux yeux du public. C'en étoit assez pour donner à l'imposture un démenti qui lui fermoit la bouche pour toujours.

Tel est le grand argument des Chrétiens, (*) poursuivit Voltaire ; j'ai cru devoir le rapporter en entier pour vous mettre à portée de mieux juger de sa force ; il est composé de trois parties : laquelle jugez-vous à propos d'attaquer ?

La troisième, s'écrièrent quelques philosophes; sa chute entraînera celle des deux autres. Les apôtres ont pu tromper : les Juifs leur ont reproché dans le temps d'avoir dérobé le corps de leur maître pendant que les gardes dormoient ; les gardes eux-mêmes ont attesté ce vol ; et tout bien considéré, ce témoignage vaut bien celui des apôtres. Ce qu'il y a d'affligeant pour la philosophie, c'est que les chefs des Juifs, qui se sont montrés si acharnés contre Jésus-Christ, n'aient pas puni et les apôtres coupables de cet attentat contre l'autorité publique, et les gardes qui dormoient au lieu de veiller comme leur devoir l'exigeoit : et voyez quelle suite épouvantable a eu ce malheureux quart-d'heure de sommeil, auquel ils se sont laissés aller au mépris de la discipline militaire : l'univers a été rempli de superstitions que nous sommes obligés d'extirper aujourd'hui. Mais si

(*) On peut en voir le développement dans un livre intitulé : *Principes de la foi chrétienne.*

les gardes dormoient, nous dira-t-on, comment ont ils pu savoir ce qu'ont fait les apôtres ? Et comment, sans les éveiller, ceux-ci ont-ils brisé les sceaux et enlevé l'énorme pierre qui couvroit le sépulcre de Jésus-Christ ? Belle question et bien digne de ceux qui la proposent ! Ne sait-on pas aujourd'hui que les apôtres ont pu creuser une route souterraine, qu'ils sont parvenus ainsi jusqu'au roc dans lequel étoit renfermé le corps de leur maître, qu'ils ont miné ce roc, et enlevé le corps sans que les gardes aient pu s'apercevoir de rien, car tout ce travail s'est fait en moins de trente-six heures. Mais après tout, pourquoi nous inquiéter de la manière dont ce corps est sorti du tombeau ? Le fait est qu'il n'est pas ressuscité : jamais nous n'en conviendrons ; jamais on ne pourra nous forcer à en convenir. Nous n'avons pas d'autres preuves à donner.

Les philosophes en parlant ainsi, regardoient le *grand-homme* pour savoir s'il daigneroit approuver ce discours. Le *grand-homme* gardoit le silence.

Pour moi, dit Rousseau, je ne sépare pas les trois parties de l'argument des Chrétiens, je les attaque toutes à la fois. Le témoignage sur lequel ils s'appuient, est du nombre de ces preuves qu'on appelle *morales :* or je dis que « c'est un » grossier sophisme d'employer la preuve morale » à constater des faits naturellement impossibles.»

(*Trois. lett. de la mont.*) Ce n'est pas que je conteste à Dieu le pouvoir de ressusciter un mort, ni de faire d'autres miracles : il y auroit en cela de l'absurdité. « Si un homme étoit capable d'ex-
» travaguer jusqu'à ce point, ce seroit lui faire
» trop d'honneur que de le punir, il suffiroit de
» le renfermer. » (*Ibid.*) Mais *ces actes immédiats de la puissance divine*, quoiqu'exposés à nos sens, ne peuvent pas être attestés par des hommes. Leur témoignage n'a de force que lorsqu'il a pour objet des faits ordinaires : hors de là, il est radicalement nul ; un philosophe ne doit y avoir aucun égard ; (*Em.*, *t.* 3, *et lett. à M. de Beaum.*) c'est là un de mes grands principes, un de ceux sur lesquels j'insisterai le plus dans la guerre que je ferai au christianisme.

Plusieurs assistans admirèrent la logique de Jean-Jacques. Quant au *grand-homme*, il continuoit à garder son secret renfermé dans son sein.

Vous n'y êtes pas, dit Raynal ; je crois, moi, qu'il n'est pas à propos de combattre directement le raisonnement des Chrétiens. Eludons-le ; c'est le plus sûr pour nous : disons « qu'après la mort
» de Jésus-Christ, ses disciples publièrent qu'il
» étoit ressuscité. » (*Hist. phil.*, *t.* 10.)

Et plusieurs philosophes d'applaudir et de répéter à l'envi : « éludons le raisonnement des
» Chrétiens : disons qu'après la mort de Jésus-
» Christ, ses disciples publièrent qu'il étoit res-
» suscité. »

Eh ! oui, s'écria Rousseau qui réclamoit pour lui la gloire de cette importante découverte ; je l'ai dit avant vous : « ce n'est pas un miracle qu'a-» près avoir été trois jours dans la terre, un corps » en soit retiré. » (*Trois. lett. de la mont.*) Vous voyez que j'écarte ici toute idée de résurrection réelle.

Oh ! les dupes ! dit enfin Voltaire en éclatant de rire ; quoi ! vous avez la simplicité de penser que le raisonnement des Chrétiens sur la résurrection de leur Dieu, soit de nature à embarrasser un philosophe ? Vous trouverez donc aussi de la force dans ce plat argument d'Abbadie, du déclamateur Bossuet, et de tous les théologiens, leurs confrères, ou leurs disciples. Ecoutez-le :

Deux fêtes mémorables, celle de Pâque et celle de la Pentecôte, ont été instituées chez les Juifs, pour célébrer, l'une leur délivrance de l'Egypte et les merveilles dont elle a été accompagnée, l'autre la publication de la loi sur le Mont-Sinaï : il existe également, ou plutôt il a existé pendant plusieurs siècles chez ce même peuple, des cérémonies, des usages, des monumens publics, qui remontent à son origine, tels que le tabernacle, l'arche d'alliance, dans laquelle étoient renfermées, la table de la loi, une mesure de la manne dont Dieu l'avoit nourri dans le désert, la verge d'Aaron, qui avoit fleuri en une nuit et qui assuroit pour toujours le souverain sacerdoce à la famille de ce

pontife, etc. Voilà, s'écrient aussitôt ces pitoyables discoureurs, des témoins irrécusables de la vérité de plusieurs faits fondamentaux rapportés par Moïse, de l'authenticité des livres qu'on lui attribue, et de la fidélité avec laquelle les Juifs ont conservé ces livres. Quel homme, en effet, eut pu persuader à un peuple entier de célébrer des fêtes, de pratiquer des cérémonies, d'ériger des monumens publics pour représenter des évènemens dont on n'avoit jamais entendu parler ?

Tout cela fait pitié, dirent les philosophes en haussant les épaules ; on n'a d'autre réponse à faire sinon que ces discoureurs sont des sots, — Dites, reprit le *grand-homme*, que ce sont des théologiens. Il faut que désormais dans le langage commun *théologien* et *sot*, soient deux termes synonimes, et même que *théologien* signifie quelque chose de pis.

— Nous y travaillerons; mais, *grand-homme*, pourquoi nous rappeler ces tristes et ennuyeux raisonnemens ? — Pour m'en moquer, et pour inviter nos jeunes *Welches* à s'en moquer avec moi. Ecoutez mon histoire des *Sept-dormans:* elle fait toucher au doigt que toutes ces inepties par lesquelles les Chrétiens croient triompher, dérivent d'un principe essentiellement absurde. — Quelle est cette histoire des *Sept-dormans ?* — « C'est un conte à *dormir debout* que j'ai tiré de » la *Legende dorée*, et de la célèbre *Fleur des*

» *saints* dont il est fait mention dans le *Tartufe* » de Molière. Sept frères poursuivis pendant la » persécution de Déce se cachèrent dans une ca- » verne ; l'empereur en fit mûrer l'entrée pour » les faire mourir de faim. Aussitôt ils s'endor- » mirent tous sept, et ne se réveillèrent qu'après » avoir dormi cent soixante et dix-sept ans. On » a les noms de ces sept frères : la caverne, et la » petite église qui leur est dédiée, subsistent en- » core. » (*Quest. sur l'Encyclop.*, *art. des Sept-dormans.*)

— O *grand-homme*, que ce conte est plaisant! mais comment renverse-t-il les deux raisonnemens des Chrétiens que vous nous avez rapportés ? — Le plus joliment du monde. Observez d'abord qu'il ne doit pas être confondu avec cette foule de contes dont j'enrichirai mes écrits philosophiques: il mérite un bel article à part, et il l'aura: je veux qu'il figure avec éclat dans mes importantes *Questions sur l'Encyclopédie.* Lorsque l'ordre alphabétique auquel, pour plus de commodité, j'assujètirai ma philosophie, l'aura amené à son tour, je le rapporterai dans le plus grand détail ; je l'assaisonnerai de quelques réflexions piquantes ; car je prétends en tirer plus d'une conséquence accablante contre *l'infâme :* et enfin je dirai pour couronner dignement l'œuvre. « Terminons ce petit article par le raisonnement » d'Abbadie: voilà des *mémoriaux* institués pour

» célébrer à jamais l'aventure des sept-dormans : » aucun Grec n'en a jamais douté dans Ephèse ; » les Grecs n'ont pu être abusés ; ils n'ont pu » abuser personne : donc l'histoire des sept-dor- » mans est incontestable. » (*Ibid.*) Pour le coup, Monsieur Abbadie, vous voilà pris dans les filets que vous avez tendus. *Oui, mon ami, je consens de grand cœur d'être fessé dans les murs de Paris*, si après qu'on aura lu mon article des *Sept-dormans*, on ose encore soutenir, comme vous avez eu la sottise de le faire, qu'il n'est pas permis de révoquer en doute un fait dont il existe des monumens publics et bien authentiques, et dont les témoins n'ont pu être ni trompés ni trompeurs.

On rit beaucoup de cette saillie du *grand-homme*, et plus encore de l'adresse avec laquelle il venoit de triompher d'Abbadie et de tous les Chrétiens. Sentez-vous, leur dit-il alors, combien il est avantageux pour nous d'attaquer directement le principe dans les raisonnemens qui nous incommodent? — Parfaitement. — Autant que je le puis, c'est toujours là que je dirige mes coups. J'en veux aux faits de l'ancien Testament et du nouveau : eh bien ! pour les anéantir plus sûrement, j'arrache sans pitié les bases mêmes de l'histoire.

Périsse l'histoire, s'écrièrent plusieurs philoso-

phes, périsse toute espèce de certitude pourvu que la philosophie triomphe.

La perte ne sera pas grande, dit l'auteur du *Pyrrhonisme du sage ;* la certitude n'est qu'un mot. « Qu'on essaie de démontrer les vérités les » plus communes, les plus évidentes, on n'y » parviendra jamais. Non : il ne faut rien admet- » tre comme démontré, parce que rien ne l'est : » qu'on ne me parle pas de ce qui saute aux yeux, » de ce qu'on conçoit clairement ; l'évidence est » de toutes les démonstrations celle qu'on recher- » che le plus, et elle est la plus foible quand on » n'est pas prévenu. Que dis-je ! elle n'existe » nulle part. En veut-on une preuve ? les Maho- » métans croient que l'Alcoran est véritable, les » enfans que les fantômes sont redoutables : donc » il n'y a rien d'évident. » (§. 12, 35, 24 *et* 25.)

Eh ! s'écrièrent plusieurs philosophes charmés de ce bel *élan*, voilà une nouvelle lumière qui brille à nos yeux. Que de préjugés elle va dissiper ! — Qui en doute, reprit notre *sage pyrrhonien !* Ces vérités une fois reconnues, nous n'avons qu'un mot à opposer aux Chrétiens ; le voici : « il n'y a point de sentiment qui ne trouve des » défenseurs et des adversaires. Quel parti choisir ? » Doutons. » (*Ibid.*, §. 18.) Ainsi lorsqu'ils viennent tout triomphans nous étourdir de la résurrection de leur Dieu, répondons-leur avec confiance : cette résurrection est douteuse, car nous

la contestons : or c'est un principe indubitable, que « ce qui est contesté ne sauroit être regardé » comme certain. » (*Ibid.*, c. 19.) — Oui : cela répond à tout. — « Qu'ils se tire nt delà, s'ils » peuvent. » (*Ibid.*)

Ainsi fut ébranlé ou pour mieux dire renversé, ce grand fait de la résurrection de Jésus-Christ, prêché par les apôtres au milieu d'une multitude de prodiges que Dieu opéroit pour le confirmer, cru pendant dix-sept siècles par les hommes les plus vertueux, et par les plus beaux génies de l'univers, et scellé du sang de tant de millions de martyrs. Autrefois par sa force invincible et par l'éclat qui l'environnoit il avoit soumis toute la terre à l'Evangile. Nos philosophes ont paru ; deux mots de leur bouche ont fait en un instant évanouïr le prestige : il n'a plus été permis de croire ce fait sans renoncer à la raison. Il est vrai que ces deux mots sont d'une force rare : on en est convaincu plus que jamais depuis les immortels travaux de l'auteur de la *Religion universelle.* Ce grand-homme faisant habilement usage du principe de la *science*, qu'il a heureusement retrouvé après tant de siècles, a découvert que la fête de Pâque chez les Juifs et chez les Chrétiens a pour objet, sans qu'il s'en doutent, *le passage du seigneur Soleil aux régions boréales à l'équinoxe du printemps.* De là il a conclu que Jésus-Christ n'est jamais ressuscité et que même il

il *n'a pas existé comme être humain.* C'est, comme on voit, remonter bien plus haut que n'a fait et que n'auroit osé faire Voltaire lui-même avec toute son audace. Mais telle est la philosophie : rien ne borne ses conquêtes et son accroissement.

> . . . . malum quo non aliud velocius ullum ;
> Mobilitate viget, viresque acquirit eundo ;
> Parva metu primò, mox sese attollit in auras ;
> Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.
> Illam terra parens, irâ irritata deorum
> Extremam, ut perhibent, Cœo Enceladoque sororem
> Progenuit, pedibus celerem et pernicibus alis :
> Monstrum horrendum, ingens. (*Enéide*, *liv* 4.)

CHAPITRE XIII.

Suite de la troisième séance. Objection des philosophes contre les prophéties et les prophètes.

Les philosophes enchantés de ces premiers succès jetèrent la discussion sur la preuve des prophéties ; mais à ce mot les plus intrépides furent glacés d'effroi. « Que ferons-nous, mes » frères ? dirent-ils comme les premiers ennemis » du christianisme, ce sont ici des choses évi- » dentes, et nous ne pouvons pas les nier. » (*Act. des Ap.*, *c.* 4, *v.* 16.)

Ils réfléchirent pendant quelques momens. Eh ! morbleu, dit enfin Voltaire, qu'est-ce que les prophètes juifs ont de si merveilleux pour mériter nos hommages ? « Plusieurs nations, les » Grecs, les Egyptiens, etc., eurent aussi leurs » oracles, leurs prophètes, leurs Nabi, leurs » Voyans. » (*Dict. phil.*, *Phil. de l'hist.*) Eh ! bien, je les mets tous au même niveau.

Cette idée est grande, lui dit-on, mais elle paroîtra peut-être trop hardie.

Aussi, répliqua le *grand-homme*, je protesterai que « je n'ai pas dessein de confondre les » *Nabi* et les *Roëh* des Hébreux avec les » imposteurs des autres nations. » C'est après avoir pris cette adroite précaution oratoire que j'insinuerai qu'il n'y a entr'eux aucune différence. J'accuserai les prophètes juifs d'avoir « cherché » comme ceux du paganisme à réussir par l'am» biguité des paroles. »

Nos philosophes se sentoient déjà soulagés ; mais ils désiroient, sinon pour eux, du moins pour leurs lecteurs que cette assertion fût appuyée de quelques preuves ou de quelque apparence de preuve.

Vous serez satisfait, dit le *grand-homme* après y avoir long-temps rêvé. J'ai trouvé un exemple de cette ambiguité qui caractérise les oracles des *Nabi* hébreux. Voyez-le dans le quatrième livre des *Rois*.

Ensuite il lut l'histoire du traître Hazaël qui, après avoir formé le projet d'assassiner le roi de Damas, son souverain alors malade, étoit venu de la part de ce prince consulter Elisée et savoir s'il guériroit. « Allez, lui dit le prophète, rappor-
» ter à votre maître qu'il pourroit guérir, (c'est-
» à-dire, que sa maladie n'est pas mortelle,) mais
» ajouta-t-il en regardant fixement le perfide en-
» voyé ; le Seigneur m'a révélé qu'il mourra,
» (c'est-à-dire que vous lui ôterez vous-même
» la vie.) Hazaël qui sentit que le prophète avoit
» lu dans son cœur se troubla et rougit. »

Vous voyez, dit le *grand-homme*, qu'on peut tirer un très-bon parti de cette petite histoire. « Elisée, dirai-je, répondit que le roi pourroit
» guérir, mais qu'il mourroit. » Et j'ajouterai fort *respectueusement :* « si Elisée n'avoit pas été un
» prophète du vrai Dieu, on auroit pu le soup-
» çonner de se ménager une évasion à tout évè-
» nement : car si le roi n'étoit pas mort, Elisée
» avoit prédit sa guérison, en disant qu'il pouvoit
» guérir, et qu'il n'avoit pas spécifié le temps de
» sa mort. »

Vous êtes un bon *raton*, lui dit d'Alembert en lui serrant tendrement les mains. Avec quelle adresse vos *pattes délicates tirent les marrons du feu !* (*Lett. de d'Alemb.*) Les autres philosophes étoient muets d'admiration : il est digne d'être notre chef, s'écrièrent-ils enfin, celui qui sait si

bien arracher les armes des Chrétiens, les retremper et les ajuster à la philosophie dont elles assurent le triomphe.

Après tout, dit Rousseau, qu'avons-nous besoin de nous tourmenter pour constater l'ambiguité des prophéties ? « En Sorbonne il est clair » comme le jour que les prédictions du Messie » se rapportent à Jésus-Christ. Chez les Rabbins » d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y » ont pas le moindre rapport. » (*Prof. de foi.*) Leur ambiguité est démontrée par cette seule observation.

Rousseau feignit d'ignorer que l'incrédulité des Juifs ayant été annoncée par les prophètes, elle est une preuve de plus de la divinité de leurs prédictions, et qu'elle justifie l'application que les Chrétiens en font à Jésus-Christ : aussi il n'en dit pas un mot. A l'aide de cette adroite réticence et de l'idée pour le moins très-singulière de faire dépendre du jugement d'autrui, une question que chacun peut décider soi-même si facilement, son argument parut péremptoire à nos philosophes. Ils virent alors que les Juifs pouvoient leur être de quelque utilité. Dans cette pensée, ils se hâtèrent de leur rendre le sens commun, et d'en faire des hommes ou quelque chose d'approchant, mais seulement dans les points où ils seroient en opposition avec les Chrétiens.

Nous pouvons, dit Voltaire, prouver facile-

ment à nos *Welches* que les Juifs, tout juifs qu'ils sont, ont raison dans cette circonstance. Les Chrétiens citent un grand nombre de prédictions qui, selon eux, annoncent ce qui devoit arriver à Jésus-Christ et à sa religion avec une clarté qui a frappé d'étonnement les païens mêmes, et qui les a fait entrer en foule dans le sein de son Église. Vous sentez bien qu'il ne nous convient pas d'en parler. Mais il y a dans les prophètes des passages obscurs et sans rapport, du moins évident, à Jésus-Christ. C'est sur ceux-là que nous devons fortement insister. — Mais ne dira-t-on pas que nous éludons la difficulté ? — Eh ! qui le dira ? Les lecteurs que nous avons en vue connoissent-ils les prophètes ? Au surplus, si vous avez quelques inquiétudes à cet égard, il y a un moyen facile de les calmer. Citons quelques-unes des prophéties alléguées par les Chrétiens. Nous donnerons par là une preuve touchante de notre bonne foi et de la confiance que nous avons en notre cause. Mais en même-temps ayons soin de les tronquer, de les mutiler, de les dénaturer, de manière qu'elles ne présentent aucun sens raisonnable ; nous aurons de quoi nous égayer aux dépends de nos adversaires. « Les prophéties » qu'ils citent, dirai-je, ressemblent à Jésus-» Christ comme au *Grand-Thomas*, ce charla-» tan du Pont-neuf, qui abusoit de la crédulité » de la populace par ses prédictions ; et cepen-

» dant, à la faveur d'un sens forcé, un génie tel
» que Pascal prend toutes ces vessies pour des
» lanternes. » (*Lett. à M. de For.*, 26 *juil.* 1733.)
Ce trait est charmant, poursuivit le *grand-homme*
en interrompant les battemens de mains : dans
mon portefeuille j'en ai un bon nombre de ce
genre, dont je compte assaisonner mes écrits.
C'est en les plaçant à propos qu'on opère la persuasion.

Il donna ensuite quelques exemples de la méthode qu'il venoit d'exposer. Les assistans en rirent aux éclats, parce que ces exemples étoient extrêmement plaisans ; et parce qu'ils se voyoient déchargés par là de cet incommode poids des prophéties sous lequel ils avoient craint de succomber. Ils promirent au *grand-homme* de l'imiter, et ils ont tenu parole. Cette marche a été suivie par leurs successeurs; elle l'est encore aujourd'hui, et elle le sera d'âge en âge, tant qu'il existera des philosophes.

Déjà les prophéties n'étoient plus pour nos sages un objet d'effroi; Rousseau acheva de dissiper cet odieux fantôme : sa vigoureuse imagination travailloit en silence depuis quelques momens ; enfin il sortit de la rêverie profonde dans laquelle il paroissoit plongé, et s'élançant subitement au milieu de l'assemblée ; « dix lignes seulement,
» s'écria-t-il, et je couvre les *prophéties* d'un ri-
» dicule ineffaçable. »

« Je dis premièrement que je n'ai jamais en-
» tendu de prophéties. Je dis de plus qu'aucune
» prophétie ne sauroit faire autorité pour moi :
» parce que, pour qu'elles le fissent, il faudroit
» trois choses dont le concours est impossible ;
» savoir, que j'eusse été témoin de la prophétie,
» que je fusse témoin de l'évènement, et qu'il me
» fût démontré que cet évènement n'a pu cadrer
» fortuitement avec la prophétie. » (*Prof. de foi.*)

Nos philosophes aussitôt de se récrier d'admiration. C'est là, dirent-ils, porter la coignée à la racine de l'arbre : c'en est fait de l'édifice des prophéties : il est à bas pour toujours.

Et en effet, cet édifice ne pouvoit se soutenir contre un coup si rude. Vous me direz : voilà une multitude de prophéties bien claires et bien précises, consignées dans un livre connu depuis plusieurs siècles. Vous voyez qu'elles s'accomplissent avec éclat à l'époque marquée et dans toutes leurs circonstances. — Je n'y crois pas, vous répondrai-je. — Pourquoi ? — Parce que n'ayant pas vécu dans le temps où elles ont été faites, ma raison ne peut en aucune manière, être assurée qu'elles existent.

Rousseau ne se sentoit pas de joie d'avoir si puissamment rassuré ses amis. Vous êtes donc contens ? leur dit-il. — Très-contens. — Eh bien ! pour donner plus de force à ma *Profession de foi*, mon intention est d'y introduire un *raisonneur*. Je lui mettrai ces deux argumens dans la

bouche. — Hâtez-vous, lui cria-t-on, de faire paroître cette *Profession de foi*. Les jeunes gens pour lesquels nous travaillons, connoîtront enfin cette grande vérité, qu'une prophétie ne sauroit faire autorité pour ceux qui n'ont pas été témoins de sa publication et de son accomplissement.

Ils sauront plus, dit Voltaire ; et c'est dans mes écrits qu'ils l'apprendront : car je sens que dans ce moment mes idées s'étendent et que les découvertes vont se multiplier sous ma plume : ils sauront que ces prophètes pour lesquels les Chrétiens ont une si grande vénération, étoient au fond des hommes extrêmement méprisables. Leur métier étoit un *métier de fourbes et d'imposteurs*. La chose saute aux yeux, puisqu'il est *impossible de prédire l'avenir*.

On fut étonné de cette assertion. La preuve est sans réplique, dit le *grand-homme ;* aussi je ne me lasserai pas de la répéter. « Pour prédire l'avenir, il faut le connoître ; or on ne peut le connoître, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas. » (*Phil. de l'hist., art.* 11. *Tr. de la tol.*)

Cet argument qui n'étoit pas nouveau parut tout aussi péremptoire que s'il avoit été du *grand-homme* lui-même. Il ajouta : « aussi les prophéties se réduisent au calcul des probabilités. » *Ce qui venoit d'être démontré.*

Ensuite prenant le ton de l'indignation : et ces prophètes, pourquoi l'étoient-ils ? Par *intérêt.*

« Il n'étoit pas difficile de sentir qu'on pouvoit » s'attirer de l'argent et le respect de la multitude » en faisant le prophète. » (*Phil. de l'hist.*) Puis revenant bien vite au ton goguenard qui étoit son ton naturel : ce qui me plaît, c'est que les prophètes juifs n'ont pas eu cet avantage ; *ils ont été persécutés* ; d'où je conclus que *c'étoit un mauvais métier*. (*Dict. philosoph.*)

Très-mauvais, s'écrièrent nos sages à qui la philosophie avoit appris à distinguer sûrement les bons et les mauvais métiers. Quoi de plus sot en effet, que de s'affliger continuellement des maux qu'on voit prêts à fondre sur sa patrie, de sacrifier sa tranquillité, sa fortune, son bien-être, et d'exposer même sa vie pour les prévenir ! c'étoit un bien *meilleur métier* sans doute que celui de l'auteur *de la Pucelle*, qui, occupé toute sa vie à pervertir et à avilir sa nation, à lui préparer gaîment ces fléaux dont l'idée seule faisoit frémir les prophètes juifs, fut cependant considéré à l'égal d'un prince, jouit, comme il le disoit lui-même, *de la fortune d'un fermier général*, et devint par ses intrigues et par son audace une puissance dans l'opinion.

Les prophètes étoient donc des imbéciles, dit Voltaire ; la chose est démontrée : mais je veux les peindre encore comme des fous et des cyniques. Pour cela je représenterai Jérémie » lié de cordes, *chargé d'un bât*, et portant

» des *colliers* et des jougs *sur le dos.* » (*)

—Ah ! ah ! *Jérémie portant des colliers et des jougs sur le dos !* Voilà un tableau qui est vraiment plaisant. Et *ce bât !.....*

Rousseau n'étoit point tenté de rire de ces peintures grotesques. A l'exemple des maîtres de l'art, il regardoit le langage typique comme un des moyens les plus prompts et les plus efficaces que l'éloquence puisse employer dans certaines occasions importantes pour parvenir à ses fins. Bien éloigné de la manière de voir de Voltaire qui, par mépris, *bornoit ce langage au temps d'un autre monde tout différent du nouveau*, il regrettoit sincèrement que l'usage en fut aboli. « En négligeant, dit-il, la langue des signes qui » parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus » énergique des langages. L'impression de la pa- » role est toujours foible, et l'on parle au cœur » par les yeux bien mieux que par les oreilles..... » L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'ima- » gination, excite la curiosité, tient l'esprit dans » l'attente de ce qu'on va dire ; et souvent cet » objet seul a tout dit. » (*Ém.*, *t.* 3.) C'étoit donc avec la plus grande peine qu'il voyoit Voltaire

(*) Ce qui est souligné dans ce passage et les suivans, est de l'invention de Voltaire. Tout ce qui est dit de Jérémie, c'est qu'il se chargea de chaînes et qu'il porta des jougs pour montrer que Nabuchodonosor alloit subjuguer la Judée et les provinces voisines. (*Voyez les Lettres de quelques Juifs*, t. 2.)

épuiser tout son esprit à rendre ridicule le langage typique. Il voulut faire quelques observations; mais les éclats de rire qui retentissoient de tous les côtés étouffèrent sa voix. Le *grand-homme* continua :

Je montrerai ensuite Isaïe, marchant *tout nu* dans Jérusalem. — Quoi ! tout nu ! lui dit-on. — Oui : tout nu, je le dirai en toutes lettres. Mais ajouterai-je comme étonné d'un tel cynisme, « Est-il possible qu'un homme marche *tout* » *nu* dans Jérusalem, sans être repris de justice? » Et je répondrai : Oui, sans doute, Diogène » ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette » hardiesse. » — Voilà qui *fera effet*, s'écria-t-on ; Isaïe et Diogène mis sur la même ligne ! ô grand-homme ; vous seul jusqu'à ce jour avez connu l'art des rapprochemens.

Que direz-vous donc, reprit-il, enchanté d'un tel compliment, lorsque vous connoîtrez ma charmante histoire du prophète Osée ? O combien je vais m'égayer sur « les deux ordres qu'il » reçut de Dieu; l'un de prendre une femme » de fornication, et l'autre de coucher avec une » femme adultère. » (*Dict. phil.*) Les Chrétiens se garderont bien de refuter mes plaisanteries ; ils n'oseront pas même les citer. Fidèles à leur insipide méthode, ils s'attacheront à en détruire le fondement en disant que ces ordres, leur exécution, aussi-bien que la nudité absolue d'Isaïe,

n'ont jamais existé que dans mes livres ou dans ceux des philosophes ; mais ce sera une bien foible ressource. Que peuvent d'ennuyeuses discussions contre des tableaux dont tous les traits se font sentir au cœur ? un seul mot les anéantira. « Ces commandemens, dirai-je, scandalisent. » Dieu n'a pu ordonner à un prophète d'être » débauché et adultère. » Ainsi Osée jugé sur ses propres discours, demeurera convaincu de mensonge et d'impiété. Je vous le demande maintenant : la philosophie est-elle contente ?

— *Grand-homme*, elle se tait et ne peut qu'admirer.

— J'ai quelque chose de mieux encore à lui offrir. — O *grand-homme !* seroit-ce possible ? — Qu'est-ce que mon imagination vive et gaie ne découvre pas dans les prophètes ? Lorsque je les traduis ou que je les commente, je ne sens plus l'hiver qui blanchit sur ma tête. Je retrouve en moi *tout le feu de ma verte jeunesse.*

Pour le prouver, le *grand-homme* débita ses facéties assez connues sur le prétendu déjeuner d'Ezéchiel et sur l'histoire allégorique d'Oolla et d'Ooliba. Plusieurs de nos sages les savourèrent avec délices. Mais Rousseau ne partagea pas leur ivresse. Il avoit pour principe « qu'un peuple » de bonnes mœurs a des termes propres pour » toutes choses, et ces termes sont toujours hon- » nêtes, parce qu'ils sont toujours employés hon- » nêtement. Il est impossible, dit-il, d'imaginer

» un langage plus modeste que celui de la Bible,
» précisément parce que tout y est dit avec naï-
» veté. Pour rendre immodestes les mêmes cho-
» ses, il suffit de les traduire en françois. » (*Em.*, *tom.* 3.) Il proposa ses observations à Voltaire, mais avec cette *politesse obséquieuse et même humble* qu'il avoit encore alors. « Pardonnez-
» moi, dit-il, ô grand-homme, un zèle peut-être
» indiscret, mais qui ne s'épancheroit pas avec
» vous, si je vous estimois moins. » (*Lett. sur la Provid.*)

Le *grand-homme* n'aimoit pas les contradictions, il pardonna celle-là en faveur de l'hommage qui l'accompagnoit, il fit plus: il se rendit un instant à la raison qui venoit de se faire entendre par la bouche de Rousseau. « Il est vrai, dit-il,
» que les expressions d'Ezéchiel qui nous parois-
» sent libres ne l'étoient pas alors; les termes qui
» ne seroient point déshonnêtes en hébreu, le
» seroient dans notre langue. » — Pourquoi donc, vous diront quelques *cagots*, traduire *librement* comme vous l'avez fait, ces passages qui vous paroissent si *libres ? Est-ce pour édifier la jeunesse françoise de l'un et de l'autre sexe ?* — Non: mais pour faire confidence au public d'un scrupule qui me tourmente depuis long-temps. « Je
» crains, que les peintures naïves du prophète,
» ne choquent des esprits foibles. « (*Dict. phil.*)

En disant ces mots, le *grand-homme* rioit dans

sa barbe. Les philosophes sourioient aussi, car ils avoient facilement pénétré son intention. Vous voyez, dit-il, qu'avec un peu de philosophie nous trouverons dans l'histoire des prophètes de quoi nous divertir. Malheureusement toutes leurs actions ne ressemblent pas à celles que je viens de rapporter. « Elie fit descendre le feu céleste pour » consumer les prêtres de Baal. »

Un des assistans crut devoir interrompre le *grand-homme*. Les Chrétiens, dit-il, pourront encore vous chicaner sur cette citation. Ils prétendront que ce n'est pas sur les prêtres de Baal qu'Elie fit descendre le feu du ciel ; mais sur les satellites d'Ochosias, chargés par ce prince de lui faire une injuste violence en haine des ordres de Dieu qu'il venoit d'exécuter.

Lorsque les Chrétiens, dit le *grand-homme*, me reprocheront de l'inexactitude dans mes citations, je leur répondrai : « prenez-vous en à » l'ignorance ou à la négligence des imprimeurs. (*Lett. à Pr.*, *juin* 1738.) « La nature de l'homme » est si foible, et l'on a tant d'affaires dans la vie » qu'on ne peut pas penser à tout. »

Mais poursuivons : « Elisée fit venir des ours » pour dévorer quarante-deux *petits* enfans qui » l'avoient appelé tête chauve. » Ces faits ne sont pas plaisans comme ceux de Jérémie, d'Isaïe, d'Osée et d'Ezéchiel.

Ils ont beau être sérieux, lui dirent les philo-

sophes, vous saurez bien y trouver le petit mot pour rire. — Le croyez-vous ? — Oh ! nous n'en doutons pas. — Eh bien ! oui ; je l'ai trouvé ce petit mot pour rire. Le voici : « ces exemples, » dirai-je, sont rares, et ce sont des faits qu'il » seroit un peu dur d'imiter. » (*Tr. de la tol.*)

Les philosophes battirent des mains avec transport. O jeunes gens, s'écrièrent-ils, vous le voyez, c'est aux prophètes eux-mêmes que les philosophes donnent des leçons d'humanité. Jamais, non jamais nous n'imiterons ces faits odieux, d'Elie et d'Elisée.

Ce seroit aussi, dit Rousseau, un moyen trop facile de se venger ; et prenant un ton imposant comme il convenoit : « jadis les prophètes fai- » soient descendre à leur voix le feu du ciel. » Toute l'assemblée attendoit en silence la fin d'une période si magnifiquement commencée : « aujour- » d'hui les enfans en font autant avec un mor- » ceau de verre. » Arrêtez, s'écria le bon Jean-Jacques, voyant qu'on alloit applaudir ; *je suis en train de bien dire ;* laissez-moi achever. « Josué » fit arrêter le soleil ; un faiseur d'almanachs va » le faire éclipser. Le prodige est encore plus » sensible. » (*Lett. de la mont.*)

On ne tint pas à ces deux *traits heureux de la plume* de Jean-Jacques. (*Ibid.*) Jamais il n'avoit paru aussi philosophe ; ce furent pendant long-temps des applaudissemens et des éclats de

rire prolongés qui disposèrent nos sages à entreprendre gaiment la grande question des miracles. Ils y étoient amenés naturellement par l'examen profond qu'ils venoient de faire de l'histoire des prophètes.

CHAPITRE XIV.

Suite de la troisième séance. Objections des philosophes contre les miracles de la Bible.

Ah ! ah ! des miracles ! s'écrièrent-ils avec le sourire du mépris, lorsque cette question fut proposée ; peut-on parler de miracles à des philosophes ? Quelle honte pour la raison que jamais il ait été question de miracles parmi les hommes ! — Et voilà pourtant de quoi les livres sacrés des Juifs et des Chrétiens sont remplis. — Cela seul suffit pour que la raison soit autorisée à les rejeter.

Il me passe une idée par la tête, dit Voltaire, je voudrois bien qu'elle fût goûtée. C'est de nier sans ménagement l'existence de tous ces thaumaturges dont les livres des Chrétiens nous ont conservé l'histoire, et de la nier précisément parce qu'ils ont été des thaumaturges. Je ferai un essai de cette idée sur Moïse. « Il n'est pas vraisem-» blable, dirai-je, en exagérant un peu comme » il convient, qu'il ait existé un homme dont la » vie est un prodige continuel. » (*Dict. philos.*)

Cette

Cette manière d'argumenter est toute neuve : elle me paroît de la plus grande force.

Elle l'est en effet, dit un philosophe : mais qu'on la goûte ou non, il faut que nous prenions un parti vigoureux contre les Chrétiens qui ne cessent de nous objecter les miracles de Moïse, de Jésus-Christ, des apôtres et des prophètes. Selon eux, c'est le sceau irrécusable de la divinité imprimé à leur religion et l'un des augustes caractères qui la distinguent essentiellement de toutes les autres.

Et voilà, dit Voltaire, ce qu'il faut leur nier. Opposons aux miracles rapportés dans l'Evangile ceux de Vespasien et d'Apollonius de Thyanes, et disons-leur ensuite avec une confiance imperturbable : « présenter de telles preuves, n'est-ce » pas prendre ses lecteurs pour autant de têtes » de choux ? »

Ce moyen si simple fut adopté par le plus grand nombre des philosophes. Quelques-uns, pensant qu'on ne pouvoit trop grossir cette liste, y firent entrer le miracle de ce roi de Rome, qui, sur la parole d'un augure, coupa un caillou avec un rasoir ; celui d'une vestale qui avec sa ceinture mit un vaisseau à flot ; et jusqu'à ceux de Mahomet qui s'amusoit à fendre la lune en deux, et en cachoit la moitié dans sa manche.

Mais, dit Rousseau, plusieurs de ces faits sont ridicules, et ceux qui paroissent plus raisonnables

n'ont aucune authenticité ; les historiens qui les rapportent ne sont pas dignes de foi, ou bien ils n'y croient pas eux-mêmes : au lieu que « les » faits de Jésus-Christ sont plus attestés que » ceux de Socrate dont personne ne doute. » (*Prof de foi.*) — Qu'importe, lui dit-on, vrais ou faux, ceux que nous rapportons nous fournissent un argument contre les Chrétiens : cela nous suffit. — J'en connois d'autres qui les embarrasseroient bien davantage, reprit finement le philosophe ; ceux-là sont incontestables, ils ont ma parole pour garant. — Quels sont-ils ? — Les miens.

On le regarda en riant. N'en plaisantez pas poursuivit-il ; j'ai réellement fait autrefois des miracles *plus étranges que ceux de Préneste*. C'étoit une manière de *sorts* assez nouvelle, qui consistoit à faire trouver dans une feuille de papier cachetée bien soigneusement la réponse à la pensée de ceux qui venoient me consulter, sans qu'ils me l'eussent fait connoître en aucune manière. — Eh! comment opériez-vous cette merveille? — C'est mon secret ; le public n'en saura pas davantage ; mais le fait est sûr, il est arrivé à Venise en 1743. « Je me contentois d'être sorcier, parce que j'é» tois modeste, mais si j'avois eu l'ambition d'être » prophète, qui m'eût empêché de le devenir ? » J'ai gardé jusqu'à ce jour le silence sur ces miracles, mais je prétends désormais m'en faire hon-

neur, et les mettre en parallèle avec ceux qui sont rapportés dans la Bible. (*Trois. lett. de la mont.*) Il ne sera pas dit que des hommes qui valent moins que moi, seront révérés comme prophètes sur l'autorité de leurs miracles, tandis qu'avec les mêmes droits qu'eux à ce titre imposant, j'ai eu la modestie d'y renoncer.

Ce sera une œuvre méritoire, dit un philosophe, de rabattre leurs prétentions; mais est-il à propos d'opposer ainsi miracles à miracles? On s'imaginera que nous y croyons tout de bon.

N'ayez pas cette crainte, lui répondit-on. Est-il un homme assez sot pour ignorer que nous tenons aux principes de la philosophie, et que selon ces principes, un miracle est une chose impossible?

Ou très-facile, dit Rousseau. On parle de guérisons subites, de résurrections. Il y a bien là de quoi crier merveille! « Un homme peut tout aussi
» bien guérir subitement que mourir subitement...
» On vient de trouver le secret de *ressusciter* des
» noyés; on a déjà cherché celui de *ressusciter*
» les pendus. Qui sait si dans d'autres genres de
» morts, on ne parviendra pas à *rendre la vie* à
» des corps qu'on en avoit *crus* privés?» (*Trois. lett. de la mont.*)

Ce raisonnement étonna par sa subtilité. On vit que Rousseau disposoit en maître souverain, aussi-bien que Voltaire, des termes de sa langue.

Ressusciter *des noyés*, pour dire *rétablir dans des hommes que l'eau commence à suffoquer le libre usage de la respiration ; rendre la vie* non pas à des corps qui en étoient réellement privés, mais *à des corps qu'on en avoit crus privés ;* et, ce qui est encore au-dessus de toutes ces finesses, de ce qu'*on a cherché le secret de ressusciter les pendus*, conclure qu'on parviendra peut-être *à rendre la vie à des gens qui ne sont pas morts:* tout cet amalgame, qui étoit d'un goût nouveau, parut excellent pour prouver à la multitude que les guérisons subites et les résurrections rapportées dans nos livres saints n'ont rien de miraculeux.

Cependant les applaudissemens que reçoit Rousseau et ceux qu'il attend du public, enflamment de plus en plus son imagination. Il croit ou feint de croire que « les Chrétiens donnent cer-» tains cochons qui se précipitent dans la mer, » pour les augustes preuves de la mission du ré-» dempteur du genre humain, dont nul ne sau-» roit douter sous peine de damnation. » Il s'indigne d'une telle prétention, et il s'écrie avec autant d'effroi que s'il alloit se noyer avec ces malheureux animaux : « Juste Dieu ! la tête tourne : » on ne sait où l'on est. Ce sont donc là, Mes-» sieurs, les fondemens de votre foi? » D'où il conclut que les miracles de l'Evangile ne prouvent rien en faveur de Jésus-Christ.

Ensuite, revenant à lui-même, il dit, non pas ironiquement, comme auroit fait Voltaire, mais très-sérieusement : « Nous devons respecter les » miracles sans prononcer sur leur nature. (*Trois. lett. de la mont.*)

Cette phrase, à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre immédiatement après un mouvement aussi extraordinaire, étoit de nature à mettre nos sages en fureur. Heureusement pour Rousseau, ils ne l'entendirent pas. Ils étoient distraits dans ce moment par une discussion assez vive qui venoit de s'élever dans un coin de la salle sur les miracles de Moïse. On les nia comme il convenoit. —Mais ils ont été opérés en présence de plus de deux millions de témoins, et c'est à ces témoins eux-mêmes que Moïse les raconte. — Foible difficulté ! Le peuple juif étoit si stupide qu'il a suffi à Moïse de lui dire effrontément qu'il avoit vu ces miracles, et il l'a cru. D'ailleurs un peu de physique et tout s'explique de soi-même.

Un fameux astronome se lève alors, et s'avance au milieu de l'assemblée. Il s'étoit fait connoître avantageusement du public par l'annonce bien circonstanciée d'une comète, qui devoit, à une époque très-rapprochée, réduire notre globe en poudre. Le livre d'Isaïe lui étoit, je ne sais comment, tombé entre les mains. Il y avoit lu (*C.* 13.) une prédiction de l'obscurcissement du soleil et de la lune, qui doit avoir lieu à la fin des temps ; cette

prédiction lui avoit paru une relation d'une éclipse totale de soleil observée par le prophète. Avant que d'en venir à l'objet de la discussion, le nouveau philosophe, selon son usage, fit d'abord un long et pompeux éloge de sa science, de la force, de l'étendue, et de la profondeur de son esprit philosophique, dont il nous a donné depuis des preuves si éclatantes. A propos d'astronomie, dit-il enfin, je me suis occupé du *passage de la mer rouge*. Moïse raconte que les eaux furent partagées en deux, et qu'elles s'élevoient à droite et à gauche comme deux murs : moi, je soutiens que ce phénomène est un effet naturel du reflux, heureusement secondé par un vent violent, qui souffloit dans la direction où les eaux étoient portées.

Combien le public a dû savoir gré à ce savant de cette explication ! il a appris par là que l'effet du reflux et du vent combinés, est de diviser et d'élever des deux côtés les eaux de la mer, en laissant le fond entièrement à sec pour la commodité des voyageurs. Est-ce là une grande découverte !

Et ce sommet enflammé du Mont-Sinaï, dit Voltaire, qu'étoit-ce autre chose qu'un spectacle produit par *quelques fusées*, *quelques petards*, et un *feu d'artifice ?* Des faisceaux de lumière sortoient de la tête de Moïse : je le crois bien ; il avoit attaché à son front des *cornes de bouc flamboyantes*.

Ces idées étoient ingénieuses, et Voltaire les avoit exprimées en beaux vers. Par quel étrange caprice, renonçant à une partie de sa gloire, les a-t-il depuis retranchées de ses ouvrages ? Heureusement l'un de ses plus zélés admirateurs, l'incomparable auteur de la *Religion universelle*, s'en est emparé, et nous les a répétées, à peu de chose près, telles qu'il les tenoit de son maître. (*Rel. univ.*, *t.* 4, *p.* 355 *et* 356.) Le public n'y a rien perdu.

Nos sages se bornèrent à ces deux faits, et certes c'est dommage : avec les ressources que la philosophie leur présentoit, il leur étoit si facile de donner une explication physique des plaies dont Dieu frappa l'Egypte, de la colonne de nuées, de la manne qui tomba durant quarante ans dans le désert, etc. ! il suffisoit de supposer des causes naturelles quelconques, ou, à leur défaut, des machines et des préparatifs. Sans doute on le fera dans la suite. Que ne doit-on pas espérer de l'état de perfection auquel la philosophie s'élève tous les jours ?

Pendant tous ces discours, Rousseau étoit dans une agitation violente. A quoi bon, dit-il, insister sur cette question ? Un mot suffit pour renverser tout ce vaste échaffaudage des miracles, que les Chrétiens ont élevé à si grands frais pour soutenir le frêle édifice de leur religion ; disons que c'est du *surnaturel*. Prenant ensuite un ton goguenard

et vraiment plaisant : « Surnaturel ! que signifie ce » mot ? Je ne l'entends pas. Le témoignage des » peuples est-il d'un ordre *surnaturel* ? — Non. » — Voyons donc des preuves *surnaturelles*, » car l'attestation du genre humain n'en est pas » une....... Des prodiges ? des miracles ? Je n'ai » rien vu de tout cela. » Quelle réponse faire à un argument aussi terrassant ; on est réduit à dire niaisement comme les Chrétiens : « d'autres l'ont » vu pour vous. (*Prof. de foi.*) Bien m'en a pris, » leur répondrai-je, je ne voudrois pour rien au » monde être témoin d'une résurrection, ou de la » création subite de quelque partie du corps hu- » main : car que sais-je ce qu'il en pourroit arriver ? » Au lieu de me rendre crédule, j'aurois grand' » peur qu'un tel spectacle ne me rendît que fou. » (3.me *lett. de la mont.*)

Voilà, s'écria d'Alembert, *de bien bonnes pierres jetées à l'infâme.* (*Lett. à Volt.*)

Courage, Jean-Jacques, dit Voltaire : « quel » bien votre *Profession de foi* va faire aux belles- » lettres et à la philosophie ! (*Lett. à d'Alemb.*) » Il faut que désormais ce soit le seul livre où la » jeunesse apprenne à lire. » (*Lett. au C. d'Arg.*, 26 *septemb.* 1766.)

« O Rousseau, mon cher et digne ami, » s'écria à son tour Diderot (*Enc.*) en le serrant tendrement contre sa poitrine, comme ton génie s'élève de merveilles en merveilles. Je veux, *mon cher*

et digne ami, me montrer digne de toi. Non; plus de miracles: « quand tout Paris viendroit » m'assurer qu'un mort est ressuscité à Passy, je » ne ferois pas un pas pour le voir. » (*Pensées philosophiques.*)

Et quand vous le verriez, repartit Rousseau, vous ne devriez pas le croire. (3.me *lett. de la mont.*)

Cela est dans l'ordre, dit Voltaire; « quant à » moi, je persiste à penser que cent mille hom- » mes qui ont vu ressusciter un mort, pourroient » bien être cent mille hommes qui auroient la » berlue. » (*Lett. à d'Alemb.*, 28 *nov.* 1755.)

« Pontife de Mahomet, poursuivit Diderot en » haussant la voix et en s'agitant comme une » pythonisse sur son trépied, redresse les boîteux, » rends la vue aux aveugles, ressuscite les morts; » à ton grand étonnement mon esprit ne sera » point ébranlé. Veux-tu que je devienne ton » prosélyte? Laisse tous ces prodiges, et raison- » nons. Je suis plus sûr de mes raisonnemens que » de mes yeux, si la religion que tu m'annonces » est vraie, sa vérité peut être mise en évidence » et se démontrer par des raisons invincibles. » Trouve-les ces raisons, pourquoi me harceler » par des prodiges, quand tu n'as besoin, pour » me terrasser que d'un syllogisme, » (*Pens. phil.*)

Toute la salle retentit d'applaudissemens. Quel heureux emploi des termes! disoient quelques-

uns de nos sages : *Pontife de Mahomet ! harceler ! terrasser !* voilà de l'énergie. Ils n'admiroient pas moins l'habileté avec laquelle leur docteur venoit de renfermer en quelques lignes, quatre dogmes philosophiques de la plus haute importance : 1°. La véritable religion ne peut, ni ne doit être démontrée par les miracles. 2.° Un miracle n'est pas un argument, 3°. il prouve moins qu'un syllogisme ordinaire, 4°. il ne prouve rien du tout. Combien ces dogmes les flattoient agréablement ! ils les réclamèrent avec chaleur au nom de leur raison ; et ils n'en vouloient point d'autres, grâces *à l'extrême confiance qu'ils avoient en elle.* (*Ibid.*)

Et moi, dit Rousseau, je réclame ces dogmes au nom de la nature. Les miracles de l'Evangile ne diffèrent pas, quant au fond, des expériences de physique et de chimie, ou des tours de gobelets. Ils sont l'effet de quelque loi de la nature qu'on ne connoît point encore, mais qu'on découvrira quelque jour : car il est très-possible, quoique d'ailleurs peu probable, qu'il existe une loi en vertu de laquelle un homme, d'une seule parole, d'un seul signe, et même sans être présent, guérisse toutes sortes de maladies, et ressuscite les morts. (3.me *lett. de la mont.*) Il ne s'agit plus que de la trouver cette loi ; c'est un soin qui regarde les physiciens et les chimistes.

On connoît ces vers que Voltaire met dans la bouche de Descartes.

Quant à votre univers, il est fort imposant :
Mais quand il vous plaira, j'en ferai tout autant:
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Élémens, animaux, tourbillons, et lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois. (*Syst.*)

N'est-ce pas là, à peu de chose près, le langage de Rousseau et de ceux qui partagent son opinion sur la cause qui produit les miracles ? *Si ce ne sont leurs paroles expresses, c'en est le sens.*

Cependant il faut rendre justice à la sagacité de l'illustre philosophe et à la profondeur de ses vues. Peu s'en est fallu que ses conjectures n'aient été vérifiées. Encore quelques expériences, et le magnétisme animal alloit faire sortir de son secret l'importante loi dont ce grand-homme a annoncé l'existence. La chose étoit faite, au dire de quelques enthousiastes; malheureusement le magnétisme animal venant à s'évanouir subitement avec tous ses prestiges, a coupé court aux vigoureux raisonnemens dont la philosophie commençoit à étourdir le public. Il a fallu renvoyer à un temps plus favorable l'accomplissement de la prédiction de Rousseau.

Quant à lui, s'élançant de découverte en découverte, il parvint enfin à trouver que Jésus-Christ n'a jamais donné ses miracles pour preuve de sa mission. Le contraire est dit expressément

dans vingt endroits de l'Evangile. N'importe, Rousseau y a vu que Jésus-Christ a *constamment rejeté cette preuve ;* et en cela, dit-il, on doit admirer sa profonde sagesse, qui ne lui a pas permis de se servir d'une preuve qui devoit être un jour contredite par des incrédules. (3.me *lett. de la mont.*)

En ce cas, dirent nos sages, il n'auroit dû en donner aucune, car nous les contredisons toutes.... Et après un moment de réflexion, ah ! ah ! ajoutèrent-ils en riant, voilà un bon tour à jouer aux théologiens ; peignons-les comme des fourbes ou des ignorans qui donnent à leur religion des bases que son fondateur désavoue.

Rousseau sourit. Eh ! oui ; dit-il, vous y êtes : voilà un des secrets de ma philosophie. En attaquant sans ménagement toutes les preuves du christianisme, je veux faire croire au public que mes coups ne sont dirigés que contre les faux appuis que lui donnent les théologiens ; que le zèle dont je brûle pour sa gloire me presse *d'arracher ces piliers flottans*, et d'en mettre de plus solides à la place. (*Em.*, *Lett. à M. de Beaum.*) Ainsi, au sujet des miracles, on m'entendra dire d'un ton bien décidé : « Oui ; je le soutiendrai *toujours*, l'appui qu'on veut donner à la croyance » en est le plus grand obstacle : ôtez les miracles » de l'Évangile, et toute la terre sera aux pieds » de Jésus-Christ : » et pour que cette importante

déclaration fasse l'effet que j'en attends, j'aurai soin d'ajouter : « si ces bons Chrétiens à la mode » croient à Jésus par ses miracles, moi j'y crois » malgré ses miracles ; et j'ai dans l'esprit que » ma foi vaut mieux que la leur. »

C'est en effet ce que Rousseau a fait imprimer dans sa *troisième lettre de la montagne.* — Et la preuve de ces assertions où est elle ? — Bon : est-il question de prouver lorsqu'on *soutient* et qu'on est disposé à *soutenir toujours.* Et quel homme a jamais plus *soutenu* que Rousseau ? Il est vrai qu'en *soutenant* « il entend si peu que » son sentiment fasse autorité, qu'il y joint tou- » jours ses raisons, afin qu'on les pèse et qu'on » le juge. » (*Em.*, *préf.*) Du moins, il nous prévient que telle sera constamment sa conduite, ce qui est la même chose pour le grand nombre des lecteurs.

Et remarquez, ajouta-t-il, que pour ne pas effaroucher les esprits, je mettrai adroitement l'honneur de Jésus-Christ à couvert : car, dans la même page où je rejèterai ses miracles comme *le plus grand obstacle à la croyance*, je conviendrai nettement que « c'étoient des actes de » bonté, de charité, de bienfaisance, des œuvres » de miséricorde, vraiment dignes d'être siennes, » qu'il *disoit rendre témoignage de lui.* » (3.me *lett. de la mont.*) C'est ainsi que je prouverai ma thèse, que dans la question des miracles Jésus-

Christ est pour moi contre tous les théologiens.

Pendant que plusieurs philosophes applaudissoient, Voltaire disoit tout bas à d'Alembert: le *petit bon homme* ne craint pas d'entasser contradictions sur contradictions. — Qu'importe, lui répondit d'Alembert, qui est-ce qui y fera attention? — Moi. Ce sont des armes qu'il me prépare pour le combattre, si jamais nous devenons ennemis : on verra l'usage que j'en ferai.

CHAPITRE XV.

Fin de la troisième séance. Objections des philosophes contre les martyrs du christianisme. — Grands argumens de Rousseau contre la religion. — Comment ils les fortifie.

On a dû remarquer qu'il n'entroit pas dans mon plan, de rapporter tout ce qui fut dit dans l'assemblée de nos sages, mais seulement de faire connoître par quelques exemples, pris entre mille, l'esprit dont ils étoient animés. Ceux que je viens de citer me paroissent suffisans pour remplir cet objet.

De la question des miracles on passa à celle des martyrs. Les Chrétiens se sont toujours tenus forts du témoignage que ces hommes illustres ont rendu à leur religion, et ils l'ont donné en preuve de la vérité des faits sur lesquels elle est appuyée.

« Nous croyons volontiers, disent-ils avec Pascal, » des histoires dont les témoins se font égorger. » (*Pens. de Pascal*, *part.* 2., *art.* 17.) Pensée profonde qui auroit embarrassé les philosophes, si des philosophes pouvoient être embarrassés. Nos sages tentèrent courageusement d'en altérer la force. Opposons, dirent-ils, aux martyrs dont le christianisme se glorifie quelques fanatiques, qui sont morts, non pas à la vérité pour attester des faits dont ils avoient été témoins, mais pour défendre certaines opinions sur lesquelles on avoit vivement échauffé leur imagination. Nos lecteurs ne s'apercévront pas de cette différence. Les martyrs, dit-on, ont été innombrables, plusieurs se sont fait admirer par leur science et par leur génie, et tous par des vertus plus qu'humaines. Eh! non; le nombre des martyrs est extrêmement borné : il se réduit à quelques fous, à quelques orgueilleux, justement punis par l'autorité qu'irritoit leur esprit de révolte et de sédition.

Il y avoit de la hardiesse dans ces idées. C'étoit démentir fièrement les monumens historiques les plus incontestables : mais aussi c'étoit-là du Voltaire. Tout ce qu'il dit sur ce sujet, fut adopté avec transport.

Nos sages firent éclater le même génie, le même bon sens, la même bonne foi dans toutes les discussions qui suivirent. On peut s'en assurer en lisant leurs écrits, ou ceux des auteurs chrétiens qui ont

pris la peine de les réfuter. Après avoir *joui* quelque temps *du spectacle de leurs pensées*, et s'en être félicités mutuellement, ils les *jetèrent au public* en déclarant qu'elles renversent toutes les preuves du christianisme. Le public les a crus sur leur parole.

Je n'entre guère dans le détail de ces preuves, dit Rousseau ; à force d'y rêver, j'ai enfin trouvé un argument qui m'en dispense, parce qu'il coupe court à toutes les discussions. Il est terrassant, cet argument : écoutez-le, je vous prie.

Plusieurs peuples anciens et modernes ont vécu dans l'ignorance de la révélation ; il est difficile de la faire connoître à plusieurs de ceux qui existent aujourd'hui ; quand elle parviendroit à quelques-uns d'entr'eux, ce seroit inutilement, ils ne sont guère en état d'apprécier les preuves sur lesquelles elle est fondée : donc moi, J.-J. Rousseau, je dois trouver ces preuves insuffisantes : donc la révélation n'est pas démontrée pour moi.

Vous sentez bien, continua l'illustre philosophe, qu'il s'agit ici d'un coup de partie : aussi je consacrerai plusieurs pages de ma *Profession de foi* à exposer ce terrible argument, à l'étendre, à lui donner toute la force dont il est susceptible, enfin à le faire entrer dans l'esprit de mes lecteurs par toutes les voies que je pourrai imaginer.

Quelques talens que Rousseau eût déployés dans le cours de cette séance, plusieurs philosophes

phes paroissoient douter de sa dextérité à faire valoir un tel argument. Il est profond, lui direntils ; mais comment lui donner quelques lueurs de vraisemblance. Par un raisonnement semblable on prouveroit à un géomètre qu'il n'est pas bien certain que la somme des trois angles d'un triangle vaut deux angles droits. Nous devons craindre que les Chrétiens ne nous fassent cette rétorsion.

Je saurai bien leur en ôter la pensée, répondit le *bon* Jean-Jacques : je ne vous demande que quelques momens d'attention, et vous apprendrez enfin à me connoître.

Ensuite il débita un long morceau d'éloquence, qui n'étoit autre chose que son argument développé, et vingt fois répété. On y trouva ce qui constitue toutes ses objections contre le christianisme. Des deux propositions qui en sont la base, la *majeure* et la *mineure*, l'une pour l'ordinaire est vraie, mais étrangère à la question : l'autre tient à son sujet, mais elle est ou fausse ou équivoque. Il glisse légèrement sur celle-ci, il la déguise de son mieux ; souvent même il la supprime : mais il insiste fortement sur la première : il la tourne dans tous les sens; il la présente sous vingt faces différentes : il l'abandonne, il y revient ; chemin faisant, il prodigue les mouvemens et les figures oratoires; et tout ce manège fini, il tire sa conclusion, ou si cela lui convient mieux, il la laisse tirer à son lecteur, qui tout étourdi de ce fatras

philosophique, croit ou veut croire qu'il a prouvé quelque chose. Cet art dans lequel il se montra profond fut admiré de nos sages.

Eh bien ! leur dit-il, vous ai-je fait des promesses vaines ? sais-je donner à mes objections contre le christianisme une force à laquelle on est loin de s'attendre ? La trempe de mes armes est excellente sans doute : mais ce qui assure leur triomphe, c'est surtout la vigueur et l'adresse avec laquelle je les manie. En voulez-vous d'autres preuves ? — Très-volontiers. — Je vais vous satisfaire.

J'accuse hautement les Chrétiens de prétendre que la partie est plus grande que le tout, d'exiger que nous renoncions à notre entendement pour embrasser leur religion, de donner pour toute preuve de leur croyance des phrases incohérentes et même incomplètes, d'être hors d'état de nous répondre autrement que par des injures. (*Prof. de foi.*) — Voilà, s'écrie de nouveau d'Alembert, *de bonnes pierres jetées à l'infâme.* — Vous avez raison, reprit Rousseau : mais ces pierres d'où tirent-elles leur principale force ? D'où vient qu'elles foudroient, qu'elles écrasent, qu'elles pulvérisent ? C'est que je les lance avec une roideur qui tient du prodige ; c'est qu'en homme consommé dans mon art, je mets habilement en jeu les plus puissantes machines de la philosophie.

O *bon Jean-Jacques*, s'écria-t-on, quel droit vous aurez à sa reconnoissance! Vous allez donc enfin démontrer, et porter jusqu'à l'évidence la vérité de ces inculpations.

Démontrer! reprit le philosophe, ah! je prends bien un autre tour. Un *inspiré* s'avance sur la scène; et là parlant à un *raisonneur* au nom des Chrétiens qu'il représente; « la raison, dit-il, » vous apprend que le tout est plus grand que sa » partie, mais moi je vous apprends de la part » de Dieu, que c'est la partie qui est plus grande » que le tout. » Venant ensuite aux preuves : « des changemens dans l'ordre de la nature, des » prophéties, des miracles, des prodiges de toute » espèce. » Et plus bas : « des nuées de témoins.... » Le témoignage des peuples..... » (*) Bientôt poussé à bout par le *raisonneur*, comme cela doit être; « satellite du démon, lui dit-il, pour- » quoi les prophéties ne font-elles pas autorité » pour vous ? » La voix alors lui manque : il se tait, et laisse son adversaire le ramener paisiblement à la raison, et dissiper tout le fatras de ses phrases d'oracle par une vérité bien simple et qui saute aux yeux de tout le monde : c'est celle que je vous ai déjà fait connoître, qu'on ne peut

(*) Ces mots incohérens sont rapportés ici tels qu'on les lit dans le dialogue de *l'inspiré* et du *raisonneur*. On n'en a rien retranché. C'est avec de telles phrases, selon Rousseau, que nous prouvons notre religion.

être assuré d'une prophétie et de son accomplissement qu'autant qu'on a été soi-même témoin oculaire de l'un et de l'autre. (*) (*Prof. de foi.*)

Eh bien ! que vous en semble ? vous venez d'entendre ce ton d'énergumène dans lequel il est facile de reconnoître les prédicateurs et les défenseurs de l'Evangile. Vous avez entendu aussi cet aveu important arraché enfin aux Chrétiens, qu'ils contredisent dans leurs dogmes les premiers principes, qu'ils abjurent la raison et même l'honnêteté et la décence. Ils sont forcés d'en convenir: tout cela est accablant pour eux.

Parmi les auditeurs de Rousseau, les uns étoient dans l'admiration ; d'autres crurent devoir lui demander quelques éclaircissemens : voilà qui est excellent pour nous, dirent-ils, mais on rencontre quelquefois des lecteurs un peu difficiles ; qui les assurera que votre *inspiré* exprime fidèlement les principes et les raisons de ceux qu'il représente ?

Qui ? répondit Rousseau ; un de leurs prêtres : et quel prêtre encore ? Ah ! quelle ame forte ! comme il plane au-dessus de tous les préjugés ! comme il est loin de la stupidité qui caractérise la croyance et la conduite de ses confrères ! il dit la messe comme eux, et même très-religieusement : mais ne vous imaginez pas qu'il ait comme

---

(*) Voyez ce qui a été dit sur cette phrase dans le chapitre XIII, pag. 311.

eux la sottise d'y croire : comme eux, il s'est imposé des privations que *la nature condamne ;* mais conservant, en vrai philosophe, au milieu de ses engagemens, une liberté que ces *imbéciles* ne connoissent pas ; sentant *qu'en s'obligeant de n'être pas homme*, *il a promis plus qu'il ne pouvoit tenir*, il répare de son mieux l'outrage qu'il a fait à la nature. Sa conscience guidée par l'expérience, calcule au juste les cas *où on peut lui céder sans crime :* et sûr alors de ne pas se tromper, il s'abandonne en sage à tout ce *qu'elle lui prescrit*, toutefois en évitant le scandale et *en respectant toujours le lit d'autrui ;* car, quoique philosophe, je n'entends pas raillerie sur l'article de l'adultère. A l'exemple des autres prêtres, ce digne vicaire prêche le catholicisme; mais en même-temps, comme par un effet de cette raison éclairée qui l'élève au-dessus d'eux, *il approuve des dogmes contraires à ceux de son Eglise;* il conseille à un jeune protestant qui s'étoit fait catholique, de *reprendre la religion de ses pères*, parce qu'*il la croit de toutes les religions qui sont sur la terre*, *celle dont la morale est la plus sûre*, *et dont la raison se contente le mieux :* au demeurant *bon*, *sage*, *vraiment Chrétien*, *et le catholique le plus sincère qui peut-être ait jamais existé*. C'est cet *honnête ecclésiastique*, *ce vénérable prêtre*, *cet homme de paix*, *qui*, *au mépris de toutes les bienséances*,

parlant comme jamais prêtre catholique n'a parlé, mettra aux prises l'inspiré que vous venez d'entendre, et le *raisonneur* par lequel cet *inspiré* est si bien confondu, *pour voir ce qu'ils pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.* Ensuite, ajoutant d'un ton vraiment pénétré: *voilà bien des difficultés, mon enfant*, il rendra du fond du cœur ce témoignage irrécusable que tel est le langage de ceux de sa secte. (*Prof. de foi*, *et* 2.me *lett. de la mont.*)

Ah ! s'écrièrent les hommes *sensibles*, ce dernier trait est touchant et va au cœur; il porte la conviction avec lui. — Cela est vrai, dirent d'autres philosophes : mais il donne lieu à une seconde question. Qui est-ce qui garantira au lecteur l'existence et le témoignage de ce prêtre si savant et si vertueux?

Moi même, leur répondit Rousseau ; moi, qui par une modestie qu'on ne peut trop louer, me mettrai à couvert sous ce nom imposant. Voici ce qu'on lira immédiatement avant la *Profession de foi de mon vicaire savoyard :* « au lieu de » vous dire ici de mon chef ce que je pense, je » vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit » mieux que moi. » Vous l'entendez ; *mieux que moi*, c'est beaucoup ; car au jour du jugement je défierai, en présence de Dieu même, l'univers entier de produire un seul homme qu'on puisse

me comparer, et qui ose dire : *je suis meilleur que cet homme-là.* (*)

Les philosophes se regardèrent avec étonnement. Il est fou, disoient les uns ; quelle grande ame ! s'écrioient les autres. Pour lui il poursuivit imperturbablement.

« Je garantis, ajouterai-je, la vérité des faits » qui vont être rapportés. » (*Em.*, *t.* 2.) Or ma parole doit suffire : car je déclarerai expressément dans le même endroit que je n'oublierai jamais ma devise ; et cette devise est, comme tout le monde sait, *vitam impendere vero.*

Les philosophes trépignoient de joie. Comme toutes ces idées s'enchaînent, disoient-ils ; quel tissu elles forment ! *L'infâme* y demeurera enveloppée sans espoir de s'en dégager jamais.

Vous sentez donc, dit Rousseau, combien en *philosophie* les raisonnemens tirent de force de l'art avec lequel ils sont employés : ce n'est pas le tout que de les découvrir ; il faut encore savoir les présenter et les développer : ce sont deux talens que je possède dans un degré égal.

Au jugement de nos sages, jamais éloge ne fut mieux mérité : ils reconnurent dans Rousseau un logicien des plus adroits ; et d'une voix unanime, ils le placèrent au nombre des grands Dieux de la

(*) C'est ainsi que Rousseau commence ses *Confessions*. Ce début étonne dans un livre de ce genre : il étonne bien plus encore quand on a lu le livre entier ou seulement quelques pages.

philosophie. Suspendez votre enthousiasme, leur dit le modeste philosophe : vous n'avez pas encore entendu ce qui fait la principale force de mes raisonnemens ; ce sont les paroles touchantes par lesquelles je dois les terminer, et qui en seront comme le sceau. Pour qu'elles produisent plus d'effet, je les mettrai dans la bouche de mon *vicaire savoyard.*

Ensuite il se recueillit profondément, croisa ses deux bras sur sa poitrine, inclina la tête, et dit d'un ton presque dévot, ces paroles qui sembloient partir du fond de son cœur : « Je prends » à témoin ce Dieu de paix que j'adore, et que je » vous annonce que toutes mes recherches ont » été sincères ; mais voyant qu'elles étoient, » qu'elles seroient toujours sans succès, et que » je m'abîmois dans un océan sans rives, je suis » revenu sur mes pas, et j'ai resserré ma foi dans » mes notions primitives. » (*Prof. de foi.*)

Eh bien! ajouta-t-il en reprenant sa première attitude, n'ai-je pas trouvé un moyen sûr de subjuguer mes lecteurs. Je vous l'annonce, et ma prédiction ne sera point vaine : cette éloquence pathétique entraînera infailliblement le *sot public* : c'est ainsi que je l'appellerai. Je le connois; c'est en le traitant avec mépris que je compte l'attacher à mon char.

Ce calcul est sûr, lui dit d'Alembert. « Vous » plairez à la multitude par le mépris que vous » témoignerez pour elle. » (*Lett. à Rouss.*)

Ce sont en effet ces petites grimaces de charlatan plus que les talens réels de Rousseau, qui pendant sa vie et quelques années encore après sa mort, lui ont fait un si grand nombre de prosélites. La justesse et la profondeur de ses vues furent senties par plusieurs de nos philosophes, qui prirent aussitôt la résolution de l'imiter. C'est ce qui nous a valu tant de plates copies d'un assez grotesque original.

Voltaire prévit comme les autres les succès du philosophe de Genève, et il en conçut un dépit mortel. Vous verrez, dit-il en lui-même, que ce *gredin* partagera un jour mon trône philosophique. Cependant comme Rousseau lui donnoit le nom de *grand-homme* , qu'il montroit la plus grande déférence à ses lumières , (*Lett. sur la prov.*) qu'il sembloit attendre de lui une célébrité après laquelle il soupiroit et dont il ne jouissoit pas encore , que d'ailleurs il pouvoit être d'un grand secours à la *bonne cause* , il dissimula quelque temps sa jalousie et sa haine , et il continua même à le protéger.

CHAPITRE XVI.

Quatrième séance. — Comment les philosophes attaquent la morale du christianisme.

Dans la séance suivante, la doctrine du christianisme attira l'attention de nos sages. Ce fut le moment de leur plus violent embarras. La morale de l'Evangile étoit l'objet spécial de leur haine; et c'étoit précisément cette morale qu'ils osoient le moins attaquer : le secret de leurs cœurs eût été trop promptement dévoilé. Loin de gagner le public, ils l'auroient révolté et éloigné d'eux peut-être pour toujours. Il fut décidé qu'ils attendroient, pour porter les grands coups, que l'empire de la philosophie fût mieux établi, ou plutôt qu'ils laisseroient cette fonction à leurs successeurs. Nous avons vu depuis avec quelle chaleur et quelle énergie l'auteur de la *Religion universelle* et d'autres philosophes de nos jours ont rempli leur attente. (*)

Mais quoi! s'écrièrent-ils plus furieux qu'ils ne l'avoient encore été, laisserons-nous subsister cette terrible morale? elle déposera contre nous en faveur de la religion que nous voulons renverser. — Il y a un moyen de parer ce coup, répondirent quelques philosophes qui pensoient avec

(*) On en verra bientôt des preuves.

profondeur. Donnons-lui les plus grands éloges. — Fi donc : qui ? nous ! nous deviendrions les vils panégyristes de *l'infâme ?* — Point du tout : en rendant hommage à sa morale, nous aurons soin de déclarer que nous l'aurions facilement trouvée nous-mêmes par les seules forces de notre raison. Où est donc, dirons-nous ensuite avec confiance, le grand mérite de l'Evangile ? Ce livre n'est que ce qu'il doit être, et ce que seroit à sa place tout *autre* livre de philosophie. Le public nous croira et nous triompherons. — Cet expédient seroit fort bon, s'il ne s'agissoit que des intérêts de notre gloire : mais vous savez pourquoi nous sommes philosophes. La morale de l'Evangile demeurera ; elle recevra même de nos suffrages une nouvelle autorité : tout le fruit de nos travaux sera perdu. — Laissez cette crainte, ou si vous l'aimez mieux, ce sot espoir à ceux qui ne connoissent pas l'esprit de la philosophie, *elle embrassera sa rivale, mais ce sera pour l'étouffer.* — Et comment ? — C'est là un de ses chefs-d'œuvres. Ne voyez-vous pas qu'en réclamant pour nous la morale de l'Evangile, de chrétienne nous la rendrons philosophique ? Par ce tour adroit, elle se verra dépouillée de son autorité et des motifs qui peuvent porter les hommes à la mettre en pratique : au fond, ce sera la détruire. En second lieu, où est son principal appui ? Dans le cœur : c'est un fort dont nous

saurons bien la chasser : nous en avons tant de moyens ! alors il faudra bien qu'elle succombe sous nos coups. Enfin il est impossible qu'elle nous échappe. Nous ne déclarerons pas, il est vrai, une guerre ouverte à ses maximes, ce seroit manquer d'adresse, mais tout doucement, nous en insinuerons d'autres que les passions trouveront bien plus accommodantes. Celles-ci s'établiront insensiblement, et bientôt nous les verrons régner sans obstacle.

Le succès de ce plan parut infaillible : il fut adopté à l'unanimité, et bientôt après mis en exécution. Mais aucun ne montra une fidélité plus constante et plus perfide à le suivre que le trop fameux Rousseau. Quoi de plus magnifique que les éloges qu'il a faits jusqu'à sa mort de la morale de l'Evangile ! Quoi de plus opposé à cette morale que celle qu'il a répandue dans plusieurs de ses ouvrages, que celle surtout dont il a rempli son infâme roman, le plus pernicieux sans contredit de tous ceux qui existent, et en même temps le plus extravagant; la diction et quelques lettres étant mises à part. (*Voy. le cours de litt. de La Harpe*, *t.* 16, *part.* 1, *pag.* 343.)

Cependant un philosophe se lève : il venoit de faire une importante découverte : depuis long-temps, dit-il, je tourne et retourne dans ma tête un principe qui, employé à propos, nous délivrera le plus heureusement du monde de la morale du christianisme. Le voici :

« Toute loi naturelle est une loi divine. Lors-
» qu'on croit trouver quelque contradiction entre
» une loi religieuse et la loi naturelle, on peut ju-
» ger que la loi qu'on appelle *religieuse* est mal
» entendue ou qu'elle n'est pas religieuse. C'est
» aux ministres de la religion à prouver que leur
» loi religieuse est conforme à la loi naturelle. »
(*Publ. sept.* 1806.)

— Eh bien ! où voulez-vous en venir ?

— Ne le voyez-vous pas ? Nous accuserons les prêtres d'avoir un enseignement contraire à la loi naturelle ; vous donnez donc, leur dirons-nous, un faux sens aux lois que vous appelez *religieuses*. Nos lecteurs nous croiront, et pour achever de dissiper leurs doutes, s'il leur en reste encore, nous expliquerons nous-mêmes ces lois. Soyez sûrs qu'ils ne balanceront pas un instant entre nos interprétations et celles des prêtres.

— Admirable ! voilà une arme à deux tranchans ; d'un seul coup, nous convaincrons les prêtres d'ignorance, et à l'ombre de l'Evangile, nous établirons les premières maximes de la philosophie.

— C'est cela même. Ou nous serons bien maladroits, ou la multitude de nos lecteurs admettra avec empressement notre nouvelle morale. Elle sera pour eux la véritable *loi naturelle* qui a été inconnue jusqu'à ce jour ; ensuite la comparant vec la loi de l'Evangile, ils reconnoîtront sans

peine que celle-ci en diffère essentiellement : ils la rejèteront comme outrée, rebutante, fausse et démentie par tous les sentimens de la nature.

Elle est véritablement tout cela, dit l'auteur des *Mœurs*; en voici la preuve dans un petit conte fort réjouissant : écoutez-le; je n'omettrai aucune de ses circonstances : elles sont toutes extrêmement intéressantes pour la *bonne cause.*

« Orgon avoit pour compagne unique sa fille
» *Philothée :* (vous savez que *Philothée* en grec
» veut dire qui *aime Dieu.*) Il tombe en syncope :
» sa fille lui fait respirer de l'eau des carmes qui
» ne le soulage point. Cependant l'heure de l'of-
» fice pressoit. Philothée recommande son père
» à Dieu et à sa servante, prend sa coiffe et ses
» heures, et court aux grands Augustins. L'office
» fut long : c'étoit un salut de confrérie. Orgon
» meurt sans secours, sans qu'on se soit même
» aperçu de son dernier moment. Qu'on l'eut
« étendu et réchauffé, son accident n'étoit rien.
» Orgon vivroit encore si sa fille eût manqué le
» salut ; mais Philothée avoit cru que le son des
» cloches étoit la voix de Dieu qui l'appeloit ; et
» que c'étoit faire une action héroïque que de
» préférer l'ordre du Ciel au cri du sang. Aussi
» de retour, fit-elle généreusement à Dieu le sa-
» crifice de la vie de son père, et crut sa dévotion
» d'autant plus méritoire qu'elle lui avoit coûté
» davantage. »

Oh ! *l'infâme* , crièrent tous les philosophes, que c'est à bon droit que nous avons donné ce nom au christianisme ! Ministres de la religion, prouvez maintenant que *la loi religieuse* observée par *Philothée* est *conforme à la loi naturelle*.

Cette historiette en amena une foule d'autres toutes semblables à celle de l'auteur des *Mœurs*: chacun fit la sienne. C'en est fait, dirent-ils ensuite, de la morale chrétienne, il est *démontré* qu'elle éteint dans les cœurs les sentimens les plus précieux de la nature.

Et croyez-vous, dit un sage moins échauffé que les autres et un peu pusillanime, que cet ingénieux tour d'adresse ait tout le succès qu'il mérite d'avoir ? — Pourquoi non ? — Je crains une objection que peuvent nous faire les Chrétiens. L'Évangile, diront-ils, a en horreur la prétendue religion de cette fausse *Philothée*. Il ordonne à un homme « qui est sur le point de faire son » offrande à l'autel, et qui se souvient que son » frère a quelque chose contre lui, de laisser-là » son offrande devant l'autel, d'aller se réconci- » lier auparavant avec son frère, et de venir après » cela présenter son offrande. » (*Matt.*, c. 5, *v.* 23 *et* 24) Si telle est la conduite qu'il prescrit à l'égard d'un ennemi qui n'est pas en danger, et qui peut attendre, à plus forte raison veut-il qu'on manque un office pour secourir un père évanoui.

— Ah ! ah ! voilà un raisonnement sérieux : cela fait bâiller. Ne sentez-vous pas combien un tel discours est froid, pesant, maussade auprès de ces charmans détails : *recommander son père à Dieu et à sa servante*, *aller à un salut de confrérie*, *prendre le son des cloches pour la voix de Dieu et le préférer au cri du sang*, *faire généreusement à Dieu le sacrifice de la vie de son père ?* Voilà qui peint, voilà qui est démonstratif. Il n'y a pas là un trait qui ne porte et qui ne perce *l'infâme.*

Vous avez raison, dit Rousseau ; et cependant le préopinant n'a pas tort ; il ne faut que vous entendre : il parle de l'Evangile, et vous du chrisnisme. La morale de l'Evangile est admirable ; mais celle du christianisme répugne à la raison et à la nature.

Cette distinction étonna : elle étoit profonde sans doute, puisqu'elle venoit de Rousseau : mais elle n'étoit pas bien facile à saisir.

Je m'explique, leur dit-il ; je déteste l'Evangile comme vous le détestez, mais par prudence j'en fais fréquemment de pompeux éloges. Ces jours passés me trouvant dans une assemblée, il m'arriva de dire dans un moment de mauvaise humeur : » à force d'outrer tous les devoirs, le christia- » nisme les rend impraticables et vains. « (*Em.*, *tom.* 4.) Je vous y prends, me dit un de mes ennemis : « vous accusez la morale chrétienne d'être outrée ;

» outrée ; c'est donc par dérision que vous appe-
» lez l'Evangile divin. » L'objection étoit forte ; je payai d'assurance. « Voyez, lui répondis-je, » si l'on peut avancer une fausseté plus noire, et » montrer une mauvaise foi plus marquée, puis- » que dans la phrase que vous me reprochez, il » n'est pas même possible que j'aie voulu parler » de l'Evangile. » — Qu'est-ce donc que vous avez en vue ? — « Le christianisme c'est-à-dire, » ajoutai-je adroitement, quelques dévots d'au- » jourd'hui qui font du christianisme, une reli- » gion aussi terrible et déplaisante, qu'elle est » agréable et douce sous la véritable loi de l'Evan- » gile. » Ensuite je fis ce petit conte à l'assemblée. « Un curé janséniste soutenoit que les festins de » nôces étoient une invention du diable. Quel- » qu'un lui objecta là-dessus que Jésus-Christ y » avoit pourtant assisté, et qu'il avoit même dai- » gné y faire son premier miracle *pour prolonger* » *la gaîté du festin*. Le curé un peu embarrassé » répondit en grondant : *ce n'est pas ce qu'il fit* » *de mieux.* » (3.me *lett. de la mont.*) Mon adversaire demeura confondu. M'entendez-vous à présent ?

— Parfaitement. C'est dans le même esprit que lorsque nous rapporterons l'histoire de *Philothée* et d'autres du même genre, nous aurons soin de prévenir nos lecteurs que nous parlons seulement des *faux dévots* et des superstitieux. Les mal-

veillans auront la bouche close. Quant aux autres, ils nous comprendront : cela nous suffit.

Pendant cette discussion vraiment philosophique, d'Alembert méditoit en lui-même quelque grand coup contre la morale du christianisme. Après qu'il eut bien rongé ses ongles, il se leva et prit ainsi la parole d'un ton doucereux, mais ferme et assuré.

« Si j'avois l'honneur d'être sur les bancs, voici
» comme je plaiderois en deux petits syllogismes
» la cause de la philosophie. »

« 1°. Les deux plus grands ennemis de la divi-
» nité sont la superstition et le fanatisme. Or les
» philosophes sont les plus grands ennemis du
» fanatisme et de la superstition. Donc, etc. »

« 2°. Les plus grands ennemis des rois sont
» ceux qui les assassinent, et *poi* ceux qui les
» déposent ou les veulent déposer ; or est-il que
» Ravaillac, Grégoire VII et consorts, assassins
» et déposeurs ou dépositeurs des rois n'étoient
» brin philosophes. Ergò, etc. »

« Voilà, ajouta-t-il, en regardant Voltaire en
» tapinois, les marrons que Bertrand voit sous
» la cendre, et qui lui paroissent très-bons à cro-
» quer ; mais il a la patte trop lourde pour les
» tirer délicatement. Vous voyez bien qu'il est
» nécessaire que Raton vienne au secours de Ber-
» trand. » (*Lett. à Volt.*, 18 *juin* 1773.)

Raton vivement flatté d'un compliment aussi agréablement tourné, promit à Bertrand de faire valoir dans tous ses ouvrages philosophiques, ces deux excellens syllogismes, et même de composer, pour mieux assurer leur triomphe, une *histoire générale des nations*, qui, à plusieurs égards n'en seroit qu'un développement. Autant en firent les autres philosophes. Il fut convenu qu'on amasseroit toutes les ordures dont les passions des hommes ont couvert la face de la religion, et qu'on les présenteroit au public comme l'ouvrage de l'Evangile, sans cesser néanmoins de vanter la beauté et la pureté de la morale de Jésus-Christ. Il fut convenu aussi qu'on parleroit continuellement de *fanatisme* et de *superstition* ; et que dans la langue philosophique, ces deux mots signifieroient *religion*, *évangile*, *christianisme*, etc. Nos sages connoissoient le pouvoir des mots sur les esprits. Les tableaux qu'on présenta pour essais enflammèrent l'imagination déjà bien ardente de l'abbé Raynal : il se mit à crier ou plutôt à hurler : *les torches et les glaives de l'Evangile*; et plusieurs philosophes hurlèrent à son exemple : *les torches et les glaives de l'Evangile.* « L'Eglise, s'écria Cérutti, depuis son berceau » jusqu'à sa tombe, n'offre que des trophées » abominables..... J'ai parcouru les trois dynas- » ties françoises, et à chaque époque j'ai trouvé » des pontifes turbulens, des moines faussaires,

» des prêtres sanguinaires. » Voilà l'Evangile : ô peuples, croyez-moi, ne reconnoissez d'autre dieu que *celui de votre pensée.*

Cette manière de noircir la morale chrétienne est belle, dit Rousseau, et je me propose bien d'en faire usage quelquefois. Mais en voici une autre qui, je crois, ne lui cède en rien : elle est toute entière de mon invention.

Je *soutiens*, que quoique dans un état composé de vrais Chrétiens chacun fût d'une exactitude scrupuleuse à remplir tous ses devoirs, le christianisme seroit pour cet état un *véritable principe de dissolution ; il n'existe et il ne peut exister ni république chrétienne, ni troupes chrétiennes, ni société chrétienne : une telle société ne seroit plus une société d'hommes : elle périroit parce qu'elle seroit trop parfaite.* L'Evangile éteint dans ceux qui le professent toute émulation, tout patriotisme, toute affection. Il rend les hommes idiots, imbéciles, automates. Les Chrétiens ne savent ni repousser un ennemi étranger, ni se défendre d'un brouillon domestique, d'un ambitieux, d'un usurpateur, d'un Catilina, d'un Cromwel. (*Cont. soc.*, *l.* 4, *c.* 8.).... Cela vous étonne ? je le crois, car c'est du vigoureux. J'ai à combattre ici non-seulement les Chrétiens et leur Evangile, ce qui ne m'en impose pas, mais Montesquieu qui a traité de parodoxe et d'erreur cette opinion de Bayle, que *de véri-*

tables Chrétiens ne formeroient pas un état qui pût subsister. « Pourquoi non ? dit-il, ce seroient » des citoyens infiniment éclairés sur leurs de- » voirs, et qui auroient un très-grand zèle pour » les remplir. Ils sentiroient très-bien les droits » de la défense naturelle. Plus ils croiroient de- » voir à la religion, plus ils penseroient devoir » à la patrie. Les principes du christianisme bien » gravés dans le cœur seroient infiniment plus » forts que ce faux honneur des monarchies, ces » vertus humaines des républiques, et cette crainte » servile des états despotiques. » (*Esp. des lois*, *liv.* 24, *chap.* 6.)

« Je ne conçois pas, dit Voltaire, comment un » esprit aussi éclairé et aussi hardi que celui de » Montesquieu, a pu condamner sévèrement un » autre génie bien plus méthodique que le sien.... » Il ne se souvenoit pas que les principes de la » défense naturelle, sont très-clairement anéantis » dans l'Evangile. Ceux que nous appelons *Qua-* » *kers* ont toujours refusé de combattre.... Il sem- » ble que Montesquieu ait voulu prévenir les in- » justes accusations qu'il a essuyées des fanati- » ques en leur sacrifiant Bayle ; et il n'y a rien » gagné. Ce sont deux grands-hommes qui parois- » sent d'avis différent, et qui auroient toujours » eu le même s'ils avoient été également libres. » (*Quest. sur l'Enc.*, *art. Esséniens.*)

Aussi, dit Rousseau, vous voyez que l'autorité

de ce *beau génie* ne m'effraie pas. J'ai pour appuyer mon opinion, des preuves qui proposées et assaisonnées comme doit l'être tout raisonnement philosophique, *feront* certainement *effet*. L'Évangile nous prescrit une soumission entière aux ordres de la providence ; il veut que nous rapportions tout à une autre vie pour laquelle nous avons été créés. *Je ne connois rien de plus contraire à l'esprit social.* Il doit en résulter nécessairement cette apathie, cette sottise, cette imbécillité, cet esprit de servitude dont je fais le caractère distinctif des Chrétiens. (*Cont. soc.*, *liv.* 4, *chap.* 8.)

Tous nos sages étoient dans le ravissement. Vraiment, dirent-ils, *Jean-Jacques* est un génie créateur ; il a une manière toute nouvelle de voir les choses.

Faut-il en être surpris? dit le *bon Jean-Jacques :* « ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris, » c'est sur les miennes. Je ne vois point comme » les autres hommes, ajouta-t-il avec une secrète » complaisance, il y a long-temps qu'on me l'a » reproché. » (*Em.*, *préf.*) Mais *si je ne vois pas comme les autres hommes*, je saurai bien amener la multitude de mes lecteurs à voir comme moi. Concluez, leur dirai-je, après que j'aurai déduit ma démonstration, qu'il faut bien se garder de faire du christianisme une religion civile. Un peuple sagement constitué, ne doit pas en

avoir d'autre que celle à laquelle je me suis réduit moi-même et qui consiste « à croire l'existence
» de la divinité, puissante, intelligente, bienfai-
» sante, prévoyante et pourvoyante, la vie à ve-
» nir, le bonheur des justes, le châtiment des
» méchans, la sainteté du contrat social et des
» lois. Voilà ce qu'on doit exiger d'un citoyen, et
» rien de plus. » (*Cont. soc.*, *l.* 4, *c.* 8.)

Le *bon Jean-Jacques* qui faisoit entrer dans sa *religion civile*, le dogme de la providence et celui d'une vie à venir, avoit déjà oublié que c'étoit précisément à cause de ces deux dogmes que le christianisme lui paroissoit une religion anti-sociale. Mais qu'est-ce *Jean-Jacques* n'oublie pas? Est-ce mauvaise foi ? est-ce incohérence dans les idées ? Je l'ignore. *Il avoit un esprit très-philosophique*, a-t-on dit de lui; et rien n'est plus vrai: il ne s'agit que d'entendre ce mot *philosophique*.

Il faut néanmoins lui rendre justice. En publiant les deux dogmes dont je viens de parler, il a eu soin, à l'exemple des autres déistes, de prendre des précautions qui en éloignent tout le danger. Le christianisme veut que ces dogmes soient à la fois dans l'esprit et dans le cœur, et plus encore dans le cœur que dans l'esprit. Le déisme se contente de les mettre dans l'esprit et même le moins avant qu'il est possible. La philosophie se trouve ainsi parfaitement rassurée sur les suites.

CHAPITRE XVII.

Suite du même sujet. — Nouvelles attaques livrées à la morale du christianisme.

J'INTERROMPS, mon cher Belmont, le récit de ce qui se passa dans la quatrième séance de nos sages, pour vous rapporter un fragment d'un entretien que j'ai eu avec ce philosophe si exalté et si enthousiaste dont je vous ai déjà parlé. Ce fragment m'a paru nécessaire pour achever de vous faire connoître la manière dont les écrivains de sa secte attaquent la morale du christianisme.

Ce philosophe se nomme Valcourt. Si vous communiquez à quelques personnes le recueil que je vous adresse, peut-être ces personnes seront tentées de croire que l'entretien que je vais mettre sous vos yeux, et un autre que je vous rapporterai dans la suite, sont de mon invention; et voyant que Valcourt ne débite que des inepties, elles concluront que j'ai voulu marcher sur les traces de Rousseau, de Voltaire, et de plusieurs de leurs disciples, qui dans leurs livres font jouer aux Chrétiens un rôle si ridicule et si niais. Un tel jugement seroit bien injuste. Qu'on regarde, si l'on veut, ces entretiens comme une fiction; je ne m'y oppose pas : mais je prie de considérer que Valcourt ne dit rien de lui-même ; il ne fait

qu'exposer les opinions des philosophes, et les conséquences qui en découlent. Si on les trouve absurdes, tant pis pour ceux qui en sont les inventeurs. Ce sont eux que Valcourt représente : c'est sur eux que retombent tous les traits qui sont lancés contre lui. Il n'en est pas de même de *l'inspiré* de Rousseau, du *père Nicodème* de Voltaire, et de tous les Chrétiens qu'on introduit avec tant de mauvaise foi comme interlocuteurs dans les ouvrages philosophiques. On leur fait dire force sottises et force extravagances que le christianisme n'a jamais enseignées. Ces interlocuteurs ne représentent donc aucun personnage réel : ce sont purement des êtres d'imagination : tout ce qu'on prouve contre eux est étranger au christianisme. C'est une platte bouffonnerie de nos philosophes qui peut en imposer aux ignorans, mais qui excite l'indignation et la risée de toutes les personnes instruites.

Cette petite observation n'est pas hors de propos. A la vérité, l'objection que je crains est peu importante en elle-même, mais elle peut frapper certains esprits qui manquent d'attention : il étoit bon de la détruire d'avance. Je reviens maintenant à mon sujet.

A l'époque où j'eus avec Valcourt l'entretien que vous allez lire, mes opinions sur la philosophie étoient déjà fixées ; mais je me gardois bien de lui en faire confidence : la prudence ne le per-

mettoit pas. Si j'avois cessé de dissimuler avec lui, j'aurois manqué mon but qui étoit de m'instruire par la bouche d'un des plus zélés partisans de la philosophie, de tout ce qu'elle enseigne d'absurde et de révoltant. Comme il ne soupçonnoit pas les dispositions où j'étois, il continuoit à me témoigner la plus grande confiance. A son ordinaire, il me débitoit avec emphase toutes les sottises dont la philosophie fait son éternelle et insipide pâture. Je ne vous les rapporterai pas ici, parce qu'elles sont connues de tout le monde ; et que dans le cas où vous les ignoreriez, rien n'est plus facile que de vous en instruire à fond. Le premier livre de nos philosophes qui tombera entre vos mains, ou seulement un quart-d'heure de conversation avec un d'entr'eux, quel qu'il soit, vous rendra à cet égard aussi savant qu'ils le sont eux-mêmes.

Dans l'entretien dont je vais transcrire une partie, Valcourt s'étendit avec complaisance et aussi long-temps qu'il lui fut possible sur la Saint-Barthélemi, sur le massacre des Cévennes, sur la révocation de l'édit de Nantes, sur l'inquisition, sur les démêlés de la puissance spirituelle et de la puissance temporelle, sur les anciennes prétentions de la cour de Rome, sur les prêtres qui déshonorent leur état, sur le fanatisme, sur l'appui que, selon les philosophes, le christianisme prête au despotisme, et en général sur tous ces

intarissables lieux communs, où depuis soixante ou quatre-vingts ans, ceux qu'il appelle ses maîtres n'ont cessé de puiser une ample matière à tous leurs livres et à tous ces discours qu'on nous débite encore aujourd'hui comme quelque chose de nouveau et de solide.

Ces diatribes firent peu d'impression sur moi : la force qu'elles pouvoient avoir autrefois étoit affoiblie ; leur pointe étoit émoussée : je m'étois instruit. Je laissai parler tranquillement mon docteur sans le contredire : son discours fut long, car en combien de manières ne redit-il pas les mêmes choses ! Mais enfin il se tut ; parce que selon la remarque de Montesquieu sur un sujet semblable, *il n'y a pas dans le monde de mouvement perpétuel.* Après qu'il se fut applaudi lui-même assez long-temps de son grand esprit et de son vaste savoir, je pris enfin la parole. On ne peut, lui dis-je, qu'admirer l'extrême sagacité de votre philosophie à découvrir les abus et les crimes qui souillent l'histoire du christianisme. Rien de plus éloquent que les peintures multipliées que vous en faites : c'est *l'amour de l'humanité* qui vous les inspire. Mais excusez ma foiblesse et mon ignorance. Je ne vois pas bien clairement le lien qui unit les horreurs dont vous venez de m'entretenir avec la morale de l'Evangile. Cette morale est si belle au jugement de plusieurs de nos philosophes ! Comment a-t-elle pu produire des effets aussi monstrueux ?

VALCOURT. Si belle ? Auriez-vous la sottise de vous laisser pénétrer de quelques sentimens d'admiration pour l'Evangile? Je ne vous le conseille pas : vous n'auriez jamais l'estime du *savant* auteur de la *Religion universelle.* Ah ! le grand philosophe ! écoutez l'idée qu'il nous donne de l'histoire du *prétendu* fondateur du christianisme. « C'est une triste légende moins ingénieuse et » moins amusante que celle d'Adonis. Elle se » ressent un peu du caractère des sectes austères » de la Judée, et ne brille pas surtout par l'esprit. » L'oreille du Juif s'y montre un peu. » *(Tit.* 5, *pag.* 152, *édit. in*-8°.) Or dans notre langage, *l'oreille du Juif*, c'est tout dire. Elle perce, *cette oreille*, jusque dans la morale de l'Evangile, morale absurde et exécrable, s'il en fut jamais.

PONVAL. Rousseau n'en jugeoit pas ainsi. « La » majesté des écritures m'étonne, dit-il, dans sa » *Profession de foi ;* la sainteté de l'Evangile » parle à mon cœur. Voyez les livres des philoso- » phes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits » près de celui-là !..... Je ne sais, dit-il ailleurs, (3.me *lett. de la mont.*) « pourquoi l'on veut at- » tribuer aux progrès de la philosophie la belle » morale de nos livres. Cette morale tirée de » l'Evangile étoit chrétienne avant d'être philoso- » phique..... L'Évangile est, quant à la morale, le » seul livre toujours sûr, toujours vrai, toujours » unique, toujours semblable à lui-même. »

Valcourt entra presque en fureur. Il n'est pas vrai, morbleu, s'écria-t-il, que la morale de nos maîtres soit tirée de l'Evangile ; ils n'en ont emprunté que quelques traits qu'ils ont même abandonnés dans la suite. Leurs maximes les plus belles, les plus sensées, les plus agréables leur appartiennent en propre....

Cette observation étoit juste. Vous verrez bientôt que Rousseau a calomnié ses confrères, et qu'il s'est calomnié lui-même.

Mais parlons raison, continua Valcourt en reprenant un ton plus calme. Que trouvez-vous donc de si beau et de si admirable dans la morale de l'Evangile ? Je vous défie de citer une seule de ses maximes qui ne soit un attentat contre l'humanité ou contre le bon sens.

PONVAL. J'accepte le défi : je connois déjà un peu les ressources de la philosophie : je serai charmé de voir comment elle prouvera qu'il y a de l'inhumanité et de la folie dans le précepte que nous fait Jésus-Christ d'aimer nos semblables comme nous-mêmes.

VALCOURT. Je m'attendois que vous vous accrocheriez à cette branche.

PONVAL. N'est-elle pas bonne ?

VALCOURT. C'est ce qu'il faut voir. Mais d'abord remarquez que vous n'êtes ici que le vil écho des Chrétiens qui ne cessent de nous objecter ce précepte.

PONVAL. Il peut bien les séduire ; il a séduit Voltaire lui-même. Vous savez ce qu'il fait dire à Zaïre. (*Act.* I , *sc.* I.)

J'honore , je chéris ces charitables lois ,
Ces lois qui de la terre écartant les misères ,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer , sans doute ils sont heureux.

VALCOURT. Mon cher Ponval , me dit doucement Valcourt avec un sourire ironique ; tout cela est fort bon pour fournir quelques vers intéressans à une tragédie. Mais la philosophie conserve toujours ses droits. Ne perdez jamais de vue , je vous prie , cette importante règle : elle est du *grand-homme* lui-même. Il est vrai qu'il ne l'a pas exprimée formellement ; mais elle est le résultat de sa conduite et de ses écrits. La philosophie, continua-t-il avec emphase , examine donc en lui-même ce grand précepte de l'amour du prochain ; et tandis que les ignorans , les superstitieux et les fanatiques , n'y voient qu'un sujet d'admiration , elle le rejète avec horreur parce «qu'il ne tend qu'à rendre l'homme , reli» gieux espion des défauts d'autrui. » (*Relig. univ.*, *t.* 4 , *p.* 503.)

Je demeurai muet d'étonnement. Valcourt triomphoit : eh bien ! me dit-il , vous voilà réduit au silence.

PONVAL. Non pas tout à fait. Mais je cherche comment on peut concilier cette décision avec

celle de Rousseau, qui nous a appris enfin après dix-sept siècles, que la charité chrétienne ne se permettant pas aisément de penser mal du prochain, nous ferme sottement les yeux sur les crimes les plus palpables, sur les complots les plus évidens contre la société, et qu'ainsi elle nous met à la discrétion du premier factieux qui voudra renverser l'ordre public. (*Cont. soc.*, *l.* 4, *c.* 8.)

VALCOURT. Ah! vous me rappelez une des plus charmantes saillies qui ait jamais été débitées contre le christianisme. Comme Rousseau le drape joliment! Mais ne croyez pas qu'il soit opposé à l'auteur de la *Religion universelle.* Il résulte de leurs observations réunies que le précepte de la charité tend à faire de nous des benêts et des méchans.

PONVAL. Et ces observations sont-elles confirmées par l'enseignement des prêtres et par l'expérience?

VALCOURT. Peu importe; voilà l'esprit du précepte: la philosophie n'a rien à voir au-delà. A présent vantez, si vous l'osez, la morale de l'Évangile: si celle de ses maximes dont les Chrétiens s'énorgueillissent le plus, est marquée au coin de la noirceur, de la perfidie, et de la sottise: que doivent être les autres? Hélas! ajouta Valcourt en s'attendrissant, ce code inhumain, ce code barbare « empoisonne les jouissances les plus douces de la vie, en présentant comme des crimes

» les foibles dédommagemens de nos peines ; il » donne des chaînes cruelles à l'usage le plus » doux de nos sens et de notre raison. » (*Ibid.*, *pag.* 514 *et* 449.) Aussi le savant auteur de qui j'emprunte ces paroles ne se lasse point, à l'exemple de tous nos maîtres, de protester contre ces abominables lois.

Bon jeune homme, vous êtes indigné : mais encore un moment d'attention, et vous apprendrez combien l'Evangile outrage cette *adorable* nature à laquelle nous voulons ramener le genre humain. Vous connoissez « le *précepte* de Christ » qui veut qu'on se fasse eunuque pour mériter » le ciel. Eh bien! voilà précisément le *précepte* » que pratiquoient à la lettre les prêtres de Cybèle » qui se mutiloient en l'honneur de leur divinité.» (*Ibid.*, *p.* 264.)

PONVAL. Il faut être de bonne foi. Les philosophes ont tant d'avantages sur leurs adversaires, qu'ils peuvent bien leur faire cette légère grâce. Jamais les Chrétiens n'ont pris ces paroles de Jésus-Christ dans le sens que vous leur donnez ici.

VALCOURT. J'en conviens : c'est une justice que la philosophie rend à nos prêtres. « Plus sages » que ceux de Cybèle, ils n'ont vu qu'une allé» gorie dans ce *précepte*. » (*Ibid.*, *p.* 264.)

PONVAL. Cette allégorie même, selon eux, n'est pas un *précepte*, mais un simple conseil de perfection proposé à un très-petit nombre de personnes.

Jésus-Christ

Jésus-Christ le dit expressément. « Tous ne sont » pas capables de cette résolution, mais ceux-là » seulement qui en ont reçu le don. » (*Matth.*, *chap.* 19, *v.* 11.)

VALCOURT. Jeune homme, nos maîtres ont appelé ces paroles de Jésus-Christ un *précepte :* et c'en est bien sûrement un. Les philosophes emploient toujours le terme propre.

Renoncez-vous vous-même, dit la *triste légende*, (c'est de l'Evangile que je parle;) précepte absurde, impraticable, inintelligible. « Je » suis encore, dit l'auteur de la *Religion uni-* » *verselle*, à deviner ce qu'il veut dire, à moins » qu'il n'annonce une abnégation formelle de » toutes nos facultésint ellectuelles, pour s'aban- » donner aveuglement à des conseils d'une per- » fection chimérique, et à une vie pénible pour » nous et infructueuse pour la société. » (*Ibid*, *pag.* 511.)

PONVAL. Combien il est utile de fréquenter les philosophes! ce précepte m'avoit toujours paru pénible pour les passions : mais il ne m'étoit pas encore venu dans l'esprit que le sens en fût si caché.

VALCOURT. Vous le savez à présent. Ce qu'exige le législateur des Chrétiens est une chose inintelligible pour notre savant auteur. Or si ce grand-homme ne l'entend pas, qui est-ce qui pourra se flatter de l'entendre?

Vous ne trouverez pas plus de sens dans le précepte de l'humilité. « Quel est l'homme de gé-
» nie qui peut se croire un sot et qui s'efforcera,
» pour plus grande perfection, de se le persuader;
» ou l'honnête homme qui, par humilité, concevra
» pour lui-même le mépris qu'on doit avoir pour
» un fripon ? Voilà cependant ce qu'on nous
» ordonne. Le précepte est absurde. » (*Ibid.*, *pag.* 504.)

PONVAL. Et impraticable. Je vous abandonne l'Evangile, s'il ordonne de semblables choses à ses sectateurs.

VALCOURT. S'il les ordonne! pouvez-vous en douter ? Ecoutez ce que dit le grand philosophe qui a fait une analyse si exacte de sa morale. « Le
» christianisme oblige l'homme de génie à se
» croire un sot. Il étouffe le germe des grands ta-
» lens, il rétrécit le génie, et rend l'homme in-
» capable de ces généreux efforts qui lui font en-
» treprendre de grandes choses pour sa gloire, et
» pour celle des corps qu'il défend ou qu'il gou-
» verne. (*Rel. univ.*, *t.* 4, *p.* 504.) (*) Cela est-il

(*) Le véritable Chrétien ne recherche dans ses actions ni *sa gloire*, ni *celle des corps qu'il défend ou qu'il gouverne.* Il trouve dans sa religion des motifs plus purs, plus solides et plus relevés : et ces motifs lui font entreprendre des choses aussi grandes et même plus grandes, et surtout plus utiles qu'à ceux qui ne sont animés que par l'amour de la gloire. C'est une vérité démontrée par des milliers de faits pour les hommes de bonne foi qui ont quelque connoissance de l'histoire du christianisme.

» clair? Aussi il n'a pu produire un seul homme » recommandable par des vertus véritablement » sociables et patriotiques, par son dévouement » pour la chose publique, par ces qualités privées » qui caractérisent un bon père, un bon époux, » un bon fils, un bon frère, un bon ami, un » bon citoyen. » (*Ibid.*, *pag.* 512.)

En entendant tous ces passages que me citoit Valcourt, je me rappelai ce que dit Rousseau dans sa *quatrième lettre de la montagne.* « L'adresse » ordinaire aux sophistes est d'entasser force ar- » gumens pour en couvrir la foiblesse. » Il en fournit lui-même des preuves fréquentes dans tous ses écrits. Je ne fis pas cependant l'application de ces paroles à l'auteur de la *Religion universelle.* Quelque vil et odieux que soit le métier de sophiste, il suppose dans celui qui l'exerce une certaine connoissance de l'art du raisonnement, et quelque adresse d'esprit dans l'abus qu'il en fait. Or c'est de quoi on chercheroit vainement ici quelques traces. On n'y trouve qu'ignorance grossière, ou imposture.

Vous êtes surpris, continua Valcourt, de ce que je viens de vous dire : mais ce n'est rien encore ; sachez que « la religion chrétienne est une » véritable Circé, qu'elle change ses enfans en » pourceaux. Une de ses promesses est que qui- » conque l'embrasse, quelque impie et quelque » scélérat qu'il puisse être, sur le champ ses crimes

» sont effacés : elle auroit admis Néron à ses
» mystères, s'il se fût déclaré pour elle; elle en-
» hardit par là aux forfaits, elle étouffe dans le
» cœur des coupables le ver rongeur et les re-
» mords du crime. » (*Ibid.*, *p.* 524, 528 *et* 551.)
L'auteur de la *Guerre des dieux* et plusieurs autres philosophes tiennent le même langage. Tous s'accordent à dire avec Helvétius, que « la dévo-
» tion des Chrétiens n'est qu'un voile à leurs cri-
» mes. » (*De l'hom.*, *pag.* 102.)

PONVAL. Quelles épouvantables horreurs! Mais est-ce bien là le caractère de la religion chrétienne?

VALCOURT. C'est celui que nos maîtres lui ont reconnu, et tout le monde sait qu'ils ont le coup-d'œil juste. Lisez *L'examen philosophique*, que l'auteur de la *Religion universelle* fait des *mystères considérés dans leurs rapports avec la politique et la morale.* (*Rel. univ.*, *t.* 4, *part.* 2.me) Vous y verrez que ce *savant* homme soutient avec force, que toutes les initiations anciennes, quoique fondées sur l'imposture, avoient cependant un but moral, qui étoit honnête et utile à la société, mais que l'initiation chrétienne ne proposant à notre esprit que des dogmes absurdes, confondant toutes les idées de vertu et de vice, ne tendant qu'à dégrader les ames et à les enhardir aux forfaits, est une institution funeste, et une véritable monstruosité en politique comme en morale, qu'on doit se hâter de proscrire. (*Tom.* 4, *pag.* 628.)

Mais allons jusqu'au bout, continua Valcourt. L'Évangile rend ses sectateurs vicieux et méchans : vous êtes maintenant forcé d'en convenir. Il n'est pas moins clair qu'il tend à les rendre imbéciles et idiots. « Le premier sacrifice qu'il exige est ce- » lui de la raison et du bon sens : et quiconque » n'ose l'abjurer est dévoué pour toujours aux » horreurs du Tartare. » *(Rel. univ., t. 4, p. 496.)*

PONVAL. Et on trouve encore ces sottises-là dans l'Évangile ?

VALCOURT. Vous faites quelquefois des questions bien niaises : on croiroit que vous entendez parler de philosophie pour la première fois. Que vous dis-je ici que nous ne répétions sans cesse depuis plus de quatre-vingts ans. Ce qui m'étonne ; c'est qu'on ne se soit pas encore rendu à cette observation, c'est qu'il existe des Chrétiens.

PONVAL. Les Chrétiens ne conviennent pas de la solidité de ce reproche : ils disent avec Rousseau ; « il nous faut des raisons pour soumettre » notre raison. » Selon eux, ce n'est pas le *sacrifice de la raison et du bon sens* que l'Évangile demande, mais une soumission de cœur et d'esprit aux vérités qu'il enseigne ; et cette soumission, les Chrétiens l'accordent, non parce que l'Évangile la commande, mais parce qu'il donne les raisons qu'il a pour l'exiger, et qu'il déclare n'y prétendre qu'à ce titre.

VALCOURT. Voilà ce qu'ils disent ; mais nous ne sommes pas dupes de ce langage. Il y a plus, mon cher Ponval ; « selon la doctrine du christianisme, les incrédules seront les plus rigou- » reusement punis aux enfers. » (*Ibid.*, *p.* 496.)

Pour cette fois je gardai le silence : j'étois las de relever tant de faussetés. Je laissai Valcourt continuer.

En vérité, dit-il, cela fait pitié ; aussi l'auteur de la *Religion universelle*, qui certainement n'est pas un homme pusillanime, nous dit fort plaisamment : « à ce titre, j'avoue que je ne mérite pas » de grâce. » (*Ibid.*)

PONVAL. Voilà un trait de caractère.

VALCOURT. C'est le langage que doivent tenir tous les philosophes. Que pourroient-ils trouver de séduisant dans l'Elysée des Chrétiens? « Il n'est » pas fait pour les gens d'esprit. Quelle morale ! » Orphée et Linus, avez-vous jamais cru que le » génie qui avoit créé l'Elysée, et où Virgile vous » a donné la première place devoit être un jour » un titre d'exclusion ? Quels sont donc ceux qui » y seront admis ? Des moines sous toutes sortes » de frocs, souillés de toutes sortes de vices, des » capucins à longue barbe, aux pieds boueux, » couverts d'un manteau sale et rembruni, et des » gueux couverts de haillons. » (*Ibid.*, 505 *et* 506.)

Je ne pus m'empêcher de rire de ce tableau grotesque et de la manière dont il m'étoit présenté.

Valcourt qui crut bonnement que j'approuvois, m'en témoigna sa satisfaction par un sourire extrêmement gracieux. Puis reprenant un ton imposant ; disons donc, poursuivit-il, avec notre philosophe : « je me fais gloire de renoncer à cet » Elysée qui est celui d'un visionnaire, d'un mi- » santrope, de l'être le plus anti-social. (*Ibid.*, » *p.* 495.) Mon ame est une émanation de l'ame » universelle que mon être isolé et passager a » reçue en naissant. Je veux qu'à ma mort elle » retourne à sa source. » (*Tom.* 1, *pag.* 369.)

CHAPITRE XVIII.

Suite de la quatrième séance. Comment les philosophes attaquent les dogmes du christianisme.

Mais c'est insister trop long-temps sur des rêveries plus plates qu'absurdes : je vous fais grâce du reste de l'entretien, et je reviens au récit que j'ai interrompu.

Nos sages s'étoient débarrassés heureusement de la morale du christianisme : il restoit encore la partie dogmatique. Cette partie a deux objets : les dogmes qui sont du ressort de la raison, et ceux auxquels elle ne peut atteindre, et que nous nommons communément *mystères*. Quelle conduite tenir à l'égard des uns et des autres ?

Les premiers présentoient à nos sages de grandes difficultés : ils ont éminemment les quatre caractères qu'on doit rechercher dans tout dogme religieux: 1°. la raison n'y trouve rien qu'elle puisse reprendre: 2°. proposés sans discussion, par voie d'autorité, et rendus sensibles dans des histoires simples et intéressantes, ils sont enseignés aux hommes d'une manière parfaitement adaptée à la nature de leur esprit: 3°. ils sont bien dirigés quant au but, puisqu'ils tendent tous à nous rendre meilleurs et plus heureux : 4°. enfin leur divin auteur assure leur durée en les défendant lui-même selon ses promesses, contre tous les efforts que pourroient faire les passions humaines pour les anéantir ou pour les altérer.

Nos sages savoient toutes ces choses; et leur fureur contre le christianisme en recevoit de nouveaux accroissemens. Ecoutez ces *fanatiques*, disoient-ils; ils vous soutiendront qu'il n'y a pas un seul point dans les dogmes et dans la morale de l'Évangile, qu'une saine philosophie ne doive avouer. On n'y voit, selon eux, que cette philosophie même éclaircie, developpée, épurée, agrandie et élevée tout-à-coup à une perfection que les plus grands hommes de l'antiquité n'auroient pas osé soupçonner. L'existence et les attributs de la divinité, l'origine de l'homme, sa nature, son état présent, sa destination, ses besoins, ses rapports avec Dieu et avec ses sem-

blables, les devoirs qui en découlent ; tous ces grands objets sur l squels la raison humaine est si incertaine et si vacillante, y sont enseignés avec une clarté et une précision qui ne laissent rien à désirer : et ce qu'il y a de plus admirable, malgré leur sublimité qui nous étonne, ils y sont mis à la portée des esprits les plus communs. Un enfant qui a atteint l'âge de raison, et qui est doué d'une intelligence ordinaire, acquiert sur tous ces points, en très-peu de temps, avec le secours de son seul catéchisme, des idées plus sûres, plus nettes, plus exactes et plus étendues que n'ont pu faire les plus célèbres philosophes du paganisme après plusieurs années de méditations, de lectures et de disputes. C'est même, si on veut en croire les Chrétiens, une preuve de l'excellence, et de la divinité de leur religion. Arrachons-leur cette preuve : dépouillons-les de ces dogmes qui font une grande partie de leur force, et qui doivent être en exécration à tous les vrais philosophes.

Nous en viendrons à bout sans beaucoup d'effort, dirent quelques sages : traitons ces dogmes comme nous avons traité la morale du christianisme : quand on tient une bonne méthode, il faut en étendre, et en varier l'usage. Les dogmes dont il est question ici se démontrent très - bien par la raison : les Chrétiens ne se lassent pas de nous le répéter; ils osent même en faire un argu-

ment contre la cause que nous défendons. Nous, au contraire, concluons de là que ce n'est pas à la révélation que nous en devons la connoissance, que notre raison les auroit découverts très-facilement sans son secours : et poussant plus loin nos conséquences, enlevons adroitement ces dogmes au christianisme. Sous le nom de *religion naturelle*, formons-en des dogmes purement philosophiques : ce sera les anéantir par le fait. Une fois abandonnés à notre raison, nous en retrancherons, nous y ajouterons, nous y mêlerons tout ce que nous jugerons à propos : insensiblement nous les ferons disparoître, et nous élèverons enfin sur leurs ruines les véritables dogmes de la philosophie.

Cette marche étoit savante : elle fut extrêmement goûtée de la plupart des philosophes. Mais pourquoi, dirent quelques uns d'entr'eux, accorder aux Chrétiens que leurs dogmes ont la perfection qu'ils leur attribuent ? Au lieu de convenir que leurs livres sacrés n'enseignent rien qui ne soit conforme aux plus pures lumières de la raison : accusons ces livres d'avoir *altéré*, *corrompu*, *obscurci et dégradé les grandes vérités qu'elle nous découvre.*

C'est ce que j'ai commencé à exécuter, dit Voltaire en ricanant, et ce que je poursuivrai avec zèle, *Dieu aidant* : n'ai-je pas prouvé dans notre seconde séance que la loi des Juifs leur

ordonnoit des sacrifices humains ? Leur Dieu est donc un Dieu de sang. Je démontrerai avec la même facilité que ce Dieu est un *tyran capricieux*, *absurde*, *barbare*.

Helvétius sentit tout-à-coup son génie s'enflammer. « Oui : s'écria-t il, le christianisme fait de » Dieu un tyran oriental ; il met le nom de la » divinité au bas du portrait du diable. » On attendoit la preuve. « Ses sectateurs étant méchans, » ajouta-t-il en élevant la voix, ils peignent Dieu » méchant. » (*De l'hom.*, *pag*. 102.)

Voilà un bel éclair, dit Voltaire, charmé de son *audace*, (*Lett. à d'Alemb.*, 6 *juin* 1773,) et tous les assistans d'applaudir. Toussaint, l'auteur du *Bon sens*, celui du *Christianisme dévoilé*, et les autres philosophes désirèrent de mériter un semblable éloge ; ils promirent tous de s'exprimer avec la même énergie sur les dogmes des Chrétiens, et ils ont tenu parole.

Et moi, dit Rousseau, je vous appuierai de tout mon pouvoir, mais pour mieux réussir, je cacherai ma marche avec adresse. C'est là un des grands secrets de ma logique. Avec moi l'*on n'est pas toujours où l'on pense ;* et tel qui croit me tenir, souvent n'a saisi qu'un fantôme qui s'échappe aussitôt de ses mains. La question que nous avons à traiter ici est délicate. Il ne faut pas l'aborder directement. Je me jetterai donc dans le vague et dans les généralités. « Les révélations des

» hommes, dirai-je, ne font que dégrader Dieu » en lui donnant les passions humaines. Loin » d'éclaircir les notions du grand être, je vois » que les dogmes particuliers les embrouillent : » que loin de les ennoblir, ils les avilissent, » qu'aux mystères inconcevables qui l'environ- » nent, ils ajoutent des contradictions absurdes; » qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolé- » rant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix sur la » terre, ils y portent le fer et le feu. » Ensuite le cœur oppressé d'un spectacle si déchirant, j'a- jouterai : « je me demande à quoi bon tout cela? » sans savoir me répondre. Je n'y vois que les » crimes des hommes et les misères du genre » humain. » (*Prof. de foi.*) Je connois mes lec- teurs, ils ne résisteront pas à ce petit trait de pa- thétique. D'ailleurs ils seront prévenus de ne pas se défier de moi. « Lecteurs, leur dirai-je avant » que de commencer, ne craignez pas de moi » des précautions indignes d'un ami de la vérité. » Je n'oublierai jamais ma devise. » (*Em.*, *t.* 3.)

Les philosophes prenoient plaisir à entendre Rousseau, ce qui l'engagea à continuer.

« Si la doctrine qu'on nous annonce comme » venant de Dieu, dirai-je encore, ne nous ap- » prenoit que des choses absurdes, et sans raison; » si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'a- » version pour nos semblables et de frayeur pour » nous-mêmes; si elle ne nous peignoit qu'un

» Dieu colère, jaloux, vengeur, partial, haïs-
» sant les hommes, un Dieu de la guerre et des
» combats, toujours prêt à détruire et foudroyer,
» toujours parlant de tourmens, de peines, et se
» vantant de punir même les innocens, mon cœur
» ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, et
» je me garderois de quitter la religion naturelle
» pour embrasser celle-là. » (*Profess. de foi.*)

Vous sentez tout l'avantage de cette logique, poursuivit Rousseau. Les lecteurs intelligens me comprendront sans peine. Quant aux Chrétiens, que pourront-ils me dire ? Je parle par hypothèse, et d'ailleurs il s'agit ici des *révélations des hommes*, et non pas de la leur que je *respecte* et *admets comme divine*, *quoique la chose ne soit pas prouvée pour moi.* (*Lett. à M. de Beaum.*)

Rousseau sourit en prononçant ces dernières paroles, et reprenant aussitôt son ton de gravité. Ainsi, dit-il, mes adversaires *se verront* pris *pour dupes ;* et ma philosophie triomphera.

Mais, ajouta-t-il dans la satisfaction que lui inspiroient les merveilleuses ressources de sa puissante logique, et les applaudissemens qu'elle lui attiroit, là où je compte remporter sur le christianisme une victoire qui ne me sera pas même disputée, c'est dans un dialogue que je supposerai entre un *inspiré* et un *raisonneur*, c'est-à-dire, en bon françois, entre un Chrétien et un philosophe. Le premier dira force inepties, dont le

second rira ou qu'il réfutera facilement. Les Chrétiens crieront à la calomnie et à la mauvaise foi. Que m'importe ? leur dirai-je froidement, « S'en-
» suit-il, des inepties que débite un inspiré que
» ce soit un catholique ? Vous auriez bien pu,
» ajouterai je, vous dispenser de vous reconnoî-
» tre à un langage si plein de bile et de déraison;
» car vous n'aviez pas encore écrit *contre moi.* »
(*Lett. à M. de Beaum.*) Cet excellent trait épigrammatique mettra les rieurs de mon côté.

C'est le point essentiel dans la cause que nous défendons, s'écrièrent les philosophes. Faisons rire nos lecteurs, et la victoire sera pour nous.

Oui : dirent Voltaire et d'Alembert. « Moquons-
» nous de tout : encore une fois, moquons-nous
» de tout; il n'y a que cela de solide. » C'est là notre éternel refrein. — *Moquons-nous de tout*, répétèrent les philosophes.

CHAPITRE XIX.

Suite de la quatrième séance. Objections des philosophes contre les mystères du christianisme.

Vous avez raison, reprit Rousseau, rions et faisons rire nos lecteurs. C'est la méthode que je me propose de suivre dans l'excellent dialogue dont je viens de concevoir l'idée. Je vous promets de le rendre extrêmement plaisant. Mais savez-vous sur quoi je compte attirer d'abord l'attention

des rieurs ? Sur les mystères que le christianisme propose à notre foi.

A ce nom de *mystères*, nos sages poussèrent un cri de joie qui fut entendu au loin. *L'infâme* est à bas, disoient-ils tout transportés et hors d'eux-mêmes, nous avons enfin découvert son *talon d'Achille.* Dirigeons là tous nos traits : ce sont les dogmes de la loi naturelle, c'est la morale surtout que notre philosophie veut anéantir. Mais si nous les attaquons trop ouvertement, nous passerons pour des libertins ou pour des apologistes du libertinage. Nous n'avons rien de semblable à redouter dans la guerre que nous déclarons aux mystères : c'est *notre raison dans laquelle nous avons une extrême confiance* qui les rejète. On ne verra en nous que les vengeurs, les restaurateurs de cette *raison.*

Ensuite ils s'excitèrent mutuellement à bien profiter de tous les avantages que leur position leur promettoit. Il ne faut pas, disoient-ils, qu'un seul de nos coups soit perdu. Le moindre de ceux que nous porterons doit *écraser l'infâme*, ou nous ne sommes que des imbéciles.

Ces nobles *élans* furent suivis de quelques momens de silence pendant lesquels nos sages se hâtèrent de recueillir toutes leurs forces. Puis d'un ton triomphant ils proclamèrent une grande vérité qui sans doute étoit demeurée inconnue jusqu'à eux : c'est que *les mystères du christianisme*

sont incompréhensibles. (*) Les voilà, dirent-ils, jugés sans appel au tribunal de *notre raison.* Tirons la conséquence : elle saute aux yeux. *Notre raison* ne comprend pas ces mystères, donc elle doit les rejeter.

Cela ne suffit pas, dit Rousseau. « Le monde » intellectuel, sans en excepter la géométrie, est » plein de *vérités incompréhensibles*, et pour» tant incontestables. Tel est le dogme de l'exis» tence de Dieu ; tels sont les mystères admis » dans les communions protestantes. » (*Lett. à d'Alemb.*)

L'assemblée fit un mouvement de surprise et d'indignation. Quoi ! dit-on à Rousseau, des ménagemens pour les protestans ? Quelle foiblesse ! leurs mystères considérés en eux-mêmes, ne sont pas plus admissibles que ceux qui sont particuliers aux catholiques. Et quand ils le seroient, la philosophie ne peut pas s'en accommoder. Ce sont des *têtes de l'infâme*, il faut les couper. — Aussi est-ce le sort que je leur prépare. — Et vous venez de les déclarer invulnérables. — C'est un leurre pour mes *chers* compatriotes auxquels je ne veux pas rompre en visière. Mais cela ne tirera pas à conséquence. Je saurai bien leur faire payer

(*) Pour parler exactement, il auroit fallu dire que les mystères du christianisme sont *incompréhensibles pour nous dans cette vie.* On a fort bien remarqué que ce ne sont pas des *vérités obscures*, mais des *vérités voilées.*

cher

cher dans la suite ce petit moment de complaisance. — A la bonne heure : mais en attendant, on prendra contre nous acte de votre aveu. — Vous n'avez rien à craindre. Dans l'endroit même où je paroîtrai flatter les Protestans, je ferai l'apologie des Sociniens dont la *raison* rejète tous les mystères, en déclarant néanmoins que « je ne » sais ce que c'est que le socinianisme, et que » sur quelques notions confuses de cette secte et » de son fondateur, je me sens plus d'éloigne» ment que de goût pour elle. » (*Lett. à d'Al.*) Bientôt après je publierai ma profession de foi. C'est là que je battrai en ruine tous les mystères du christianisme sans aucune distinction. Les coups que je leur destine sont tout prêts. Il n'y en a pas un qui ne soit accablant. Vous allez en juger.

D'abord je dirai d'une manière vague, et en général : « celui qui charge de mystères, de con» tradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend » par cela même à m'en défier. » (*Prof. de foi.*) Admirez ce mot *contradictions* qui paroît mis là sans dessein : il *fera certainement effet*. On ne manquera pas de le regarder comme synonime de *mystères*. Quand j'aurai ainsi préparé les esprits, je ferai paroître mon *inspiré* qui donnera un démenti bien net aux axiomes les plus évidens, et qui déclarera de la part de Dieu, que la révélation dont il est le porteur nous impose l'obligation de les rejeter. Enfin viendra le mot de

l'énigme : je me *plaindrai* d'une voix touchante, de ce que « l'Évangile est plein de choses incroya- » bles, de choses qui répugnent à la raison, et » qu'il est impossible à tout homme sensé de con- » cevoir ni d'admettre, » (*Ibid.*) c'est-à-dire, qui sont en opposition avec les axiomes que mon *inspiré* aura proscrit.

Vous sentez maintenant où gît le fort de la difficulté contre les mystères du christianisme. Non seulement ils sont incompréhensibles, mais ils heurtent la raison, ils contredisent les axiomes qui sont la base de toute certitude. C'est sous ce rapport que je les dénoncerai au public, comme des objets de croyance qu'un *homme sensé* ne sauroit *admettre*.

Rien de mieux imaginé, s'écrièrent les philosophes. Mais, nous répondront les Chrétiens, « il ne suffit pas de dire que nos mystères com- » battent les vérités éternelles. »

C'est là que je les attends, reprit vivement Rousseau. « J'en conviens, leur dirai-je avec la » confiance que m'inspire le sentiment de mes » forces : tâchons de faire plus. »

« Une de ces vérités éternelles qui servent d'élé- » ment à la raison, est que la partie est moindre » que le tout. Or, selon la doctrine de la tran- » substantiation, lorsque Jésus fit la dernière » cène avec ses disciples, et qu'ayant rompu le » pain, il donna son corps à chacun d'eux, il est

» clair qu'il tint son corps entier dans sa main ;
» et s'il mangea du pain consacré, comme il put
» le faire, il mit sa tête dans sa bouche. Voilà
» donc bien clairement, bien précisément, la partie plus grande que le tout, et le contenant
» moindre que le contenu. » (*Lettre à M. de Beaum.*)

Cet argument est fort bon, dit Voltaire à d'Alembert ; il pourroit presque figurer à côté de quelques uns des miens. C'est dommage que ce fou le gâte par le tour sérieux qu'il lui donne.

« Que diront à cela les docteurs ou prélats ca-
» tholiques auxquels je m'adresse, poursuivit
» Rousseau triomphant. Pour moi, je ne vois que
» le chevalier de Causans qui puisse les tirer
» d'affaire. (*Lett. à M. de Beaum.*) Vous savez
» que ce chevalier de Causans, est un militaire
» entêté d'une prétendue découverte de la qua-
» drature du cercle qu'il croit avoir faite. » (*Ibid.*, *not.*) Cela veut dire que pour se mettre en devoir de me réfuter, il faut avoir la tête à l'envers comme ceux qui se sont imaginés avoir résolu le problème de la quadrature du cercle. (*)

(*) Si on vouloit réfuter ce risible raisonnement, il suffiroit de rappeler les paroles que Rousseau met dans la bouche de son *Vicaire savoyard*, au sujet du mystère contre lequel il est dirigé. « Je me » dis : qui es-tu pour mesurer la puissance infinie ! » Mais ce seroit lui faire trop d'honneur. Ce raisonnement annoncé par son auteur avec tant d'emphase, n'est qu'une misérable puérilité qu'il faut

Voilà les Chrétiens déjà bien confondus ; mais ce n'est pas tout. « Je sais bien, leur dirai-je, que » vous avez encore la ressource de St. Augustin, » mais c'est la même. Après avoir entassé sur la » trinité force discours inintelligibles, (*) il con- » vient qu'ils n'ont aucun sens, mais, dit naïve- » ment ce Père de l'Eglise, on s'exprime ainsi, » non pour dire quelque chose, mais pour ne » pas rester muet. » (*Ibid.*)

— Quoi ! saint Augustin a écrit cette impertinente phrase ? — Il l'a écrite en toutes lettres, dans son grand *Traité sur la Trinité.* Voici son passage en latin que j'aurai soin de citer en note. *Dictum est tamen tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.* (*Aug. de Trin.*, *l.* 5, *chap.* 9)

---

renvoyer aux enfans. Il n'y en a aucun qui y fût embarrassé : tous répondroient qu'il faut distinguer l'état naturel du corps de Jésus-Christ, de l'état extraordinaire auquel la *Puissance infinie* le réduit, en le renfermant sous les symboles eucharistiques. Si le ministre Claude, sous le règne de Louis XIV, n'avoit rien écrit de plus spécieux contre la transubstantiation ; Arnaud, Nicole et Renaudot, n'auroient pas daigné prendre la plume pour lui répondre. Il se seroit fait siffler de ceux mêmes de sa communion.

(*) *Inintelligibles.* La décision est tranchante comme sont toutes celles de Rousseau. Bossuet n'a pas été aussi difficile que ce philosophe : bien loin de trouver inintelligibles les discours de saint Augustin sur la trinité, il y a vu toutes les lumières qu'un homme raisonnable peut désirer sur un mystère aussi profond. Plusieurs pensées de ce Père lui ont parues dignes de sa mâle et sublime éloquence, et il n'a pas dédaigné d'en enrichir ses écrits. Il est vrai que ce Bossuet étoit un chrétien, un évêque, un prédicateur, et qui pis est un théologien. Nos philosophes ne veulent plus en entendre parler.

On désira de voir ce curieux passage. On pris le livre et on lut ces paroles.

Cum quæritur quid tres, magnâ prorsus inopiâ humanum laborat eloquium. Dictum est tamen tres personæ, *non ut* illud *diceretur*, *sed ne taceretur.*

« Lorsqu'on demande ce que sont ces *trois*, le » langage humain se trouve dans une grande di- » sette d'expressions pour pouvoir l'expliquer. » On a dit *trois personnes*, non pour marquer » proprement ce qu'elles sont, mais pour ne pas » taire leur existence. »

C'est là en effet, ce qu'a voulu dire et ce qu'a dit saint Augustin; et ce sens est très-raisonnable. Il est bien visible qu'il n'a pas pu en avoir un autre dans l'esprit.

Nos sages sourirent de *l'innocent artifice* avec lequel Rousseau changeoit un *illud* en *aliquid*, pour se mettre à son aise et faire tenir à ce Saint un discours qui est d'une impertinence extrême. Voltaire trouva qu'il raisonnoit et citoit comme lui. Ce passage est curieux, dit-il, il faut que je m'en empare. « Saint Augustin, dirai-je, écrit souvent » par *économie*. Il se proportionne tellement aux » temps et aux lieux que dans *une de ses épîtres* » il avoue qu'il n'a expliqué la trinité que parce » qu'il falloit bien dire quelque chose. » (*Quest. sur l'Enc., art. écon. de paroles.*) C'est ainsi que la philosophie prouve que les Pères de l'Eglise

n'ont pas le sens commun ; car c'est une opinion reçue depuis long-temps dans ses écoles que les Pères de l'Eglise sont des sots, et qu'ils sont des sots parce qu'ils sont Pères de l'Eglise.

Après que Rousseau eut reçu le juste tribut de louange que méritoient ses citations et ses raisonnemens, il reprit ainsi la parole : au surplus, je suis bon ; je veux que les Chrétiens, en tombant sous mes coups, se louent encore de ma modération. Vous venez d'entendre l'argument qui les écrase : je m'y bornerai par *discrétion*. « Ils passent sur l'article des mystères comme sur des » charbons ardens, ils osent à peine y mettre les » pieds. Je ne veux les arrêter qu'un moment très-» court dans cette situation douloureuse. » (*Ibid.*) Mais vous voyez combien je saurai rendre ce moment décisif pour nous.

J'ignore si cette dernière saillie de Rousseau parut fort heureuse à nos philosophes. Mais ils pensèrent comme lui, qu'il falloit accuser les mystères du christianisme de contredire des vérités évidentes. Depuis ce temps, ils n'ont cessé de le répéter dans leurs écrits. L'ont-ils enfin démontré? Ils n'ont eu garde de l'entreprendre ; ou ils ne l'ont fait, que pour nous donner quelques petits argumens à la *Jean-Jacques*. Une démonstration rigoureuse sur cette matière est une chose impossible ; tout ce qu'on peut dire de plus spécieux, c'est qu'il y a entre nos mystères et cer-

taines vérités que le raisonnement nous fait connoître une contradiction apparente que notre esprit ne peut lever dans l'état d'obscurité et de foiblesse auquel il est réduit ici bas : (*) mais qu'elle est la science dans laquelle on ne trouve pas de ces sortes de contradictions ? Les mathématiques elles-mêmes, quoique rigoureuses dans leur marche, et créées, si l'on peut parler ainsi, par la raison seule, n'en sont pas exemptes. Je

---

(*) Que faire en pareil cas ? Suivre la règle fondée sur la raison, que donne Bossuet après avoir cité plusieurs exemples où l'on voit des vérités incontestables dans une contradiction apparente. « Quand » nous nous mettons à raisonner, nous devons d'abord poser comme » indubitable, que nous pouvons connoître très-certainement beau- » coup de choses, dont toutefois nous n'entendons pas toutes les » dépendances ni toutes les suites. C'est pourquoi la première règle » de notre logique ; c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités » une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut » les concilier ; mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, » tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, » quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement » se continue. » (*Lib. arb.*, *c.* 4.) En effet, la vérité est une ; toutes les vérités particulières se réunissent dans leur principe commun qui est la vérité éternelle ; il est donc aussi impossible qu'il y ait une opposition réelle entre deux vérités particulières, qu'entre la vérité éternelle et elle même. Ainsi ce qu'il y a d'essentiel dans l'examen d'une vérité, n'est pas de s'assurer si l'esprit conçoit clairement cette vérité, s'il peut la concilier avec d'autres vérités connues ; mais si elle est démontrée, nos philosophes eux-mêmes, suivent cette règle sans difficulté dans les sciences naturelles. Pourquoi donc l'oublient-ils lorsqu'il s'agit des mystères du christianisme ? C'est qu'il faudroit renoncer à leurs *ingénieuses* objections. Quelle dépense d'esprit faite à pure perte ! Il est vrai qu'en cela il sont en contradiction avec eux-mêmes ; mais que leur importe ?

me borne à ce seul exemple, qui sera facilement entendu de tout le monde. « Il y a un infini en » nombre, dit Pascal, mais nous ne savons ce » qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux » qu'il soit impair ; car en ajoutant l'unité, il ne » change point de nature. » (*Pens. de Pascal*, *part.* 2, *art.* 3.) Mais un nombre qui n'est ni pair ni impair n'existe pas. L'infini en nombre existe donc et n'existe pas.

Nos philosophes savoient bien qu'on pouvoit leur faire mille rétorsions de ce genre. Mais dirent-ils, elles ne se présenteront à aucun de nos lecteurs. Les passions n'ont aucun intérêt à les trouver.

Cependant pour plus de sûreté, à leur premier grief contre les mystères, ils crurent devoir en ajouter un autre : c'est que les idées qu'ils expriment ne présentent rien de clair ni de précis à l'esprit. — Mais, diront les Chrétiens, les mathématiciens nous donnent-ils autres choses que des obscurités impénétrables, des idées vagues et indéfinies, lorsqu'ils nous parlent de l'attraction et qu'ils introduisent dans leurs calculs ces quantités qu'ils appellent *imaginaires ?* — Vain subterfuge ! répartit Rousseau : vous abusez du raisonnement, leur dirai-je d'un ton propre à leur en imposer. Vous vous permettez de discourir sur vos mystères. Or *c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sauroit comprendre.* (*Lett. à d'Alemb.*)

Cette observation parut péremptoire. Cependant on auroit pu objecter à l'illustre philosophe, que les mathématiciens calculent les effets de l'attraction et les quantités imaginaires qui sont aussi des *choses qu'on ne sauroit comprendre.* Or le calcul n'est au fond qu'une suite de raisonnemens: pourvu que dans les dissertations auxquelles les Chrétiens se livrent sur leurs mystères, ils observent exactement les règles de la logique, on ne doit pas plus les blâmer qu'un mathématicien qui calcule ses quantités imaginaires et une foule de types algébriques dont souvent il n'a point d'idée.

On auroit pu suivre cette comparaison. Un mathématicien en calculant ses types parvient à des résultats incontestables. Il démontre qu'ils sont tels; et par là il nous rassure et il se rassure lui-même, et sur ses types et sur les opérations qu'il leur a fait subir. C'est ce que d'Alembert exprimoit d'une manière si vraie et si énergique. « Allez » en avant, disoit-il, et la foi vous viendra. » De même, les Chrétiens en raisonnant sur les mystères, s'élèvent à des vérités aussi évidentes qu'elles sont sublimes, frappantes, propres à éclairer l'esprit et à consoler le cœur. Les *Pensées* de Pascal, les *Elévations* de Bossuet *sur les mystères*, la seconde partie de son *Discours sur l'Histoire universelle*, et une foule d'autres excellens ouvrages en font foi. Que conclure de là ? Que les dogmes sur lesquels les Chrétiens s'appuient,

quoique environnés d'obscurités, ne sont pas moins certains que s'ils avoient toute l'évidence d'un axiome. *Allez en avant*, dirons-nous à ceux qui en doutent, *et la foi vous viendra.*

Voilà ce que nos philosophes auroient pu se dire facilement à eux-mêmes ; et avec un peu de bonne foi, il n'en falloit pas davantage pour arrêter la fougue de leurs déclamations, mais ce n'étoit pas ce qu'ils se proposoient : ces déclamations faisoient leurs délices ; elles étoient même devenues un besoin pour eux. Ils en sentoient cependant tout le foible : ce qui le prouve, c'est que se hâtant de recourir à leur méthode favorite, ils prirent *l'honnête* résolution d'attaquer nos mystères par des exposés ou faux ou burlesques. Ainsi, dirent-ils, sans nous fatiguer et perdre notre temps à des discussions souvent infructueuses, toujours rebutantes et ennuyeuses pour nos lecteurs, nous en ferons toucher au doigt toute l'absurdité.

L'ami de la vérité, Rousseau, se distingua dans ce genre d'attaque pour lequel la nature sembloit l'avoir formé. Selon les Chrétiens, dit il, tous les hommes justement condamnés pour leurs crimes à une réprobation éternelle, ne peuvent en faire révoquer l'arrêt que par la foi en Jésus-Christ, foi qui est un don de Dieu et qu'il ne doit à personne. Donnons une entorse à ce dogme ; disons qu'il suppose Dieu assez injuste pour punir les hommes de méconnoître une religion dont ils n'ont

jamais entendu parler. Qui est-ce qui verra quelque différence entre ces deux exposés? (*) Ce sera le nôtre qui aura cours dans le monde. La raison révoltée se hâtera de proscrire le christianisme comme une religion impie et blasphématoire.

Oui, dit Voltaire avec son rire de satyre, pourvu que nous donnions au nouvel exposé de ce dogme tout le piquant dont il est susceptible. Savez-vous quel est le crime des peuples ainsi condamnés par la loi des Chrétiens? D'avoir ignoré l'existence de la Sorbonne. Vous riez; c'est la Sorbonne elle-même qui nous l'apprend. Venez :

Suivez-moi dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminent saint Thomas et prennent leurs degrés.

Là, je vous montrerai *un gros augustin*, qui, au nom et avec l'approbation de ses confrères,

Du concile gaulois lit tout haut les censures,
Et qui dit anathème aux nations impures,
Qui n'avoient jamais su dans leurs impiétés
Qu'auprès de l'estrapade il fut des facultés.
(*Les trois emp. en Sorb.*)

(*) Il y en a une cependant qui est assez sensible. Ce n'est pas l'ignorance de sa religion que Dieu punira dans les hommes à qui elle n'a pas été annoncée, mais leurs crimes contre la loi naturelle dont ils ont toujours été à portée de s'instruire. A la vérité, la connoissance de l'Evangile auroit pu les préserver de ces crimes, ou leur donner un moyen de les expier : mais c'est une faveur que Dieu ne leur doit pas. Avec cette distinction si simple, on renverse sans peine une objection que les philosophes ne se lassent pas de reproduire sous mille formes différentes, et qui n'est, comme on voit, qu'une misérable calomnie contre le christianisme.

Toute la salle retentit des éclats de rire et des applaudissemens de l'illustre assemblée. Rousseau reconnut dans ce discours du *grand-homme*, l'art profond avec lequel lui-même avoit réduit trois jours auparavant tout l'objet de la révélation à *la forme de l'habit du prêtre*, *à l'ordre des mots qu'il prononce*, *au geste qu'il fait à l'autel*, *et à ses génuflexions*. Honteux de se voir surpassé ou du moins égalé, il reprit vivement la parole. Quelle opinion avez-vous de moi ? dit-il, avez-vous pu penser que je me contenterois de présenter séchement mon objection contre le christianisme? Non, non: je lui ai préparé un assaisonnement qui la fera goûter de tous les bons esprits. « Selon la doctrine des Chrétiens, dirai-je, c'est » un crime d'ignorer ce qui se passe aux antipo- » des ; les femmes d'Asie iront toutes en enfer » pour avoir été recluses. Un homme meurt-il » avant l'arrivée d'un missionnaire dans son pays? » voilà ce pauvre homme puni éternellement de » la paresse de ce missionnaire.» (*) (*Prof. de foi.*)

Nouveau sujet d'admiration pour nos philosophes ; également partagés entre Voltaire et Rousseau, ils ne savoient auquel des deux accorder la palme. Le *grand-homme* tenta un dernier effort pour se la faire adjuger. Il étouffoit de rire depuis quelques momens. Plusieurs philosophes rioient

(*) Même sophisme que ci-dessus. Voyez pour la réfutation la note précédente.

aussi sans savoir quelle étoit l'idée qui l'occupoit : mais ils ne doutoient pas qu'elle ne fût très-plaisante et par conséquent décisive contre le christianisme. Ils le prièrent d'en faire part à l'assemblée : aussitôt prenant son ton sérieusement comique, « je respecte, dit-il, cette maxime : *hors* » *de l'Eglise point de salut ;* mais n'est-il pas » ridicule et abominable que des particuliers osent » employer cette sentence générale et comminatoi- » re contre des hommes qui sont leurs supérieurs » et leurs maîtres en tout genre. Les hommes rai- » sonnables n'en usent pas ainsi. L'archevêque » Tillotson auroit-il écrit à l'archevêque Fénélon, » *vous serez damné !* Et un roi de Portugal » écriroit-il à un roi d'Angleterre qui lui enver- » roit du secours : *mon frère, vous irez à tous* » *les diables !* » (*Poëm. sur la loi nat.*, 3.me *part.*, *notes.*)

Un rire *inextinguible* tel que celui des dieux d'Homère à la vue de Vulcain qui leur servoit le nectar en boitant, s'étoit emparé de nos philosophes. Lorsqu'ils furent revenus à eux-mêmes, le dogme de l'intolérance, s'écrièrent-ils, est abattu par ce seul coup. Voyez quelle impertinente rusticité il introduiroit dans le langage des hommes. Ecrivez, dirent-ils aux secrétaires nommés pour rédiger ce qui se passeroit dans leurs séances, écrivez que les philosophes sont venus pour donner aux Chrétiens des leçons d'urbanité et de politesse : ils en avoient besoin.

Cependant malgré la philosophie profonde qui perçoit à travers cette saillie du *grand-homme*, ils ne décidèrent pas entre lui et Rousseau ; mais ils tachèrent de se montrer dignes de l'un et de l'autre en marchant sur leurs traces. Ils firent passer en revue tous les mystères du christianisme : au lieu de cette auguste majesté qui les environnoit autrefois, et qui depuis dix-sept siècles étoit l'objet de la vénération des plus beaux génies de l'univers, on n'y vit plus qu'atrocité ou ineptie. Le moyen qu'après cela *un homme sensé pût les concevoir ni les admettre !*

Le dogme que nos sages avoient le plus à cœur de détruire étoit celui du péché originel. Ils se rappeloient en tremblant les terribles argumens de Platon, de saint Augustin, et surtout de Pascal, pour établir son existence. Attendez, dit Rousseau ; je vais en peu de mots faire justice de leur doctrine. « Point de perversité originelle dans » notre espèce ; celle qui existe est uniquement » l'ouvrage de l'homme en société. Ne voyez- » vous pas que lorsque les hommes sont réunis, » *leur ambition s'éveille*, que *l'amour de soi*, » *mis en fermentation*, *devient amour-propre*, » que *la conscience*, *plus foible que les passions* » *exaltées*, *est étouffée par elles. Voila com-* » *ment*, *l'homme étant bon*, *les hommes devien-* » *nent méchans.* » (*Lett. à M. de Beaum.*)

Grâces soient rendues à ce grand philosophe. Nous savons enfin que l'homme se déprave, parce qu'il est déjà dépravé. Ainsi le *mystère de notre cœur est tout éclairci.* Rousseau satisfait de cette découverte l'a développée depuis dans un long discours, qu'il regarde comme un de ses principaux ouvrages (*Lett. à Males.*) Il revint ensuite au péché originel. « Par ce dogme, dit-il, les » Chrétiens rendent Dieu injuste, et ils punissent » les innocens du crime de leur père. » (*) (*Prof. de foi.*)

Ils font plus, dit Voltaire; ils présentent à notre vénération un Dieu

Qui créa des humains à lui-même semblables
Afin de les mieux avilir ;
Qui nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir ;
Qui nous fit aimer le plaisir
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables.

(*) Ce n'est point le péché de notre premier père que Dieu nous impute, mais un péché que nous avons *commis en lui*, et qui est propre à chacun de nous. Où est en cela l'injustice ? Vous me direz: comment puis-je être coupable de ce péché ! — J'avoue l'impuissance où je suis de répondre à cette question; mais considérez qu'elle porte uniquement sur la manière dont nous avons péché originellement, et non pas sur l'existence de ce premier crime. Les peines sans nombre tant de l'ame que du corps auxquelles nous sommes assujettis en naissant et pendant tout le cours de notre vie, sont autant de voix qui nous crient que nous sommes coupables, puisque nous sommes punis, et que *sous un Dieu juste nul n'est puni sans l'avoir mérité.* Quant aux autres imputations de Rousseau et de Voltaire, elles ne méritent aucune réponse : elles ne peuvent tromper que ceux qui veulent l'être.

Quelle abominable doctrine ! crièrent les philosophes. Inculquons bien à nos lecteurs que c'est celle du christianisme.

Pourra-t-on en douter, dit Rousseau, lorsque je m'écrierai avec le ton de l'indignation ? « Le » moyen de concevoir que Dieu crée tant d'ames » innocentes et pures, tout exprès pour les joindre à des corps coupables pour leur y faire contracter la corruption morale, et pour les condamner toutes à l'enfer sans autre crime que » cette union qui est son ouvrage. » (*Lett. à M. de Beaum.*)

Jamais la philosophie ne s'étoit exprimée avec plus de vérité. Rien de plus ridiculement atroce qu'un Dieu qui *punit les innocens du crime de leur père*, qui *donne aux hommes des cœurs coupables*, qui les enrichit de certaines facultés, *afin* de les rendre ensuite plus malheureux, *qui crée des ames tout exprès pour leur faire contracter la corruption morale, et pour les condamner à l'enfer ;* qui les y condamne en effet, sans voir en elles d'autre crime que *leur union avec des corps*, et ce qui rend l'absurdité complète avec *des corps coupables.* Il restoit à prouver que c'est là le Dieu des Chrétiens : mais sur ce point tous nos philosophes gardèrent le silence le plus absolu. Ils ne se crurent pas moins assurés du succès ; c'en est fait, disoient-ils ; *l'infâme n'en relèvera pas.*

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Fin de la quatrième séance. Suite du même sujet. — Comment les philosophes expliquent l'établissement du Christianisme. —Comment ils prouvent qu'il est moins sensé que le Mahométisme et le Paganisme.

Non, *l'infâme* n'en relèvera pas, dit un philosophe; je l'en défie : nous avons maintenant un argument irrésistible à opposer aux Chrétiens. Vous nous parlez de mystères, leur dirons-nous; vous oubliez le plus grand de tous; c'est que l'univers ait cru à ces mystères.

Ce trait de lumière frappa toute l'assemblée; voilà s'écria-t-on penser avec profondeur !

Je ne sais, dit un des assistans, si l'on sent comme moi toute l'excellence de cette rétorsion : mais j'y vois une démonstration complète de deux points bien intéressans pour la philosophie, l'extravagance du christianisme et celle du genre humain, portées l'une et l'autre à un excès qui doit paroître incompréhensible. — Qui d'entre nous ne sent pas cela ? lui répondit-on. — Eh bien ! faisons-le donc sentir à nos lecteurs; ne nous lassons pas de leur remettre sous les yeux cet épouvantable argument : ils apprendront par là à mépriser le christianisme et leurs semblables.

Ce conseil fut approuvé et mis sur-le-champ à exécution. *L'argument invincible* étoit devenu tout-à-coup l'objet des complaisances de nos sages : ils le présentèrent sous cent formes différentes, toutes également neuves, toutes d'un goût fort original : mais aucune n'égale celle que lui a donnée depuis un de leurs disciples, l'intrépide chantre de *la Guerre des dieux*. Pour cette raison, je la rapporterai de préférence à toutes les autres. C'est Jésus-Christ qui parle, et qui expose plusieurs détails de sa vie que les évangélistes ont passés sous silence, tant ils étoient ignorans :

En vérité, lorsque dans une étable
Ma pauvre mère accoucha sans secours ;
Lorsqu'à vingt ans, oisif et misérable,
Au pain d'autrui j'avois souvent recours ;
Lorsqu'avec peine un docteur charitable
M'apprit à lire, et que dans mes leçons
Du roi David j'expliquois les chansons ;
Interrogé par Anne le pontife,
Remis ensuite à son gendre Caïphe,
Quand je me vis de fouetteurs entouré,
Par ce Caïphe à Pilate livré,
Par ce Pilate envoyé chez Hérode
Qui vouloit voir le prophète à la mode,
Et par Hérode à Pilate rendu,
Puis sur ma croix tristement étendu ;
Certes alors je ne prévoyois guères
Ce qui m'arrive. On parle de mystères :
Notre succès est le plus grand de tous.

qu'on juge de l'effet que doit produire un tel discours. Nos sages ne se seroient pas élevés à cette pensée heureuse de représenter le fondateur du christianisme étonné de ses succès, et se moquant assez niaisement de ses adorateurs et de lui-même: ce sont des finesses de l'art auxquelles peu d'esprits sont initiés. Néanmoins les raisonnemens qu'ils firent sur ce sujet, quoique moins piquants que ceux de notre poëte, étoient de nature à *opérer la persuasion.* Ce fut le jugement qu'ils en portèrent. O honte! s'écrièrent-ils par forme de conclusion; comment se peut-il qu'il ait existé des Chrétiens? Comment se peut-il qu'il en existe encore? *O étendue de la sottise humaine! ô sceptre d'ignorance, combien tu pèses sur la tête du vulgaire imbécile!*

Un seul d'entr'eux ne prenoit aucune part à ces cris de triomphe: il sembloit même les écouter d'un air chagrin. On lui en demanda la raison; votre dernière objection contre le christianisme est ingénieuse, dit-il, mais je ne la crois pas aussi décisive qu'elle peut vous le paroître. — Pour quelle raison? — Otez de cette objection, nous diront les Chrétiens, la bassesse des termes, les tours burlesques, et le ton d'indécence et de bouffonnerie qui y règnent, et n'en laissez subsister que le fond; elle devient une des plus fortes preuves que nous puissions donner de la divinité de notre religion.

— Ah ! ah ! voilà un plaisant paradoxe. Nous sommes curieux d'apprendre comment ils s'y prennent pour le prouver.

Apparemment, dit Rousseau avec un sourire amer, que recourant à la méthode que nous ne cessons de leur reprocher, ils entreprennent de *nous convaincre sans se servir de la raison.* (*Prof. de foi.*)

Vous en jugerez, reprit le philosophe, mais voici un raisonnement que j'ai entendu et qui mérite toute l'attention de la philosophie.

Un instinct m'a poussé dans un temple des Chrétiens, comme autrefois Athalie dans celui des Juifs, et de narguer *leur Dieu j'ai conçu la pensée.*

— Bravo, s'écria-t-on ; c'est là déployer une ame forte. — En entrant, j'ai aperçu en chaire un misérable capucin. — Ah ! comme vous avez dû vous divertir ! — C'est bien à quoi je me suis disposé : il prêchoit contre les philosophes. — L'insolent ! quoi ! *un capucin à longue barbe, aux pieds boueux, couvert d'un manteau sale et rembruni*, ose s'attaquer à nous ? — Oui : il a eu cette audace. Le sujet de son sermon étoit *l'établissement du christianisme.* Il est entré dans quelques détails sur nos objections contre la doctrine de l'Évangile. Il faut lui rendre justice ; il n'a point cherché à les affoiblir. Après en avoir exposé la réfutation, il a ajouté : que concluent

les incrédules ? le voici : le christianisme, disent-ils, ne présentant à notre esprit que des mystères inconcevables, et à notre cœur qu'une morale effrayante, il ne peut pas avoir Dieu pour auteur. — Oui : voilà ce que nous assurons, et ce que nous *soutiendrons toujours.*

— J'admets, s'ils le veulent, a poursuivi mon capucin, que notre morale et nos mystères sont tels qu'ils les supposent, ils ne peuvent pas me contester deux faits ; le premier, que le monde entier a reçu cette morale et ces mystères, malgré les obstacles presque insurmontables que lui opposoient, d'une part la corruption du cœur, et de l'autre l'orgueil de la raison humaine ; le second qu'il a reçu ces mystères et cette morale sur la prédication de quelques hommes sortis de la lie du peuple, sans lettres, sans science, sans éloquence, sans pouvoir et sans fortune. — Oh ! oui : ce sont des ignorans et des idiots qui ont annoncé l'Évangile aux hommes. Voilà ce qui nous indigne. — Que les incrédules, a continué mon capucin, s'efforcent d'expliquer d'après leurs systèmes comment a pu s'opérer un évènement aussi extraordinaire.

— Vraiment, il y a là de quoi embarrasser des hommes comme nous ! rien n'est plus simple..... — Attendez, je vous prie, permettez-moi d'aller jusqu'au bout.

Mon capucin s'est attaché à prouver une chose que nous sommes forcés de regarder comme incontestable : c'est que les apôtres n'ont pu employer pour faire recevoir leur doctrine ni la force, ni la séduction, ni la discussion. — Eh ! les *pauvres diables !* la chose leur étoit bien impossible. — Et il a conclu par ce dilemme :

Ou les apôtres ont paru au milieu des hommes à qui ils ont prêché l'Évangile revêtus du pouvoir de Dieu même, ils ont en leur présence, commandé en maîtres souverains à la nature, et la nature a obéi à leur voix, ou, sans recourir à ces moyens extraordinaires, ils se sont contentés d'exposer leur doctrine, et on l'a reçue sans aucune résistance : il n'y a pas de milieu.

Dans le premier cas, Dieu a pris soin d'appuyer lui-même la prédication des apôtres et d'y apposer son sceau que tout le monde a reconnu. Dès lors l'établissement de la religion est divin ; et il demeure démontré que cette religion est l'ouvrage de Dieu même.

Dans le second cas, un spectacle bien plus étonnant encore vient frapper nos regards. Nous voyons une douzaine d'hommes dont l'extérieur ne paroît propre qu'à inspirer le mépris, sortir d'un coin obscur de la Judée, et se répandre dans les contrées les plus reculées pour y prêcher une doctrine qui confond la raison et révolte toutes les passions ; sans autre moyen pour se faire des

prosélytes que leur pauvreté, leur foiblesse et leur ignorance, ils attaquent hardiment la Synagogue, le Portique, le Lycée et l'Académie : ils vont combattre l'idolâtrie jusque dans Rome, qui est son centre, et où elle est assise avec les Césars sur le trône de l'univers. Ils disent aux peuples : vos principes sont des erreurs grossières, vos divinités des chimères, vos sacrifices des abominations, vos oracles des fourberies, vos docteurs et vos prêtres de vils et infâmes imposteurs. Renversez vos temples, abattez vos autels, foulez aux pieds vos idoles; et à la place de ces dieux absurdes, adorez un Dieu-homme, un Dieu né d'une vierge, un Dieu mort sur une croix, un Dieu qui est dans le ciel, et que néanmoins, à l'aide de quelques mots mystérieux, nous rendons présent au milieu de vous d'une manière invisible sous les apparences d'un morceau de pain ; un Dieu qui exige de vous un culte désespérant pour les passions, et qui ne vous promet ici-bas pour prix de tous les sacrifices qu'il vous impose, que l'exil, les prisons, l'ignominie, et les supplices les plus douloureux et les plus humilians. Ils le disent : et sur leur parole, toute la terre est aux pieds de ce Dieu. Un changement aussi rapide dans le genre humain est quelque chose de plus merveilleux en soi que le bouleversement de toute la nature. Dieu seul a pu le produire ; et s'il l'a fait sans miracles, ce changement est lui-même le plus

grand des miracles que son bras ait opérés. Il faut donc encore, dans cette supposition, reconnoître que le christianisme est son ouvrage, que les incrédules *se tirent*, *s'ils le peuvent*, de ce défilé étroit dans lequel ils se trouvent nécessairement renfermés.

Mais ce n'est pas tout: toutes leurs objections contre notre religion, tirées de la sévérité de sa morale et de l'incompréhensibilité de ses dogmes, deviennent de nouvelles preuves de sa vérité. Qu'ils fortifient ces objections tant qu'ils voudront; qu'ils se livrent sur ce sujet à leurs exagérations accoutumées; qu'ils les augmentent même, s'il est possible : que gagneront-ils à cela? Tous leurs efforts n'aboutiront qu'à rendre mon dilemme encore plus embarrassant pour eux et plus concluant en notre faveur. Loin d'affoiblir notre croyance, ils lui donneront de nouveaux appuis, ils nous fourniront, contre leur intention, des armes dont nous les percerons eux-mêmes, sans qu'ils puissent s'en défendre.

Oh! ç'en est trop, s'écrièrent nos sages en fureur; une telle insolence ne peut pas se supporter.

Je vous en ai fait part, leur dit le philosophe, afin que vous la repriimiez. Il seroit honteux pour la philosophie de laisser triompher un capucin. Ce qui m'effraie, c'est que son dilemme est extrêmement simple, et qu'il n'y a pas d'esprit, quelque borné qu'il soit, auquel il ne se présente tout naturellement.

— Précisément, dirent-ils, voilà son arrêt prononcé. C'est du commun : c'est du capucin : tout cela est détestable. Cette réflexion soulagea subitement nos philosophes.

Pour moi, dit un sage, je crois qu'on peut appliquer ici la pensée profonde d'un de nos amis sur un raisonnement de Pascal. « Ce raisonnement » n'est pas nouveau ; on le trouve dans les Pères » de l'Eglise, et il est digne d'eux. » (*Ex. des apol. de la relig.*)

Cela n'est pas nécessaire, dit l'auteur de cette pensée qui étoit présent : j'ai quelque chose de direct à opposer au dilemme du capucin. La croyance accordée universellement aux mystères du christianisme, a été évidemment l'effet des violences exercées par les empereurs Chrétiens ; et il n'y a qu'un capucin qui puisse dire le contraire. — Du moins, s'écria-t-on, voilà du nouveau.

Ce fut là un encouragement pour Raynal, qui avoit aussi sur ce sujet une idée neuve et originale. Les Romains, dit-il, étoient malheureux à l'époque de la publication de l'Évangile : ils avoient besoin de chercher dans une autre vie un bonheur qu'ils n'espéroient plus trouver sur la terre. C'est la raison pour laquelle ils se hâtèrent d'embrasser le christianisme. (*Hist. philosophiq.*)

Pourquoi, dit un philosophe, recourir à l'histoire, pour avoir l'explication de ce fait. C'est dans la nature même de l'esprit humain que nous la

trouverons. N'avons-nous pas reconnu comme un principe incontestable, que le christianisme est souverainement absurde et ridicule ? Eh bien : c'est pour cela qu'il s'est répandu sur la terre avec tant de rapidité. D'ailleurs il faut du changement à l'homme : qu'une religion nouvelle se présente, il l'embrassera avec empressement et sans examen, par cette raison seule qu'elle est nouvelle.

Ces deux raisonnemens firent jeter un cri de joie à nos sages. Ils les adoptèrent à l'unanimité, et depuis ils les ont répétés dans tous leurs écrits. Le chantre de *la Guerre des dieux* n'a pas oublié à son tour d'en enrichir son poëme. *Plus le Dieu des Chrétiens est ridicule*, fait-il dire à Minerve,

> Mieux il convient à l'espèce crédule
> Chez qui tout prend excepté la raison :

et le Saint-Esprit vient à l'appui de cette déesse. Il se moque des idées religieuses des Chrétiens ; et donne ainsi les raisons de leur succès :

> D'autres l'auroient obtenu comme nous,
> Le changement à l'homme est nécessaire,
> En fait d'erreurs, il choisit la dernière.

Voilà, dit un philosophe, qui est bien autrement profond, bien autrement ingénieux que le dilemme du capucin. Cela explique tout.

Et en effet, qu'on demande comment le Dieu des Chrétiens, tout inexorable qu'il est pour les passions, a pu se faire en peu de temps *des*

millions d'adorateurs en esprit et en vérité, de toute nation, de tout âge, de tout sexe, de tout état; c'est qu'alors il étoit nouveau, et *que le changement est nécessaire à l'homme.* Pourquoi ces millions d'adorateurs ont-ils souffert la pauvreté, l'exil, les prisons, l'ignominie, les supplices les plus horribles, une mort affreuse plutôt que d'abandonner le culte d'un Dieu qui ne leur promet d'autre récompense en ce monde que ces indignes traitemens ? C'est que ce Dieu est souverainement ridicule: s'il l'étoit moins, il n'auroit pas eu des adorateurs aussi zélés. Cette manière de raisonner appartient en propre à nos philosophes, *et elle est digne d'eux.* Rousseau demanda la parole, et lorsqu'il l'eut obtenue, il discuta la question de l'établissement du christianisme avec cette logique toujours vigoureuse, toujours franche, qui lui est particulière.

« Supposons, dit-il, qu'un particulier vienne » à minuit nous crier qu'il est jour; on se mo- » quera de lui : mais laissez à ce particulier les » moyens et le temps de se faire une secte; tôt » ou tard ses partisans viendront à bout de vous » prouver qu'il disoit vrai. Car enfin, diront-ils, » quand il a prononcé qu'il étoit jour, il étoit jour » en quelque lieu de la terre; rien n'est plus cer- » tain. D'autres ayant établi qu'il y a toujours » dans l'air quelques particules de lumière, sou- » tiendront qu'en un autre sens encore il est très-

» vrai qu'il est jour la nuit. Pourvu que des gens » subtils s'en mêlent, bientôt on vous fera voir » le soleil en plein minuit. Tout le monde ne se » rendra pas à cette évidence; il y aura des dé» bats qui dégénèreront selon l'usage en guerres » et en cruautés. Les uns voudront des explica» tions, les autres n'en voudront point ; l'un vou» dra prendre la proposition au figuré, l'autre au » propre. L'un dira : il a dit à minuit qu'il étoit » jour, et il étoit nuit ; l'autre dira : il a dit à » minuit qu'il étoit jour, et il étoit jour. Chacun » taxera de mauvaise foi le parti contraire, et n'y » verra que des obstinés. On finira par se battre, » se massacrer; les flots de sang couleront de tou» tes parts; et si la nouvelle secte est enfin victo» rieuse, il restera démontré qu'il est jour la » nuit. » (*Lett. à M. de Beaum.*)

Admirable ! dirent plusieurs philosophes : il est clair qu'il n'y a rien qui tienne moins du prodige que la révolution opérée dans l'univers par la prédication des apôtres. Cette révolution n'est autre chose que l'histoire tragi-comique d'un fou qui vient sérieusement nous débiter une sottise, et qui la voit enfin établie à la faveur des disputes et des guerres qui s'élèvent à son sujet.

« C'est à peu près, ajouta Rousseau, l'histoire » de toutes les querelles de religion. » (*Ibid.*)

Nos sages furent abattus par cette plaisante conclusion. A quoi pensez-vous donc ? dirent-ils

à Rousseau. Il ne s'agit pas ici de ces sortes de querelles, mais de l'établissement du christianisme.

Le *bon Jean-Jacques* sourit. Attendez, répondit-il ; je vous ai bien dit qu'avec moi *on n'est pas toujours où l'on pense*. Immédiatement après les paroles que vous venez d'entendre, on lira celles-ci : « la plupart des cultes nouveaux s'établissent » par le fanatisme, et se maintiennent par l'hypo- » crisie. De là vient qu'ils choquent la raison et » ne mènent point à la vertu. » (*Ibid.*) Voilà, voilà ma véritable conclusion.

Toute l'assemblée fut dans l'admiration. Pour celle-là ajouta le philosophe, je me garde bien de l'exprimer avec la même clarté et la même précision que la précédente ; je me contente de l'insinuer et de l'indiquer d'une manière vague et générale : mais on l'entend ; je laisse ensuite à la légéreté de mes lecteurs, à leur précipitation, et aux dispositions dans lesquelles je les ai mis, le soin d'en faire l'application et de tirer les conséquences, bien sûr que cette application et les conséquences seront telles que je les désire. Quant à moi, j'en recueille le fruit, sans en avoir l'odieux ni le ridicule.

A ce dernier trait, l'enthousiasme fut à son comble. « Qui est semblable à *Jean - Jacques*, s'écrièrent plusieurs philosophes, et qui pourra combattre contre lui ? « (*Apoc.*, *c.* 13, *v.* 4.)

Le *bon Jean-Jacques* se recueillit quelques momens, pour jouir en silence de toute sa gloire. Et certes, il n'y en eut jamais de mieux méritée. Dans cette séance et dans les précédentes, il avoit déployé une philosophie dont il pouvoit dire, en changeant quelques mots, ce qu'un fameux ministre disoit de sa politique. « Quand une fois j'ai » adopté un système, je vais à mon but ; je ren- » verse tout, je fauche tout, et je couvre tout de » ma noble devise : *vitam impendere vero.* »

Ensuite ce grand-homme reprit la parole. « Grâce au Ciel, dit-il, nous voilà délivrés de » cet effrayant appareil de *religion :* hâtons-nous » d'en délivrer également le public ; dans l'état où » il est, c'est un service important à lui rendre, » que de lui faire part de nos profondes découver- » tes. » (*Prof. de foi.*)

Présentons-lui en même temps, dit un autre sage, la conséquence nette et précise qui en découle.

La voici, dit vivement, l'auteur *du Christianisme dévoilé*, qui se sentoit pressé de mettre au jour la leçon que venoit de lui faire Diderot. (*) « La religion chrétienne n'est qu'un amas de

---

(*) On sait que l'auteur de cette rapsodie n'est pas *Boulanger*, mais Damilaville, qui l'a écrite en partie d'après les conversations de Diderot, en partie sous sa dictée : il en avoit chez lui le dépôt, et il le vendoit, *philosophiquement* dix écus pièce. (*Cours de littér. de La Harpe*, *t.* 16, *pag.* 307.)

» notions ridicules et contradictoires, un système » de conduite inventé par l'imagination et par » l'ignorance ; c'est le fruit de l'imposture, de » l'enthousiasme et de la crainte. »

Ajoutez, s'écrièrent plusieurs philosophes et le *grand-homme* à leur tête, que ce système est bien au-dessous de « celui de Mahomet dont les » vues étoient très-saines. » (*Art. tol.*)

Il n'y a pas à en douter, reprit Rousseau d'un ton qui annonçoit un profond *rêveur ;* la religion mahométane est très-conséquente; elle est même la plus conséquente des trois religions que nous avons en Europe; le christianisme au contraire est d'une inconséquence qui révolte : il a tous les préjugés contre lui.(*Prof. de foi.*) Je n'en donne pas de preuve, ajouta-t-il, parce que *la chose saute aux yeux.*

J'ai approfondi aussi nos trois religions, dit Cérutti, et voici les caractères qu'elles m'ont présentés. « Le judaïsme n'a produit que des usuriers » et des pharisiens : le mahométisme que des es- » claves, des eunuques et des fatalistes aveugles : » le christianisme que des nuées de moines, des » légions de sectaires, un monde d'hypocrites et « d'enthousiastes, et dix à douze siècles de schis- » mes politiques et de guerres civiles. » Voilà tout ce que j'y ai vu, et un philosophe ne doit pas y voir autre chose. Je reviens donc encore à ma grande conclusion chaque individu ne doit reconnoître d'autre *Dieu* que *celui de sa pensée.*

Nos sages sentoient qu'on ne pouvoit trop rabaisser la religion chrétienne. C'étoit là, selon eux, un moyen sûr de l'empêcher de jamais se relever. Ils en vinrent jusqu'à la comparer avec le paganisme. La comparaison ne fut pas à son avantage. Le paganisme leur parut beaucoup plus sensé et plus raisonnable. Un *militaire philosophe* se mit sur les rangs : il prononça en franc militaire que « Jupiter vaux mieux que le Dieu » des Chrétiens. »

Quelle perte pour l'imagination, disoit Raynal, (*Hist. phil.*, *t.* 10.) et pour le cœur, ajoutèrent d'autres philosophes, que celle que nous avons faite des divinités païennes ! — Et qu'a-t-on substitué à leur culte ? dit Helvétius ; « une religion » abominable qui ne peut se soutenir que par des » bourreaux. Nous sommes étonnés, poursuivit-» il avec un ton prophétique, de l'absurdité » de la religion païenne ; celle de la religion » *papiste* étonnera bien davantage la postérité. » (*De l'hom.*, *t.* 1, *pag.* 103.)

Voilà encore un *bel éclair*, dit Voltaire ; mais c'est tout ou presque tout, ajouta-t-il tout bas en s'adressant à d'Alembert ; cet *audacieux* ne nous donne presque que *du fatras*, et *j'en suis bien fâché*. (6 *juin* 1773.)

Du *fatras*, soit : je ne m'oppose point à cette décision du *grand-homme* : mais certainement Helvétius meritoit les plus grands éloges. Quelle pénétration

pénétration d'esprit il venoit de montrer ! Sans doute le démon de la philosophie qui l'inspiroit dans ce moment, lui avoit révélé qu'elle deviendroit un jour assez robuste pour enfanter un poëte tel que le chantre *de la Guerre des dieux :* car il falloit qu'elle fît cet effort signalé, ou la prophétie qu'on vient de lire demeuroit sans accomplissement.

Ce poëte en effet a paru, et le christianisme a été précipité dans la fange : on va voir de quelle manière. Auparavant je demande pardon aux Chrétiens et aux hommes de goût qui liront cet écrit, des détails dans lesquels je vais entrer; je sens combien ces détails leur paroîtront révoltans; mais je me suis proposé de faire connoître la philosophie et ce qu'elle est capable d'inspirer aux plus beaux esprits : il ne m'a pas été permis de les passer sous silence. J'abrégerai néanmoins le plus qu'il me sera possible; quel homme seroit assez hardi pour suivre le cynique auteur dans toutes ses lubies ? (*) je me bornerai aux traits suivans.

(*) Je demandai un jour à Clairville comment le poëme de la *Guerre des dieux*, et celui de la *Pucelle*, étant, de son propre aveu, inpirés par le plus affreux cynisme, il avoit pu se déterminer à en parler dans son écrit. Il est certain, me répondit-il, qu'on devroit traiter ces deux productions comme le vice infâme qu'on y célèbre avec tant d'impudence ; *nec nominetur inter vos ;* il faudroit laisser ignorer jusqu'à leur existence : mais la chose n'est pas possible. Je les vois étalées chez les libraires, chez les marchands de nouveautés, chez les colporteurs, dans les places publiques, sur les

« Figurez-vous un vénérable père, ni beau,
» ni laid, à l'air un peu commun. Il veut riposter
» à un compliment de Jupiter, ne trouve rien à
» dire, s'incline et rit. Je ne suis pas savant, dit-
» il, je le confesse, et j'en rends grâce à Mes-
» sieurs les mortels, mais en revanche ma barbe
» est belle, j'espère...... profitons sur l'heure du
» pouvoir qu'on nous prête. A moi les vents; je
» veux une tempête. Savez-vous bien qu'un bel
» orage est beau ? ... Essayons le tonnerre. Feu !
» Ces foudres sont bien lourds; ouf! ce seront
» nos amusettes. Quel malheur ! ils ont frappé un
» autre but; mais patience, c'est un coup d'essai.
» Le tireur pour bien viser désormais prendra des
» lunettes. »

---

quais; des pères imprudens leur donnent place dans leurs bibliothèques; et ce qu'il y a de plus déplorable, ils les laissent exposées à la vue de leurs enfans. Les amis des mœurs sont donc forcés d'en parler. Puissent-ils par leurs salutaires observations en inspirer une juste horreur aux jeunes gens, et faire rougir ceux qui les admirent, en leur montrant que les auteurs de ces deux ouvrages n'insultent pas seulement à la religion, à la morale et à la décence, mais encore au sens commun; et que quelque soit leur talent pour la poésie, ils ne l'ont guère employé dans cette circonstance qu'à rimer des extravagances et des inepties. — N'y a-t-il pas du danger, lui dis-je, à répéter leurs épouvantables blasphèmes ? — Quel danger ? me répondit-il. Ces blasphèmes sont trop grossiers et trop ineptes pour séduire ceux qui conservent encore quelque pudeur. Au contraire, ils servent à notre cause en prouvant mieux que tout ce qu'on pourroit dire, que rien n'est plus propre que la philosophie à dégrader les plus beaux esprits et à les rendre entièrement méconnoissables.

« De son bras droit à son bras gauche vole » certain pigeon qui chante en fausset. En mangeant bien, il prend un air dédaigneux. Sur sa » main repose un agneau ou un mouton né d'un » pigeon. L'entendez-vous qui bêle d'une façon » gentille? honteux, gêné, ne regardant personne, » croyant de plus que le bon ton l'ordonne, il » mange peu. » Derrière le trio, est une vierge dont la vertu ne résiste pas aux chants divins et aux cajoleries d'Apollon. Plus loin on voit « les » Séraphins, ces esprits divins qui jour et nuit » brûlent sur leurs bobèches. » A quelque distance sont les anges, ensuite les saints qui, par passe-temps, célèbrent dans le paradis des orgies tout-à-fait plaisantes. C'est alors que devenus tout-à-coup philosophes, ils maudissent tous à qui mieux mieux Moïse, Jésus-Christ et sa religion.

Mais quelle cause imprévue vient troubler subitement le bonheur dont ils jouissent? Les dieux païens leur déclarent la guerre. Jupiter saisit la barbe du vieillard : « n'arrachez pas, n'arrachez » pas, morbleu, s'écrie-t-il, je vous abandonne » mon autel, l'encens qu'on me donne; mais » laissez-moi ma barbe au nom de Dieu. Le beau » pigeon est grippé et plumé par l'aigle de Jupiter. » Le mouton est presque croqué par le loup Fenris : déjà sous cette dent barbare les os divins » commençoient à craquer. On souffle sur la » bobèche : adieu les Séraphins. » Tout étoit

perdu sans un édit de Constantin qui vient heureusement rétablir le calme, et rendre les dieux chrétiens paisibles et uniques possesseurs du paradis.

Quoi ! diront les Chrétiens tout étonnés, voilà nos anges, nos saints, notre Dieu, enfin tout notre culte ? — Eh ! oui : selon le chantre de la *Guerre des dieux*. — Qu'a de commun cet amas de dégoûtantes platitudes avec ces dogmes sublimes si éloquemment développés par Bossuet dans *ses élévations sur les mystères*, *et dans la seconde partie de son discours sur l'histoire universelle ?* — Je l'ignore : mais c'est bien là le christianisme. L'auteur l'a démontré rigoureusement pour deux classes d'êtres bien précieuses à la philosophie, les libertins et les filles perdues : d'ailleurs il a tout écrit sous la dictée du Saint-Esprit..... Vous riez ; c'est ici un nouvel exemple de l'extrême habileté avec laquelle nos philosophes savent faire usage de leurs armes. Plusieurs d'entr'eux avoient déjà imaginé de mettre dans la bouche des Chrétiens quelques-uns de ces aveux qui les écrasent, mais notre poëte déploie ici un art bien plus profond. Ce ne sont plus les Chrétiens qu'il introduit sur la scène, c'est leur Dieu même. L'enthousiasme de la philosophie porté à son comble dans ces dernières années pouvoit seul produire cet *élan du génie*. Jugez combien il est plaisant d'entendre le Saint-Esprit rapporter

force extravagances qui se passent dans le paradis, s'égayer en histoires faites pour charmer certains lieux, et présenter des tableaux..... Non ; jamais on n'imagina rien de plus inepte et de plus absurde que les personnages mis en jeu par le poëte, et qu'il appelle *les dieux chrétiens.* — Il y paroît ; mais ce ne sont là que des portraits de fantaisie. — Que vous êtes stupides ! prenez le cœur, les affections, les yeux de ceux pour qui ils ont été tracés, et vous les trouverez ressemblans : l'invention, l'exécution, tout vous paroîtra étincelant de vérité et même d'esprit.

CHAPITRE XXI.

Ce que l'auteur de la Religion universelle pense des raisonnemens des philosophes. — Son système particulier de philosophie.

Ce sont sans doute de vigoureux raisonnemens que ceux que j'ai exposés jusqu'ici : l'esprit humain a droit de s'en glorifier. Voyez quels coups terribles ils portent aux preuves du christianisme, à sa morale, et à ses dogmes. Ils ont eu les succès les plus éclatans ; en peu de temps ils ont fait des conquêtes sans nombre à la philosophie. Cependant, qui le croiroit ! ils ont paru foibles et misé-

rables à un des plus illustres disciples de nos sages, le savant auteur de la *Religion universelle.*

« Les philosophes, dit-il, ont pris le parti de » rejeter la doctrine du christianisme : c'étoit » aller au plus court et au plus aisé : mais ils ont » fait voir par là que s'ils étoient moins crédules » que le peuple, ils n'étoient pas plus instruits, » et qu'ils n'avoient pas cessé d'être plongés dans » les ténèbres de la commune ignorance. » (*T.* 5, *p.* 18, *et Av. p.* 5.)

Il ne m'appartient point de discuter la solidité de ces reproches : ce qu'il y a de certain pour quiconque en jugera avec impartialité, c'est que le disciple plane bien au-dessus de ses maîtres. Ah ! le grand-homme ! c'est avec raison que plusieurs *savans* de Paris, le regardent aujourd'hui comme un des principaux arcs-boutans de la philosophie. Quelles admirables découvertes que celles qu'il a exposées d'abord en douze volumes in-octavo, et qu'il a eu depuis la complaisance de resserrer dans un moindre espace, pour l'avantage du commun des lecteurs ! Elles forment un système que « l'on doit bien se » garder de confondre avec une foule d'autres, » (bien moins vastes et bien moins imposans) » qui ont été faits sur la mythologie, et qui après » nous avoir éblouis par de brillantes promesses, » nous ont laissés aussi incertains qu'auparavant » sur le véritable sens de la mythologie énigma-

» tique des anciens. » (*Rel. univ.*, *t.* 2, *p.* 188.) Celui-ci leur est bien supérieur. « Son auteur a » jeté l'ancre de la vérité au milieu de l'océan des » temps ; et, après seize années de pénibles re- » cherches dont sa femme a su adoucir pour lui » la fatigue et l'ennui par la société la plus douce, » il a retrouvé enfin le fil de nos connoissances » religieuses qui étoit perdu depuis bien des siè- » cles. » (*Tom.* 1, *p.* 51 *et* 52, *et Ép. déd.*) Quelle confiance ne devons-nous pas avoir dans son travail et dans les résultats qu'il obtient ! « Il » analyse l'opinion des autres, et il se garde bien » d'en créer une. Persuadé que le génie de l'hom- » me qui peut expliquer les religions est bien au- » dessus de celui qui en fait, c'est à la première » gloire qu'il aspire par amour de la vérité dont » il a soif ainsi que de la justice. » (*Ibid.*, *pag.* 11.)

Voilà pour le fond de son systême. Quant au développement, il nous déclare que sa *marche est libre.* « Si les érudits à cerveau étroit trouvent » qu'elle l'est trop, parce qu'elle n'est point pe- » sante, il ne cherche point à se justifier auprès » d'eux, puisque la nature en leur refusant le » génie (qu'elle lui a accordé libéralement,) les » a par là même rendus incapables de le recon- » noître partout où il se montre dans l'antiquité, » à la hauteur de laquelle ils ne peuvent pas s'é- » lever (comme lui.) » (*Tom.* 2, *pag.* 190.)

Mais écoutons-le, il va « dévoiler à nos yeux la » source de nos opinions religieuses, en fixer » l'origine, en suivre les progrès et les formes » variées. » (*Tom.* I, *Préf.*, *p.* XIII.) Pour parvenir à ce but, « il fait l'analyse des cultes par » le moyen de l'astronomie et de la physique. » (*Ibid.*) Chaque religion ainsi anatomisée ne présente plus à l'œil de l'observateur que le soleil, les étoiles, les planètes et les quatre saisons. « Celle des Chrétiens sembloit devoir échapper » à cette analyse, et ne pouvoir être confondue » avec les autres dont elle a dans tous les temps » affecté de se séparer. Attaquée et défendue pres- » que dès son berceau, on auroit pu imaginer » qu'elle demeureroit encore victorieuse des nou- » veaux combats que la philosophie livre à ses » fictions sacrées et à ses dogmes obscurs ; que » son Dieu seul resteroit en possession de cette » réalité historique que, pendant bien des siècles, » il avoit usurpée ; et que près de ses sanctuaires » échoueroit enfin la méthode nouvelle qui a ou- » vert ceux des autres religions. » (*Tom.* 5, *art.* I, *pag.* VIII.) Mais elle étoit trop foible pour résister. La *science* a soufflé sur elle, et elle a été démasquée : « on s'est vu forcé de re- » connoître, que les premiers chapitres de la Ge- » nèse et l'histoire de Jésus-Christ, ne renferment » que des absurditéset de folles idées qui ne per- » mettent pas de les admettre comme des faits

» historiques ; la raison et le bon sens rejètent » avec indignation de pareils contes. (*T.* 5, *p.* 16.)» » Et la preuve ? . . . . . . Il n'y en a point. Est-ce distraction de la part de l'auteur ? Non, car il veut que nous raisonnions. Voici ces paroles : « Le prêtre dit : crois-moi ; et le sage : écoute-» moi, et raisonne. C'est ce langage que notre » philosophie tient à ceux qui ont abjuré la lu-» mière sacrée de la raison.» (*Tom.* 5, *Av. prél. pag.* 3.) Aussi on peut voir dans son livre combien il est fécond en démonstrations, et Dieu sait quelles ! mais ici la chose est si évidente, qu'il ne perd pas son temps à la prouver. « S'il » est quelqu'un, poursuit-il, dont la crédulité » courageuse puisse encore les admettre comme » des faits, et en digérer toutes les absurdités, il » peut s'arrêter ici. Nous n'écrivons que pour les » hommes raisonnables, et non pas pour ceux » qui sont livrés à la plus stupide crédulité. » (*Ibid.*, *pag.* 17.)

Cela est clair : secouez donc cette *stupide crédulité* qui pouvoit convenir autrefois aux Basile, aux Grégoire, aux Chrisostôme, aux Augustin, aux Bossuet, aux Fénélon, aux Descartes, aux Pascal, aux Newton, aux Leibnitz, etc. ; devenez des *hommes raisonnables ;* et Jésus-Christ, Adam, Ève, les apôtres cesseront d'avoir quelque réalité à vos yeux. Ce premier pas fait, il vous sera donné d'être initié à des mystères dé-

voilés autrefois à un philosophe en extase par le génie des *tombeaux et des ruines*, « pour servir » de frein et de régulateur commun aux opinions » religieuses, » (*Rui.*, *av. pr.*, *p. VIII.*) et développés depuis avec tant de grâces par notre savant auteur. On vous montrera écrit en caractères bien intelligibles dans la situation respective et le mouvement des corps célestes ; dans les monumens religieux, les mythologies et les traditions des Egyptiens, des Chaldéens, des Perses, des Gaulois, et de tous les anciens peuples ; dans les dogmes des Manichéens, dans plusieurs livres de l'antiquité, dans *quelques Pères de l'Eglise ;* et enfin dans les ouvrages des auteurs païens que *nous n'avons plus ;* (*Relig. univers.*, *tom.* 5, *chap.* 1 *et* 2.) on vous montrera, dis-je, que Jésus-Christ est le soleil ; que les apôtres sont les douze signes du Zodiaque ; qu'Adam, Ève, le serpent, la Vierge mère du Sauveur sont des constellations ; que la chûte d'Adam et d'Ève, est une histoire allégorique du soleil entrant dans les signes d'automne ; que la fête de Pâques est celle du passage du *Seigneur soleil* par l'équinoxe au commencement du printemps ; et la fête de Noël, celle de ce même *Seigneur*, paroissant renaître à son entrée dans les signes ascendans. Ainsi se lèvera pour vous « le voile sacré qui dérobe » le corps auguste de la nature à la vue du vul- » gaire profane. » (*Tom.* 5, *p. v.*)

C'est ici le dernier coup de pied porté aux *superstitions* des Chrétiens. Ils s'efforcent de prouver la divinité de leur religion par les miracles et les autres faits rapportés dans l'Évangile, mais c'est bien inutilement. Ces faits ne sont pas historiques ; l'auteur de la *Religion universelle* assure qu'il y a de l'absurdité à le supposer.

Les mystères et la morale du christianisme, disent les Chrétiens, sont de nature à n'avoir pu s'établir dans le monde que par l'intervention de la toute-puissance de Dieu : erreur grossière ! Tous les raisonnemens qu'on fait pour l'accréditer, pêchent par le principe. Jésus-Christ n'a pas existé *comme être humain*, la chose est maintenant évidente ; ainsi plus de mystères. Quant à lamorale de l'Évangile, elle est absurde et abominable ; l'auteur de la *Religion universelle* nous l'assure expressément. Il n'y a donc rien de merveilleux dans l'établissement du christianisme, c'est un fait tout simple, et tout naturel.

Et les prophéties ? Oh ! c'est là que le savant système triomphe. Les prophètes avoient annoncé un réparateur aux hommes. « Ce réparateur de » nature divine ou céleste devoit vivre abaissé, » obscur, indigent. Mis à mort par des méchans, » il devoit ressusciter glorieusement, et remon- » ter des enfers aux cieux. » Il est clair que de telles descriptions ne peuvent avoir pour objet que le soleil, qui, « abaissé pendant l'hiver sous

» l'horizon, parcourt une période qui est un » temps d'obscurité, de disette, de jeûne, et de » privations; qui, terminant sa carrière au solstice » d'hiver, lorsque dominoient Typhon et les » anges rebelles, sembloit être mis à mort par » eux, mais qui bientôt après renaissoit, resur- » geoit dans la voûte des cieux où il est encore. » (*Ruin.*, *chap.* 22.)

Voilà donc le christianisme anéanti pour toujours. Mais non; je me trompe : ces étonnantes découvertes n'attaquent que son *spectre*. Quant au christianisme lui-même, non seulement il demeure intact, mais nous allons le voir briller d'un éclat nouveau. Notre *savant* auteur nous apprend « que c'est une religion grande, majestueuse, qui » est le plus bel ouvrage de l'homme et le seul di- » gne de nos respects. » (*Tom.* 5, *p.* 450.) Il eût » été plus juste, dit-il, en parlant des philosophes, » de chercher à entendre la religion avant que de » l'injurier. (*Tom.* 5, *p.* *IV.*) Les livres où sont » consignées les histoires qu'elle nous propose, » forment la base du code religieux de plusieurs » nations, et ont toute l'authenticité qu'on peut » exiger dans les monumens de la croyance hu- » maine. (*Tom.* 5, *pag.* 18.) L'antiquité de ses » dogmes, leur universalité et le respect profond » que tant de milliers d'hommes ont eu pour eux, » leur courage à les défendre, (au point que des » millions de martyrs ont répandu leur sang

» plutôt que de les abandonner ;) le soin qu'ils » ont toujours pris de les perpétuer et de les pro» pager : tout devoit leur empêcher de croire que » ce ne fût qu'un assemblage d'idées bizarres et » monstrueuses, sorties d'un cerveau mal orga» nisé, dont le délire fût devenu un délire presque » universel. » (*Ibid.*, *p. VI.*)

Mais pour avoir une si haute idée du christianisme, il faut l'approfondir, il faut *appeler la science à son secours ;* et c'est ce que fait notre philosophe. Aussi voyez quels avantages il en tire pour répandre sur cette question les plus vives lumières. « Placés, dit-il, entre les uns et les » autres, entre ceux qui croient tout, et ceux qui » rejètent tout, nous leur dirons : examinons, et » rendons-nous enfin compte de notre croyance » et de celle de nos pères. (*Ibid.*, *p. VII.*)

Les Chrétiens croient à l'existence des faits rapportés dans leurs livres sacrés ; les philosophes n'y ont vu que des contes, et ils s'en sont moqués : les uns et les autres ont été dans l'erreur. L'histoire de la prévarication et de la chute de l'homme, et celle de Jésus-Christ, sont fausses ; on ne peut y croire sans être convaincu de la plus *stupide crédulité.* Mais ces histoires renferment des allégories qui sont très-vraies : je viens de les exposer. « C'est ainsi, dit-il, que nous détruisons » d'un seul coup les erreurs du peuple et celles » des nouveaux philosophes : » (*Av. pr.*, *p. x.*)

les erreurs du peuple en lui faisant voir que la chute de l'homme et sa réparation ne sont pas des faits historiques ; celles des philosophes en leur disant : lisez et respectez : les dogmes que vous méprisez avec tant d'injustice, ce sont les grands faits que la nature nous présente chaque année, de l'automne et de l'hiver qui succèdent au printemps et à l'été, et du printemps et de l'été qui succèdent à l'automne et à l'hiver. « Par là » le christianisme se trouve vengé du ridicule et » du mépris dont l'ont voulu couvrir tous ceux » qui ont cherché à l'attaquer faute de le com- » prendre. » (*Tom.* 5, *p.* 449.) Chose admirable! doit dire un admirateur de cette nouvelle philosophie; toute sotte qu'est la Genèse, comme Voltaire et ses disciples l'ont *démontré* depuis long-temps, cette découverte nous y fait trouver de l'esprit. Si Moïse enseigne le dogme de la chute d'Adam et d'Ève, comme le croient les Chrétiens, il n'est qu'un imbécile : si au contraire il n'a voulu exposer dans son récit que l'ordre successif des saisons, c'est un philosophe, un homme de génie. Quel bonheur pour nous de vivre dans un temps où l'on a pu connoître cette docte explication ! Nous en serions encore privés, si la nature par un heureux effort, n'avoit pas produit enfin les grands philosophes à qui nous la devons. On peut leur appliquer ce que l'auteur de la *Religion universelle* dit de Voltaire, que la *nature n'offrit*

jamais que cet exemple : et cela se prouve par le fait même, puisqu'eux seuls, après tant de siècles, ont eu la clef de la Genèse et de l'Évangile : et quelle clef encore ! une clef qui les introduit dans le sanctuaire de la science, une clef mystérieuse qui les initie, (on ne peut pas se lasser de le répéter,) à ce grand fait astronomique qui sert de base à toutes les religions, savoir que le soleil s'affoiblit pour nous en automne, et qu'il se fortifie au printemps ; que les jours d'hiver sont courts et froids, et ceux d'été longs et chauds.

Combien il seroit à souhaiter que les Chrétiens ouvrissent enfin les yeux, et qu'il leur fût donné de sentir toute la vérité de cette sublime doctrine ! « Leur religion ne peut que gagner » aussi-bien que la raison et l'humanité, à cette » nouvelle manière de considérer ses dogmes. » (*Relig. univ.*, *tom.* 5, *pag.* 451.) Pour avoir cru que Jésus-Christ est un être réel, que c'est un Dieu incarné, mort et ressuscité pour nous, « on a fait des Saint-Barthélemi, on a dévasté » le nouveau monde, on allume encore aujour- » d'hui les bûchers de Madrid, de Goa; on nous » livre aux bourreaux et aux prêtres plus cruels » qu'eux. » (*Ibid.*, *pag.* 448.) Quand on sera bien convaincu que Jésus-Christ est le soleil, on n'aura plus à redouter de semblables fléaux. « Ce » n'est pas la religion qui les cause, mais son

» spectre qu'on prend pour elle. » (*Ibid.*) Que ce spectre disparoisse, tous les maux dont il est la source, seront anéantis pour toujours avec lui. Ainsi périra le fanatisme sous les coups de la *science.*

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

